

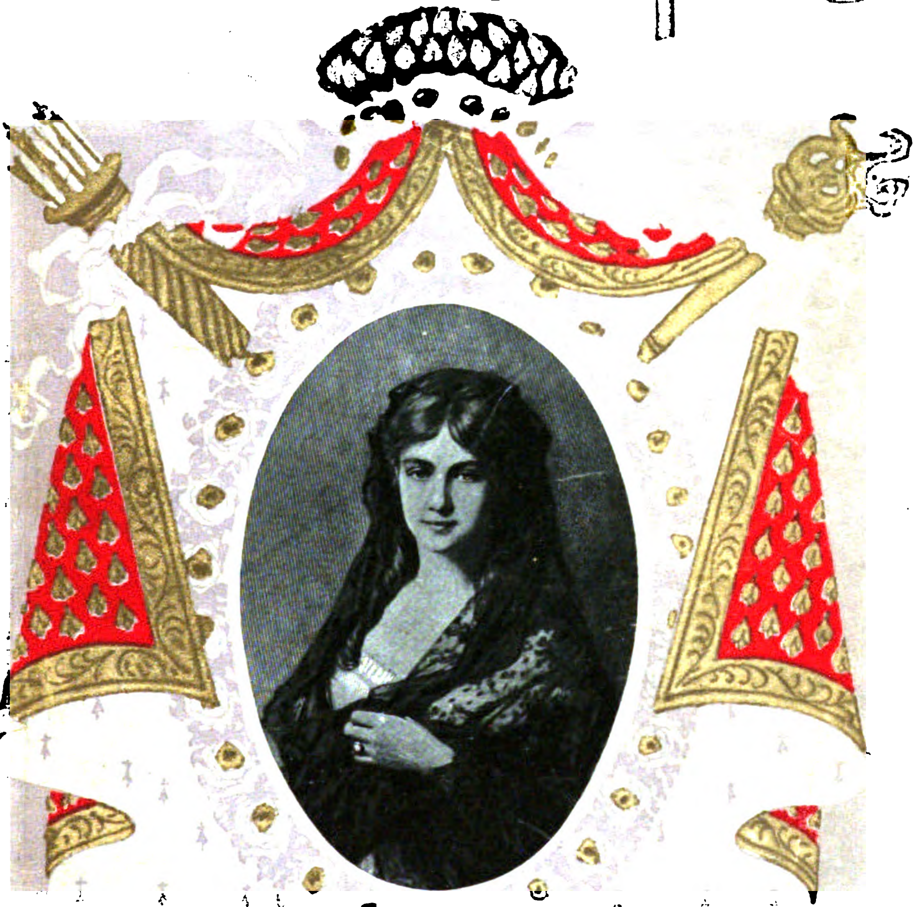
25



58

[redacted]

Second Empire



Les Femmes

du

Second Empire

Frédéric LOLIÉE



Les Femmes du SECOND EMPIRE

(Papiers intimes)



PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie Félix JUVEN
122, Rue Réaumur (2e Arrt)


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 APR 1974
OF OXFORD
LIBRARY

A

ALFRED MÉZIÈRES

en hommage de profonde amitié.

F. L.

PRÉFACE

Le flot de littérature napoléonienne, qui bouillonnait depuis quelques années autour de nous, décroît d'abondance et d'activité.

Ou plutôt il a modifié la direction de son cours.

On l'aura vu se détourner peu à peu de sa source pour incliner de préférence vers cette annexe de son domaine, qui s'appelle la période du Second Empire, — une époque moins héroïque et moins flambante, mais que n'absorbe pas une seule image, un seul nom, un seul homme, et qu'anime sur un fond de tableau moins grandiose une diversité de scènes et de personnages plus captivante.

Les destins et les flots sont changeants.

La mode est passagère, en histoire comme dans les mœurs. Elle tourne à d'autres vents ; elle se fait, aujourd'hui, plus voisine de nos souvenirs ; elle est acquise, maintenant, au spectacle du cortège un peu confus, qui prit la suite, dans un jour de surprise, du grand défilé impérialiste.

On y revient sans passion politique, par adoption de sujet, par curiosité libre, ou pour le seul plaisir de suivre en pensée les acteurs et les actes de cette brillante comédie si tragiquement dénouée.

Les femmes y occupaient une grande place, et la première aux réceptions de la Cour, c'est-à-dire

dans ces réunions fort mêlées quant à la valeur morale des consciences se cachant derrière les titres fastueux et sous les chamarrures des costumes, mais d'un tel éclat d'apparence d'une illusion si joyeuse d'une couleur si séduisante qu'auprès de celle-là les cours modernes, baptisées du même nom par l'étiquette européenne, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, comme à Londres, ne semblent plus, à présent, que des « façons de ministères », où passent, où s'écoulent les défilés officiels, chargés de pompe et d'ennui.

Il faut de jolies femmes à une Cour pour qu'on y attache la signification et l'attirance bien superficielles, sans doute, inutiles au bonheur des peuples évidemment, mais dont l'esprit ne peut se défendre de subir le charme, lorsque les noms de Versailles ou des Tuileries en évoquent les images pimpantes.

Il y eut là des amalgames, qui n'étaient point la pureté même, et des intrusions de bohème dorée et un envahissement subit, disparate et tapageur de la colonie étrangère, polonaise, espagnole, italienne, anglaise, américaine, qui déconcertaient l'opinion qu'on pouvait se faire d'une Cour dite impériale et française.

Les regards, au moins, n'avaient pas à se plaindre de la monotonie du spectacle. On avait vu se lever, de tous les points de l'horizon, comme une pléiade éblouissante d'étoiles. Les belles et les spirituelles voisinaient à rangs serrés. Armées pour conquérir de joliesse et d'attraits, elles apportaient en elles cette chaleur d'impressions, que cause le plaisir dans sa nouveauté, et cet entrain, cet élan, qu'inspire une juvénile confiance. Comment la fête n'aurait-elle pas été ce qu'elle fut : éblouissante et magique ?

Les femmes du Second Empire : quel sujet de chronique à dérouler pour les amoureux de l'histoire frivolement curieuse, qui note, détaille, enjolive à plaisir les aventures de mœurs d'uneé poque, les marques secrètes de l'éternel ascendant féminin, les grâces fuyantes, les succès d'un jour de l'esprit et de la beauté, et les enfièvrements des âmes et les frissons des sens ! Comme une trace parfumée de leur passage, elles auront laissé derrière elles une légende inoubliable et singulière de tendresse conquérante, d'indépendance osée, de fantaisie hautaine ou de dissipation étourdie, qu'on imaginerait être le prolongement lointain des heures enivrées du XVIII[e] siècle.

Cette légende, avec tout ce qu'elle comporte de réel, c'est-à-dire de pages arrachées au livre de la vie, on ne pourra la développer complète, sans détours de mots et sans omissions de détails, que lorsqu'un espace de temps assez large aura marqué l'intervalle nécessaire entre les scrupules d'un passé trop proche et l'indépendance parfaite de l'avenir.

Et, néanmoins, il est bon, il est pressant même de commencer à s'entretenir de cela, quand les témoignages émanent d'impressions encore personnelles et directes. Nous sommes arrivés justement à ce point, où commence la postérité, lorsque ceux qui parlent et racontent ont eu la vision et le contact des physionomies prêtes à s'effacer dans la nuit.

En dépit de tout ce que l'on a colporté là-dessus d'erreurs et de jugements précipités, il ne reste guère à apprendre de neuf, d'essentiel, sur les figures centrales du tableau : l'empereur, l'impératrice, le prince Napoléon. Mais on n'a tracé que de vagues esquisses et de pâles crayons des grandes mondaines, des charmeuses, qui, derrière le rideau de la politi-

que, dans leurs salons ou à la Cour, imprimaient le mouvement, donnaient le ton. Il nous a paru d'un intérêt vif de dépeindre surtout celles-ci et de rendre leur image à l'histoire de la société.

J'avouerai qu'il n'a pas été d'une commodité parfaite de leur emprunter à elles-mêmes, ou à leurs proches, les touches nécessaires à la fidélité de leurs portraits.

Il fut de tout temps fort malaisé de décrire les vivants. Mais combien la tâche se fait-elle plus ardue, quand il s'agit de personnalités féminines rendues inquiètes, ombrageuses et vétilleuses par le caractère, ou par l'âge, ou par le souci des convenances, des terribles convenances de situation, de famille, de monde! A leur goût la louange la plus poussée semble fade; pour une ombre de critique se cabre leur susceptibilité; leurs sens délicats se crispent aussitôt que perce l'un de ces heureux sous-entendus, grâce auxquels il est permis de compléter par la pensée ce qu'on ne dit pas tout haut... « Parlez de nous, embellissez-nous, parez dévotieusement notre autel, nous y consentons; mais, par grâce, ne dites rien de ceci, ni de cela non plus. Soyez intéressant, comme vous le pourrez, mais ne parlez pas de cette aventure; ne prononcez ce nom, surtout... Gardez-vous bien de rappeler telle rencontre : les yeux étrangers n'ont rien à voir dans cette chambre, ni dans ce coin de maison... » Que la vérité, l'entière vérité a de peine à venir au public!

Et puis, la consigne est formelle, dans le monde impérialiste, qui survit, aujourd'hui, à son rêve déchu : se verrouiller chez soi, enfouir ses documents, cacher ses souvenirs; n'entr'ouvrir ni porte ni fenêtre par où ces choses pourraient prendre des ailes et s'en-

voler. Des partis pris de silence ont rendu fort embarrassant, jusqu'à l'heure présente, de donner une version fidèle, exacte, des dix-huit années du règne de Napoléon III, cherchée hors des événements, dans l'intime des caractères.

Par bonheur, la curiosité persévérante de l'historien a des feintes, qui permettent de tourner les obstacles qu'on ne peut emporter de face.

Auprès des femmes les moins portées à se confesser elles-mêmes, on a la ressource précieuse de les entendre parler des autres. Bien des difficultés nous furent aplanies par cette naturelle complaisance. Tantôt, c'était un récit net et piquant, dont le profit n'était pas perdu. Tantôt une anecdote, un trait, qui s'échappait de la conversation, sans qu'on y songeât, et qu'il eût été regrettable de ne pas ramasser. Ou c'était une correspondance, qu'on n'abandonnait pas tout entière, mais qu'on laissait feuilleter du doigt et parcourir de l'œil. Des cartons s'entre-bâillaient. De petits papiers épinglés avec sollicitude, depuis une trentaine d'années et davantage, s'échappaient des tiroirs obstinément clos. Peu à peu, grain par grain, se faisait notre moisson.

Et de ces propos entendus, de ces conversations écoutées et clarifiées, mises au point, des documents écrits qu'il fallait connaître et rapprocher des paroles dites, de ces témoignages contrôlés sur le vif, avec les nuances et les correctifs qu'exigeait une optique trop rapprochée, nous avons composé les pages d'un livre de vérité personnelle et directe sur les Femmes du Second Empire.

Frédéric Loliée.



Les

Femmes du Second Empire

(PAPIERS INTIMES)

UNE POMPADOUR IMPÉRIALE

La Comtesse de Castiglione

I

Un éclatant lever de soleil. — Jeunesse radieuse et mariage précoce. — Départ de la jeune comtesse de Castiglione. — En mission secrète. — Son arrivée en France. — Une apparition fulgurante, aux Tuileries. — Visite de l'Empereur. — Diplomatie piémontaise et diplomatie féminine. — Chez une Italienne. — Tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon III. — Exil temporaire de la comtesse florentine. — L'incognito de la belle recluse, à Turin. — Son retour triomphant. — Quelques traits de caractère. — Anecdotes. — Lettres inédites. — Les jugements qu'on portait d'elle.

Si vraiment la beauté doit être regardée comme le don souverain, l'épanouissement le plus enviable de l'être dans la lumière et l'harmonie, c'est à Mme de Castiglione, l'impeccable, « la divine », que revient la couronne parmi les charmeuses du second Empire; car, l'accord de tous les yeux la lui avait décernée, admirateurs ou jaloux.

Sur la fin de ses jours, la célèbre comtesse s'était enveloppée de beaucoup de mystère. Et le zèle de ses derniers amis l'aidait à s'y renfermer. Mais on aura beau voiler d'ombre les portraits de Mme de Castiglione, enchâsser religieusement les reliques de sa turbulente existence, dérober au profond des tiroirs les quelques

bribes de paperasses échappées à l'autodafé général, qui consuma tout ce qu'on put trouver d'elle, au lendemain de sa mort... les curieux ne se lasseront pas. Il faudra bien savoir quand même ce que fut, au réel et tout entière, l'amie des rois, la conseillère des princes, la secrète ambassadrice officieuse, appelée comtesse Verasis-Castiglione.

C'était inévitable : faute de documents, on a colporté à son sujet plus de suppositions hasardées que d'affirmations positives. Il s'est répandu, de droite et de gauche, autant d'inexactitudes que d'anecdotes, et cela en prenant les choses depuis l'œuf, c'est-à-dire dès le début de sa vie, à sa naissance.

Des souvenirs personnels, qui nous ont été confiés, des fragments de ses lettres et de ses papiers intimes passés fortuitement entre nos mains, enfin les *reliquiæ* que nous tenons d'elle, indirectement, par l'entremise du plus constant de ses amis : le général Estancelin, vont nous permettre de ressaisir dans sa pleine exactitude cette physionomie si captivante, demeurée cependant, jusqu'à ce jour, quoique célèbre, voilée d'ombre, énigmatique et mal connue.

Elle ouvrit les yeux en 1840, d'après d'Ideville, en 1843, suivant elle, et le 22 mars 1835, selon les actes authentiques et fit ses premiers pas dans un très authentique palais, le palais des Oldoïni; et ce n'est que par un jeu de son imagination, en quête d'exemples notoires sur les revirements de la fortune qu'un ingénieux romancier (1) l'a fait naître dans une petite ferme, où, fillette, on l'aurait chargée, pour son plaisir, de mener les bêtes aux champs.

Virginie Oldoïni, mariée au comte François Verasis-Castiglione, qui fut chef de cabinet et premier écuyer de Sa Majesté piémontaise, était de bonne extraction florentine. Sa mère possédait de nature la grâce, le charme, l'élégance. Elle avait une santé fragile : on la perdit de bonne heure. Avec l'insouciance de caractère, qui lui était propre, son père, le marquis Oldoïni supporta

(1) Henri de Regnier, *Le Mariage de minuit.*

le deuil assez légèrement; et, laissant au grand-père de l'enfant, le célèbre avocat et jurisconsulte toscan Lamporecchi, les soins d'une éducation difficile, il continua, comme attaché d'ambassade, à promener ses pas, je dirais aussi ses goûts frivoles, à travers l'Europe.

Toute jeune, elle avait été fort adulée, sous le regard maternel. On l'éleva dans le luxe et la satisfaction prompte et complète de tous ses désirs.

Dès l'adolescence, elle parut désignée aux hasards d'une vie orageuse et passionnée. Elle était de celles que Saint-Simon disait nées pour faire, de par le monde, les plus grands désordres d'amour, et qui, au delà de la vie, gardent encore leurs chevaliers, leurs enthousiastes. A douze ans, elle était aussi grande et aussi belle qu'elle le fut à vingt. Peu de mois après ce douzième anniversaire, elle avait sa loge pour elle, à la Pergola, où son regard lumineux, les promesses de sa taille, les fleurs de pourpre semées dans sa brune chevelure et son attitude assurée forçaient déjà l'attention. Le bruit d'une si rare perfection s'était répandu dans tout Florence. Un murmure flatteur suivait sa trace aux « Cascine » (1). Elle devint l'idole de la ville artistique et païenne.

Virginie, appelée dans l'intimité Nicchia, n'avait pas quinze ans sonnés qu'on avait plusieurs fois sollicité sa main. A la suite de quelles circonstances on l'accorda au comte de Castiglione, l'histoire m'en a été contée par Mme Walewska, qui n'y fut pas étrangère.

Alors que le comte Walewski était ambassadeur à Londres, en même temps que le ministre italien Azeglio, il y avait réception, un soir de l'hiver 1854, chez la duchesse d'Inverness, parente de la reine. Dans l'assistance, entre les habits noirs, on remarquait un jeune Italien de fort jolie prestance et de bonne mine, le comte de Castiglione. Il se trouvait aux côtés des ambassadeurs de France et d'Italie. On venait de danser. Et parmi tant de gracieuses femmes réunies,

(1) Promenade de Florence.

épaules et gorges nues, le regard du gentilhomme errait complaisamment. Il se tourna vers le comte Walewski :

« — Sans doute, vous ne savez pas le motif, le vrai, qui m'amène ici. Je suis venu à Londres pour me marier.

« — En ce cas, mon cher Castiglione, vous n'auriez pas dû quitter la belle Italie. Croyez-moi, retournez à Florence. Présentez-vous chez la marquise Oldoïni ; faites-vous agréer par sa fille, épousez-la, et vous aurez la plus jolie femme de l'Europe. »

Le conseil était trop séduisant pour n'être pas suivi. Il le fut de tous points. Le comte de Castiglione se déclara, sur l'heure, éperdu, fasciné. Il le pouvait être en effet. Un pastel de la radieuse Florentine, peinte au moment de son mariage, me fut montré au château de Baromesnil. Quelle idéale évocation ! On ne saurait imaginer rien de plus exquis ni d'aussi parfait. Le regard bleuté, comme le ton de la robe, est d'une douceur infinie ; les cheveux bruns floconnent, abondants et légers, sur un front très pur ; les bras et la gorge ont une grâce de contours qu'on ne saurait dire ; le menton ponctué d'une fossette, les lèvres petites et légèrement entr'ouvertes comme le calice d'une fleur rouge semblent appeler la caresse... M. de Castiglione pressa le mariage.

D'elle à lui beaucoup moins vive fut l'attraction. Pour nous servir d'un mot que nous tenait la comtesse d'Alessandro, elle se laissa conduire à l'autel avec l'air d'une Iphigénie qu'on traîne au sacrifice.

En effet, elle ne l'aimait que très modérément et l'en avait prévenu d'avance. Il n'aurait, lui disait-elle, qu'à s'en prendre à lui-même des désaccords, qui pourraient survenir entre eux. Ne l'avait-elle pas, de bonne foi, dissuadé de s'attacher à elle et conseillé de mieux comprendre l'élection de son propre bonheur ? Quand il s'enflammait à l'extrême, elle n'avait rien négligé pour atténuer la chaleur de ses sentiments.

« — Je vous en supplie, mon cher comte, lui déclarait-elle, cessez de demander ma main. Je n'ai pour vous aucune affection, aucune sympathie ; je sens que

vous serez toujours pour moi l'homme le plus indifférent. Aimez ailleurs, pensez à d'autres, de grâce.

« — Qu'importe ! lui répondait-il, vous ne m'aimerez jamais, soit ! Mais j'aurai l'orgueil d'avoir la plus belle parmi les femmes de mon temps. »

Il paya à son prix, c'est-à-dire chèrement, cette précieuse et illusoire satisfaction. Un trait, cueilli dès les débuts de leur vie commune, permettra d'en juger. Au lendemain d'un mariage, qui ne s'était pas conclu sans tiraillements, les convenances réglementaires exigeaient qu'elle rendît une visite filiale à la mère de son mari, comtesse de Castiglione. Pour quelle raison éprouvait-elle à faire cette démarche une répugnance extrême ? On ne sait. Toujours est-il qu'elle s'y refusait absolument. Le comte s'y employait en pure perte, priant, raisonnant, insistant, usant tour à tour des plus fermes paroles et des tendresses les plus enveloppantes : elle n'y voulait rien accorder ; et les meilleures exhortations ne la décidaient pas à accomplir cette chose simple et naturelle. Un jour qu'ils étaient sortis ensemble, en voiture, et que la conversation ayant pris un tour aimable, il la croyait mieux disposée qu'à l'ordinaire, il avait saisi l'occasion rare pour jeter l'adresse de sa mère au cocher, dans l'espoir qu'elle s'y laisserait conduire. Elle ne souffla mot ; mais, comme la calèche traversait un pont, elle eut tôt fait d'exécuter une idée diabolique qui lui était passée par la cervelle : vivement, elle ôta ses souliers et les lança dans l'eau.

« — Je ne suppose pas, dit-elle alors, que vous me forcerez à marcher pieds nus ! »

Bien des femmes eussent aimé, choyé l'époux qu'elle avait reçu. Il avait vingt-deux ans, il était de race, et nous avons su qu'il avait jolie figure. Ce qui lui manquait, c'était l'énergie de caractère, l'esprit de volonté, l'initiative entreprenante, qu'elle aurait désirés chez l'homme de son choix, pour devenir elle-même la digne associée d'une existence ambitieuse, agissante.

En vain l'avait-il installée avec un luxe inouï dans un château, près de Turin, et se livrait-il aux plus folles prodigalités pour embellir ses jours. Il n'en était

récompensé que de sourires contraints et de froideur réelle. En deux années, il avait dépensé une fortune considérable, ce qui ne contribuait pas à le relever aux yeux d'une femme, qu'humiliait le sentiment de la nullité de son mari. D'autres raisons hâtèrent la séparation (1).

En se mariant à contre-gré, la dédaigneuse Florentine avait bien dû se promettre qu'elle n'arrêterait pas dans ces liens uniques ses goûts ni ses ambitions. Le roi de Piémont Victor-Emmanuel fut le premier à mettre, sur son chemin, l'offre des diversions extra-conjugales.

Qu'il fût, en sa qualité d'homme, plus avenant, plus séduisant que M. de Castiglione, on en pouvait douter. Le contraire était le vrai. Ce Victor-Emmanuel ne brilla que faiblement par la distinction des dehors et la courtoisie des propos. Rarement un prince se montra-t-il si réfractaire à l'attirance des mondanités. Aux dîners d'apparat, il était nerveux, impatient, et se sentait au supplice. Il n'assistait qu'après bien des résistances et des jurements aux démonstrations de Cour. La chasse, les manœuvres, le militarisme, les plaisirs des sens (2) étaient seuls capables de le mettre en joie. C'est Victor-Emmanuel qui, pendant un bal superbe, qu'on donnait en son honneur, en 1860, au palais royal de Milan, sanglé dans son uniforme et roulant autour de lui des yeux étonnés, se pencha vers un diplomate, le ministre de Suisse, pour lui glisser à l'oreille ces paroles mémorables :

(1) Le comte François de Castiglione, qui n'avait gardé que des débris passagers de son ancienne fortune, rechercha une place dans la maison du roi, et l'obtint par l'entremise de son oncle, le général Cigala. Il devait peu à peu s'élever dans la confiance et l'amitié de Victor-Emmanuel. Il était chef de cabinet du roi, lorsqu'il mourut subitement. C'était le lendemain du mariage du prince Amédée, duc d'Aoste. Comme il accompagnait, à cheval, la voiture des époux royaux, il avait été frappé d'une congestion cérébrale.

(2) « Nul monarque, disait-on de lui à Turin, n'a mieux réussi que Victor-Emmanuel à devenir le père de ses sujets. » Il dispersa libéralement ses fantaisies de paternité.

« — Est-ce que vous vous amusez ici, mon cher ? Quant à moi, je m'y ennuie *bougrement*, et je voudrais que ce fût fini. »

Et chacun, dans l'assistance, s'était demandé avec quel personnage s'entretenait ainsi le souverain et quelles graves paroles pouvaient bien s'échanger entre eux. Une entente élargie entre les deux pays voisins allait en sortir peut-être. Des vues neuves et fécondes s'en dégageraient au mieux des intérêts réciproques. On s'imaginait cela. Et, dans l'espèce, il n'y avait eu que les propos ennuyés d'un porte-couronne rébarbatif aux soirées officielles et qui trouvait le temps *bougrement* long.

C'est avec une pareille *desinvoltura* que notre roi de Sardaigne, étant de visite en France, exprimait, au cercle de l'impératrice, ses façons de penser... Napoléon III avait reçu en solennelle délégation les vœux de son clergé de France. S'approchant du duc de Morny : « L'empereur, lui dit-il, a été admirablement reçu et surtout auprès de son clergé. Ce n'est pas comme moi. » Puis, faisant une pirouette : « D'ailleurs, je m'en f... », ajouta-t-il. M. de Morny, par politesse, avait répondu : « Moi aussi », et pirouettant à son tour, lancé cette boutade à ses plus proches voisins : « En voilà un, au moins, qui sait le français ! » A la vérité, le royal personnage, dont il parlait, connaissait mieux le langage des camps que celui des cours. Et puisque nous sommes sur ce sujet, on nous permettra bien, avant de reprendre la suite de notre récit, une courte digression anecdotique.

Victor-Emmanuel était l'hôte de Napoléon et faisait briller, aux Tuileries, cette indépendance cavalière, qui amusait les hommes, effarouchait la pudeur vraie ou jouée de quelques dames et surprit d'abord tout le monde jusqu'à ce qu'on en eût adopté l'habitude.

Une femme d'esprit, qui ne perdait rien de ce qui se disait autour d'elle, la comtesse de Damrémont, s'était donné la peine ou le plaisir de relever un certain nombre de traits, à titre d'échantillons un peu gros de l'esprit du roi d'Italie, pour en saler l'une de ses lettres, — véritables chroniques parisiennes, inconnues du pu-

blic, dont par bonté d'âme elle régalait les yeux et l'imagination de ses amis absents. Elle en écrivit long à l'ambassadeur Thouvenel, dans la pure intention d'égayer son exil officiel sur les rives du Bosphore. Elle lui rappelait de quelle manière fruste Victor-Emmanuel tournait le madrigal, lorsque, voulant complimenter l'impératrice sur la séduction qui émanait de sa personne, il n'avait trouvé rien de mieux à dire, sinon qu'elle lui faisait endurer le supplice de Tantale. Ou, c'était chez la princesse Mathilde à laquelle il protestait qu'elle l'attirait singulièrement, qu'il entendait être reçu chez elle, les portes fermées, et que les portières ouvertes le gênaient beaucoup ! Puis, venaient des historiettes du genre de celle-ci. Au milieu d'un groupe, il avisait une dame d'honneur de la souveraine, circonspecte et pincée, M[me] de Malaret ; et, tout le monde écoutant, il lui déclarait qu'il aimait les Françaises parce qu'elles étaient aimables, parce qu'il s'était aperçu, depuis qu'il était à Paris, qu'elles ne portaient pas des pantalons comme les dames de Turin, et qu'avec elles, en vérité, c'est le paradis ouvert. La comtesse détaillait d'autres gentillesses de la sorte et fermait son courrier sur ce paragraphe :

« Un soir, étant à l'Opéra assis auprès de l'empereur, le roi Victor-Emmanuel fixait depuis une demi-heure une petite danseuse. Se penchant vers Napoléon : « Sire, « dit-il, combien coûterait cette petite fille ? — Je ne sais, « lui répond l'empereur; demandez à Bacciochi. » Le roi, se retournant : « Combien coûterait cette enfant ? — Sire, pour Votre Majesté, ce serait cinq mille francs ! — Ah ! diable, c'est bien cher ! fit le roi. — Mettez-la sur mon compte, répliqua l'empereur, en s'adressant à Bacciochi. »... Il y aurait à en raconter comme cela pendant vingt pages. Mais, adieu, mon cher ambassadeur. Vous avez raison de m'aimer un peu ; car, moi, je vous aime beaucoup.

« DAMRÉMONT. »

Quelles impressions devait laisser aux femmes, qu'il avait connues, un tel *galant'uomo ?* Rien moins


LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

1.

qu'idéales, sans doute. Mais il était roi. Ce fut son titre auprès de Mme de Castiglione, lorsqu'il prétendit être de tiers dans les privautés de son alcôve.

Cependant, le ministre Cavour, qui était apparenté aux familles Oldoïni-Castiglione, avait apprécié, chez la femme, autre chose et mieux que sa beauté de chair. En homme de raison plus que de sentiment, il avait compris, d'abord, quel précieux auxiliaire pourrait trouver sa diplomatie dans le concours d'une intelligence très éveillée, à la fois souple et dominatrice, capable d'attirer habilement les influences masculines pour s'y glisser, s'y établir et s'y maintenir avec cette adresse persévérante, qui est le propre du génie féminin.

Sur son instigation, Mme de Castiglione prit le chemin de la France, poussée par sa destinée vers le chef d'Etat, qui, pendant sa jeunesse, lorsqu'il n'était qu'un prétendant aventureux, avait embrassé de cœur la cause de l'indépendance italienne. Et Cavour eut de bonnes raisons pour consoler le roi de Piémont du départ de l'absente. Elle-même ne savait-elle pas, d'avance, qu'elle serait du mieux accueillie ? Son père (détail qu'on ignore généralement) avait servi de tuteur au fils de la reine Hortense. Louis-Napoléon s'était rendu, maintes et maintes fois, au palais des Oldoïni. Touché du charme de l'enfant, il la prenait sur ses genoux et lui prodiguait, à l'encontre de son ordinaire froideur, des caresses que des âmes malignes soupçonnaient d'être paternelles. L'ancien ami de ses jeux puérils pouvait-il être autrement qu'heureux de la recevoir avec tous les honneurs et le faste de son nouvel état impérial ? Elle individualiserait sous ses yeux, de la manière la plus engageante, l'Italie et la question italienne.

La première visite de Mme de Castiglione à Paris, fut de politique et d'amitié. Elle descendit, d'abord, au ministère des Affaires étrangères, pour s'y faire accréditer par Walewski et pour, en même temps, y revoir une Florentine comme elle, la comtesse Walewska.

Du reste, elle ne touchait point la terre de Franc

en inconnue. La réputation de ses charmes l'avait précédée. Des journaux l'annoncèrent à grande pompe. Le bruit de son extraordinaire beauté avait franchi les monts. On allait voir, disaient les gens informés, une merveille survenue d'Italie. Elle n'était pas arrivée que des seigneurs impatients brûlaient de se faire inscrire chez elle. Les invitations affluèrent. Un bal officiel aux Tuileries s'offrit très à propos comme le cadre le plus souhaitable à ses débuts, sur le théâtre de la Cour.

Elle vint assez tard dans la soirée. Un frémissement de curiosité signala son approche. A son entrée, le mouvement fut tel que les danses s'arrêtèrent. La musique cessa de jouer. Un courant passa dans la salle comme une expansion magnétique d'admiration. L'impératrice fit un pas au-devant d'elle. L'empereur avança jusqu'à la place où elle était assise, pria le duc Ernest de Saxe-Cobourg d'engager l'impératrice; lui-même offrit la main à la nouvelle invitée, et, pendant que se réveillait l'orchestre de Strauss, fit avec elle quelques tours de valse, puis quelques pas de promenade en causant, jusqu'au moment où s'éteignirent les mesures de la danse.

Les yeux ne se détachaient plus de la courbe harmonieuse de sa taille. Un profil pur, des yeux longs et pleins de feu, une bouche petite, des cheveux d'une abondance et d'une splendeur superbes, le cou délié, qu'une ligne tombante attachait à des épaules modelées à ravir, une gorge libre de tout frein et dont la perfection hardie semblait, selon l'expression d'un témoin, jeter un défi à toutes les femmes, un buste royal, des bras et des mains d'un contour charmant, et la ligne du corps irréprochable; il n'était rien, chez elle, qu'on pût voir sans l'aimer. Le succès de la comtesse fut complet, triomphant. On prononça que c'était l'événement de la semaine.

Les débuts mondains de la comtesse, aux Tuileries, eurent un succès merveilleux. La réputation de ses grâces l'y avait précédée. Dès les premiers soirs où le marquis de Flammarens, type accompli des chambellans d'ancien régime, s'empressait de lui frayer le pas-

sage en ouvrant devant la belle étrangère la foule des habits chamarrés, elle ne s'était ni étonnée ni gênée que tous les regards se fixassent sur elle.

Toujours très occupée, quand elle était sous les armes, de mettre en ordre tel ou tel ajustement de sa toilette, de relever une boucle rebelle, de mignoter sa chevelure, elle semblait en marchant jeter aux glaces des salons, qu'elle traversait, un regard de reconnaissance pour la grâce qu'elles avaient de lui renvoyer si flatteusement son image.

L'assentiment des hommes l'avait mise hors de pair. Et nulle n'en était plus consciente qu'elle-même. Elle éprouvait une sorte de mysticisme passionné du beau, représenté dans sa personne. Sa pensée de toute heure et le meilleur de sa sensibilité s'étaient concentrés autour de cette idée : « Je suis belle. » Elle avait promené les yeux autour de soi, considéré les femmes du plus grand monde, qui s'asseyaient en cercle dans les mêmes salons princiers, jugé celles-ci et celles-là avec une tranquille confiance ; et, cet examen fait, elle en avait acquis une assurance désormais imperturbable et pour la vie. C'est alors qu'elle prononçait ces paroles, reportées plus tard au bas d'une photographie, que j'ai pu voir entre les mains de Paul de Cassagnac, ces paroles d'une si parfaite sérénité dans l'orgueil : *Je les égale par ma naissance. — Je les surpasse par ma beauté. — Je les juge par mon esprit.*

Comment n'aurait-elle pas eu la tête étourdie des vapeurs de l'encens ? Lorsqu'elle arrivait, en ses toilettes d'apparition, dans une fête pressée de monde, on se hissait sur des chaises, rapporte la comtesse Stéphanie, pour la voir passer. Ainsi, quand elle visita l'Exposition de Londres, elle était si prestigieuse que, dans la salle de l'Opéra, on montait sur les banquettes, afin de la contempler (1). Avait-elle pris sa place pour regar-

(1) On s'étonne en lisant ces détails. L'histoire de la beauté féminine en fournit des exemples. Je lisais, dans un livre ancien peu connu, des récits non moins extraordinaires sur l'effervescence que produisait, à Toulouse, au XVIe siècle, celle qu'on appelait la belle Paule sans autre désignation. Quand elle apparaissait, la foule des admirateurs s'amoncelaient autour d'elle comme les flots d'une

der, écouter ou causer, elle semblait enfermée dans une couronne d'adorateurs.

Les jolis visages souriaient de tous côtés, à la Cour. Ils avaient l'aimable diversité des fleurs d'une même corbeille. On y voyait, à choisir, des profils grecs et des grâces parisiennes, des yeux bleus rêveurs et des yeux de velours noir, des matités bien expressives et des carnations éblouissantes, des bras ronds, des tailles souples autant qu'il plaisait d'en regarder. A celle-ci appartenait un délicieux détail, un charme, une accortise, qu'aurait enviés celle-là. Aucune ne réalisait l'harmonie impeccable, qui était le privilège unique de Mme de Castiglione et qui l'élevait au-dessus de toutes. Rien n'est parfait, dit-on. Or, elle était la perfection même, depuis la naissance de ses cheveux jusqu'à ses pieds menus, délicats et soignés comme des mains. Ils nous l'ont dit, ceux qui la virent.

Et puis elle était soi tout entière, n'imitant rien ni personne, en prenant fort à son aise avec la mode et ne s'en remettant qu'à sa fantaisie du soin précieux d'enjoliver, chez elle, les dons prodigues de la nature.

Là-dessus elle s'entendait assez mal, soit dit en passant, avec l'impératrice. Une rivalité de coiffures (1) faillit écarter Mme de Castiglione des invitations officielles. Il y eut d'autres dissidences de détails et défaut d'entente, en général, entre la souveraine et son hôtesse florentine, sur la grave question des toilettes, la première étant conservatrice et la seconde presque révolutionnaire.

L'impératrice accordait sa haute protection à des inventions bien singulières : amas de falbalas, fouillis de mousseline et d'étoffes lâches, enjuponnements et ballonnements déraisonnables, qui font rire, à présent — jusqu'à ce qu'il leur prenne envie d'en ressayer, peut-

sédition ». Les capitouls durent intervenir pour la préserver des importunités de ces idolâtres. Encore les magistrats avaient-ils dû solliciter et obtenir d'elle qu'elle se fit, deux fois par semaine, la douce violence de se montrer en public.

(1) A propos de coiffure, notons que Mme de Castiglione avait mis à la mode ces grandes plumes disposées en couronne, qui la grandissaient encore et s'harmonisaient avec son altière beauté.

être — nos femmes amincies de buste, allongées de taille, diminuées de partout et moulées au plus juste dans leurs robes étroites. Trop consciente de ce qu'elle devait aux lignes pures de son corps pour l'assujettir à ces fâcheux emmaillotements, à ces boursouflures, Mme de Castiglione avait pris l'avance de trente ou quarante années sur les modes contemporaines et rejeté de sa garde-robe les *impedimenta* de la cage d'acier. Laissant jaser celles qu'effaraient ses costumes du soir hardiment découpés, et que le goût d'aujourd'hui trouverait presque simples, elle avait gagné l'approbation de la partie masculine de la galerie en donnant la préférence aux robes et corsages, dont l'étoffe souple épouse les formes, gante en quelque sorte la gorge et les épaules, dessine d'un heureux contour l'orbe simple et les lignes onduleuses, et qui paraît vivre, en un mot, avec la personne, avec la chair.

Les bals costumés étaient le triomphe de son imagination, très entendue à faire valoir hardiment la plasticité de ses formes statuaires. Ces hardiesses même ont été cause qu'on a fait circuler à son sujet deux ou trois anecdotes inexactes, et que nous allons rectifier d'après témoins.

D'abord, celle de son entrée prétendue, une entrée plus que sensationnelle dans un bal de la Cour, en Salammbô, uniquement vêtue de mousselines transparentes, si transparentes que les yeux de l'impératrice en auraient été scandalisés et que la souveraine aurait prié l'un des chambellans de reconduire la nouvelle prêtresse de Tanit hors des salons. De fait, pareille aventure n'était pas arrivée à Mme de Castiglione, qui n'eut jamais à rebrousser le seuil des palais des Tuileries ou de Compiègne, mais bien à une autre étrangère, à une dame russe (on nous l'a nommée), Mme Korsakoff.

En second lieu, l'incident de la « Dame de cœur ». Une jeune magicienne de Bohême, les cheveux répandus sur les épaules, avait frappé tous les yeux par les ornements singuliers de son ajustement : des cœurs dispersés partout et même en de certaines places où ce symbolique emblème n'avait que faire. Cette fois, c'était

réellement Mme de Castiglione. Trente années plus tard M. d'Antas racontait, dans l'intimité, l'effet inouï qu'elle produisit alors sur l'assistance. L'impératrice la félicita sur son costume, mais en ajoutant : « *Le cœur est un peu bas !* »

Et M. d'Antas ayant eu l'occasion, par la suite, de demander à l'impératrice si l'histoire était vraie, elle avait répondu qu'elle n'en avait pas gardé le souvenir, mais que, si le mot était passé sur ses lèvres, c'était sans y prendre garde... De vrai, la chose s'était passée, non point aux Tuileries, mais au ministère des Affaires étrangères, chez la comtesse Walewska, qui était elle-même, au dire de Mme de la Pagerie, le sourire de la fête, et qui daignait, un jour, nous en rapporter les détails, grâce à une précision de souvenirs des plus attachantes.

L'audacieuse Florentine s'était avisée du costume le plus fantaisiste et le plus provocant qu'elle pût arborer (1). Moitié Louis XV et moitié second Empire, ce costume était éblouissant. La nudité d'une gorge fière et sans corset, assez sûre de son assiette pour rendre inutile tout soutien étranger, n'était qu'en partie et très bas voilée par une gaze zéphyr. Les jupes retroussées sur le jupon de dessous, à la façon des modes du XVIIIe siècle se trouvaient enlacées, ainsi que le corsage, de chaînes formant de gros cœurs. Laissant retomber en nappe sombre sur son cou et ses épaules son opulente chevelure, Mme de Castiglione semblait traîner à sa suite tous les cœurs, en effet, qu'elle avait si hardiment symbolisés.

On en parla longtemps, les femmes avec un reste d'envie, les hommes avec une admiration païenne, bien justifiée par le souvenir des indiscrétions voluptueuses de tout le costume. Elle-même en avait gardé bonne mémoire. Je le constate à la page 148 d'un volume

(1) Suivant un autre détail, que je tiens, celui-ci, du marquis de Fraysseix, le célèbre chanteur Mario di Candia, le plus beau des Almaviva, l'enfant gâté des duchesses, avait eu l'avantage, de lui servir d'habilleur. Il avait disposé, de ci de là, ces cœurs solliciteurs de fouillements d'yeux et d'arrière-pensées libertines.

annoté de sa main : *Mon Séjour aux Tuileries*, passé depuis lors dans la bibliothèque de M. Gabriel Hanotaux, et où, en marge d'une description flatteuse de sa personne par la comtesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, elle a écrit très lisiblement : *C'était bien la dame de cœur. Portrait d'Exposition, 1867.*

Il en eût fallu moins pour expliquer le faible très prononcé, que trahissait Napoléon III à l'égard de Mme de Castiglione.

Mais nous l'avons fait entrevoir, elle eut d'autres visées que d'emporter, à la Cour de France, la palme de la beauté et d'exciter des caprices célèbres. Dans le bruit des paroles adulatrices et l'entraînement des plaisirs mondains (1), elle n'avait pas oublié la mission secrète, qui lui avait été confiée. La comtesse était venue de Turin à Paris, avec la résolution formelle de faire échec à la nature impressionnable auprès des femmes de Napoléon III et d'aider, par une action personnelle et intime, aux agissements de la diplomatie italienne. Que dis-je ! Elle en était chargée officiellement.

« Une belle comtesse, écrivait Cavour à Luigi Cibrario, chargé des Affaires étrangères, est enrôlée dans la diplomatie piémontaise. Je l'ai invitée à coqueter, et, s'il le faut, à séduire l'empereur. Je lui ai promis, en cas de succès, que je demanderais, pour son frère, la place de secrétaire, à Pétersbourg. Elle a commencé discrètement son rôle, au concert des Tuileries, hier. »

Bien que Mme de Castiglione se défendît, en paroles, d'avoir jamais fourni de légitimes griefs à l'impératrice, elle n'était pas, en réalité, si mystérieuse qu'on n'en soupçonnât davantage. Plus d'une fois la couronne tint à la jarretière. C'est à quoi elle avait songé trop tard, avec regret.

(1) Peu de jours avant la déclaration de guerre à l'Autriche, les bals costumés faisaient fureur, à Paris. Il y avait mascarade à la cour, chez le ministre Fould, chez Mme de Bassano, à l'hôtel d'Albe, et le nouveau duc Tascher de la Pagerie s'était mis à l'unisson des musiques de danse.

« Ma mère fut une sotte, déclarait-elle franchement à une amie, qui nous en a répété le hardi propos. Si, au lieu de nous river l'un à l'autre, Castiglione et moi, elle avait eu la bonne inspiration de me conduire en France, quelques années plus tôt, ce ne serait pas une Espagnole, mais une Italienne qui régnerait aux Tuileries. »

D'être une force était son rêve. Elle se consolait difficilement d'avoir manqué l'heure, supposait-elle. Du moins, elle n'avait point perdu de vue les instructions de son cousin Cavour ni ses patriotiques desseins : de toute son influence, de toutes ses grâces, elle appuya sur la volonté encore hésitante de Napoléon III. L'empereur y rêvait depuis longtemps. Il avait fait paraître une brochure, émanée de sa pensée, sur la question italienne. Elle était arrivée à propos, et bien instruite des engagements, que l'ancien aventurier des Romagnes avait contractés, de loin, avec certaines personnalités politiques très avancées d'Italie. Il ne savait rien des chances de l'avenir que deux ambitions l'avaient hanté déjà : la première, d'où dépendait la réalisation de la seconde, était de reprendre possession, comme président consulaire ou comme empereur, de l'héritage napoléonien; l'autre de mériter le titre de libérateur de l'Italie. Il avait formellement promis de la rendre libre, des Alpes à l'Adriatique.

Habile à le flatter dans sa vanité d'homme convaincu qu'il aurait à tenir, en Europe, un rôle prépondérant, elle hâta la réalisation d'une politique extérieure et d'événements, qu'il avait d'ancienne date prémédités. Cavour était un grand joueur (1). Il joua sur cette carte : la beauté de M[me] de Castiglione, et n'eut pas à se repentir de l'avoir considérée comme un atout dans la partie.

Douée d'une incontestable activité d'esprit, parlant,

(1) Il avait beaucoup joué dans sa jeunesse. Ses amis parisiens avaient conservé le souvenir de grosses parties, où le hardi Turinois faisait preuve sur le tapis vert de l'audace et du sang-froid qu'il devait déployer sur d'autres plus importants théâtres.



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE DANS LES TABLEAUX VIVANTS
Tristesse.

2.

écrivant presque toutes les langues de l'Europe, tourmentée d'un continuel besoin de s'informer, d'intriguer, de conseiller, sinon d'agir, lancée quotidiennement, au trot de ses chevaux, et tenant sur les genoux un portefeuille bourré de notes, de documents, de brochures, dans une course quotidienne de ministère en ministère ; successivement amenée par ses relations et le jeu des circonstances à correspondre avec presque tous les princes et gouvernants de l'Europe, elle était la première à concevoir une très haute idée de ses aptitudes politiques et diplomatiques. Il n'est pas douteux qu'elle entretint un commerce assidu avec les chancelleries de Turin, puis de Rome, et l'insistance avec laquelle le gouvernement italien a exigé la livraison des papiers de Mme de Castiglione, pour les anéantir de manière à n'en laisser subsister aucune trace, le prouve surabondamment. Il est certain aussi qu'elle avait contribué à retenir le pape à Rome, lorsqu'elle fut exprès déléguée auprès de Pie IX par Victor-Emmanuel, porteuse de promesses et d'offres pleines de conciliation au Souverain-Pontife (1). Enfin, on peut affirmer qu'elle eut assez d'influence sur l'esprit de Napoléon III, déjà gagné à la politique italienne, pour le déterminer à réclamer la présence du comte de Cavour au Congrès de Paris (2), où fut posée la question de l'unité du royaume d'Italie.

(1) Elle montrait, volontiers, le bracelet, qui lui fut donné, à cette occasion par le pape, avec la tiare couronnant ce bijou.

(2) Très italienne, Mme de Castiglione professa toujours une grande admiration pour la vaste intelligence et le profond génie de Cavour. Si je feuillette un livre, qui lui avait appartenu et qu'elle cribla de ses notes dans les marges, je constate, entre autres détails, qu'elle y souligne avec une satisfaction très appuyée chaque point concernant l'illustre Turinois. Elle écrit bien proche du nom le titre de parenté, qui la rend fière : *mon cousin*. Qu'il fût au physique d'une laideur décidée, elle ne le conteste pas. Elle y accède d'un trait léger comme une approbation discrète. Mais, comme elle renforce le coup de crayon, et à juste titre, dès qu'il s'agit du beau côté moral, de sa vive intelligence, de l'énergie créatrice qui se lisait dans ses yeux, qui éclatait dans toute sa personne! Comme elle en redouble la ligne zigzagante, aussitôt qu'on rend justice entière au patriote déterminé, dont l'unique effort tendait à faire son pays grand par tous les moyens possibles!

Il serait absurde d'affirmer que l'intervention de Mme de Castiglione fut la cause décisive de la guerre; mais il est de toute évidence que, dans la transmission des correspondances entre la France et l'Italie, à la veille d'événements inéluctables, elle joua un rôle actif et s'agita beaucoup. C'est en souvenir de ses pas et démarches multipliés qu'avec la disposition naturelle aux femmes, les faisant amplifier à l'extrême les proportions de leurs actes, et leur amour des mots qui surfont les choses, elle s'écriait, d'enthousiasme, un beau jour : *J'ai fait l'Italie et sauvé la papauté!*

L'ambitieuse phrase, nous l'avons vue textuelle dans une lettre au général Estancelin. Elle s'y plaignait fort d'avoir été méconnue, et, d'occasion, elle s'y laissait aller à un véritable réquisitoire contre l'ingratitude des princes en général. Mais voici ce fragment de lettre révélatrice :

« Lorsqu'un souverain ou prince fait tant que de compter sur l'*ami*, sur son dévouement sans réserve, il croit impossible que cet ami puisse se révolter, même pour le porter en avant, même pour l'obliger à faire davantage, dût-il le pousser d'un coup de poing dans le dos, le jeter de haut par la fenêtre, comme Mocquart fit, à Ham, de Napoléon en blouse, avec sa planche, au risque de le tuer, parce qu'il le fallait. Il le fit empereur, et moi je l'aurais fait vainqueur, comme je l'avais commencé avec ma parole, mes pas, mes démarches secrètes et personnelles, qui m'ont attiré tant d'infamies, dont la fière et désintéressée réussite sans personnelle gloire a ameuté contre moi tant de gens, et pourquoi ? Pour avoir mené Victor-Emmanuel à Rome, renversé sept dynasties napoléoniennes. bourboniennes et papalistes. C'était quelque chose, cependant, d'avoir préparé cela, seule, envers et contre tous, malgré tous. Je n'aurais pas, moi, l'Italienne, fait le Mexique, comme l'Espagnole, qui a entraîné la défaite de Sedan, la destruction de l'Empire et le démembrement de la France. Mais ces Tuileries sont maudites, ou prédestinées pour les changements de gouvernement et la destruction des

races souveraines. Voyez l'histoire, rien de mal et de pire qu'au Louvre... Ah ! si j'avais été une Catherine !... Mais, mon Napoléon avait peur (1), et je l'ai lâché, lui et les siens. »

Jamais une Italienne influente et belle ne fut mêlée aux intrigues d'une Cour sans qu'on n'ait soupçonné, autour d'elle, quelque tortueuse machination, quelque drame mystérieux, compliqué de poignard ou de poison. Il en fut ainsi pour la Castiglione.

Il y eut, dans cette vie, des aventures romanesques, des équipées boccaciennes, et des scènes qui approchèrent du tragique.

Un agent secret de Napoléon III, le Corse Griscelli, a rapporté dans ses confidences et sur le ton emphatique, habituel à ce Saltabadil de la police impériale, une histoire terrifiante, dont elle aurait été l'héroïne et qui serait à brosser dans le ton et la couleur des plus sombres imaginations feuilletonesques.

Peu de temps s'était écoulé depuis l'apparition de la séduisante Florentine aux Tuileries. L'empereur, de nature très empressée, sous son masque de froideur, avait mis à profit ce court délai. On attendait l'auguste visiteur chez Mme de Castiglione, à l'hôtel Beauvau. En pareilles affaires, des précautions secrètes étaient prises pour la sécurité du souverain. Son aide de camp, le général Fleury, qu'on avait informé du projet, ordonna à Griscelli de venir le prendre, au salon de service, à huit heures du soir. Il pressentait un guet-apens, une trahison. Le Corse arriva au moment prescrit. Le voyant avant l'heure, Napoléon, qui était habitué à saisir, dans les allures mystérieuses, boutonnées jusqu'à la gorge, de son agent, des indices de quelque grave révélation policière, lui demande :

« — Qu'y a-t-il de nouveau ? »

(1) Le Piémont, Victor-Emmanuel, Cavour et Mme de Castiglione, sa cousine, n'étaient pas complètement satisfaits : on voulait l'Italie entière. Mais à peine Napoléon III avait-il ébranlé ses armées que, trompé par la Prusse, menacé par l'Allemagne entière, malgré les protestations de Cavour et les éclats de colère de l'Italie, il avait conclu la paix à mi-côte.

Griscelli répond par une autre interrogation :

« — Sire, je désirerais savoir où nous allons ?

« — Pourquoi ?

« — Parce que, ce soir, je le crains, il arrivera quelque chose. »

Sur ces entrefaites, entre Fleury. On part, sans attendre, par le jardin des Tuileries : Napoléon, son aide de camp et l'homme des vendettas.

En pénétrant dans l'hôtel, qu'une faible lumière éclairait :

« — Attention, général, murmure Griscelli, nous sommes chez une Italienne. »

On gravit les marches, lentement, sans bruit. Comme on vient d'atteindre le palier, qui donne accès sur l'appartement, une porte s'ouvre ; une jeune servante (1) fait entrer l'empereur et le général, puis retourne sur le palier, où se tenait rencogné dans l'ombre, sans qu'elle le vît, l'agent secret. Quelle idée l'a ramenée là ? Il y songe et surveille. Elle a battu trois coups dans ses mains : un signal, sans doute. Aussitôt, un homme est sorti, l'on ne sait d'où. Il va se diriger vers le salon ; mais, avant qu'il ait touché la porte, il est mort. Un coup de poignard, de haut en bas, lui a percé le cœur. Au bruit de la chute du corps, aux cris que pousse la servante, Fleury tressaute. Il s'élance du salon, saisit la fille et l'enferme dans un cabinet noir, pendant que Griscelli traîne le cadavre à l'intérieur. Puis, il rentre précipitamment, enferme chez elle « la dangereuse sirène » et sort avec l'empereur en faisant signe au Corse de rester là et d'attendre. Peu d'instants après, il revient, accompagné de l'agent Zambo, avec deux voitures. Dans l'une on met le mort et la femme de chambre ; dans l'autre il s'installe avec elle qu'il soupçonnait d'avoir médité l'assassinat de l'empereur. Le souverain était de retour, au palais, dans son cabinet de travail, où Griscelli, qui avait ses entrées à toute heure, le trouve assis, le coude appuyé sur la table, la tête reposant dans sa main. Il lève les yeux, en voyant entrer cet homme,

(1) Nous avons lieu de présumer que c'était la « Corsi », qui demeura au service de Mme de Castiglione jusqu'à sa mort

et, avec une expression douloureuse contractant son visage :

« — Encore du sang ! Pourquoi l'avoir frappé ? Ce n'était qu'un innocent, peut-être, un malheureux, inoffensif, et qui venait pour la camériste.

« — Les amoureux des servantes ne portent pas sur eux de semblables recommandations », reprit l'agent, prompt à faire valoir les preuves de son zèle.

Et il tire de sa poche un revolver et un stylet dont la pointe était empoisonnée. Il les avait saisis sur la victime. Napoléon examine le tout avec attention, considère de près la pointe et la lame du poignard, et, convaincu, gratifie son sauveur, ou prétendu tel, d'une somme de trois mille francs, en lui enjoignant d'aller faire un rapport fidèle de ces choses à Piétri.

« — Je ne les lui dirai pas, Sire ! » réplique-t-il en s'en allant.

Toujours d'après Griscelli, la comtesse de Castiglione — qu'il gratifie, par confusion, du titre de duchesse, — fut conduite aux frontières italiennes. A l'en croire, elle se rendit immédiatement chez le comte d'Arese (1), l'informa de ce qui s'était passé et menaça l'empereur d'une divulgation retentissante, si on ne la laissait pas rentrer en France. La menace produisit son effet. Peu de temps ensuite, la comtesse devait inaugurer son retour à Paris en donnant une grande réception.

Il y a du vrai dans le récit, très flottant comme indication de date, de l'homme de police qui se flattait d'avoir été, pendant neuf ans, l'exécuteur des hautes œuvres d'un nouveau Richard et son ombre même. Faire la part de l'exact et du faux ; dégager les choses de l'exagération avec laquelle il avait coutume d'enfler les détails pour grossir davantage son rôle et son importance ; dire catégoriquement en quelles circonstances, à quel instant précis put s'affilier à d'autres

(1) C'était un ancien ami de Louis Bonaparte, au temps où le prince habitait la Suisse. Grand seigneur milanais connu comme très libéral, on le chargea, après Villafranca, de composer un ministère, mission qu'il n'accepta point. Certains hommes politiques italiens le tenaient en suspicion, à cause de son attachement non déguisé pour l'empereur des Français.

conspirations, qui fermentaient dans l'ombre des sociétés secrètes contre l'ancien carbonaro trop lent à remplir ses serments, l'affaire mystérieuse que semblait conduire la main de la Florentine : c'est une triple énigme très difficile à éclaircir.

« Vous ai-je rappelé, m'écrivait celui qui a le mieux connu dans tous ses détails la vie de Mme de Castiglione, qu'un agent de police de service près de l'empereur était venu trouver *quelqu'un que je sais* pour assassiner le grand chef, et que cet individu était en rapport avec la comtesse ? Vous ai-je renvoyé l'écho lointain de ces paroles dans une conversation à deux :

« — Si je l'avais fait assassiner, qu'auriez-vous dit ?

« — Rien... Non, je ne m'étonne de rien. Mais ce n'eût pas été par vengeance d'amour, ni par intérêt. C'était donc une raison politique... Laquelle ?

« Oui, d'où venait la rupture entre Elle et Lui ? Déception ? Fatigue ? Ou quoi ?

« Il reste beaucoup à approfondir dans les ténèbres de cette grande existence si agitée. Et, d'ailleurs, sait-on jamais la vérité de ce que dit une femme, et une femme politique surtout?

« Général Estancelin.

« 20 mars 1904. »

La comtesse de Castiglione avait pris le parti momentané de se retirer à Turin, pour se consacrer, disait-elle, à la première éducation de son fils, auquel elle donnait, sans beaucoup de tendresse apparente, mais avec soin, des leçons d'anglais, de français, d'allemand, langues qu'elle parlait avec autant de facilité que l'idiome maternel.

Elle avait établi sa résidence, une villa isolée, au-dessus de la ville, ayant devant elle et sous ses pieds un magnifique panorama, avec la longue chaîne des Alpes à l'horizon.

C'est là qu'en l'hiver de 1860 était venu s'annoncer chez elle, sur la présentation du prince de La Tour d'Auvergne, un diplomate français, Henry d'Ideville,

qui a laissé un très attachant récit de sa visite à la belle recluse.

Il fallait gravir la côte assez roide, qui menait à la villa Gloria. Une grille de bois indiquait en arrivant l'entrée de cette demeure modeste et un peu triste. On y accédait par les allées d'un jardin, d'aspect riant en la belle saison, quand la nature est en fête, mais qui n'avait, non plus que d'autres, le privilège d'égayer la vue, quand les arbres sont dépouillés de leur parure et que la neige couvre les chemins. On arrivait directement à la porte du vestibule. Un domestique vêtu de noir ouvrait et, avec quelque mystère, introduisait les visiteurs au premier étage, où se tenait, de préférence, la comtesse seule ou ayant son enfant, qui jouait auprès d'elle, un enfant de cinq années, son fils, doux et beau comme une fille, avec des cheveux blonds bouclés autour du front, ses bras et ses épaules nus, des grands yeux limpides et étonnés.

Mme de Castiglione apparaissait froide, silencieuse, et n'échangeait que le nécessaire des paroles. Sa porte était fermée à presque tous ses compatriotes de Turin. Elle ne l'ouvrait qu'à de rares étrangers, à des Français. La première impression éprouvée en sa présence ne pouvait être que d'admiration, mais une admiration dénuée de chaleur et sans élan. Son air de visage était plus imposant qu'aimable. On y voyait cette expression hautaine, que prennent souvent les femmes auxquelles on a trop chanté l'hymne d'adoration plastique.

Le jeune diplomate avait satisfait son regard à considérer la pureté, l'harmonie parfaite de formes d'une créature surprenante. Puis il était redescendu, le cœur tranquille et le cerveau calme, dans la plaine, avec son ami et collègue le baron de Chollet, qui l'avait accompagné. Une seconde visite, puis une troisième se succédèrent. Son sentiment ne s'était guère modifié. Il se rappelait alors les jugements peu favorables, qu'il avait entendu porter, bien des fois, autour de lui, sur cette femme singulière.

« Elle est trop belle, disaient les mondaines, et, fort heureusement, elle n'est que belle. » Elle est profondé-

ment égoïste, avaient ajouté quelques-uns de ceux qui l'entouraient; au milieu de ses plus éclatants triomphes parisiens, elle est capricieuse, incapable d'éprouver une affection, et, avec ses miraculeux avantages, incapable aussi d'inspirer un amour vrai, une passion sérieuse. Il s'en fallait de peu qu'on ne lui déniât toute valeur d'esprit. D'Ideville avait entendu ces généreuses appréciations. Il était retourné cinq à six fois à la villa Gloria, sans avoir pu se fonder une opinion personnelle et certaine.

Il avait peine à croire, cependant, que sous l'enveloppe de la déesse ne brillât aucunement l'étincelle divine. L'exil volontaire auquel paraissait s'être condamnée celle dont l'apparition à Paris et à Londres avait eu l'importance d'un événement, sa vie retirée, son éloignement systématique, les habitudes mystérieuses dont elle commençait à pratiquer l'expérience intermittente, bien longtemps avant l'heure où elle s'y plongerait à jamais, l'indifférence absolue de cette jeune tête à l'égard des circonstances du dehors susceptibles de rompre et d'animer la monotonie de ses jours : tout cela excitait étrangement sa curiosité. Sans doute, elle devait recéler en elle des ressources d'âme et d'intelligence ignorées du commun. Et, pour s'en convaincre, il continua de monter la colline.

Il commençait à perdre l'espoir de pénétrer l'énigme, lorsque, après avoir arrêté le dessein de n'y plus songer, il se trouva, certain jour, sur le chemin de la Gloria. Le hasard voulut qu'il se vit seul avec elle, sans témoin. Et ce fut une révélation. Les lèvres de Mme de Castiglione s'étaient décidées à énoncer d'autres paroles que des mots de politesse et des formules de banalité. La conversation prit un tour intéressant. Des pensées originales jaillirent, découvrant une nature élevée, qu'il ne soupçonnait point, une largeur d'esprit, qu'il avait à peine, jusque-là, pressentie.

Qui donc la lui avait figurée à la fois si riche et si dénuée, en un mot si incomplète? Il n'avait eu qu'à l'écouter pour reconnaître qu'elle avait sur beaucoup de femmes une supériorité de raison et de caractère, ne le





LA COMTESSE DE CASTIGLIONE DANS LES TABLEAUX VIVANTS
1. *Pieuse méditation.* — 2. *Sous les armes.*

cédant en rien à la supériorité que chacune était obligée de lui céder au physique. Cette mélancolie qu'elle ressentait, ce dédain dont elle ne se défendait pas assez à l'égard du reste de l'humanité, lui venait de la déception trop prompte de ses songes ambitieux :

« A peine ai-je traversé la vie, disait-elle, et mon rôle est déjà fini. »

Il s'en retourna, pensif et réfléchissant à tout ce qu'il avait entendu. Le charme s'était produit. Les entrevues suivirent, plus prolongées. Elle se rendait confiante. Elle devenait expansive, presque ; et il demeurait sous l'impression d'une causerie pleine de nouveauté. D'Ideville apprit bientôt une partie de sa vie ; et il s'aperçut qu'elle était sincèrement heureuse d'avoir proche d'elle un confident capable de la comprendre. Elle et lui firent ensemble des promenades en barque ; elle égrenait ses souvenirs au fil de l'eau, et se confiait avec naïveté. Il ne put se défendre de fixer sur le papier la suite de ses impressions et d'en donner lecture à celle qui les lui avait inspirées. Alors, avec une sorte de candeur orgueilleuse, elle avait ajouté ces lignes étranges à sa narration :

« Il Padre eterno non sapeva cosa si faceva quel giorno che l'ha messa al mondo ; ha impastata tanto e tanto, e quando l'ha avuto fatta, ha perso la testa vedendo la sua maravigliosa opera, e l'a lasciata li, in un cinto, senza metterla a posto. In tanto, l'hanno chiamato da un altra parte, e quando e tornato l'a trovato fuori di posto. »

« Le Père éternel ne savait quelle chose il créait, le jour où il l'a mise au monde ; il la pétrit tant et tant que, lorsqu'il l'eut faite, il perdit la tête en voyant son merveilleux ouvrage ; il la laissa dans un coin, sans la mettre à sa place. Puis, sur ces entrefaites, il fut appelé ailleurs, et lorsqu'il revint il ne la trouva plus. »

Ceux qui n'étaient pas dans le secret des visées de Mme de Castiglione et qui ne savaient rien du commerce de lettres qu'elle entretenait avec les diplomates étran-

gers, en mettant à profit sa connaissance remarquable des principales langues de l'Europe, ceux qui n'avaient aucun soupçon de son vrai rôle et des desseins sur lesquels elle gardait une discrétion absolue, ne jugeaient d'elle et de son esprit que sur les apparences. On n'avait qu'une appréciation superficielle de son intelligence et de ses facultés. Sa conversation était vive, légère, indulgente aux libertés de la galanterie ; on s'y plaisait sans y chercher autre chose que ce plaisir. De certaines gens, qui restreignaient à ses perfections physiques tout le mérite de cette créature séduisante, allaient presque jusqu'à dire qu'elle était, au moral, insipide et insignifiante. En réalité, les délicatesses de l'art lui étaient sensibles. Elle justifia d'une singulière perspicacité en matière de politique ; et, si elle avait eu plus de ressources à sa portée, plus de moyens à faire agir, elle n'aurait pas laissé de doute sur les inclinations de son caractère fort ambitieux.

Ce qui paraissait clair, indubitable, c'est la situation exceptionnelle dont elle s'était emparée.

On n'avait pas oublié, dans ce monde d'intrigue et de coquetterie toujours sous les armes, l'impression fulgurante qu'elle avait produite, à son apparition. Quand elle y fit sa rentrée, ce fut avec un air de conquête aussi sûr de soi que par le passé.

Elle réveilla les critiques, au camp féminin. On discutait à force les signes de son goût, qui n'était pas, en effet, d'une distinction irréprochable, et les audaces de sa coquetterie, qui souffraient un alliage moins avantageux de négligence méridionale et de singularité individuelle. De ces coups d'épingle elle ne s'embarrassait guère, mais en appelait du jugement des femmes au témoignage flatteur des hommes. Sa personnelle opinion n'était-elle pas fixée, du reste, et de façon à n'en recevoir aucune atteinte ?

J'en trouve encore des marques sur un livre annoté de sa main et tout ouvert sous mes yeux. Je le vois clairement à ces rectifications crayonnées par elle, à ces répliques soulignées comme de brèves réponses aux appréciations dont elle était l'objet.

« Il y avait sur ce beau visage, prononce l'auteur du livre, lectrice et compagne de l'impératrice, une expression de *hauteur*, de dureté... »

Aussitôt, d'effacer ces qualifications désobligeantes et de mettre en leur place les mots : *fierté*, *douceur*.

Et quand Mme Caretto ajoute : « *Le charme n'existait pas...* » *Erreur!* assure-t-elle, sans plus de commentaires.

De vrai, les dames d'honneur et les habituées du palais partageaient les réserves de leur souveraine à l'endroit de la comtesse et lui en donnaient avis par des abstentions ou des froideurs, ou des omissions d'égards, dont elle n'était pas la dernière à s'apercevoir. Sur la première page annotée de son exemplaire des *Souvenirs de la Cour*, j'en saisis une indication furtive :

« Les demoiselles d'honneur, chargées de faire le thé, écrit-elle en marge, ne m'en ont pas offert, mais je me le fis servir par la princesse de la Moskowa. »

Si les dames de l'entourage impérial ne la comblaient pas d'effusions cordiales, elle n'était pas à leur égard plus prodigue de compliments. D'occasion, pourtant, elle savait voir les agréments des autres femmes et leur rendait justice avec d'autant moins d'hésitation qu'elle n'aurait fait à aucune d'elles l'honneur de la considérer comme une rivale. Les louanges ne coûtaient pas à sa supériorité. Elle notait d'une approbation satisfaite, en connaisseuse, le détail entrevu d'un beau regard, d'une bouche séduisante, d'une jolie rondeur d'épaule, d'une taille souple, d'une ondoyante démarche. Elle avait la vision prompte d'un trait gracieux du visage ou d'une valeur plastique et d'abord en consignait le souvenir dans un coin de sa mémoire, ou parmi ses papiers, comme d'un point acquis.

Ainsi, spectatrice de l'accident de chasse, qui désarçonna dans les fourrés de Compiègne la fille du général Bertrand, Mme Hortense Thayer et, plus tard, en retrouvant le récit dans un chapitre des *Souvenirs* de la comtesse Stéphanie, elle a le bon cœur d'ajouter au

bord de la page une note significative en son laconisme : « *Bras cassé... belle jambe.* » N'est-il pas admirable le dernier détail ainsi relevé comme chose de prix par « la divinité » dont, tant de fois, des artistes pleins de zèle comme elle était pleine de complaisance, moulèrent les bras, les mains, la jambe !

De façon générale, elle ne se gênait pas de dire qu'elle estimait faiblement la société, la conversation, le caractère des femmes. Elle ne les aimait, je crois, que dans son propre miroir. En la compagnie choisie des hommes elle se sentait mille fois mieux à causer sérieusement ou frivolement. D'amour elle s'entretenait sans pruderie, ne détestait pas les propos lestes, et volontiers en touchait le sujet, aux instants de flirt ou, par occasion, dans certaines lettres. Elle passait pour être froide, comme le sont, d'ordinaire, les beautés parfaites destinées à ravir les yeux plutôt qu'à partager les émotions des sens. Elle n'estimait point, au reste, qu'il convînt d'y attacher tant d'importance. Sans doute, elle faisait sa part à ce mariage des effluves, à ce momentané de l'électrisation amoureuse, qui n'est pas une des pires choses de la vie. Encore n'était-ce que passagère surprise, disait-elle. A l'un de ses correspondants, dont les souvenirs insistaient sur l'autrefois, elle ripostait, dans une lettre si vive d'expression que je ne puis la citer tout entière :

« Eh bien ! il y a eu ceci, il y a eu cela entre vous et moi... Ce sont choses anciennes, qui furent parce qu'elles avaient leur raison d'être. Rencontre, accident. A quoi bon, ensuite, remuer des cendres où le feu ne couve plus ? »

Les grands sentiments ne faisaient que glisser en son âme, hormis les ambitions, des ambitions à vide, qui la hantaient. S'entremettre d'affaires, correspondre sur la politique, au loin, donner un sens aux oracles de la diplomatie, entretenir, ne fût-ce qu'en imagination, des projets extraordinaires, jouer un rôle, même secret et mystérieux dans la partie internationale : combien plaisait davantage à sa nature remuante une telle occupation d'esprit ! Elle s'y efforçait, se multipliait en visites,

échangeait des rapports, distribuait des nouvelles à la finance et continuait à brasser de larges desseins.

Jusque dans quelle mesure Mme de Castiglione put-elle influencer Napoléon III, en matière de politique étrangère ? On ne saurait en fournir que des explications sommaires et relatives. On est plus sûrement informé de l'empire qu'elle exerça sur son cœur et sur ses sens, qui se dispersaient assez volontiers. Sur la fin de sa vie, elle protestait, par un scrupule d'âge bien légitime, que l'impératrice en se montrant jalouse d'elle n'en avait point de juste motif. Sa très fidèle gouvernante Luisa Corsi conta d'autres détails à l'oreille d'un journaliste connu, qui s'empressa de les répéter en public. Et du jour ou plutôt de la nuit, qui signala sa chute ou son triomphe, Mme de Castiglione elle-même en marquait la date, sur le brouillon de son testament, que nous avons en main et où nous voyons de nos yeux, écrite et soulignée d'une manière très apparente, la ligne où elle exigeait, pour sa dernière toilette : *La chemise de nuit de Compiègne, batiste et dentelle, 1857.*

Les phases préliminaires de l'aventure s'étaient trahies par des signes assez ostensibles.

Elle se trouvait, depuis plus de deux semaines, au château de Compiègne. Un soir qu'on avait inscrit, au programme du théâtre, une représentation des artistes de la Comédie-Française, elle s'était fait excuser, se disant souffrante. On remarqua que, dans sa loge, l'empereur semblait distrait, préoccupé, et qu'il tordait sa moustache d'un mouvement de doigts plus nerveux qu'à l'ordinaire. Au premier entr'acte, il disparut, délaissant l'impératrice aux yeux de la salle entière. Chacun savait, le lendemain, qu'il avait été prendre des nouvelles directes de la manière dont se comportait la santé de la belle Florentine.

L'empereur lui rendit d'autres visites à Paris, des visites du soir en son logis retiré de la rue de la Pompe, qui, avec sa double issue, son escalier dérobé, ses airs de mystère, semblait aménagé tout exprès pour favoriser les tendres entrevues.

.. Doucement on frappait ou sonnait. Un guichet pratiqué dans la porte d'entrée s'ouvrait avec précaution... Qui venait là ?... Le cher seigneur. Un rais de lumière indiquait la direction du boudoir. La causerie durait une heure ou deux. Et le cérémonial de retour se pratiquait à l'instar du cérémonial d'arrivée. Le chef de l'Etat ne se répandait pas en confidences (quoiqu'il ne fût pas très discret en matière de galanterie) sur le but de ces sorties extra-officielles. Bien qu'il fût toujours accompagné, à distance, d'un agent secret, chargé de veiller sur sa personne, il s'exposa à de dangereuses péripéties et faillit, pour la deuxième fois, être assassiné à la suite d'un rendez-vous chez Mme de Castiglione. Il s'y était rendu incognito, dans son petit coupé, sans domestique, conduit par son cocher de confiance, et en sortait à trois heures du matin. Comme la voiture quittait l'hôtel de la comtesse, il se vit assaillir par trois hommes en armes. Le cocher enleva vigoureusement les chevaux, qui bondirent, renversèrent un des assaillants, et purent entraîner l'empereur sans accident jusqu'aux Tuileries.

Cette liaison, de quelque mystère que Napoléon feignît de l'entourer, n'était pas ignorée de la galerie des courtisans. Différentes personnes bien placées pour voir feignaient de n'ouvrir point les yeux et révoquaient la chose en doute, par exemple la comtesse Potocka, qui très fort admirait le grand empereur et fort peu Napoléon III :

« Les médisants, écrivait-elle à la comtesse Sophie Wodzicka, prétendent que Mme de Castiglione a eu besoin des eaux de Plombières (1) ; moi, j'en doute ; car, il me semble que le séducteur n'est pas séduisant. »

Sans doute, mais la couronne est un joyau, qui embellit singulièrement celui qui le porte. Quoi qu'elle en dît, l'opinion générale était faite sur ce point. A un bal costumé, chez la duchesse de Bassano, passaient des masques très variés : c'étaient, parmi les hommes, des Gilles, des pierrots, des seigneurs d'antan et des

(1) Où se rendait l'Empereur.

photographes du jour, ayant eu, ceux-ci, la fantaisie de porter aux épaules des images de beaucoup de dames rassemblées là. L'empereur, en domino, s'était attardé pour considérer ces photographies. Il en arracha deux, en disant de l'une, à l'effigie de la belle Italienne, avec une pointe d'humeur : « Que vient-elle faire ici ? » Et, quelqu'un aurait répondu : « Sire, puisque vous possédez l'original, pourquoi voulez-vous la copie ? »

Lorsqu'elle s'installa rue de Castiglione, il y fut aussi, de loin en loin. Dans cet entresol, qu'occupent aujourd'hui les ateliers d'un couturier, on nous montrait le mécanisme de la porte, montée sur pivot, et qui, tournant sur elle-même, dérobait la vue du personnage entrant ou sortant. On a rapporté par erreur que Napoléon fit des apparitions, place Vendôme. Un document privé nous apprend que la comtesse y était venue trop tard pour cela, l'empereur n'étant plus du monde, quand elle y transporta ses pénates.

« C'est le 25 décembre 1876, témoigne dans une lettre du 24 août 1900 M. H. D... propriétaire de l'immeuble, que Mme de Castiglione est entrée, place Vendôme : elle avait demandé de prendre possession de son appartement à minuit, *pour y venir comme le petit Jésus.* »

Les attaches de Mme de Castiglione avec Napoléon étaient notoires. De ses amitiés et relations diverses, il est assez difficile de parler avec toute la précision qu'il y faudrait. Sur les pages de son histoire intime, d'indiscrets anecdotiers griffonnèrent bien des aventures contestables. Caprices d'un soir, appels mystérieux et sans rappels, curiosités de femme très adulée et désirant, à son tour, choisir... que sais-je ? L'imagination est volontiers prêteuse sur le cas des galantes faiblesses. Il y eut des accords notifiés, toutefois, dont la galerie était instruite.

Lord Hertford, l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre, marquis, chevalier de la Jarretière, riche fabuleusement et peu prodigue à l'ordinaire de services ni d'argent, avait passé dans sa vie, sans s'y arrêter, — renouvelant au réel la fable antique du maître des

dieux se transformant en pluie d'or pour charmer Danaé.

Il n'avait d'ailleurs, le noble lord, que la grâce de ses millions. Mme de Castiglione ne conservait aucun doute là-dessus ; je le vois à la manière dont elle formulait, un jour, de certaines notes intimes sur le personnage et prenait plaisir à souligner de préférence les détails les moins flatteurs du portrait, par exemple, au physique, ce détail :

« Il a l'air sombre, presque sinistre ; il roule des yeux furibonds, comme un tyran de mélodrame. »

Et cet autre, au moral :

« Il a courtisé les femmes, mais ce n'est pas une preuve d'amour. »

Aucune marque approbative, à l'endroit où il est dit :

« Sa politesse est exquise avec les formes du grand seigneur. »

Mais, par une réminiscence légère et non trop déplaisante, le crayon est très appuyé sur cette allusion :

« Il était fidèle à la devise de son ordre de la Jarretière : *Honni soit qui mal y pense.* »

Etait-il plus sentimental l'homme d'affaires et de plaisirs, qu'elle connut en 1861, sous de meilleurs aspects ? Devons-nous révéler ce détail ignoré qu'alors elle fit une fugue passagère en Italie pour s'installer à Turin avec Laffitte ? Mais, puisque nous l'avons dit, passons.

Des personnages encore sont en belle place sur la liste de ses plus vives sympathies. Avant et après la chute de l'Empire, le duc d'Aumale garda chez elle le ton et les procédés d'une familiarité tendre. Nous avons pu compter, au château de Baromesnil, bien des *reliquiæ* d'écriture, de dédicaces et de fleurs commémoratives dédiées à la mémoire du noble écrivain.

L'attachement de la comtesse au régime napoléonien ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports de grande affection avec les princes de la maison d'Orléans. Jusqu'à la fin, le duc de Chartres resta l'un de ses fidèles. Aussi le baron Alphonse de Rothschild. Enfin on pourrait avancer, sans encourir le reproche d'une extrême indiscrétion, qu'un des plus zélés serviteurs de la cause



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE EN COSTUME DE DOGARESSE

4.

monarchiste, M. Estancelin, eut de sa part des témoignages d'une amitié constante, et qui dura quarante-cinq ans.

Il y eut même, en cette dernière communion d'âmes, un chapitre de roman, auquel nous voudrons dérober quelques traits.

C'était, il y a de longues années, au château de Twickenham-House, dans le Yorkshire, chez le duc d'Aumale. Un visiteur du prince travaillait en sa bibliothèque. De haute taille, il semblait dans la force de l'âge. Avec une ardeur d'étude, que reflétait l'animation de son visage, il compulsait les gestes historiques du passé. Des pièces d'archives d'un grand prix s'étalaient sous ses yeux ; l'une d'elles le tenait profondément absorbé. Il avait devant lui le texte original de la lettre par laquelle Richelieu annonçait à Louis XIII la raison d'Etat qui avait commandé, suivant lui, le supplice de Cinq-Mars et de son ami de Thou. Tandis que sur cette page d'histoire, gravée d'une main froide et cruelle, se concentrait toute la force de sa réflexion, quelqu'un, pénétrant dans la bibliothèque, vint le prévenir qu'une jeune femme en compagnie d'un petit enfant, l'attendait au salon en l'absence du duc. Déçu, presque irrité d'une visite, qui l'arrachait à sa lecture, il descendit. En entrant, sa vue se porta directement sur le spectacle d'une très jolie personne, assise au-dessous d'un magistral portrait du cardinal-ministre. Il la considéra et elle jeta les yeux sur lui. Son regard avait conservé une expression de dureté, qui la frappa. En revanche, il avait eu la vision prompte du charme féminin se dégageant d'elle, de tout son être. Elle n'avait pas été non plus sans apprécier la prestance de l'homme et le caractère d'énergie empreint dans sa personne. Cependant, la première rencontre des yeux, avant le premier échange des paroles, ne fut pas le choc magnétique, d'où jaillit l'étincelle de l'amour. Ils ne devaient plus rester indifférents l'un à l'autre, mais ce fut l'amitié qui en sortit, une amitié garçonnière libre et complète, sans réserve et pour toujours.

L'heure en fut marquée sur le registre de sa vie,

en 1850. Une quarantaine d'années plus tard, elle en solennisait l'anniversaire : les *Noces de Perle*, disait-elle ; et, dans une lettre datée du 25 novembre 1895, laissait percer quelque amertume sur ce qui aurait pu être et n'avait pas été.

« Lorsque tant de preuves se sont accumulées de la fidélité amicale la plus dévouée, la plus inquiète, on doute, on accuse, on soupçonne ! L'amour-estime ne défendrait donc pas des aveuglements du cœur ? Sa force ne serait-elle aussi que faiblesse ? »

Estancelin avait connu Mme de Castiglione, au moment de sa plus belle gloire corporelle. Cependant cette grande beauté n'avait pas eu de prise sur sa volonté. Il s'était juré que les femmes devraient être une joie de son être, mais qu'elles n'auraient jamais d'action dans sa vie. Les goûts entiers, dominateurs, qu'il ne lui avait pas été difficile de discerner sous cet épiderme délicat, s'étaient heurtés à ce qu'il y avait en lui d'indépendant, d'absolu. Une instinctive défiance l'avait préservé d'une passion où il eût craint de trouver une servitude. Elle y eût incliné. Il s'en défendit. Et, à cause de cela, moitié par dépit, moitié par enjouement, elle lui écrivait : « Ah ! je le vois ! la femme qui doit vous mener, vous, n'est pas encore née. » Longtemps plus tard, en cette période extrême où l'âge autorise les confidences entières, parce qu'elles sont désintéressées, alors qu'elle n'était plus ni jeune ni belle, et qu'elle jetait sur son passé un regard mélancolique, c'était pour exprimer, à la suite de quelques vers italiens assez faibles, dont nous donnons la traduction, cette plainte et ce regret :

« Le passé ? Non, je ne t'en peindrai pas la triste ressouvenance. Le futur ? Non ; mais j'en laisserai fuir le crédule espoir. Le présent ? Seul, nous le vivons, mais il s'échappe et tombe dans le néant, comme l'éclair qui sillonne la nue, et disparaît aussitôt. Donc la vie nous est : Un souvenir, une espérance, un point !

. . . .

« Voilà pourquoi je n'ai pas pris l'homme, que j'ai cru entrevoir à Dieppe, un soir de mes dix-huit ans.

Parce que je n'ai pas trouvé en *toi* tout ce qu'il fallait, ni tout ce qu'il m'aurait fallu pour *être* vraiment, et pour faire *devenir* celui que j'aurais aimé, non pas d'une de ces amourettes de carton et de passage, mais exclusivement, fièrement, publiquement. Il me fallait à moi une liaison entière, profonde, sérieuse, stable et continuable après nous par notre race ascendante, sans masque de fer, ni honte, ni crainte, ni scrupule. Pas d'amour à demi ni à côté. Enfin, une liaison acceptée par l'opinion, reçue dans le monde, admise à la Cour, tolérée par les familles, consacrée par le temps et pour être unis d'esprit comme de corps, pour lutter cœur à cœur, les yeux vers le même unique but, au service volontaire de telle gloire ou de tel dévouement. Et nous aurions pu faire quelque chose, étant quelqu'un (1) à deux, femme et homme. Voilà ce que n'ayant eu n'ai voulu d'autre. »

Et l'on disait, dans le monde, Mme de Castiglione froide, indifférente, sans âme, occupée de sa seule et

(1) Estancelin, qui fut député à vingt-quatre ans, fit concevoir, lui aussi, à son heure de larges desseins et de fermes espoirs.

Il était entré résolument dans la vie, la tête haute, le cœur enflé de joie, avec la confiance d'un amoureux qui ne voit que succès, plaisirs, belles ambitions réalisables dans les promesses du lendemain. Des débuts précoces semblèrent d'abord gager l'avenir. Les temps étaient agités. Ils offraient un champ d'action aux facultés d'une nature énergique et militante. Les circonstances politiques, avec les remous des émeutes et des révolutions, avec leurs brusques changements d'hommes, favorisaient singulièrement les habiles. Les chances, que ceux-ci contournaient, il préféra les attaquer de front. Il annonça tout de suite un parti pris d'opinions et une tenacité de principes, qui ne devaient plus ni plier ni varier. Cependant, les héritiers de la tradition monarchique, auxquels s'était attaché définitivement son zèle, n'avaient plus dans leurs voiles les souffles favorables, qu'y pousse la fortune. L'occasion fit défaut à sa volonté. Main vaillante, intelligence remarquable, cerveau plein d'idées et de souvenirs, il se résigna, fidèle jusqu'au bout à des convictions d'un autre âge, à s'enfermer dans l'accomplissement du devoir sans gloire. — Sans vaine gloire, disons-nous; car, il ne faut pas oublier que ce fut cet homme d'énergie, qui, pendant la guerre de 1870, mit aux ordres du général Chanzy, au Mans, un corps de quarante mille combattants levés, équipés par ses soins et sur sa bourse, et qu'il accomplit à son honneur une haute mission patriotique dont l'avait chargé le Gouvernement de la Défense nationale, lorsque, le 29 septembre il conduisit vers Paris la colonne de troupes, qui, pendant le siège, s'approcha le plus près des murailles.

unique satisfaction d'amour-propre! La tirade est chaude et vibre bien. Le caractère, le tempérament y éclatent avec cette fougue dans l'idée, dans le sentiment de la fidélité, comme aucune femme sur la terre ne l'éprouve — dit-on — aussi fortement que l'Italienne pour le mari ou l'amant qu'elle s'est librement choisi. La plainte même sur les heures évanouies ou perdues est d'une expression touchante. Il est vrai que Mme de Castiglione avait attendu longtemps pour la tirer de son sein. Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans l'intervalle d'une déception de jeunesse à des regrets tardifs, son existence n'était pas restée vide, ni son cœur inoccupé.

Quoi qu'on pût dire du nombre et de la diversité des sentiments, — platoniques ou non, — de Mme de Castiglione, il n'apparaissait pas qu'on lui en tînt grief, à la Cour. Elle s'était imposée à l'entourage du maître comme à lui-même. L'impératrice l'avait admise à ses lundis, un peu à contre-cœur. En revanche, elle était fort bien reçue chez la princesse Mathilde, qui l'invitait à ses dîners, à ses soirées, recommandait à son peintre Giraud de tirer un chef-dœuvre du portrait qu'il avait commencé d'elle, en 1857, et lui témoignait une faveur dont les marques n'allaient pas, à cette époque-là, sans une secrète intention de faire pièce à l'impératrice (1). Car, dans le même moment, la souveraine ne cachait pas sa froideur à l'Altesse impériale, que, depuis assez longtemps, elle n'avait pas invitée aux dîners de la cour. Mme de Castiglione n'en était que mieux traitée, rue de Courcelles.

On l'agréait en maints lieux avec ce qu'elle avait d'attirant et d'étrange. D'abord, on s'était étonné, choqué, irrité presque de ses hardiesses et de ses singularités. Puis, elles passèrent à l'état d'accoutumance. On accepta tout d'elle.

(1) « Lorque la princesse Mathilde faisait le tour des salons (à un grand bal, au ministère de la Marine), donnant le bras au grand-duc, la Castiglione prenait le pàs immédiatement après elle, donnant le bras à un personnage russe. Le ministre, Mme Hamelin et le service d'honneur de la princesse ne venaient qu'après. » (Viel-Castel, *Mém.*, *t.* III.)

Elle allait quelquefois un peu loin en paroles. Elle n'envoyait pas dire ses vérités à l'étiquette. Il lui arrivait d'outre-passer les bornes et de friser l'impertinence.

Vers 1861, le prince Jérôme donnait une réception au Palais-Royal, en l'honneur de l'impératrice qu'il fêtait en public et n'aimait guère en particulier. Eugénie s'y était rendue en robe de tulle bleu, coiffée d'une guirlande de violettes de Parme. Jérôme-Napoléon lui avait fait faire le tour des salons, en lui donnant non pas le bras mais la main et en la précédant avec une grâce un peu surannée, mais qui parut très chevaleresque.

Après minuit, l'empereur et l'impératrice se retirèrent, lorsque, montant vivement l'escalier qu'ils descendaient, la comtesse de Castiglione se trouva devant eux.

« — Vous arrivez bien tard, madame la comtesse, lui dit galamment Napoléon.

« — C'est vous, Sire, qui partez bien tôt », répliqua-t-elle, et elle entra dans le bal la tête haute.

Son éducation de jeunesse avait été laissée fort libre, pour ne point dire qu'elle fût très négligée. Aucun frein n'en réglait les mouvements capricieux. La marquise Oldoïni, sa mère, se trouvant trop occupée, sans doute, d'elle-même et des soins de son indolente beauté, ne s'enquérait que faiblement des moyens de tempérer, d'assagir ou de brider l'humeur et les nerfs de la bouillante Nicchia. Gâtée par les uns et par les autres, l'usage de la vie n'y changea rien. Elle prit doucement l'habitude de ne parler et de n'agir qu'à sa tête, de ne consulter, sur ce qui lui plaisait, l'opinion de personne et de n'entendre qu'à sa fantaisie du soin de conduire les démarches de son esprit ou de son cœur. N'avait-elle pas cause gagnée ? Ne lui passait-on pas toutes ses bizarreries, au moins les hommes ? Elle avait le talisman pour cela.

Son indépendance d'allures, l'excentricité tapageuse de ses toilettes, le contentement qu'elle affichait d'elle-

même et de la suprême élégance de ses formes statuaires, les fugues inattendues de sa conduite, prête à tout pour ébouriffer la galerie, si j'ose dire, séduisaient et blessaient tour à tour. Tantôt, dans le plein de la fête, elle se dérobait aux curiosités dont elle se sentait poursuivie ; tantôt, après une courte absence, où les uns et les autres s'étaient demandé : « Qu'a-t-elle pu devenir ? » elle réapparaissait plus fleurie et plus diamantée que jamais, plus provocante et plus fascinatrice, plus conquérante et plus enviée.

Elle le disputait, en réputation d'excentricité, — avec moins d'esprit de conduite — à la princesse de Metternich. C'était à qui, dans le monde babillard des nouvellistes, se répandrait, sur son compte, en des anecdotes rien moins que véridiques, et l'on y ajoutait, comme bien on pense, en les colportant.

On rapportait qu'un soir, il lui avait plu de faire tendre de noir, funèbrement, chambre et salon et d'y recevoir ses amis en toilette toute de blancheur et de transparence, afin de produire, sur eux, le maximum de l'impression de beauté.

Un jour qu'elle prenait le thé, en tête à tête, chez Nieuwerkerke, elle lui annonçait son intention précise de venir, le lendemain, à minuit, sur le toit du Louvre, à dessein d'entendre sonner toutes les cloches de Paris. C'était à la veille de Noël. Elle le voulait. Et cela fut. Mais la chose est à raconter.

Elle était arrivée d'avance. On avait commencé par deviser des uns et des autres. Nieuwerkerke ne détestait pas l'historiette. Pendant qu'elle croquait des gâteaux, du bout des dents, il lui glissait à l'oreille des anecdotes du jour, par exemple une ingénuité de l'impératrice dont on avait eu malin plaisir, ces jours passés. Elle visitait l'Exposition. S'étant arrêtée devant une statue de *la Pudeur*, elle reprochait à ce marbre l'étroitesse des épaules et de toute la figure. Nieuwerkerke objectait, pour la défense de l'artiste, qu'une figure de jeune fille devait avoir les formes moins développées qu'une figure de femme, et que ce peu de développement convenait même à l'expression du sentiment

pudique. Aussitôt, avec cette vivacité qui lui était familière, et sans prendre la précaution de réfléchir sur le double sens de ses paroles :

« On peut être très pudique, répond-elle à l'étourdi, sans être aussi étroite ; je n'en vois pas la nécessité. »

Personne n'avait ri ; mais on avait eu beaucoup de peine à garder son sérieux après cette sortie. Et Mme de Castiglione, qui n'a pas ici les mêmes raisons de se contraindre, s'en donne à cœur-joie.

Tout en causant, ils ne laissèrent point passer l'heure. Il en fut comme l'avait souhaité Mme de Castiglione. A minuit sonnant, elle parcourait avec Nieuwerkerke l'immense toiture, gravissait les pentes des frontons ; et, sous la pleine clarté lunaire, le personnel du musée, encore éveillé, et les errants de la rue auraient pu, en levant la tête, l'apercevoir là-haut, accompagnée de « M. le surintendant des beaux-arts de Sa Majesté ».

Il n'en allait, chez elle, que par sursauts et voltes imprévues, comme dans l'histoire des tableaux vivants.

A cette imagination fantasque et chercheuse de l'effet à produire la mode nouvelle des tableaux en question suggérait les meilleurs prétextes de faire briller son initiative et d'exposer de la façon la plus ingénieuse les avantages d'une plasticité sans défaut. Elle y faisait florès. Chaque fois on attendait beaucoup d'elle et des libertés auxquelles l'entraînerait son caprice. Ce fut, pourtant, un soir, une déception. Aux premiers jours de l'année 1867, la baronne de Meyendorff avait offert, dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, une représentation de cette sorte, pour le succès de laquelle avaient été requises les plus charmantes mondaines. Elles avaient passé tour à tour, symbolisant des impressions visuelles fort agréables.

On n'espérait plus qu'en Mme de Castiglione pour l'apothéose de la féerie. Sans doute, elle aurait trouvé une imitation plus extraordinaire encore que d'habitude, une mise en scène, une apparition merveilleuse. Elle se révèle enfin. On se frotte les yeux. On en doute

un moment. Est-ce bien elle, dans ce décor austère, une grotte, et dans cet asile d'ermite, une religieuse, une capucine ? C'était elle-même. Une idée malicieuse de sa part, supposait-on. Les plis de cette robe de bure devaient dissimuler une prochaine et éclatante transformation. Il n'en fut rien. Les spectateurs attendaient. Ils durent se résigner à n'en pas connaître davantage ce soir-là. Beaucoup d'entre eux se retirèrent fâchés et dépités. Non tous, cependant. Une lettre du 7 janvier, signée d'un académicien fort galant, quoique philosophe, Edme Caro, et qu'avait enthousiasmé, au dernier point, la vue d'une photographie de la scène (1), atteste que ce costume de pénitente n'avait pas rencontré que des regards désappointés. Il écrivait à un familier de la Cour, sous une forme mignarde et madrigalesque, où perçait l'intention d'être lu par d'autres yeux que ceux de son correspondant :

« Vous seriez aimable de me faire savoir si je dois envoyer mes remerciements pour la belle photographie, que vous avez bien voulu vous charger de me remettre. Quelle est l'adresse de ce mystérieux nid, que vous nous décriviez l'autre jour si bien, et qui me rappelait ces vers de Lamartine :

Semez, semez de narcisse et de rose
Le lit où la beauté repose.

« Je sais bien que la belle religieuse demeure à Passy, mais j'ai oublié tout à fait le reste de l'adresse où doivent aller les remercîments de mes regards émus.

« CARO. »

Le prestige de sa souveraineté physique la poussait à bien des folies. Une foule de traits seraient à dire, qui provenaient de cette orgueilleuse exaltation de soi-même. Toujours attentive à porter en montre une per-

(1) Longtemps après, en 1903, je retrouvai un exemplaire de cette photographie, qui parlait avec tant d'éloquence aux « regards émus » du philosophe; elle n'avait pas trop souffert des années et dormait, paisible, dans un tiroir, avec d'autres reliques castiglioniennes, appartenant au châtelain de Baromesnil.



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE DANS LES TABLEAUX VIVANTS

En Religieuse.

5.

fection aussi accomplie, elle aurait voulu garder des apparences de déesse jusque pour le diagnostic de son médecin. Mieux que personne, le docteur Arnal le put savoir (1).

Dans un moment où elle se trouvait au Havre, elle s'était sentie ou s'était imaginée sérieusement malade. Aussitôt elle avait écrit à ce médecin, qui jouissait de la confiance de l'empereur et de l'impératrice, et dont l'amabilité coutumière se prêtait aux exigences qu'elle lui imposait ; elle l'avait pressé d'accourir. Le docteur Arnal possédait une excellente situation, à la Cour et à la ville ; sa clientèle était nombreuse. Néanmoins, il n'avait pas hésité, et, au contraire, si bien pris ses dispositions qu'il arrivait au Havre à neuf heures, et se présentait de suite à l'hôtel où logeait la comtesse. Il ne doutait pas une minute qu'elle ne dût se montrer la femme du monde la plus satisfaite d'une telle diligence. Mais il se trompait sur ce point. On le pria de repasser. Ce qu'il fit. Nouveau caprice, nouvelle attente. La comtesse n'avait pas encore décidé avec elle-même que ce fût le moment d'être visible. D'heure en heure on le remit tant et si mal qu'en dépit de sa patience notre médecin déclara qu'il serait obligé de repartir sans voir sa cliente.

Enfin, on l'introduisit chez Mme de Castiglione. C'était vers deux heures de l'après-midi. Un spectacle inattendu le combla de surprise. Dans une chambre pleine de fleurs, elle-même toute parée, toute resplendissante de bijoux, avec des diamants dans les cheveux, la capricieuse comtesse était étendue sur un lit couvert de dentelles et de fourrures, éblouissante dans la pâleur de la fièvre ; et nonchalamment, elle lui tendit son bras nu pour qu'il comptât les battements accélérés de son pouls. Certainement elle n'avait pas la moindre envie de charmer, de séduire ce médecin, un homme d'âge et qui ne caressait la moindre idée de conquête en se ren-

(1) Cet excellent docteur Arnal avait aussi ses originalités, notamment une manière de se coiffer, qui n'appartenait qu'à lui. Il portait ses cheveux ramenés en avant dans un petit nœud plat, qui les faisait tenir sur le front.

dant chez elle ; mais cette apparition de malade intéressante avait bien fait dans le programme de Mme de Castiglione ; et elle en avait longuement disposé les détails, souffrante comme elle l'était, pour n'en rien manquer.

Puisque nous sommes sur le chapitre des « foucades » de la comtesse, relaterons-nous, à présent, l'histoire de l'autodafé dont elle se serait rendue coupable à l'égard d'un tableau de Paul Baudry, un chef-d'œuvre ayant cessé de lui plaire.

Elle avait prié ce grand artiste, dont le pinceau délicat créa des figures de Vénus à rendre jalouses les déesses de Véronèse, de la peindre sur un canapé dans la pose et l'absence de costume de la duchesse espagnole de Goya. Il y consentit avec d'autant plus d'empressement que jamais pareil modèle ne s'était offert à l'inspirer. Il en tira une œuvre lumineuse, que baignait un reflet d'idéal. Mme de Castiglione, heureuse, presque flattée, en eut, au premier jour, une impression de joie vive. Puis, à la comparaison, un doute, une inquiétude, une velléité jalouse lui étaient venus : l'art n'avait-il pas surpassé le réel ? C'était une rivale, et une rivale supérieure que cette merveille de chair peinte. Elle décida de ne plus la voir. Dans un dernier accès de jalousie, elle taillada la précieuse toile à coups de ciseaux et en jeta les lambeaux dans le feu. On l'a raconté, du moins.

Ce trait de chronique nous paraîtrait même un peu suspect. Car Mme de Castiglione conserva toujours amoureusement, autour d'elle, et jusque dans les dernières années de sa vie, les images de sa personne, peintes, dessinées ou sculptées, qui lui rappelaient un passé de triomphe.

On l'a pu voir : Mme de Castiglione se montra toujours fort éprise de la mise en scène, soit qu'elle visât à produire des effets surprenants, en des occasions de luxe et d'apparat, soit qu'elle voulût étonner ses intimes en des circonstances, joyeuses ou tristes, de sa vie personnelle. Qu'elle fût absente ou présente, on

s'occupait beaucoup d'elle, en effet. A propos de ses moindres déplacements, couraient force suppositions et commentaires. Des nouvelles de la sorte voyageaient, de par le monde :

« La belle comtesse s'est envolée. Que ses rivales se réjouissent.

« Mme de Castiglione est de retour, depuis six semaines. Il est étonnant qu'elle n'ait pas encore fait parler d'elle.

« Il faut s'attendre à des complications prochaines dans le boudoir des ambitieuses. Mme de Castiglione vient de se réinstaller à Paris. »

Voilà bien des bizarreries. Cependant, elle régnait sans autre peine que de se laisser voir et admirer. La comtesse de Castiglione en toilette, et en toilette travestie surtout, ce fut une date dans l'histoire de la vie mondaine à Paris. On en eut le témoignage public, en 1867, avec le portrait d'Exposition qu'on fit d'elle. Le tableau provoqua, au Salon de cette année-là, une curiosité, un bruit, un mouvement extraordinaire. On s'y donnait rendez-vous. C'était la toile fameuse, la rareté du moment. Des groupes stationnaient en face, à peine rompus, disséminés, qu'ils se reformaient plus compacts, sous l'affluence extrême des visiteurs. Dans la foule, courait un frémissement de surprise et d'admiration.

D'autres grands artistes s'offraient à son adoption, avec tout leur talent et un égal empressement. Elle les rencontrait chez le duc de Morny, où elle aimait surtout à se rendre, pour la liberté dont on y jouissait. Les Cabanel, les Gérôme, — et combien dont le nom nous échapppe ! — l'entouraient, curieux d'elle. « Voulez-vous voir mon bras ? » disait-elle complaisamment. Et elle relevait la manche de dentelles, qui en voilait les purs contours. Ou c'était le pied qu'il fallait découvrir en relevant le bord de la jupe, parce qu'il était de toute perfection aussi (1). On

(1) Les moulages de la main et de la jambe de Mme de Castiglione qu'un hasard d'héritage a fait échoir à M. Mario Tribone, de Gênes, sont restés des témoignages irrécusables de cette harmonieuse pureté des formes.

appréciait. Les heures passaient ensoleillées. Elle était vraiment alors « sous le rayon ».

Ce fut, pour Mme de Castiglione, une période sans pareille. Elle avait traversé l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie. Aucune capitale n'avait offert à ses yeux de si merveilleux galas et des bals si étourdissants. Elle y baignait dans l'enivrement de sa beauté royale. Puis elle s'en lassa comme de tout le reste.

Les éclipses, les réapparitions de la séduisante amie de Cavour, les fantaisies osées de sa mise, ses hérésies déclarées contre l'esthétique du jour et l'orthodoxie de la mode, alimentaient en détail des conversations plus curieuses que sympathiques. Elle était née trop belle. Le don presque surhumain qu'elle avait reçu de la nature, sans une faute, sans une omission, et qui eût fait que la Grèce païenne, reconnaissant en elle une sœur de Cypris aurait élevé des autels à sa perfection, lui avait amené, dans la société qu'elle traversa, moins de triomphes que d'amertumes. En outre, l'humiliation pour les autres de la sentir si complète avait transformé en une sorte d'éloignement jaloux les premiers et irrésistibles mouvements de l'admiration.

« J'ai été déplacée toujours et partout, disait-elle et écrivait-elle. Je ne suis à mon aise et bien moi qu'auprès de ceux qui me sont supérieurs, ou alors au milieu de gens simples, naïfs, et qui m'aiment. Quand j'ai vécu dans le monde, on m'a trouvée altière et hautaine avec mes égaux, avec ceux, du moins, que les lois de la société me contraignaient à traiter comme tels... J'ai fait des efforts sincères pour assouplir ma fierté ; je n'ai pu réussir ; car, malgré moi, la société de la plupart des hommes et des femmes qu'on répute distingués et intelligents, m'inspirait une lassitude, un dégoût qui ressemblait trop au mépris. »

N'ayant pu être ce qu'elle espérait devenir et voulait être, elle en arriva à se laisser gagner par un immense désabusement, dont les causes échappaient aux yeux du commun et donnaient à croire qu'elle n'avait que de la superbe dans l'âme sans aucune élévation dans la pensée.

II

Les suites et les retours d'une trop grande beauté. — Mme de Castiglione s'efface de la scène du monde. — Jours de déclin. — La dernière et étrange phase d'existence de la célèbre comtesse florentine. — Des anecdotes et des lettres. — Épisodes romanesques. — Sa fin. — Son testament. — Un souvenir de légende.

Les plus éclatants soleils ont leur crépuscule. Aux derniers jours de l'Empire, la faveur de Mme de Castiglione avait baissé, comme aussi bien le prestige du trône, la confiance environnante et la santé de l'empereur. Les luttes d'influences féminines avaient lassé le caprice de César.

L'Empire tombé, la cour évanouie, Mme de Castiglione regarda autour d'elle, et se sentit terriblement isolée.

L'orage avait dispersé cette foule brillante et bigarrée, dont elle avait le spectacle quotidien. Ceux et celles qui passaient tout à l'heure avec elle, sous les lustres constellés, avaient disparu dans la nuit.

Un voile morose s'était étendu sur la société. Dans le monde inélégant et affairé, brusquement survenu, il n'y avait plus de place pour une Castiglione. Elle avait pu, naguère, tout à l'aise intriguer, politiquer, s'ingénier, user d'adresse féminine et de surprise indirecte, faire ondoyer d'un ministère à l'autre la traîne de sa jupe, en des milieux déjà conquis par la faveur du maître. Elle n'était plus qu'une étrangère pour les nouveaux arrivants qu'avait poussés en haut un violent tour de roue de la fortune.

De hautes amitiés lui restaient. Non plus que les princes de la maison d'Orléans, Thiers n'avait oublié Mme de Castiglione. On recevait place Saint-Georges,

(1) Lettre à E., 189?.

non sans égards, l'ancienne favorite des Tuileries. Des traces de ces dispositions sympathiques se retrouveraient dans la correspondance générale du grand homme. Encore n'était-ce rien de plus que de simples retours de courtoisie mondaine.

Son ambition d'agir par les autres et sur les autres, directement ou indirectement, ne savait plus où se prendre, où s'attacher. On l'ignorait dans le personnel nouveau des gouvernants. M. Pinard, à Florence, et le Président de la République, à Versailles, en 1871, avaient pu rendre, occasionnellement, témoignage de cette finesse de perception, de cet esprit de diplomatie, de cette intelligence générale des choses, dont elle avait donné des marques secrètes et sûres, sous le régime précédent. Mais comment en renouveler les ressources? La démocratie est un terrain ingrat aux entreprises dont le succès se fonde, en grande partie, sur les arguments victorieux de la grâce et de la beauté. Elle rêva d'une restauration monarchique où se réveillerait l'éclat d'une cour, où elle aurait sa place en évidence, où scintillerait encore son étoile.

Ce fut l'espérance qu'elle caressa, pendant plusieurs années, à la faveur de ses relations amicales plus étroitement nouées avec les princes de la famille d'Orléans. Elle s'en exprimait dans ses billets hâtifs, ses lettres ou ses conversations de chaque jour avec l'un des fidèles du parti orléaniste, son ami, son confident. Mais on n'agissait pas ou l'on agissait mal du côté de Dieppe, au château d'Eu.

Ses dernières illusions politiques furent de courte durée.

« C'est Eux et Eu qu'il nous faut accuser. Le seul mot véridique est de vous, et c'est mon sentiment. »

De là des regrets, des amertumes, presque des colères dont elle trahissait l'expression à travers sa correspondance intime. Alors, elle enveloppait dans un même reproche d'inconsistance et d'ingratitude les princes de toutes nuances, ceux qu'elle avait connus naguère et ceux qu'elle avait appris à connaître ensuite.

« En même temps que je me suis heurtée aux princes

dans les passions de ma vie, j'ai regardé dans leur entourage et rencontré auprès de chacun d'eux les Leurs (je dis leurs vrais et sincères amis), avec lesquels j'étais, sinon toujours d'accord, du moins toujours en communion d'esprit sur les chapitres Effort et Pitié. Et je dois reconnaître que ce furent des hommes de cœur et de mérite, qu'ils n'étaient ni les courtisans des princes, ni les suiveurs empressés du courant. Ils n'étaient obéissants ni désobéissants plus que moi-même. Et comme nous ne voulions pas nous soumettre, nous avons préféré nous démettre. Alors, adieu, veau, vache, cochon, couvée. Les princes ont fait la culbute par la faute des autres, mieux écoutés. Et les peuples sont allés à la débandade, comme va la France actuelle... »

Le monde regarde les gens en place ou en fortune de bas en haut. Quelle que fût la grandeur apparente des personnages, elle regardait ce monde de haut en bas, et le jugeait sans complaisance. « La vie est une addition de mécomptes », disait un philosophe. Il dut lui en échoir beaucoup dans la fréquentation des privilégiés de la naissance et du rang ; car elle retourne à de pareilles réflexions, dans une lettre adressée longtemps après les événements au même ami de toute sa vie :

« Au milieu du foin peuvent se glisser des perles », m'avez-vous dit sur l'escalier en partant. Broyez les balles de foin, cherchez et vous trouverez la fameuse Nicchia... Cette perle, c'est mon cœur, ce cœur, c'est la perle... Une larme de pitié, comme vous appelez venant de moi non pas l'excuse ni l'approbation ni l'oubli, une larme pour le malheureux né prince, qui traîne ses jours dans l'exil, hélas ! Double circonstance atténuante, attendu que les princes restent toujours des princes. Or, je n'ai pas trouvé de mot plus expressif dans ma longue carrière : épreuves de tête et de cœur, expérience d'enseignes royales ou impériales. Les marches du trône, qu'on les gravisse ou les descende, semblent circonscrire tout sentiment d'amour, de

devoir, de reconnaissance, d'amitié, d'intimité, de mémoire, parfois de courage, d'honnêteté, de vérité, toujours de franchise, de droiture et de loyauté. Jamais de générosité, point de confiance. Tels sont les princes de tous pays et de toutes races. »

Des pensées moins amères visitaient le chevet de son lit, au temps où brillait l'astre de son éclatante faveur. Sa peine secrète, on la devine : elle n'avait fait que traverser l'histoire d'un pas furtif ; son rêve aurait été d'y séjourner.

L'âge était venu, et plus tôt qu'elle ne s'y attendait, stigmatisant d'une marque impitoyable la déchéance de ce qui avait été sa force souveraine, sa gloire, son triomphe. Elle avait espéré, comme Ninon, opposer aux ravages du temps une résistance douce et invincible. Il n'en avait pas été, selon ses vœux, de garder inaltérables son opulente chevelure, ses dents de perle, l'ovale parfait de son visage... Le déclin fut rapide et sensible. Cette déchéance s'était accusée, chez elle, de façon peu miséricordieuse. Elle eut à se plaindre plus que beaucoup d'autres du changement des saisons. J'ai sous les yeux un certain nombre de photographies relatives à la période extrême de sa vie, et qu'elle avait dispersées d'une main aussi parcimonieuse que possible ; et, les considérant, je ne puis que soupirer : hélas ! C'est alors qu'elle prit la résolution d'ensevelir dans une réclusion volontaire ses déceptions de coquette impénitente. Elle s'y enferma jalousement, obstinément. Elle n'avait pu supporter l'idée que tous les jours la diminueraient, la déformeraient davantage, elle, la triomphatrice d'hier, et qu'elle serait impuissante contre la ruine de cet idéal en elle réalisé, et que des yeux d'hommes et des yeux de femmes tiendraient fixé sur elle, d'heure en heure, leur regard ironique ou cruel, témoin de sa lente destruction. Celles qui veulent être oubliées, par le regret de ce qu'elles furent, ou par désillusion ou par dédain, le sont très vite. Un ressouvenir de la victorieuse, un mot, un trait, une allusion à propos d'elle, circulaient, de temps à autre, dans les



LA COMTESSE DE CASTIGLIONE SUR LE DÉCLIN

journaux ou les conversations. Paris, par intervalles, se rappelait son nom, sa personne. Puis, l'ombre et le silence s'épaissirent.

Pourtant, nous devons le remarquer, cette retraite n'avait été ni aussi immédiate, ni aussi complète qu'on le croit généralement. Elle avait encore de la jeunesse après les événements de 1871. Sa beauté n'avait pas disparu, d'un souffle. L'éclat de ses formes statuaires ne s'était pas évanoui tout d'un coup, et son humeur ne s'était pas altérée au point où elle en arriva avec le temps. Parmi des brouillons de lettres, griffonnées de son écriture indéchiffrable, je retrouve des invitations faites à des absents, sur un ton presque joyeux, comme celle-ci :

« Sept heures du matin.

« Nous vous attendions jusqu'à deux heures du matin pour souper, sauter, et autre. A propos, s'il vous plaît de toucher les derniers diamants de la Couronne en effigie, par exception l'album entier de leurs photographies, avec un dossier très curieux des domaines de Napoléon III, me sera confié pour quelques heures. A mercredi. »

Ou, encore, cet appel, qui ne manque pas d'une certaine allégresse, dans son laconisme :

« Tout chemin mène à Paris, dites-vous. Me voici. Venez. Sur ce, je tourne la broche de mon agneau. »

Ses visites se rendaient rares. Elle n'allait plus dans le monde. Mais elle en effleurait, comme d'une atteinte furtive, les tentations dernières. J'en puis rapporter un souvenir bien personnel.

C'était une quinzaine d'années après l'effondrement de l'Empire. M[me] Waleswska, devenue, par son second mariage, la comtesse d'Alessandro, donnait une soirée dans son appartement de la rue Washington. On vint la prévenir qu'une personne très emmitouflée, et ne voulant pas dire son nom, demandait à lui parler. Assez intriguée, elle sort du salon, porte ses pas jusqu'à l'antichambre et ne reconnaît pas d'abord l'étrangère.

« — C'est moi, Nicchia, lui dit-elle. Je t'apporte des fleurs, les fleurs annuelles. N'est-ce pas ta fête, aujourd'hui ? »

Et, en même temps, Mme de Castiglione dégage, d'une enveloppe de soie noire, un bouquet de roses superbes, fraîchement épanouies. Les remerciements sont accompagnés d'effusions tendres. On s'embrasse.

« — Mais, demande la maîtresse de logis, voudrais-tu fuir si vite, et sans te laisser voir ? On aurait grande joie, de l'autre côté, si j'annonçais ton apparition.

« — Non, le temps de ces folies est passé. Je ne suis plus que l'ombre de la Castiglione.

« — Et, moi, je ne veux pas te croire ! Retire seulement cette double ou triple voilette et je t'en dirai mieux mon opinion. »

La comtesse Walewska parvient à l'entraîner dans la pièce voisine. Une vision de coquetterie a passé devant les yeux de Mme de Castiglione. Se retrouvera-t-elle vraiment au miroir? Elle s'est débarrassée de son lourd manteau. Une toilette apparaît, qui, pour n'être point de la mode la plus récente, ne lui messied pas, au contraire, depuis qu'elle a rejeté les voiles importuns qui cachaient ses yeux et son visage. Elle chiffonne, ici, là, ouvre et découvre ; elle élargit l'échancrure du corsage, ajuste le tout à l'aide de quelques épingles... C'est encore elle !

« — Mais tu es belle, très belle, comme autrefois, comme toujours !

« — Le crois-tu ?

« — Sans doute, mais ne tarde pas davantage. »

L'absence de Mme Walewska a provoqué dans son salon, parmi ses hôtes, un vif émoi de curiosité. Le nom a circulé déjà, on ne sait comment, de celle qui la retient, et qui va venir. On n'a pas la patience de l'attendre. Les hommes s'échappent, à la volée, de la pièce de réception, pour l'entrevoir plus vite. On la salue. On la félicite. L'aurait-on reconquise ?... Elle fut, toute la soirée, d'une humeur charmante.

Le lendemain, malheureusement, elle avait repris

ses dispositions d'âme chagrines, qui allèrent en s'aggravant, jusqu'à devenir aiguës et maladives.

Sa correspondance d'alors, dont je possède quelques fragments, est d'une intense mélancolie. Des pleurs sur un fils disparu ; des doléances sur ses désillusions ; des détails pénibles ; des défiances subites ou, au contraire, des effusions brusques d'amitié ; des réflexions attristées sur le néant des grandeurs du monde ; et des plaintes surtout, des plaintes réitérées à l'encontre des importuns, qui s'obstinent à violer l'incognito de sa retraite, et prétendent la complimenter en dépit d'elle.

Elle n'acceptait plus de recevoir personne, hormis quelques derniers fidèles (1). On ne devait ni sonner, ni frapper, mais s'annoncer du dehors, siffler d'une certaine façon, user de signes convenus, qui faisaient qu'aussitôt s'ouvrait la porte obstinément close. Seul venait à sa guise, sans avertir et autant de fois que lui en chantait la fantaisie, le général Estancelin. Et le mécanisme intérieur de la fermeture jouait sourdement. Il se glissait à l'intérieur. La conversation interrompue de la veille ou de l'avant-veille reprenait son cours. Et ce fut ainsi, pendant une très longue suite de jours et de mois. A Baromesnil, Estancelin me montrait une curieuse photographie de la silencieuse demeure. La

(1) Saint-Amand fut de ceux-là. Je retrouve une curieuse lettre de l'historien diplomate, entre les feuillets d'un volume, qui avait appartenu à Mme de Castiglione :

« Madame la Comtesse,

« La photographie est ressemblante, c'est-à-dire admirable.

« L'arbre de Versailles, plein de poésie. La légende très juste : *plus je vois les hommes, plus j'aime les chiens*.

« Vous avez raison. Il faudrait à une beauté idéale, à un être exceptionnel comme la comtesse de Castiglione non point des hommes, non point même des anges et point même des archanges, mais des dominations et des trônes. Bien entendu, je parle des dominations et des trônes du ciel. Ceux de la terre sont si peu de chose !

« Ne lisez pas les *Femmes de Versailles*. Ce n'est ni original, ni puissant. C'était ma première manière, je ne veux pas que vous me jugiez par ce livre. Je vous en offre un autre, qui est moins faible, et qui vous fera penser au prince impérial et à votre fils.

« N'oubliez pas la date du 9 janvier. »

« A vos pieds,

« SAINT-AMAND »

comtesse se dissimule derrière la persienne mi-entr'ouverte ; elle paraît avoir entendu le signal ; et, au bas de l'image, on lit, tracée de sa main, cette dédicace : *A mon vieil ami Estancelin, en souvenir de vingt-cinq années de sifflement.*

Il ne rencontra jamais personne, me disait-il, à part un soir où, sans entente préalable, il se trouva à dîner avec Cornély et deux ou trois autres. Peut-être faisait-elle sortir discrètement telle visiteuse ou tel visiteur d'exception, ou de plus habitués, comme de certains réfugiés italiens que, par hasard, elle accueillait même assez imprudemment. Mais, avec ceux-ci, du moins, elle se souvenait des beaux temps de Cavour et de Victor-Emmanuel, quand elle était, à Paris, leur émissaire de beauté et qu'avec tant de chaleur sur les lèvres, de fascination dans les yeux, elle plaidait, auprès de Napoléon III, l'affranchissement de l'Italie... Etrange terminaison d'une aventure de rayonnement et de conquête !

Il y eut, dans cette phase inconnue de son existence, des épisodes singuliers et romanesques répondant bien au caractère de la femme capricieuse, qui aimait si fort, autour d'elle et dans ses actes, le grandissement du mystère. Ce serait un chapitre de couleur et de ton tout à fait appropriés à la manière d'un Ponson du Terrail ou d'un Emile Richebourg que les circonstances dont fut entourée, il y a vingt-sept ou vingt-huit ans, la remise à l'un de ses envoyés des précieux bijoux, qu'elle avait enfouis en lieu sûr, pendant la guerre franco-allemande. La cassette fut transportée dans une lointaine campagne d'Italie, au fond d'un village de la Calabre, de dramatique mémoire. On n'avait pas échangé de papier couvert du timbre des gens de loi ni d'aucune estampille administrative. Nulle formalité financière ni bureaucratique n'avait été passée avec l'homme simple et droit, qu'on avait chargé de veiller sur le trésor. Mais une carte avait été coupée en deux, dont une moitié lui avait été laissée et dont l'autre devait se raccorder avec celle-là, sur la présentation qui lui en serait faite par un inconnu. Et les choses

s'accomplirent ainsi, fidèlement. Elle en avait remis les soins à un homme de confiance, un avocat. Il avait fait le voyage. Lorsqu'il s'était vu au terme de sa course accidentée, on lui avait indiqué, non sans peine, la demeure de celui qu'il cherchait. Il était arrivé dans une masure étrange d'aspect, chez des gens encore plus singuliers. Avec quelle attention on l'écouta ! De quels yeux scrutateurs et inquiets on fouilla son visage ! Il avait présenté la parcelle complémentaire. On rassembla les deux cartons. Ils s'adaptaient exactement. On se décida à lui livrer les diamants et les perles, obscurément cachés dans la muraille. Il y avait là le fameux collier de perles noires et blanches, à six rangs, comme nulle impératrice n'en porta de plus beau, de plus fastueux.

Mme de Castiglione avait gardé plusieurs appartements dans Paris, dont elle payait la location et qu'elle n'habitait point (1). Il m'a été donné de visiter l'un de ceux-là, rue de Castiglione.

Il était resté fermé, durant de longues années, comme un reliquaire où dorment des fragments d'âme. Quand on ouvrit ce local sombre et poussiéreux, où s'installèrent les ateliers de confection d'un couturier, on y trouva, sur un gros coussin bleu cerclé d'un câble d'or, orné de glands aux quatre coins, un ravissant moulage d'un petit bras d'enfant, en mémoire du fils qu'elle avait perdu et qui s'était appelé Georges. Le logis, en soi-même, n'offrait rien de très merveilleux, quant à la décoration intérieure. Ce qui m'avait frappé surtout, c'était la médiocrité des étoffes de tenture, également gros bleu, tapissant la chambre, et dont la teinte avait été choisie, évidemment, pour absorber et réduire la lumière. Au plafond, les plis froncés se rejoignaient en une rosace, avec un bouillonné au centre. La salle à manger était tendue pareillement, mais en vieux rose. L'ensemble était obscur ; les pièces, étroites et basses,

(1) Rue Cambon, rue de Castiglione, aux Batignolles ; avec son appartement de la place Vendôme, le tout représentait une location annuelle de 18,000 francs.

ne donnaient guère l'idée d'un nid coquet, harmonieux et doux.

Ce fut dans un entresol de la place Vendôme qu'elle décida de cacher à tous les yeux, même aux siens, le deuil d'une beauté morte. Les miroirs et les glaces furent proscrits. Les volets durent être tenus fermés de jour et de nuit. On interdit à la lumière du ciel d'y pénétrer, sinon tout juste pour traverser d'une clarté de soupirail l'ombre où stagnait sa vie. Les pièces tendues de sombre étaient à peine éclairées, le soir, par le gaz en veilleuse. Un système étrange de verrous et de clôture intérieure fut combiné, qui, joint au défaut de sonnette, au dehors, en rendait l'accès infranchissable.

Comme en ses plus beaux jours et avec cette persistance de souvenir, qui lui faisait conserver dans leur état d'autrefois les choses qu'elle avait aimées, les appartements où elle avait vécu, elle avait arrêté que sa voiture demeurerait à sa disposition, toujours sur le point d'être attelée et de sortir, et elle gardait, pour cela, un cocher, une calèche, une remise, qu'elle n'utilisait point. Aux heures de nuit, elle se glissait hors de cette maison de la place Vendôme, habillée de sombre, le visage couvert d'une épaisse voilette, et, d'habitude, suivie de ses chiens minuscules, gras et laids. Des passants, quelquefois, entrevoyaient une femme d'apparences un peu singulières, portant une robe à petits volants, de mode ancienne, et qui s'arrêtait à considérer, avec une insistance rêveuse, les fenêtres d'un appartement inhabité. C'était la comtesse de Castiglione revoyant, sans se décider à en franchir le seuil, la demeure, à présent close, où s'étaient écoulées ses heures radieuses.

Ses dernières années se traînèrent dans l'isolement et la défiance. Elle s'était détachée de sa parenté même, au point qu'elle ne la connaissait plus. Son testament, dont le brouillon olographe nous était communiqué en 1904, à Baromesnil, ne l'exprime que trop nettement. Après avoir nommé les sept exécuteurs testamentaires, qu'elle avait choisis pour le règlement de

ses volontés suprêmes, exclusives de toute autre intervention, elle avait ajouté en marge en grosses lettres, et d'un crayon rouge :

« *Pas d'héritiers... Sans aucune famille, ni en France ni en Italie, quoiqu'il y en ait de mêmes noms tout à fait étrangers, soit Oldoïni, Rapallina, Lamporecchi, de Castiglione, Caspigliole, Asinari, Verasis...* »

Elle reniait volontairement, systématiquement des alliances qui existaient en réalité, comme nous en avons eu la preuve en relisant la lettre de faire part du décès de son mari, le comte de Castiglione (1). Mais n'avait-elle pas résolu de se supprimer tout entière, dans la vie et dans l'au-delà de la vie, pour sa famille comme pour le monde ?

Son rêve obstiné était qu'on l'oubliât absolument, définitivement. Elle avait donné les instructions les plus rigoureuses pour qu'il n'y eût, à ses obsèques, ni cortège, ni fleurs, ni lettres, ni articles, ni biographies, ni d'échos dans les feuilles publiques, en un mot aucun signe révélateur de son évanouissement dans la nuit éternelle. Elle n'était qu'une disparue depuis une trentaine d'années ; elle entendait rester ce néant, après la mort.

« Défense absolue, écrivait-elle, à tous mes exécu-

(1) En 1867. Nous avons retrouvé, dans nos papiers, cette pièce justificative des alliances de la famille de Castiglione, et nous la citerons par curiosité :

« Mme la comtesse Verasis de Castiglione. — M. le comte Georges Verasis de Castiglione. — M. le chevalier Clément Castiglione. — Mme la comtesse Clément Castiglione, née Litta. — M. Le marquis Oldoïni, ministre d'Italie en Bavière. — Mme la marquise Oldoïni. — M. le général Cigala. — Mme la comtesse Cigala. — Mme la comtesse Massimino. — M. le chevalier Jean Lamporecchi. — M. le chevalier Alexandre Lamporecchi. — M. le général La Rocca. — Mme la comtesse La Rocca. — M. le marquis et Mme la marquise Spinola. — Mme la comtesse veuve de La Villa. — M. le chevalier Henry Cigala. — M. le duc et Mme la duchesse de Valombrosa. — M. le marquis Emmanuel d'Azeglio, ministre d'Italie en Angleterre. — M. le marquis Aynard Cavour,

« Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. François Verasis, comte de Castiglione, chef du cabinet et premier écuyer de Sa Majesté le roi d'Italie, leur mari, père, frère, beau-frère, gendre, neveu et cousin, décédé au château royal de Stuppinigi, près Turin, le 30 mai 1867. »

teurs testamentaires, ainsi qu'à toutes personnes désignées, de faire paraître renseignements de quoi que ce soit à qui que ce soit, ni legs, ni souvenirs, ni écrits, ni distribution d'autographes, ni portraits. »

Cette continuelle peur des moindres symptômes de bruit, d'indiscrétion, de publicité autour d'elle et après elle, sous n'importe quelle forme, lui était une sorte d'obsession anxieuse et morbide. Rien n'en est plus significatif que la lettre suivante, la dernière qu'elle ait crayonnée, d'une main affaiblie (1) :

« Au plus mal, sans résurrection possible. Nous ne nous reverrons plus sur terre. J'en ai prévenu le colonel (le duc de Chartres), lui disant mon désir de le voir, lui. Il n'osera pas !

« Pensez à mes instructions pour qu'elles soient suivies à la lettre. Ce que je veux, c'est un enterrement solitaire. Pas de fleurs, pas d'église, personne. Entendez bien tout cela. Je vous conseille même de n'avertir quiconque, à Paris, qu'après... le retour.

« Veillez à ne rien publier sur moi. Une polémique surgissant, à cette heure-ci, ferait trouver mourante celle qui vous en supplie. Après ma mort, si vous en avez le temps, force vous sera de remanier votre article. Non, non, pas ainsi.

« Pour la centième fois (c'est une dernière volonté), je vous supplie de renvoyer tous les portraits, absolument tous, — les huit épreuves, que depuis un an je réclame.

« Je donne à Cléry le même avis qu'à vous de sauver images, collections, livres, qu'on ferait saisir, et d'où résulteraient des procès malheureux.

« Adieu. Une prière... une larme, de Dieppe.

« CASTIGLIONE. »

Elle ne s'était pas trompée sur le court délai que lui ménageait la maladie. Le 28 novembre 1899, elle s'étei-

(1) A M. Estancelin, novembre 1899.



MADAME DE KORSAKOFF

7.

gnait dans une chambre du restaurant Voisin, où elle avait émigré par crainte ou soupçon, et le dernier témoin de ses jours attristés adressait aussitôt ces lignes à M. Louis Estancelin :

« Cher monsieur,

« La pauvre comtesse est morte, cette nuit, des suites d'une apoplexie cérébrale qui l'a frappée, dimanche, à deux heures, et qui a été aggravée d'une paralysie du côté gauche.

« Elle se portait bien, les jours précédents ; mais elle avait eu de fortes contrariétés avec sa montagne, ce qui n'a pas peu contribué à accélérer son mal. On devait lui vendre tout ou partie de sa montagne (ses propriétés de la Spezzia), et je ne sais point si cela n'a pas eu lieu samedi.

« Elle s'est éteinte, très doucement, cette nuit, à trois heures trente minutes. Elle m'avait encore reconnu à onze heures, et je crois que, vers trois heures, son regard s'est posé la dernière fois, lassé, sur ceux présents.

« Triste et cruelle fin, — personne ne sachant que faire. Le secrétaire de Me Cléry est venu et a dû faire apposer les scellés, cet après-midi ; mais j'ignore ce qui a été décidé, Me Cléry étant à Venise et lui seul ayant les instructions...

« E. S. »

La sépulture fut tenue secrète. On n'éleva point à sa mémoire de fastueux cénotaphe. Mais une simple pierre de granit marqua la place de sa tombe, tombe aujourd'hui bien délaissée. Je la visitai ; elle était comme perdue dans la partie encore boisée du Père-Lachaise. Je la trouvai sans ornements, sans fleurs. Une simple et pauvre couronne de houx en parait la nudité froide.

Elle avait beaucoup étonné le monde de son vivant. Après que le cercle de ses jours fut achevé, elle provoqua encore de mystérieuses interrogations. Peu de

temps avant l'issue fatale, on avait déposé, de sa part, chez Alphonse de Rothschild, un coffret sur lequel était fixée cette inscription :

DÉFENSE D'OUVRIR EN CAS DE MORT

Et, le matin de ses obsèques, on découvrit deux plis non moins énigmatiques, qu'on se contenta d'inventorier. Le président du tribunal civil ouvrit en personne la cassette. On y trouva des papiers intimes, dont il ordonna l'incinération, et des documents susceptibles d'intéresser la succession, qui furent remis au notaire.

L'espoir de ceux qui s'attendaient à découvrir du rare fut trompé une fois de plus. La police italienne se chargea de dissiper le reste de leurs illusions. Elle est terrible sur le chapitre des révélations posthumes, cette police ; elle voudrait tout lacérer, tout détruire des moindres paperasses frisant l'indiscrétion, à l'égard des gens investis d'une part de l'autorité royale, tout ce qui serait susceptible d'affaiblir la considération dévolue au pouvoir. Plus récemment en éclata la preuve, pour les papiers de Crispi, sur lesquels on posa les scellés, et que dut énergiquement défendre la fille de l'homme d'Etat.

La dispersion des miettes documentaires appartenant à la mémoire de Mme de Castiglione fut une perte regrettable, sensible au cœur des archivistes et des biographes, pourchasseurs de pièces inconnues. Il y aurait eu de quoi vraiment les affriander. Que ne purent-ils flairer d'une narine experte et de leurs mains palper ces liasses confuses, et y chercher leur bien ! Mme de Castiglione, quoiqu'elle écrivît fort mal (je dis la chose au matériel), avait échangé des lettres certaines avec les plus hauts personnages de l'Europe entière. Pie IX, Victor-Emmanuel, Napoléon, Cavour, Thiers, les princes d'Orléans, l'avaient gratifiée de leurs autographes. Des diplomates étaient sortis, en son honneur, de la réserve obligatoire à leurs fonctions. Elle détenait, en l'une de ses cassettes, des notes révélatrices, presque des papiers d'Etat... Mais ce fut le pillage organisé de la correspondance castiglionienne. Des émissaires aux

yeux aigus, aux doigts agiles, chiffonnaient, détruisaient, brûlaient tout, sous le regard consterné de journalistes accourus en hâte, qui voyaient partir en fumée leurs espérances de butin.

C'est à l'intervention inquiète des autorités de la Péninsule que fait allusion clairement ce passage d'une lettre, émanant d'un des exécuteurs testamentaires de la comtesse, et qu'on avait adressée à l'ami fidèle, en Normandie :

« ... 1900.

« Je rentre, aujourd'hui même, de Sicile. Absent de Paris depuis trois semaines, je ne sais ce qui a pu paraître dans les journaux ; mais, deux jours avant mon départ, j'avais vu l'avoué de la comtesse. Il me dit, alors, qu'en appel le gouvernement italien avait obtenu le droit de liquider les affaires de Mme de Castiglione et qu'immédiatement l'ambassade avait levé les scellés et commencé très rapidement le dépouillement des papiers. Il s'est trouvé une quantité de choses écrites de sa main, mais incompréhensibles. Ces papiers ont été jetés au feu, ainsi qu'un grand nombre de lettres, dont l'origine était inconnue.

« Deux jours après le jugement, les héritiers de la comtesse se sont présentés pour recueillir ce qui reste de la succession. Peu de chose, paraît-il. Je ne connais pas la personne dont vous me parlez dans votre lettre, M. Tribone. Je n'en ai même jamais entendu parler par la comtesse. Du reste, elle prétendait toujours n'avoir pas d'héritiers ; mais ses assertions étaient souvent inexactes.

« Tout ce qu'elle avait accumulé dans l'appartement où elle est morte, chez Voisin, a été dépouillé ; mais rien de bien important ne fut trouvé.

« Agréez, etc...

« S*** »

Des chercheurs obstinés remuèrent les cendres. On continua d'interroger, autour d'elle, jusqu'aux moindres parcelles des souvenirs qu'elle avait pu laisser. On n'en

put rien rapporter, qui eût le caractère confidentiel. Des carnets de comptes, barbouillés de commun avec la gouvernante Luisa Corsi, des pièces de procédure, des bribes de correspondance sans grande signification, d'étranges chiffons (1), que griffonna la main lourde de gens subalternes, et révélant que la reine de beauté, la divine comtesse, dans son triste déclin, n'avait pas dédaigné les entretiens ou les consolations, si ce n'est pas trop dire, de cette espèce de gens... c'était peu de chose, ou plutôt ce n'était rien. De ses intimités illustres pour unique trace : une enveloppe sans lettre, où se reconnaissait l'empreinte impériale. Il avait fallu se contenter de ces minces vestiges. Les virtuoses de la chronique durent se rabattre sur les glanures du reportage et s'en tenir, faute de meilleurs éléments de copie, à l'inventaire de la vente, qui suivit de près les obsèques, avec les lots d'importance et les autres, divers ; tels le fameux collier de perles de 422,000 francs, — un prélèvement de l'empereur des Français sur les économies de sa cassette particulière, — le carnet de bal signé par le roi Victor-Emmanuel, et des parcelles d'héritage, joyaux, dentelles, porcelaines, dispersées au feu des enchères.

L'anéantissement de tous les papiers qui lui avaient appartenu, le silence de parti pris où s'enferment les rares confidents de ses impressions, aux années mauvaises, tout cela n'a pas arrêté ni diminué la curiosité qui s'attache, exceptionnelle, à la personne de Mme de Castiglione.

Curiosité bien légitime, et que notre longue et si minutieuse étude ne fera, sans doute, qu'aviver par ses divulgations mêmes. Car, véritablement, avec sa puissance fascinatrice, son rôle de mystère, ses ambitions plus grandes que ses moyens, ses dons incomparables

(1) J'en vis de tels, recueillis par M. Georges Montorgueil, et M. Hanotaux me montrait, un matin, sur une enveloppe jaune, un mot, paraissant, à tous les points de vue, de la main d'un domestique. Or, celui-ci, après avoir rendu compte de diverses commissions, sur un ton un peu familier, termine son poulet par un « bien le bonjour à Mme la comtesse », qui semble singulier, précédant la simple signature Charles.

de corps, sinon d'âme, ses étrangetés de toute sorte, poussées jusqu'à l'extrême limite de ses jours, la comtesse de Castiglione aura été, non pas « une figure surhumaine », comme tentera de l'établir quelque dévot extasié, mais, sans conteste, l'une de ces physionomies singulières et rares que, dans l'espace d'une vie, on ne rencontre pas deux fois.

Il faut à chaque période déterminée du passé son image de séduction et sa légende. Entre les femmes de son temps, Mme de Castiglione fut cette légende et cette séduction.

Si peu qu'on ait tenté de jouer un rôle, de trancher sur la foule, on n'échappe point à la loi de l'histoire ; on est prisonnier de ses jugements ; on appartient, bon gré mal gré, au besoin qu'ont les hommes de savoir les choses en détail et de juger sur des faits. L'obscurité d'outre-tombe, à laquelle avait âprement aspiré Mme de Castiglione, ne pouvait pas lui servir de linceul, parce qu'elle eut son moment d'éclat et de bruit, et qu'elle appartient au cortège de son époque.





UNE BONAPARTE

Madame de Rute

Une incarnation, la plus complète qu'on pût rêver de l'idée d'internationalisme. — Tout ce que fut et voulut être Mme de Rute, née Bonaparte. — Les circonstances singulières de son premier mariage avec le comte de Solms. — Beaucoup de bruit à travers le monde. — Les démêlés de Mme de Solms avec les pouvoirs publics. — Son impérial cousin signe le décret d'expulsion. — En Italie. — Années radieuses. — Une lettre confidentielle sur cette phase de sa vie. — De Milan à Turin. — Une curieuse soirée chez Mme de Solms. — Elle se nommera bientôt Mme de Rattazzi. — Autour de cet hyménée; propos et anecdotes. — Victor Emmanuel et la femme de son ministre. — Voyage de noces triomphal. — Dix ans après. — Son état de maison à Paris, lorsqu'elle fut devenue Mme de Rute. — Originalités et fantaisies. — Physionomie morale de cette personnalité singulière. — La femme et l'artiste.

Peu de femmes eurent une existence aussi mouvementée et jusqu'à la dernière heure aussi remplie de bruit, d'aventures vécues tapageusement, d'influences exercées, de velléités d'œuvres et d'actions entreprises, que Maria Studehlmine Letizia, petite-fille de Lucien Bonaparte, dite comtesse de Solms, dite Mme Urbain Rattazzi, dite Mme de Rute, cousine de Napoléon III et fervente amie du républicain Castelar, femme du monde, femme de lettres, artiste ; tour à tour Française, Italienne, Espagnole au gré de ses alliances successives et de ses volontés changeantes ; internationale, universelle, brûlant du désir d'être partout, de s'assimiler toute chose et n'ayant, au fond, rien de plus cher que le souvenir de sa beauté et des triomphes qu'elle lui valut.

Volontiers, sous l'Empire, on se disait exotique.

C'est le ton, à présent, de se déclarer cosmopolite. Mais si jamais quelqu'un put se flatter d'incarner en soi l'idée d'internationalisme ce fut bien, à coup sûr, Mme de Rute. Elle tenait de la Corse et se sentait Française par la descendance bonapartiste. Pour l'Angleterre, elle était la fille de Thomas Wyse. A l'Italie, qui la reçut et la fêta, elle faisait sonner haut le nom glorieux de Rattazzi. Pour l'Espagne, elle était Rute. Et par ses mille attaches intellectuelles, par le périodique qu'elle dirigeait sous le titre de *Nouvelle Revue internationale* elle élargissait, autour d'elle, autant qu'il était possible, ce vernis de cosmopolitisme, quitte à se prononcer, dans les grandes occasions, Française de cœur et de sang. Au reste, qu'elle fût à Rome, à Aix-les-Bains, à Paris, à Madrid ou à Lisbonne, elle se montrait, d'excellence et avant tout, mondaine et salonnière.

Dès sa prime jeunesse, elle avait provoqué vivement l'attention sur la précocité de ses connaissances, sur ses qualités de grâce, de réflexion, d'intelligence et de rare décision. Elle avait le sang chaud, l'humeur de la race, dominatrice et agitée, l'imagination fougueuse, le désir capricant et fantasque, les ambitions voyageuses et diverses. Ajoutez à cela l'impatience hardie de vivre et de sentir par toutes les facultés de l'être. Les honneurs qu'on accorde au rang, l'empire dévolu à la beauté, la gloire qui sied d'une si merveilleuse façon aux jeunes talents : n'était-ce pas son bien légitime ? Il lui tardait d'entrer en possession de ces avantages. Quelqu'un se trouva fort à propos pour accélérer sa fortune. Je veux parler du comte de Solms, qui eut la bonne inspiration de lui apporter un million dans sa corbeille de mariage.

Les origines de cette première alliance, sur laquelle on a conté des choses extraordinaires, valent d'être rappelées avec exactitude. Elle avait dix-sept ans et n'était qu'une petite pensionnaire puritaine, — encore bien embarrassée de l'usage qu'elle serait appelée à faire de ses armes de conquête. Certain soir, au sujet d'une toilette de bal, une querelle s'était élevée entre elle et



MADAME DE RUTE, NÉE BONAPARTE

8.

sa mère. A tel point que la main de celle-ci, trop leste, avait effleuré sensiblement son doux visage. Dépitée, courroucée, elle s'était écriée qu'elle ne resterait pas davantage en tutelle ; elle s'affranchirait de cette dépendance sur l'heure, s'il était possible. Le premier homme riche et disponible qu'elle rencontra ayant été le comte Frédéric de Solms, elle l'avait réclamé tout aussitôt. il n'était ni jeune ni beau, n'importe ; elle avait jeté son dévolu sur celui-là, elle n'en accepterait pas d'autre pour mari. Il fallut lui donner vite cet homme ennuyé et blasé, qui fut loin d'être l'époux idéal. De sa déconvenue prompte à se consoler, elle se jeta avec une telle ardeur dans les plaisirs du monde qu'elle eut à peine le temps de s'en souvenir. Une brillante société prit l'habitude de fréquenter chez elle, rue Caumartin, puis rue de Milan. Le comte Alexis de Pommereu l'aidait, en l'absence et même en la présence de M. de Solms, à faire les honneurs de ces réunions. Petit-fils du marquis d'Aligre, ancien pair de France et autrefois attaché à la personne de la reine Hortense en qualité de chambellan, c'était un personnage non négligeable et, d'ailleurs, plein de zèle. Il avait été le parrain du premier enfant. Il était le familier de tous les jours, participait aux munificences présentes et voulut les accroître dans l'avenir en léguant à Mme de Solms un héritage fabuleux, qui suscita, après sa mort, d'interminables procès.

Elle jouissait déjà d'une sorte de réputation universelle. Il n'était bruit que de son esprit étincelant et incisif. Elle passait pour une excellente musicienne, chantait fort agréablement et jouait en actrice les comédies dont elle était l'auteur. Ses mérites ne s'arrêtaient pas là. Elle le disputait à Mme de Mirbel en l'art délicat de la miniature, et il n'eût tenu qu'à elle, prétendaient ses adulateurs, d'être l'émule d'un Meissonier dans la peinture de genre. Quant à l'éclat de sa personne, quant à la dignité dont elle accompagnait son port et sa démarche, on regrettait seulement qu'il n'y eût pas un trône vacant à lui offrir.

On parlait beaucoup de Mme de Solms. Trop même sa

gré du Prince-Président. « Ma jolie cousine, disait Napoléon, est une perfection de vertus. Elle les a toutes, les bonnes et les mauvaises. » Il ajoutait malicieusement qu'elle jouait de l'éventail à ravir, mais que, par malheur, elle jouait aussi de la plume... à tort et à travers, qu'elle commettait des vers, ce qui était pardonnable, mais faisait beaucoup de bruit, ce qui était plus inquiétant.

Mme de Solms avait inauguré chez elle un salon à la fois politique et littéraire, dont le caractère frondeur déplaisait en haut lieu. Elle y recevait sans mystère nombre d'ennemis assez affichés du nouveau régime. Le ministre de la police, M. de Maupas, estima prudent d'y mettre bon ordre, et lui fit parvenir une invitation, formelle comme un ordre, d'avoir à se présenter à son cabinet. En dépit des déviations de la ligne, elle avait hérité de famille un fond de caractère peu flexible et des instincts militants. Saisie de colère qu'un Maupas eût pris cette liberté envers la petite-nièce d'un Napoléon, elle lui répondit de sa plume la mieux taillée que la « princesse de Solms » n'avait nulle envie de lier connaissance avec lui. Le ministre eut le mauvais goût d'insister. Et la petite-fille de Lucien Bonaparte eut l'imprudence de riposter par de nouvelles bravades. Un ordre d'expulsion arrive, exécutoire dans cinq jours. Elle en appelle. Son cousin impérial signe le décret. Son mari lui donne tort. Son irritation s'en accroît. Elle refuse de quitter sa chambre et son lit. Il a fallu que des agents interviennent et menacent d'user de la force pour donner gain de cause à l'autorité. On la mena hors frontière. Peu de jours après, Mme de Solms intentait un procès au ministre, avec Berryer pour défenseur, faisait feu de toutes pièces, et, condamnée sans recours possible, se proclamait une victime de la persécution.

A la suite de ses démêlés avec la police impériale elle adressait des lettres aux journaux ; elle écrivait sur le ton d'une ingénuité modeste, dont l'expression paraît fort curieuse à distance, qu'elle ne s'était jamais produite, que l'obscurité lui semblait le seul lot envia-

ble des femmes... Heureuse dans son intérieur entre son enfant et l'étude, elle n'aurait ambitionné qu'une chose : conserver ses nombreux amis, garder le sceptre d'un salon distingué et vivre *oubliée* d'une famille qu'elle n'aimait point, à force de la mésestimer... Les honneurs d'une triste célébrité étaient venus la chercher, malgré elle. Hélas !... Elle s'y accoutuma, pourtant, et si bien qu'on alla dire, — des envieux sans doute, — que le goût de faire parler d'elle était devenu un besoin de son existence journalière.

Jusqu'à la paix de Villafranca, qui lui permit de revenir à Paris, parce qu'elle se considéra comme « annexée » à l'Empire ainsi que la Savoie elle-même, Mme de Solms passa les jours en sa villa d'Aix-les-Bains, radieusement, à la façon des grandes dames de la Renaissance, dans une atmosphère de luxe, de plaisir alterné de travail, de ferveur spirituelle et d'enchantement physique, qui l'enveloppait d'adoration.

La Cour, l'Empereur et la tribu serrée des Bonapartes supportaient mal qu'elle s'entêtât à porter le nom dynastique. On lui déniait ses droits au titre de princesse ; il eût été plus difficile de lui contester son patriciat de beauté. Ponsard l'appelait la magicienne ; et il était des mieux fondés à la qualifier ainsi, dit-on ; car le poète de *Lucrèce* était descendu dans les jardins d'Armide et s'était endormi sous les roses comme le héros du Tasse. Victor Hugo n'avait de fleurs assez parfumées ni de métaphores assez étincelantes lorsqu'il la comblait de sa correspondance lyrique. Suivant ce qu'en protestait le poète, inutiles étaient pour elle le titre, le rang, les honneurs : n'avait-elle pas déjà le rang de la fleur et le titre de l'étoile ? N'était-elle pas esprit, âme, flamme, rayon ? « Elle, de la famille de l'Empereur : voilà grand'chose, quand on est de la parenté du soleil ! » Et Eugène Sue s'écriait : « Oui, celle-ci, c'est bien la vraie Princesse ! »

Elle était donc, à bon droit, fort satisfaite de son sort et de sa vie, non moins contente de sa personne et de ses qualités. Elle n'avait pas encore franchi le cap de la trentaine. Un long espace de liberté s'ouvrait

aux chevauchées de sa fantaisie. C'était le temps heureux où elle pouvait, ayant la plume en main, se dépeindre elle-même, en pied, complaisante à son miroir, et sous la forme de cette curieuse lettre, adressée à un jeune ami français, comme elle de passage à Milan :

« Milan, mars 1860.

« J'ai été très touchée, mon cher d'Ideville, de votre bon et affectueux souvenir. Je croyais qu'à peine arrivé à Turin, avec l'insouciance qui m'a paru quelquefois vous caractériser, vous m'auriez déjà oubliée. Je vous avoue que cela m'affligeait bien un peu. Merci donc pour la surprise que vous me ménagiez, et croyez que je vous suis très reconnaissante du commencement d'amitié que vous voulez bien avoir pour moi. Je ne suis pas aussi difficile à connaître que vous vous l'imaginez. J'ai beaucoup de cœur et assez d'esprit, une très mauvaise tête et une grande maladresse en toutes choses. Je suis franche surtout parce que cela m'ennuierait de me donner la peine d'être hypocrite, loyale par orgueil, ferme dans ma conduite et mes amitiés, par égoïsme. Je suis bonne, parce que, jusqu'à un certain point, c'est une grâce chez une femme, et que je tiens à rester femme, malgré mes bas bleus, le plus possible ; je ne suis pas inoffensive, car ce serait une duperie, et je ne suis pas assez religieuse pour pardonner, ni même oublier les offenses. Somme toute, j'ai de grandes qualités et de grands défauts ; je crois cependant que, modestie à part, les premières l'emportent sur les derniers ; je compte parmi mes qualités la volonté bien arrêtée de ne pas être et surtout de ne pas paraître parfaite. Je n'ai pas du tout de bon sens, mais j'ai un caractère très sûr ; je n'ai aucune prétention, aussi suis-je incapable de supporter l'affectation chez les autres. Pour en finir avec ma biographie d'après moi, je suis le meilleur ami qu'on puisse trouver, un honnête homme, mais une femme impossible, que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi ; vous voyez que je suis sincère. C'est beau, n'est-ce pas ?

A présent que je suis un sujet épuisé, pour le présent et pour l'avenir, parlons un peu de vous. Je me suis fait montrer Mlle ***. Elle est jolie comme ces filles-là ont seules le droit de l'être. Sa vertu me paraît beaucoup plus contestable que sa beauté. On dit, avec beaucoup de probabilité, je dois le confesser, que votre ami *** a dû convenablement vérifier l'une et l'autre, pendant son séjour à Milan. Ah ! le vilain homme, c'était donc pour cela qu'il n'est pas venu au veglione ! Ne m'en parlez jamais, je crois bien qu'il avait envie de dormir : votre rêve idéal lui servait d'oreiller. Mais j'oubliais deux choses : 1° que je ne veux pas me moquer de vous ; 2° que j'oublie sans cesse la recommandation que m'avait faite ma belle-mère, une femme d'esprit, le jour de mon mariage. « Soyez sage, mon enfant, si vous pouvez, me dit-elle à voix basse, mais surtout, quoi qu'il arrive, mettez des verrous à vos portes et n'écrivez jamais. » J'ai toujours fait tout le contraire. La défiance m'est impossible et le calcul m'est odieux ; puis, en définitive, je me trouve assez grande dame et assez intelligente, pour me faire pardonner, quand j'aurai quarante ans, ou lorsque cela me plaira, par le bon Dieu et par les hommes, toutes les excentricités de ma jeunesse et les incartades de mon esprit. N'est-ce pas votre avis, mon nouvel ami ? Mais voici une bien longue lettre et qui tourne, décidément, à la profession de foi. Je me dépêche bien vite de vous quitter, en vous priant de passer tout ce galimatias, pour ne vous arrêter qu'à la dernière ligne, qui contient mes meilleures sympathies.

« Marie Bonaparte-Wyse de Solms. »

L'année suivante, le jeune secrétaire d'ambassade auquel la petite-fille de Lucien Bonaparte avait versé les confidences, que nous venons de lire, eut la satisfaction de retrouver l'aimable princesse à Turin. Et il enferma dans un piquant récit, que nous allons suivre de près, les détails de sa visite, ornés des impressions qu'il en garda.

Un petit mot de la comtesse de Solms lui était parvenu, le priant de passer chez elle, vers neuf heures du soir. Elle était descendue à l'hôtel Feder. Il y vint après le dîner. On l'introduisit. Mme de Solms avait un déshabillé coquet, lui seyant au mieux, avec des côtés négligés de sa personne, où se trahissait l'indolence italienne :

« J'arrive de Paris, commença-t-elle à dire, tout est terminé et arrangé entre l'empereur et moi. Il s'est conduit d'une façon très généreuse et en vrai parent. Ainsi, désormais, vous pouvez me voir sans danger ; je ne suis plus une ennemie de votre gouvernement, comme jadis à Milan. *Je ne suis plus défendue !* Aussi, sans retard, je me suis mise en route pour savoir où en sont les choses et prendre de nouveaux renseignements sur mon futur beau-frère, mon ancien ami le général Turr. Ce mariage ne me convient pas parfaitement ; mais, enfin ! »

La causerie durait depuis quelques minutes, lorsqu'on frappa à la porte. Et l'on vit entrer le comte Cibrario, grand-chancelier des ordres des Saint-Maurice et Saint-Lazare, ancien ministre, sénateur, un savant, en outre, adonné aux lettres, à la philosophie, au madrigal, galantin par habitude, et qui parut fort troublé de ne pas trouver « la dame du logis » seule. Etre de tiers, passe encore ; il commençait à se remettre de son désappointement, lorsque l'y replongea l'introduction d'un nouvel arrivant, et quel arrivant ! le fougueux mandataire de la gauche piémontaise, le célèbre député, orateur, poète, Brofferio, qui, s'apercevant aussitôt de l'embarras que sa présence causait au vieil homme d'Etat, débuta par le plaisanter agréablement sur l'heureuse fortune qui les réunissait chez une lettrée française. Il allait abréger ce jeu d'esprit et se retirer, quand de légers coups frappés d'une main discrète et accoutumée annoncèrent un quatrième visiteur. Mme de Solms n'avait pas entendu. « Entrez », cria Brofferio de sa voix puissante. Et la mince silhouette de Rattazzi se glissa dans la pièce. Décidément la chance n'était à personne, ce jour-là, et moins encore au commandeur Urbain, qui, en gravis-

sant l'escalier de l'hôtel Feder, savourait les douceurs entrevues d'une causerie en tête-à-tête, et qui tombait tout à coup au milieu d'une conversation très animée. Le déplaisir qu'il en éprouvait était peint sur sa figure penaude. Tandis que Cibrario s'esquivait légèrement, le malicieux Brofferio s'installa plus à l'aise dans son fauteuil, posa sur un meuble le chapeau qu'il tenait à la main, et, avec un sourire où passait infiniment d'espièglerie :

« Je ne veux pas, dit-il, faire à mon président l'injure ou le plaisir de me retirer, quand il entre, et je vais rester quelques instants encore, si vous le permettez, comtesse. Il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble, M. Rattazzi et moi autrement que du fauteuil à la tribune ; et, Dieu le sait, mon président ne m'adresse jamais la parole que pour me rappeler à l'ordre. Chez vous, chère madame, nous sommes égaux, et sur un terrain neutre, n'est-il pas vrai, monsieur le président ? »

Cette petite allocution railleuse n'était pas pour consoler Rattazzi de sa déconvenue. Il eût voulu battre en retraite, si une force plus grande ne l'avait attiré vers la maîtresse de la maison. Il soupira, s'assit et, se tournant vers le secrétaire de la légation de France, il engagea les propos sur les affaires intérieures et extérieures du pays voisin. On parla de Benedetti, qui venait d'arriver comme ambassadeur. Rattazzi annonça son intention de rendre une visite prochaine au nouveau ministre français. « Ah ! voilà notre président, répliqua le député de l'opposition, qui va faire sa cour à la France. Ici, ce soir, je le comprends, ajouta-t-il, en glissant un coup d'œil galant dans la direction de Mme de Solms; mais, ailleurs, du moins, je le désapprouve. » Rattazzi, pourtant, soit dit entre parenthèses, n'était pas un si mauvais politique ; car c'est à Benedetti qu'il dut, quelques mois après cet entretien, le portefeuille dont la possession lui fut enlevée, au lendemain d'Aspromonte.

Pour le moment, l'amoureux président était au supplice. Enfin, Brofferio se leva et sortit. D'Ideville allait en faire autant. Il était déjà près de la porte. Le visage de l'homme d'Etat italien s'éclairait. Courte satis-

faction ! Mme de Solms, cruelle et coquette, avait fait signe des yeux au visiteur français de rester ; et, malgré qu'il en eût, celui-ci s'était vu investi du rôle de surveillant, destiné par ordre à troubler le tête-à-tête du voisin. Une demi-heure s'écoule. D'Ideville fait mine à nouveau de prendre congé. D'un nouveau signe, la capricieuse personne lui impose de rester.

« Rattazzi assis sur un canapé, auprès de Mme de Solms, raconte-t-il, la regardait silencieusement ; un guéridon nous séparait. Pour rompre le silence, je me mis à lire à haute voix l'article d'un journal français, que la belle voyageuse avait apporté de Paris. Chaque fois que j'abaissais la feuille, j'apercevais dans l'ombre, près de l'épaule de la comtesse une main et un bras, qui disparaissaient furtivement, aussitôt que j'interrompais ma lecture. A plusieurs reprises, je me donnai le plaisir de constater le trouble d'Urbain Rattazzi et sa promptitude à dissimuler un geste trop familier tenté avec une maladresse naïve et pleine de charme pour l'observateur. »

Et la soirée se prolongeait languissante. Et la causerie traînaillait, ne sachant plus à quelle branche se raccrocher. D'Ideville se donnait une peine extrême à ranimer la conversation qui se mourait, et n'y parvenait point, lorsqu'il songea qu'il avait précisément sur lui un album questionnaire, sur lequel il avait l'habitude de noter les réponses de ses amis et des personnes de sa connaissance. On posait, comme on le fait encore maintenant, une série de questions sur les goûts préférés de celui ou de celle qu'on soumettait à ce genre de confession ; les réponses s'inscrivaient en vis-à-vis sur la même ligne ; on les commentait entre soi, et le temps passait à ce jeu. Il présenta donc son livret à la femme d'esprit et à l'homme supérieur, dont il avait bien innocemment gêné l'entretien ; et le hasard voulut que l'un et l'autre consignassent sur un feuillet d'album des traits de leur caractère, en trahissant leurs inclinations. Mais, pourquoi ne pas relever cet interrogatoire d'espèce rare, puisqu'il provoqua, pour une fois des aveux presque sincères ? Le voici dans sa fidélité.



LA DUCHESSE DE BASSANO, DAME D'HONNEUR DE L'IMPÉRATRICE

9.

Questions	Réponses de Mme de Solms	Réponses de M. Rattazzi
Quel poète préférez-vous ?	Hugo.	
Quel prosateur ?	George Sand.	Thiers.
Quel peintre ?	Titien, Delacroix	Raphael.
Quelle occupation ?	Écrire.	Ne rien faire.
Quel plaisir ?	Jouer la comédie.	
Quelle passion ?	En inspirer.	
Quel pays ?	La France.	Ma nation.
Quel gouvernement ?	La République.	Constitutionnel sincère.
Quel caractère ?	Passionné.	Doux.
Quelle sensation ?	L'aveu.	
Quelle vertu ?	L'héroïsme.	
Quel vice antipathique ?	L'hypocrisie.	L'hypocrisie.
Quel personnage sympathique ?	César, Garibaldi.	Napoléon.
Quel livre ?	*La Nouvelle Héloïse.*	
Quels souhaits ?	Me toujours bien porter, Pouvoir toujours aimer, sans être fatiguée, ne jamais vieillir.	

L'étrange soirée prit fin là-dessus. Elle avait été mal chanceuse pour le commandeur Urbain, qui, depuis quelque temps, avait déclaré sa flamme à l'intraitable comtesse née princesse, et qui adorait en elle triplement la femme d'intelligence et de beauté, la personnalité libérale et la petite cousine de Napoléon III. Sa persévérance connut de meilleurs lendemains. Lorsque, peu de mois ensuite, Rattazzi devint ministre des Affaires étrangères, continue d'Ideville, ce fut aux pieds de Mme de Solms qu'il vint déposer son portefeuille. Il la consultait, lui l'homme d'Etat lucide, avisé, et, dans l'illusion de sa tendresse, il s'imaginait sincèrement qu'en recevant les confidences de la turbulente princesse, il pénétrait du même coup les secrets les plus intimes du cabinet des Tuileries !

Le temps a marché. Elle n'est plus Mme de Solms. Comme elle voyageait aux pays d'azur, en quête d'im-

pressions inédites, elle avait brusquement changé de nom et de patrie pour épouser le plus grand homme d'Etat de l'Italie moderne, après Cavour : Urbain Rattazzi. La chose s'était passée, disons-nous, avec une diligence extrême. Le pauvre M. de Solms, qu'on tenait pour un personnage fabuleux et dont quelques personnes allaient jusqu'à nier l'existence, était venu bien à propos s'éteindre à Turin. Il avait eu le temps juste de passer cinq à six semaines auprès de son épouse, comme pour justifier des liens sociaux qui les unissaient; puis, il s'en était allé de ce monde, discrètement. Quinze jours après son décès, l'impétueuse princesse avait reçu la bénédiction nuptiale, dans l'église de Saint-Philippe, à minuit, en présence d'un petit nombre d'assistants; et, pour informer le reste de la ville, des photographies furent répandues chez les marchands de nouveautés, représentant Rattazzi, recouvert de tous ses ordres, en habit noir et cravate blanche, ayant au bras conjugalement penchée vers lui la veuve de M. de Solms, vêtue de blanc et la tête abritée sous un long voile.

Sa Galante Majesté le roi Victor-Emmanuel, qui se targuait d'avoir pris l'avance sur son ministre dans les bonnes grâces de Mme de Solms, n'avait eu garde d'apporter aucun empêchement à ces justes noces. Généreusement, il offrit son tribut à la corbeille et préleva sur les diamants de la Couronne un bijou digne d'une reine.

Les circonstances de cet hyménée firent causer, comme on pense. Il y a quelques années, Mme Walewska me contait à moi-même, sur le mariage de Mme de Solms avec Urbain Rattazzi, les détails d'une conversation piquante, qu'elle avait eue avec le roi Victor-Emmanuel.

C'était à Florence. Le souverain avait accepté, non sans un peu de résistance (car il se refusait autant qu'il le pouvait, aux réceptions, dîners et autres cérémonies plus ou moins représentatives), il avait accepté, disons-nous, d'assister à un grand bal semi-officiel. Mme Walewska était assise à la gauche du roi, au moment du souper. Elle remarquait qu'il ne touchait guère aux plats qu'on posait devant lui :

« — Sire, observa-t-elle, vous n'êtes que de bien petit appétit, ce soir.

« — Cela m'arrive, en effet, répond-il, et ces dîners d'apparat n'aident pas à le stimuler. Mais, je vous prie, comtesse, ne faites pas attention.

« — Tout de même, car en voyant, Sire, que vous ne goûtez qu'à peine aux choses, je sens aussi l'appétit me quitter.

« — Oh ! ce n'est pas un exemple à suivre. Laissez faire à vos jolies dents blanches, sans vous préoccuper d'un voisin maussade. »

La conversation entamée sur ces propos de bouche s'étendit à de plus importants sujets. Tout un nouveau ministère, avec Rattazzi pour président, était en ligne de l'autre côté de la table. Ils étaient nommés de la veille. La comtesse Walewska, que la chose intéressait parce que son parent, le baron Ricasoli, cousin de sa mère, la marquise de Ricci, avait dû quitter la place :

« — Vous avez donc jugé bien opportun, Sire, de vous séparer de votre ancien conseil des ministres ?

« — En effet. Et je le regrette pour votre cousin. Mais il faut avouer que ni les uns ni les autres ne sont des aigles. Je sais bien qu'on appelle Ricasoli un homme de fer. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit un homme aussi perspicace que résolu et qu'il ait le caractère d'initiative nécessaire aux circonstances. Voilà des ministres, ceux-là, qui, chaque jour, m'entretenaient d'une difficulté nouvelle, me signalaient un péril et ne trouvaient rien pour y parer ; ils ne voyaient que le mal à me faire connaître et jamais le remède. Alors, à quoi bon avoir des ministres ? Je suis, maintenant, aux mains des libéraux et de Rattazzi.

« — A propos, on parle encore de son mariage ; on en parle même beaucoup, dedans Florence. Je n'ose vous interroger, Sire, à cet égard. Vous auriez peut-être des raisons particulières de discrétion, à cause de Mme Rattazzi.

« — Ah ! oui, une fameuse femme, celle-là ! Et son mari, un étrange homme ! Croiriez-vous qu'il était venu me demander mon avis à moi sur celle qu'il allait

épouser ? Des bruits circulaient, me disait-il, qui lui donnaient de l'inquiétude. Il voulait connaître mes sentiments. « En vérité, lui avais-je répondu, je ne suis pas « informé, je ne sais rien de tout cela ; et donner un « jugement sur un point qu'on ignore fut toujours « trop périlleux. — Sans doute, mais c'est qu'on parle « aussi de vous-même, Sire, et l'on insinue... — Ah ! je « n'ai pas la mémoire fraîche là-dessus. Sincèrement, « mon cher Rattazzi, je n'en ai aucun souvenir. » Mais voyez-vous cet homme, ce mari, qui tenait absolument à me faire convenir que sa femme aurait pu être ma maîtresse !... »

Et le roi se prit à rire, pendant qu'en face de lui, Urbain Rattazzi souriait de cette gaîté subite de son souverain, sans se douter vraiment qu'il en était la cause et l'objet.

L'Italie acclama la femme de son premier ministre et joncha de fleurs le chemin de leur voyage de noces. Quand Mme Rattazzi traversa Naples en 1867, elle put, un instant, se croire transportée dans un royaume de féerie. Au théâtre Royal, lorsqu'elle apparaissait dans sa loge, l'empressement à la voir était si grand qu'il fallait interrompre le spectacle. L'élite de la société napolitaine lui offrit un banquet, où elle répondit en italien aux toasteurs enthousiastes. Un soir, sa montée au Vésuve eut des couleurs d'apothéose. La population s'était massée sur son passage. On avait, en outre, disposé les choses de telle sorte que des paysans échelonnés du haut en bas de la montagne éclairaient sa route avec des torches enflammées et donnaient au Vésuve un aspect d'illumination générale, pendant que grondaient, à l'intérieur, les orages volcaniques.

Elle était alors au zénith. Ce fut le moment de splendeur de sa vie.

Dix ans après. L'amour espagnol a remplacé dans son cœur la flamme italienne. Elle a épousé M. Louis de Rute, ancien secrétaire d'Etat et député aux Cortès. Elle a continué de vivre, de se répandre et de recevoir comme par le passé. Seulement on remarque que l'éclectisme, qui avait toujours régné dans son salon,

est allé s'élargissant jusqu'à l'extrême des concessions. Il suffisait autrefois, pour accéder chez elle, de justifier d'un nom, d'un talent reconnu. Un moment vint où il fut à peine nécessaire d'en produire le témoignage. Par lassitude, par distraction ou par manque de prévoyance, elle avait laissé s'amoindrir le caractère et la qualité de ses relations. Un grain d'excentricité s'y mêla, qui défrayait copieusement la malignité de la chronique. Elle n'était plus *sous le rayon*, comme nous disions tout à l'heure, de la comtesse de Castiglione. Son ascendant avait baissé.

Fut-il rien de plus singulier, par exemple, que le cadre et le cérémonial de ses dîners priés, quand elle habitait rue Logelbach ?

Elle connaissait trop de monde pour se souvenir toujours exactement de ceux qu'elle avait choisis. La maison était hospitalière, ouverte à un chacun. Qu'importait le nombre des inscrits ? On devait être trente. Il survenait cinquante convives. Les cartons posés sur le cristal des verres risquaient, chaque fois, d'être confondus bizarrement, et les menus d'être courts. Il fallait trouver place, cependant. Et dans quelles conditions d'espace étrangement délimitées ! Je m'en souviens comme d'hier. Mme de Rute avait eu la fantaisie de transporter sa salle à manger en plein salon, de sorte que les dîneurs vissent arriver les invités de la seconde série, et que les soiristes pussent contempler les dîneurs. Elle s'était avisée, dis-je, de faire installer, au centre de son grand salon, une sorte de vitrine à quatre faces, un large enclos tout entier composé de plaques de verre, avec quatre ouvertures sur les côtés. Au dedans étaient la table et les privilégiés de la fourchette. Au dehors, à l'entour, se tenaient les invités du deuxième ban ; et le dîner, généralement ayant commencé tard et se prolongeant au delà de l'heure normale, ces derniers étaient admis au plaisir creux de voir manger les autres et d'assister aux conversations sans y prendre part.

Avec le temps la confusion ne fit que s'accuser davantage dans ses habitudes de maison et dans le classe-

ment de ses amitiés. Son état de fortune devenait irrégulier et paraissait instable. Après la mort de M. de Rute, elle s'était ressaisie dans la volonté ferme d'être à elle-même son propre intendant et de réagir contre les gaspillages de la livrée par une âpre défense de ses intérêts. Puis l'insouciance habituelle de sa nature avait repris le dessus. Le flot recommençait à couler : le programme et la forme de ses réceptions s'en ressentirent. Avec son prestige avait diminué le respect. On épiloguait ironiquement autour de la princesse fantasque, qui de cela, d'ailleurs, n'était pas avertie, qui ne voyait, n'entendait et gardait en ses yeux de myope la sérénité des jours brillants.

Mme de Rute n'avait pas su ou n'avait pas voulu vieillir. Ses dernières années, que ternirent d'équivoques histoires et de fâcheux procès, ont été le reflet bien artificiel de sa période brillante.

On la voyait, — les portes de son salon du boulevard Poissonnière ouvertes à deux battants, — accueillant ses hôtes, souriante, toute parée de ses diamants, de ses camées, ayant aux joues le rose et le blanc virginal, que l'art a découverts pour suppléer aux défections de la nature, les cheveux ouverts et flottants, avec une rose pourpre dans « leur soie neigeuse ». Elle était restée fidèle jusqu'à la fin à l'ambition la plus constante de son âme d'Italienne, qui fut de représenter en soi tout ce que le rôle de la femme peut comporter d'éclat, dans un ensemble de beauté, d'esprit et de faste apparent. Elle fit montre d'une vaillante résistance à la marche fatale du temps. Elle était de toutes les premières, de tous les vernissages, de toutes les réunions d'apparat où l'on se reconnaît et se nomme. Elle ne désarma que devant l'inexorable.

Fut-elle réellement « un caractère », ainsi que se plaisait à la qualifier en son admiration attendrie et dévouée un journaliste, qui lui touchait de près par les liens d'une parenté adoptive ? On ne saurait l'avancer que sous condition et réserve, — mobile, inconstante, toujours portée d'une extrême à l'autre, comme elle était et se montrait dans ses actes ou ses impulsions.

Des bizarreries inexplicables, des échappées d'excentricité se mêlèrent aux inspirations les plus heureuses de sa conduite. Que d'anecdotes ou peut-être aussi de médisances on alignerait aisément, de ce fait, sur le compte de celle qu'Alphonse Karr appelait, pour son amour du bruit et ses soudains caprices, la princesse Brouhaha ! Elle était toute de prime-saut, excessive en ses amitiés comme en ses antipathies, en ces dernières surtout. On sait à quels éclats se portèrent certaines de ses inimitiés féminines, ou telles de ses brouilles retentissantes. Au fond, elle était éminemment bonne et serviable. Elle avait chaleureux et vif le sentiment par excellence de l'admiration. Elle porta haut la gloire de ceux qui excitèrent en son âme d'artiste les élans de l'enthousiasme. Sensible à l'éloge, dédaigneuse du blâme, elle s'en alla dans la vie, — la vie de parade et de tumulte qu'elle avait choisie, — consciente de ses longs succès et de son talent véritable, quelquefois.

L'oublier serait injuste : sa passion mondanisante n'empêcha jamais qu'elle n'eût aussi la fièvre du travail, sous les formes de littérature et d'art qui concourent à de mêmes effets extérieurs de bruit, de réputation (1).

Mme de Rute a laissé près de cinquante volumes. La poésie, le roman, l'histoire, la politique, le récit de voyages, le théâtre, des traductions, des fragments d'autobiographie occupèrent diversement sa plume.

Poète, son effort lyrique n'excéda point la hauteur

(1) Mme Rattazzi, en effet, s'occupait de beaucoup de choses, de trop de choses même, au dire des malveillants et des sceptiques. Les mauvaises langues ne se privaient pas d'insinuer que des aides variées coopéraient au succès de ses multiples ambitions de femme auteur, compositeur et statuaire.

L'orientaliste Jules Oppert remarquant, à l'une de ses soirées, une enfant très jeune, demanda à qui appartenait cette aimable et puérile créature, qui n'était pas encore couchée. « Mais à Mme Rattazzi », lui fut-il répondu. Il resta un instant, surpris, calculant et comparant. Puis se penchant à mon oreille : « Après tout, c'est croyable ; elle fait faire ses partitions, ses statuettes, ses articles par d'autres ; il se peut qu'elle fasse faire aussi ses enfants par *une autre.* » Les gens d'esprit sont terribles. De fait, Mme de Rute avait donné la preuve la moins douteuse de sa tendre et tardive maternité en allaitant elle-même la dernière née.

moyenne de l'horizon. Nouvelliste ou romancière, elle eut des éclairs de sensibilité frémissante. Elle traça d'aimables narrations de ses fantaisies voyageuses, de ses courses ou promenades en Italie, en Espagne, au Portugal, en Hollande, sans y révéler, toutefois, ce pittoresque de description, cette finesse ou cette profondeur de pensées et ce charme imprévu de sentiment, qui sont des qualités de maître. En critique, sa Muse était de noble essence et s'appelait enthousiasme. Elle eut des ferveurs indiscrètes, cependant, et vanta comme des chefs-d'œuvre des pauvretés d'invention, qu'illuminait à ses yeux la flamme de l'amitié.

Le goût, en un mot, ne présidait pas toujours à la toilette de sa pensée, de même que, sur le déclin de ses charmes, trop souvent lui faussait compagnie ce discernement délicat, dans le rajeunissement factice de ses parures. Tant de pages brouillées d'une main hâtive n'auront joui que d'une réputation viagère, et encore sans beaucoup d'étendue.

On fera peut-être un sort plus durable à ses mémoires, pour l'intérêt de ses rapports suivis avec tant de personnages éminents, et, en ce qui la concerne, pour la curiosité de l'y chercher elle-même ; car elle dut se bien connaître, si l'on en préjuge d'après le soin extrême et la longue attention qu'elle prit à se regarder penser, agir, aimer, et à porter dans le relief le plus évident sa personne, ses travaux, ses intérêts, ses attachements, par-devant le public, qui ne fut pas toujours obligé de la croire sur parole.

De tout cela que demeurera-t-il ? Le souvenir d'une belle activité d'esprit.

En somme, Mme de Rute n'aura pas été la seconde Mme de Staël, que ses premiers admirateurs avaient annoncée. Elle aura passé dans le monde très remuante, très agissante, toujours en vue, facilement oubliée. On se souviendra que sa maison fut longtemps le rendez-vous de l'élite des élégances et des talents. Les historiens de la société garderont une place, dans leur galerie, à la silhouette originale et pittoresque de cette grande curieuse de la vie.



LAURE DE ROTHSCHILD

10.

LA PRINCESSE MATHILDE

et ses amis

L'armorial de Mathilde-Napoléon. — Années d'enfance. — Sous les charmilles d'Arenenberg. — Des lettres inédites de la reine Hortense. — Une rectification historique sur les véritables sentiments de Mathilde à l'égard de Louis-Napoléon. — Après l'échauffourée de Strasbourg. — Mathilde est rappelée auprès de son père, le roi Jérôme. — Plusieurs prétendants à sa main. — Elle sera comtesse Demidoff. — Les revers de cette union richissime. — Une scène de jalousie violente, en plein bal. — L'empereur de Russie prononce la séparation. — La princesse Mathilde à la cour du roi Louis-Philippe. — Après la révolution de 1848; rôle d'alliance de Mathilde, sous la Présidence, et au début de l'Empire. — Son étoile est au zénith. — Diminution de son ascendant, avec l'avènement d'une impératrice. — Les relations de Mathilde et d'Eugénie de Montijo. — Désaccords intimes des Bonaparte. — Oppositions d'idées avec l'Empereur. — Brouilles de famille. — Mathilde, haussée au titre d'Altesse impériale, plus largement que jamais ouvre les portes de son salon. — Éclat exceptionnel et d'une durée incomparable. — A Paris. — Dans sa résidence de Saint-Gratien. — Ses habitudes hospitalières. — Les passe-temps de l'Académie mathildienne. — Portraits anecdotiques de quelques-uns de ses fidèles. — Nieuwerkerke. — Eudore Soulié. — Viel-Castel et ses livres noirs. — Les Goncourt. — La dynastie des Giraud; plaisant tableau d'intérieur. — L'abbé Coquereau; les façons de parler d'un prélat. — Théophile Gautier et le feu d'artifice de ses conversations. — Mérimée. — Sainte-Beuve. — Le carnet de la princesse Julie. — Comment on s'entretenait de Sainte-Beuve chez la princesse. — Grande affection de Mathilde pour l'illustre critique. — Quand elle dînait chez Sainte-Beuve. — Brusque rupture. — Réconciliation *in extremis*. — D'autres convives. — Propos de table. — Sur le sentiment de l'amour. — Les amis de cœur de Mathilde. — L'un d'eux : encore le comte de Nieuwerkerke. — Aprè la guerre. — Trente années de souveraineté artistique et mondaine.

Peu de physionomies princières auront été diverses comme celle-ci et mêlées à un tel mouvement de personnes et de choses.

Ses origines napoléoniennes, son état à la Cour et hors de la Cour, durant la période triomphante, les circonstances exceptionnelles, qui firent d'elle la fille d'un roi de Westphalie, la petite-fille d'un roi de Wurtemberg, la nièce de deux empereurs : Napoléon Ier et Nicolas Ier et la cousine d'un troisième, avec une part de généalogie se provignant de manière fort inattendue à travers la descendance directe de la maison d'Angleterre ; le hasard des événements, qui voulurent qu'à deux reprises la couronne impériale effleura son front sans s'y poser ; et son indépendance de caractère, son esprit original, avec des côtés d'outrance, de singularité ; sa situation qualifiée de protectrice des arts, qui la montrait, à la façon des grandes dames de la Renaissance italienne, entourée d'une sorte de décaméron d'écrivains, de peintres, d'hommes distingués en tous genres; le personnel dilettantisme et les inclinations, de nature, cultivées par l'étude, qui lui mettaient tour à tour le pinceau ou la plume à la main ; l'éclat intellectuel sans égal de ses réceptions, à Paris, ou à Saint-Germain, sa demeure de prédilection ; d'autres éléments encore d'intérêt, de curiosité multiple, rassemblés dans une seule existence : n'était-ce pas de quoi justifier l'empressement qu'on apportait à se rapprocher d'elle, à la connaître, à la décrire, à la raconter ?

Elevée par la femme admirable, Catherine de Wurtemberg, qui avait préféré la prison du château d'Elvangen aux tristesses de la séparation, la princesse Mathilde faillit être plus que reine.

C'était au château d'Arenenberg, dans le canton helvétique de Thurgovie, sur le lac de Constance. Elle y recevait l'hospitalité de la sentimentale Hortense ; déchue de son trône, celle-ci régnait sur le cœur de quelques fidèles et n'avait pas abandonné les rêves ambitieux de la famille.

La jeunesse de Mathilde et sa beauté, qui s'étaient éveillées à Florence, s'épanouissaient là, dans le voisinage des ardeurs concentrées et des desseins hardis d'un prince de fortune, son parent, et qui se nommait Louis. Avec un frère aîné, dont la mort prématurée devait

laisser devant lui la route libre, il avait combattu dans les Romagnes pour l'indépendance de populations asservies ; et, par un retour d'idées contradictoires, coutumier à la dynastie des Bonapartes, il appelait de tous ses vœux, au nom de la démocratie, la dictature impérialiste. Depuis la mort du duc de Reichstadt, disparu de l'horizon comme une ombre fantômale, quelques-uns, autour de lui, partageaient la foi qu'il avait su leur inspirer dans le prestige de son étoile, affirmant que celui-là seul restaurerait le nom et la puissance du grand Empereur.

Mathilde, sans doute, ne croyait pas à cette chimère ; mais le jeune homme pensif, qui mélangeait dans les fumées de son cerveau tant d'idées ennemies, qui méditait sur l'inégalité des conditions sociales, poursuivait l'extinction du paupérisme et, en même temps, caressait l'espoir de la domination dans le luxe et la pompe d'une Cour pleine de faste, cet énigmatique cousin intéressait, occupait son imagination. Des promenades s'étaient répétées sous les charmilles d'Arenenberg. Un commencement d'idylle avait rapproché les aspirations des jeunes exilés, et l'on croyait en pressentir déjà le dénouement. Quoique, au fond de son âme, le sentiment restât aussi tiède qu'était accusée l'opposition de leur caractère, elle y rêvait. Il y pensa. La reine Hortense en désirait l'accomplissement.

Les folles expéditions de Strasbourg et de Boulogne mirent en déroute ces beaux projets d'hyménée. La discorde avait éclaté entre les Beauharnais et les Bonapartes. Jérôme et les siens avaient crié haro sur le rêveur, le téméraire, l'utopiste prétendant auxquels étaient déniés tous droits de mettre en aventure, au détriment de ses proches, le glorieux héritage. Vingt fois il fut écrit et répété, sur ce sujet, que la princesse Mathilde, ayant alors douté de la sagesse et de la raison de Louis-Napoléon, s'était détachée de lui complètement par le cœur. Il n'en fut rien. Des lettres originales de la reine Hortense, passées entre nos mains (1), attestent

(1) Elles nous ont été communiquées par la princesse Poniatowska fille de la comtesse Le Hon, auxquelles elles furent adressées.

au contraire, qu'elle avait subi la pression paternelle et que ses sentiments à elle n'avaient pas varié, sympathiques et dévoués, sinon passionnés. Hortense revient, à plusieurs fois, dans cette fraction de correspondance, sur le fait du mariage, qu'elle avait entrevu possible et souhaitable et sur le compte de la jeune princesse :

« Je n'ai reçu, écrivait-elle en 1837 à la comtesse Le Hon, qu'une seule lettre de celle qui devait être ma belle-fille. Elle aura été la seule n'ayant pas donné signe de vie dans un moment douloureux ! Aussi bien, je ne l'accuse pas, la pauvre petite. Il n'y est de sa faute en rien, je le suppose. Son père lui aura défendu de bouger la main. Mais vous comprendrez qu'après cela il n'y ait guère de rapprochement possible. Dans un mariage, à la suite d'un mariage, on s'en souviendrait toujours. Et c'est elle qui en souffrira. Car, je vous le demande, qui épousera-t-elle ? Son père n'a que des dettes... Et les choix sont difficiles en pareil cas. »

Elle eût appelé de ses vœux cette union de Louis-Napoléon et de Mathilde. On le sent à des signes d'irritation qu'elle ne dissimule pas, sur ce que la chose entrevue, désirée, n'a pas eu lieu. Et elle retourne à l'affaire de Strasbourg, dont elle avait désapprouvé l'aventureux dessein :

« J'en voulais à ce cher enfant, qui a été jouer sa tête, sans doute avec l'espoir de relever sa famille, de l'aider à sortir de son bourbier. Mais, quand je l'ai vu malheureux, je n'ai plus songé à ma colère, je n'ai plus eu de reproches contre lui, pour avoir troublé ma quiétude ; au contraire, j'eusse voulu lui trouver des excuses, me prouver à moi-même qu'il avait bien agi ; car je trouve misérable de placer la louange ou le blâme sur la réussite ou la défaite. »

C'est que le neveu du grand homme, aux yeux de la famille, était un visionnaire nuisant d'une manière fâcheuse par son obstination à poursuivre le fait prédestiné, au repos, au bien-être, à la réputation des Bonapartes.

« Jusqu'au père, qui lui supprime sa médiocre pension de six mille francs, parce qu'il a osé entreprendre,

agir, sans le consulter, de même que l'oncle (Jérôme) rompt le mariage, pour le même motif... Quant à celle dont vous avez vu le portrait (la princesse Mathilde), elle a mieux écouté la voix de son cœur. Certes, elle avait le désir d'épouser son cousin, car, un jour, elle répliquait à sa mère, qui lui en parlait :

« — *Mais ce jeune homme est, dit-on, charmant.*

« Et, répondant aux appréhensions de sa cousine, elle ajoutait :

« — Vraiment, cela vaut bien la peine qu'on risque, pour l'atteindre, d'avoir le cou coupé.

« Vous voyez le caractère. Et, comme on continuait de s'entretenir de ce que venait de faire son cousin :

« — Je l'en aime davantage, dit-elle. »

Persévérance d'amour et de confiance d'autant plus sensible qu'elle était seule à la manifester.

« Le pauvre cousin, continue la reine Hortense, est honni, abandonné par tous... Il a sa mère, au moins, et celle-là sait qu'on a surtout besoin d'elle dans l'infortune. »

Ne voilà-t-il pas un ensemble de déclarations précises et qui renversent bien des suppositions avancées sur l'inconstance des sentiments de la princesse Mathilde à l'égard du futur empereur ?

Elle était retournée d'abord à la cour de Wurtemberg, puis en Toscane, auprès de Jérôme, son père, l'ex-roi de Westphalie, dont les coffres béants appelaient la chance providentielle, la pluie d'or qui les remplirait. Grâce au sourire de ses vingt ans, aux séductions de son esprit et de sa personne, à l'éclat de son parentage, elle n'eut pas à chercher des yeux l'époux fortuné aussi longtemps que semblait le craindre pour elle la châtelaine d'Arenenberg, à cause de la médiocrité relative de sa dot. Pendant qu'elle résidait, au palais Orlandini, elle avait été demandée plusieurs fois. Un Strozzi s'était présenté. Un Aguado. Le père de celui-ci, le richissime marquis Aguado avait promis des millions à la dizaine si son fils parvenait à se faire agréer de la nièce de Napoléon Ier. Etrange particularité, circonstance peu connue : le même Aguado, refusé par Mathilde, devait

reporter ses vues sur la blonde Eugénie de Montijo. On le vit pleurer à chaudes larmes, chez Hamel, parce qu'il avait appris que l'empereur, passant sur le chemin, lui avait soufflé ce rêve.

Mathilde, qui se répandait extrêmement dans la société de Florence, avait jeté les yeux sur un étranger, dont la prestance était superbe sous l'uniforme circassien. Son désir de jeune fille avait volé vers le comte Anatole Demidoff, prince toscan de San Donato. Se déclarer en sa faveur était prendre une décision hardie. En s'y portant, elle ne devait pas ignorer qu'elle contreviendrait à une secrète intention de l'empereur de Russie. Il fallait que la voix de la passion fût la plus forte, car elle pouvait envisager d'autres espoirs. C'est un point de sa vie que, longtemps après, la princesse voudra rappeler, lorsque, en un petit comité d'intimes, elle se plaira à retrouver son passé et à revoir ce qu'elle aurait pu être et devenir. Bien qu'il considérât Napoléon III comme un parvenu et qu'il affectât, à travers ses politesses diplomatiques, de ne pas le traiter à l'égal des rois et des princes de vieille hérédité monarchique, le tzar avait caressé la fantaisie de donner à son fils Alexandre la main d'une Napoléon. Et celle qu'il avait honorée, privilégiée de son choix impérial s'y était dérobée pour obéir à un entraînement qu'elle aurait à regretter, un jour (1). « Jamais je ne vous le pardonnerai », c'est le mot par lequel il l'avait accueillie. dans un premier mouvement d'irritation, lorsqu'elle se présenta, à sa Cour, sous le nom de comtesse Demidoff.

Anatole Demidoff, prince toscan de San-Donato, n'avait pas que sa haute mine et ses titres ; il était considérablement riche. Son père avait été ministre de Russie à Rome, à Florence, et, ce qui valait mieux, possédait dans l'Oural des mines, qui alimentaient intarissablement son luxe de satrape. La maison du comte Demidoff était le rendez-vous de tous les étrangers. Il lui plaisait d'associer les gens en foule à la vision de ses richesses ; c'était la faiblesse de cet homme, dont la

(1) Le mariage eut lieu le 1er novembre 1840.

magnificence s'étalait lourdement, avide d'étonner, d'éblouir. Ses salons, surchargés d'or, étaient remplis de tableaux, de bronzes, de malachites. Aux grands jours de réception, on exposait sous des vitrines les bijoux les plus précieux ; et, comme on était peu difficile sur le choix des invités, deux domestiques se voyaient placés en surveillance pour garder de la tentation les amateurs indiscrets. Il tenait à gages une troupe de comédiens français, qu'il avait arrêtés, dès son séjour à Rome, quand il faisait jouer, en son palais Ruspoli, des vaudevilles du Gymnase. Malade, vieilli, perclus, il n'arrêta point de donner des fêtes ; et, plus la foule se pressait, curieuse et tapageuse, dans ses salons, plus grand était son contentement. On le connaissait, de toutes parts, pour ses singularités, pour son faste asiatique, d'où le bon goût et la mesure étaient absents. Sa bienfaisance n'était pas moins notoire ; on avait à lui savoir gré d'actes de libéralité mieux compris et plus utiles. Il créa, à Florence, une précieuse galerie, une école, un asile libéralement doté. A sa mort, l'opinion jugea que le comte « Nicolo » avait rendu des services assez larges à la ville des Médicis et qu'on lui devait bien une statue, qui fut élevée sur l'une des places publiques.

Anatole Demidoff, à qui le grand-duc régnant avait conféré le titre de prince de San-Donato (du nom de ses propriétés en Toscane) continuait et amplifiait cette large existence de luxe, d'activité artistique et de philanthropie. Il y découvrait plus de discernement et de culture. Le domaine des lettres ne lui était pas fermé : on goûta de sa plume des impressions de voyages, puis des articles en forme de lettres, que publièrent les *Débats*, sur l'empire de Russie. Il avait la réputation justifiée d'un Mécène. En épurant et en enrichissant la collection qui lui fut léguée, il l'avait relevée d'un haut prix. Toutefois, il n'avait pas hérité que des goûts et de l'opulence de l'auteur de ses jours, mais des lubies, qui les accompagnaient. Il était brusque en ses gestes, fantasque en son humeur et d'allures despotiques. Il avait, en particulier, la jalousie tracas-

sière et violente, quoiqu'il y eût moins de droits que personne avec les licences qu'il s'accordait à lui-même en matière de fidélité conjugale. Car il était ardent aux plaisirs et menait son train à folle allure. Par ses dons naturels, ses qualités de race, son élégance, on eût pu croire qu'il cédait à l'entraînement de passions inspirées, jusque dans les milieux folâtres où s'égaraient ses fantaisies. Il n'en était rien ; on savait, parmi ses familiers, qu'elles lui coûtaient très cher, les demi-mondaines auxquelles il sacrifiait la possession d'une des plus belles princesses de l'Europe.

Il jugea, cependant, certain jour, qu'il avait à se plaindre, qu'on l'avait lésé dans ses droits exclusifs, et il en manifesta son déplaisir d'une manière toute caucasienne, qui rendit inévitable la séparation.

On était revenu de Paris, où le comte et la comtesse Demidoff occupèrent un superbe hôtel, rue Saint-Dominique. Une grande soirée avait lieu, ce jour-là, dont les salons du château de San-Donato étaient le théâtre étincelant. Le bal entremêlait les couples étourdis de joie, de lumière et d'harmonie. Soudain, au milieu de ces danses animées, en présence de plusieurs centaines de personnes, qui s'arrêtèrent clouées sur place, saisi d'un accès de jalousie irraisonnée, sauvage, il alla droit à la jeune princesse sa femme et la souffleta sur les deux joues. Devant cet outrage public elle était restée sans parole; mais, se ressaisissant bientôt, elle se retira dans son appartement, s'y enferma jusqu'au matin, et, sans revoir son mari, elle quitta la demeure et la ville, afin de se rendre immédiatement à Saint-Pétersbourg, ne doutant pas qu'elle y trouverait protection et justice auprès de son oncle maternel le tsar Nicolas Ier. L'empereur fut d'autant plus disposé à les lui accorder qu'il avait de l'attachement pour elle et n'éprouvait aucune sorte de complaisance, au contraire, à l'égard de Demidoff.

Il s'agissait d'un sujet russe, ayant la majeure partie de ses biens en Russie. Nicolas pouvait parler, trancher en maître ; car il avait sous la main les garanties de son obéissance. Il entendit surveiller lui-même les arrangements de fortune, qui assureraient à sa nièce



LA PRINCESSE MATHILDE

11.

Mathilde une large indépendance, ordonna la séparation, exigea que Demidoff servît à la princesse deux cent mille livres de rente et défendit qu'il séjournât aux mêmes résidences qu'elle. Le prince de San-Donato si volontaire avait dû plier, cette fois, devant une volonté plus forte que la sienne.

Anatole Demidoff a porté, dans l'histoire intime de Mathilde, la responsabilité exclusive de leur désunion. Il gâtait les dons d'une éducation brillante par son instinctive violence et par ses habitudes de dissipation effrénée. Pourtant, fut-il le seul à avoir des torts ? Ses transports jaloux ne furent-ils que de pure imagination ? Il serait équitable de plaider, au moins une fois en sa faveur, les circonstances atténuantes de son geste. Mathilde était belle, d'une beauté provocatrice d'attentions et d'hommages, elle fut très entourée de flirts, en cette ville de Florence, et qui devinrent pressants avec le baron de Poilly, le capitaine Vivien, avec Nieuwerkerke. Tout autre que Demidoff eût senti passer un vent d'alarme sur son front. En bonne justice, on l'aurait pu traiter moins rigoureusement. Il subventionnait en grand seigneur l'existence princière de la femme, qu'il avait épousée, et qu'il lui était interdit de revoir. Seulement, très tard, quand Demidoff, usé de plaisirs, ne sera plus qu'une ruine vivante, on n'y fera plus obstacle : « Que vous importe, maintenant » ! dira le tsar Alexandre. Il avait essayé de s'ouvrir des voies vers la réconciliation en touchant le cœur de Mathilde en ce qu'il avait de plus sensible : un culte profond pour le passé, en faisant parade de sentiments bonapartistes chaleureux, en achetant la villa de l'île d'Elbe, où Napoléon avait passé ses jours d'exil, en y rassemblant des reliques du plus grand prix... Vainement. La place était restée chaude où sa main avait frappé et le souvenir cuisant dans l'âme de Mathilde.

Cette âme fière et napoléonienne n'avait pas refusé, cependant, une appréciable part de sa fortune (1). Et

(1) Le total de cette rente annuelle, servie par la famille Demidoff durant une soixantaine d'années, atteindra finalement une douzaine de millions.

la situation mondaine de la belle Mme Demidoff, que tripleront presque les dotations impériales, pendant les dix-huit années que durera le régime, était de celles qui aident singulièrement à briller les femmes d'esprit dont elles sont l'heureux apanage.

En 1847, cette princesse française élevée à l'étranger avait délaissé les cieux italiens. Avec une mansuétude, dont les Bonapartes ne s'empresseront point de suivre l'exemple, lorsqu'ils seront à même de le faire à l'égard des princes d'Orléans exilés, Louis-Philippe avait autorisé Jérôme et sa fille à rentrer en France. Mathilde reçut l'accueil le plus flatteur à la Cour du roi. Elle était en première ligne parmi les habituées des soirées intimes de la reine Marie-Amélie. Elle se lia d'une affection franche avec le duc d'Aumale, dont l'intelligence, comme la sienne, était ouverte aux idées de la plus large tolérance. Et cette estime réciproque persista bien au delà des circonstances, qui l'avaient fait naître. Le temps, qui efface tout : amitiés ou rancunes, gloires ou défaites, fut impuissant à l'amoindrir. Après tant de révolutions accomplies, on devait voir encore une Bonaparte fréquenter le château de Chantilly et le duc d'Aumale s'asseoir à la table, qu'elle présidait rue de Courcelles.

Des événements significatifs se rapprochaient. Au mois de septembre 1848, tandis qu'elle était aux bains de mer de Dieppe, son cousin Louis-Napoléon, arrivé à Paris, était descendu à l'hôtel du Rhin. Son exil de trente-quatre ans avait cessé ; il touchait en homme libre le sol du pays qu'il avait quitté à huit ans et où il n'était rentré que deux fois, en prisonnier. Il ne connaissait personne dans cette capitale, où il brûlait de s'acquérir tout le monde. Et le nerf de la politique, qui est bien le même que celui de la guerre, lui faisait défaut. Les avances de miss Howard s'étaient évaporées. A cette heure critique, Mathilde lui rendit un éminent service. Louis-Napoléon lui avait détaché un express à Dieppe. Elle accourut. La séparation avait été longue. Leur première entrevue accorda quelques minutes aux rappels émus du passé ; puis, il aborda la question essentielle,

exposant que l'argent indispensable pour mener à bien sa campagne électorale lui manquait, et insista sur la nécessité d'un effort, qu'il prévoyait heureux. Mathilde vida son écrin ; ou, pour le dire plus exactement, elle engagea ses diamants et ses perles, qui étaient fort beaux, et en versa la somme à son cousin. Elle avait agi de confiance et dans un élan de son cœur. Elle n'eut point à le regretter. Il obtint son mandat législatif, premier échelon ; il fut président, deuxième degré vers la dictature. De ce pacte d'alliance entre Mathilde et Napoléon des notations précises nous sont parvenues ; des acteurs ou témoins du moment en consignèrent exactement le souvenir (1). Est-il réel, comme on l'a prétendu, que le président de la République, après le coup d'Etat lui ait renouvelé la demande de mariage faite avant Boulogne et qu'elle ait repoussé le diadème ? Est-il bien vrai qu'à l'offre d'une couronne elle ait répondu : « Je préfère décidément l'indépendance, qui me permettra d'aimer qui j'aime et ce que j'aime » ? Il est permis d'en douter. Les affirmations, qui se sont répétées sans preuve à l'entour d'un détail romanesque, nous laissent sceptique. La princesse Mathilde était encore la comtesse Demidoff (2). Et les attentions de l'empereur commençaient à se tourner vers un autre objet. Mais il est plus plausible qu'il lui ait tenu ce langage, ou à peu près : « Jusqu'à ce qu'il y ait une impératrice en France, vous êtes la première ici et vous prendrez toujours ma droite. »

Mathilde, assistée de quelques dames en grande faveur, comme la marquise de Contades, faisait les honneurs des salons de l'Elysée. On a dit qu'elle s'en acquittait avec une aisance et une grâce parfaites. Dans l'intervalle, elle recevait chez elle, et préparait la moisson pour le prince-président. Elle amenait à lui toutes les illustrations et toutes les influences, qu'elle avait réu-

(1) En particulier, le maréchal Canrobert, dont les notes ont été rassemblées et fondues par M. Germain Bapst.

(2) Il ne faut pas oublier que le divorce ne fut jamais prononcé entre Mathilde et le prince de San-Donato, qu'il y avait séparation et non divorce et qu'elle était restée de son nom Mme Demidoff.

nies en son cercle. Elle n'eut jamais plus d'ascendant. Elle n'avait pas seulement un salon, mais une Cour, où naquirent et s'entre-heurtèrent bien des rivalités. Ceux qui la virent alors, et qui en ont témoigné, assurent d'un accord unanime qu'elle produisait grand effet, avec son profil de médaille romaine, ses yeux bruns clair, fins et expressifs, ses cheveux superbes d'un blond cendré, ses mains aristocratiques et l'harmonie de tout son être.

C'est chez elle que son cousin avait rencontré, la première fois, Mlle de Montijo; ce fut elle qui, la première, reçut la confidence (1) de ce projet d'union, qu'elle n'avait point approuvé. Les choses allèrent vite au-devant de leur accomplissement. Peu de jours après la solennelle cérémonie, elle était invitée à dîner aux Tuileries. L'empereur, me racontait un témoin de ce dîner, la comtesse Walewska, avait à sa droite et à sa gauche Mathilde et lady Hamilton, entre lesquelles avaient flotté jadis ses velléités hyménéennes. A l'une il dit : « Mathilde, si vous l'aviez bien voulu, vous seriez ici maintenant (2). » A l'autre : « Et vous, Marie, il me semble que vous n'auriez pas été trop mal non plus à cette place-là. » Mais la page était close.

Par un effet inévitable, l'étoile de Mathilde scintilla d'un éclat affaibli. Haussée par compensation au titre

Le 5 janvier 1854.

(2) A vrai dire, elle n'avait pas eu les premices du cœur de son cousin. Au mois dej uin 1834. Louis-Napoléon avait jeté ses vues matrimoniales ur la duchesse de Padoue. « Vous me feriez grand plaisir, écrivait-il, e 5 juin 1834. à son père le comte de Saint-Leu, l'ex-roi de Hollande, de me donner votre avis sur cette alliance, quoique je ne sois pas très presse de me marier. » L'année suivante, on revint sur une idée de mariage, au sujet du prince Louis-Napoléon : il avait alors vingt-sept ans et habitait la villa d'Arenenberg. Le bruit s'était répandu sans grand fondement qu'il allait épouser la reine dona Maria de Portugal. En troisième lieu naquit le projet d'alliance avec la princesse Mathilde. A la suite de l'affaire de Boulogne, s'étant évadé et résidant en Angleterre, il était devenu amoureux d'une jeune et charmante anglaise, miss Emmy Rowles, qui demeurait avec son beau-frère, — circonstance étrange et empreinte d'une couleur de fatalité, à Chislehurst, à Camden-House, c'est-à-dire dans la propre maison où devait mourir, vingt-six ans après, Napoléon III. Le mariage allait se faire; il fut rompu, lorsque miss Rowles eut appris la liaison qui existait entre le prince et miss Howard.

d'Altesse Impériale, la princesse Mathilde continua de recevoir ceux qu'elle avait distingués, auparavant, de ses sympathies.

On n'ignorait point qu'elle avait été l'une des premières affections tendres de Napoléon III ; et de certains esprits hasardaient le présage que plus de bonheur et de sécurité eussent été garantis à la France, si le sort eût voulu qu'il renouât sur le trône leurs fiançailles autrefois rompues. Les idées personnelles de Mathilde, son inclination sincère au libéralisme, la préférence manifeste qu'elle montrait à partager les opinions plus clairvoyantes en matière de politique extérieure aussi bien qu'intérieure du prince Napoléon, auraient été le gage, supposaient-ils, d'une influence plus salutaire que celle dont se trouvait investie, par le coup le plus imprévu du hasard, la trop vive et trop imprévoyante impératrice Eugénie. Peut-être. Mais elle-même, on doit le confesser, avait aussi ses algarades, ses poussées capricieuses, ses entraînements d'opinions, qui n'étaient pas toujours du patriotisme le mieux raisonné. On s'apercevait de reste qu'elle avait appris à penser et à vivre hors de France. En pleine guerre de Crimée, sous l'impression d'une lettre, qu'elle avait reçue flatteusement du tsar et qui commençait par ces mots : « En vérité, je ne sais pas pourquoi la France me fait la guerre », elle avait affirmé haut ses tendances slavophiles ; on eut la surprise de voir la cousine de l'Empereur correspondre avec un chef d'Etat contre lequel son pays était en guerre. Ce qui n'était point, évidemment, pour réjouir Napoléon III.

La princesse Mathilde aimait l'empereur d'une affection dynastique. L'incompatibilité de leurs natures n'en était pas moins flagrante :

« Moi, déclarait-elle, je n'aurais jamais fait mon chemin avec Louis-Napoléon, parce que je vais droit devant moi, sans biaiser dans mes mots ni dans mes actes. »

Et, revenant de Compiègne, un soir, elle ajoutait en présence de quelques auditeurs, qui ne l'oublièrent pas :

« Non, non, nous ne pouvions nous entendre qu'à

demi. Qu'est-ce que vous voulez ? cet homme... il n'est ni ouvert, ni impressionnable ! Rien ne l'émeut.

« Un homme qui ne se met jamais en colère et dont la plus grosse parole de fureur est : « C'est absurde ! » il n'en souffle jamais plus... Moi, moi, si je l'avais épousé, il me semble que je lui aurais cassé la tête pour savoir ce qu'il y avait dedans. »

A sa table, elle laissait tomber des paroles de franchise osées jusqu'à l'imprudence, des aveux dépouillés d'artifice jusqu'à l'extrême étourderie, comme dans une fin de dîner où elle disait, sans prendre garde que des échos en reviendraient aux oreilles des hôtes de Saint-Cloud :

« Je n'ai jamais désiré la chute de Louis-Philippe, j'étais plus heureuse sous son règne. »

Toute détachée d'ambition qu'elle voulût paraître, ces mots-là trahissaient un grain de rancune, pour des déceptions éprouvées, et dont l'impératrice avait bien sa part. Eugénie et Mathilde, qui se rapprochèrent après la terrible année, et, dans un deuil commun, à l'occasion de la mort du prince impérial, s'entendirent beaucoup moins en leur jeune temps de souveraine triomphante et de princesse opposante.

Lorsque, le 28 janvier, au soir, dans le cérémonial du mariage civil aux Tuileries, Mathilde se vit désignée, ainsi que son frère, par les droits de la parenté, à conduire l'auguste fiancée vers l'empereur, quelles pensées de comparaison et de regret avaient dû visiter son esprit en se remémorant les circonstances, qui l'avaient poussée, elle, la nièce du fondateur de la dynastie, à choisir l'union sans joie, l'associant non pas à l'âme ni au cœur mais à l'immense fortune de Demidoff ? On n'en pénétra pas le secret. Mais ce qu'on savait mieux, c'est que l'harmonie laissait grandement à désirer entre les deux femmes, dont l'antithèse était complète et de caractère et d'idées. Tandis que Napoléon avait gardé à sa cousine une invariable amitié, Eugénie s'était éloignée d'elle graduellement, se montrant le moins possible à ses réceptions et s'en tenant avec la nouvelle Altesse impériale sur un ton d'étiquette et

de cérémonie. Des intervalles de défaveur se prononcèrent, dont les symptômes parlaient clair aux regards perspicaces. Au printemps de 1857, on ne fut pas sans remarquer que les dîners de la Cour se suivaient de près en l'honneur du grand-duc Constantin, et que la princesse Mathilde n'y avait pas encore été invitée. Etait-ce ombre de fâcherie, dépit léger parce que le grand-duc, à son arrivée, avait rendu la première visite à Mathilde avant les autres membres de la famille ? Etait-ce pour une autre raison ? Le fait sûr, patent, était son absence, dans ces liesses officielles. Le 3 mai, il y avait bien eu là deux princesses, deux vieilles rabâcheuses fort peu avenantes, insinuaient cette mauvaise langue de Viel-Castel ; mais elles n'avaient pas remplacé la belle et souriante sœur du prince Napoléon. Dans une autre occasion, le refroidissement des relations s'était aggravé par la chaleur qu'elle avait mise à soutenir la cause sénatoriale de Sainte-Beuve, qui n'était pas en cour.

On prétendait que l'impératrice se sentait froissée de la popularité de Mathilde, des succès qu'elle obtenait en se donnant la peine d'être aimable, et qu'enfin très faible était son désir de l'avoir près d'elle aux Tuileries. Au surplus, leurs manières de voir, de penser, de croire, n'étaient-elles pas en opposition absolue ?

Catholique passionnée, cléricale à l'excès, Eugénie poussait de toutes ses forces la politique impériale à faire prédominer la souveraineté temporelle, à Rome. Mathilde, si bienveillante qu'elle se montrât, individuellement, en faveur d'un abbé Coquereau, avait horreur, collectivement, des cardinaux, des prêtres et de la domination papale. En conséquence, Eugénie tenait à distance la princesse Mathilde, ce qui rendait un peu forcé le renoncement de celle-ci aux pompes du monde officiel.

Il eût fallu, pour qu'elle exerçât une action, qu'on l'écoutât tout au moins. Mais son heure était passée.

D'une manière générale, il est à propos de constater que les liens de famillle, chez les Napoléons, tenaient

moins aux attaches du cœur qu'à des raisons dynastiques ou à des mobiles intéressés.

Mathilde eut d'abord l'occasion de se brouiller avec son père, Jérôme, qui n'était pas justement un modèle de vertus, en tant que pureté de mœurs, délicatesse de conscience et désintéressement. N'alla-t-on pas jusqu'à prétendre qu'il avait fait proposer à Demidoff, son gendre, moyennant une somme de..., la preuve écrite de l'intimité de Nieuwerkerke avec la princesse Mathilde?... Le 1er janvier 1855, Napoléon III n'avait pu présider le repas de famille. Alors, l'ancien roi de Westphalie, passé gouverneur des Invalides, avait reçu, au Palais-Royal, les invités de l'Empereur; et, à la faveur de cette circonstance, il s'était réconcilié avec Mathilde, à laquelle il avait fait toutes les avances paternelles. Le lendemain, il s'était rendu chez sa fille, lui apportant de belles étrennes et lui disant, pour exprimer la satisfaction qu'il avait éprouvée du réveil de leurs bons sentiments : « Tu m'as fait passer la meilleure nuit dont j'aie joui depuis longtemps. »

Entre elle et son frère les nuages étaient fréquents; elle rendait justice à sa supériorité d'intelligence; elle n'estimait que peu son caractère. Lui jalousait les avantages de Mathilde, les déclarait excessifs, disproportionnés, inéquitables. C'est qu'en réalité la situation de la princesse était financièrement enviable. En 1860, elle avait vu son revenu, déjà considérable, se grossir d'une allocation supplémentaire et annuelle de trois cent mille francs (1), qui, s'ajoutant aux deux cent mille de sa dot restituée et à la rente équivalente, qu'elle tirait tous les douze mois de la fortune de Demidoff, portait son budget d'alors à sept cent mille francs. Un beau chiffre, pour soutenir l'état de princesse dans le monde! Mathilde

(1) Ces dotations extraordinaires, disparurent avec l'Empire, qui les lui servait. La fortune de la princesse Mathilde, dans les derniers temps, se composait presque uniquement de la rente Demidoff, rente viagère de 200,000 francs et non de 200,000 roubles, qu'elle dépensait avec libéralité pour soutenir son rang, satisfaire ses goûts hospitaliers et soulager de nombreuses infortunes. En dehors de ses collections d'art, bijoux et objets précieux, elle ne laissa pas de capital proprement dit.



LE COMTE ANATOLE DEMIDOFF, PRINCE DE SAN-DONATO,
ÉPOUX DE LA PRINCESSE MATHILDE, EN COSTUME ESPAGNOL

12.

avait ses motifs d'irritation, à l'encontre de ce frère, si remarquablement doué, de cet étrange Jérôme Napoléon, dont l'esprit pouvait s'élever si haut et raisonner si juste, et qui, malheureusement, compromettait tout un chacun et lui-même par ses actes ou ses paroles.

« C'est un être impossible, déclarait-elle. Je le sais bien, et nous sommes tous, en France, de cet avis. »

Quand il fut question du mariage du prince Napoléon avec la fille de Victor-Emmanuel, la pudique et sévère Clotilde, elle s'était écriée plaisamment :

« Mais, Jérôme chez Clotilde, c'est le diable dans un bénitier ! »

A l'empereur, un jour qu'on proposait un accroissement de dotation pour Jérôme, elle n'avait pu s'empêcher de dire, dans un éclat de franchise rien moins que fraternelle :

« Vous ne savez donc pas que Napoléon est votre ennemi le plus acharné : vous ignorez donc ce qui se dit chez lui ! »

On le voit, l'esprit de concorde n'était pas un des apanages de la famille régnante.

Mathilde ne suivait les réceptions de la cour qu'autant que l'exigeaient son rang et les circonstances. Son humeur prompte jusqu'à l'extrême, son amour de la vérité, fût-ce à ses risques et périls, se trouvaient mal à l'aise dans ces milieux de dissimulation et de courtisanerie. Aussi ne lui donnait-on pas voix au conseil. Au contraire, on la tenait en dehors de toute consultation importante, et les gens bien informés savaient pertinemment que, dans la famille impériale, les membres masculins et féminins, selon le mot d'un biographe, n'allaient guère d'accord sur la manière de diriger le vol de l'aigle ; qu'en voulant plaire à un cousin on risquait fort de déplaire à l'autre, et qu'il en retournait d'un jeu pareil du côté des cousines.

Quoiqu'elle en eût au fond de l'âme, nous le répétons, une rancœur secrète, parce qu'elle était, comme son frère, le prince Jérôme, d'une nature fort agissante, elle s'abstenait d'en murmurer sa plainte à l'écho. Elle

se déclarait satisfaite de sa part, tâchait, du moins, d'en avoir la certitude et de l'inspirer à ses amis :

« Les Tuileries... Saint-Cloud... C'est triste, ce château de Saint-Cloud. C'est singulier comme je suis contente de m'en aller de tous ces endroits-là... Je ne suis pas à mon aise, à la cour. Là, les sentiments, la langue sont différents... Je ne peux pas m'expliquer cela. Mais je m'y sens une tout autre personne, et je suis pressée de revenir à moi et à mon cher moi. »

Elle se consolait de son inaction politique en s'entourant d'un cercle étendu d'amis et d'invités, dont le talent était la meilleure des prérogatives, et profitait de cette sorte d'exclusion officielle pour rendre son salon le plus éclectique qui pût être. Bonapartistes, légitimistes, républicains ou orléanistes confondaient là toutes les nuances. Les programmes étaient bannis de ces réunions mixtes, où les opinions particulières n'avaient pas à se trahir et ne devaient point s'afficher.

Le salon de la princesse Mathilde n'a pas eu d'égal, au XIXe siècle, pour la durée de son empire. Ce fut une véritable institution, ainsi que me l'exprimait Alfred Mézières. Il se prolongea au delà d'un demi-siècle, sans cesser d'être le foyer par excellence de l'esprit parisien.

Mais les années les plus somptueuses, les plus complètes de cette académie mathildienne relèvent du second empire, quand elle se trouvait elle-même par son nom, son entourage, ses conditions et son rang portée dans le plus grand lustre.

Elle ne s'y confinait pas exclusivement. Elle eut une phase très extérieure, où l'on n'aurait pas conçu, sans qu'elle y participât, une fête de haute mondanité. Dans les soirées travesties, elle ne dédaignait point d'apporter sa note originale et libre. Au courant de l'hiver 1864, elle s'était tout égayée d'une imagination fantasque, qui lui passa par la tête, pour un bal costumé, chez Morny. Elle s'y était rendue, non pas en marquise rocaille, non pas en Diane chasseresse, mais en pauvresse, vêtue de loques, des loques de modèle arrangées par son peintre Giraud, et la figure couverte d'un masque en fil de fer du plus vilain effet, qui la rendait méconnais-

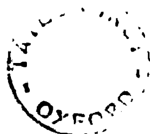
sable. Ce lui fut une joie, cachée sous son déguisement, de rencontrer des hommes enfin qui ne lui parlaient point la bouche en cœur, qui pouvaient se croire permis de lui débiter des impolitesses, et de s'entendre dire par des femmes qu'elle était vieille et laide. Ce qu'elle savait bien ne pas être.

Gaîté de jeunesse et frivole dissipation de soi dont elle tendit à se déshabituer de plus en plus, aimant beaucoup mieux tenir la porte ouverte à ses amis que d'avoir à tuer les heures, hors de chez elle, dans le vide et l'inutile. Elle se sentait vraiment au supplice, lorsque les exigences d'une réception ou des raisons de monde l'obligeaient à se crucifier dans la compagnie des écervelés et des diseuses de rien. Elle en devenait jaune d'ennui, quand un malheureux hasard l'avait enfermée dans un cercle fastidieux dont elle ne pouvait plus se désengluer, alors que, non loin peut-être, à leur aise, devisaient des gens d'esprit. Ses fidèles connaissaient son expression de visage désolée en de pareils moments. Elle se tournait vers les causeurs, curieuse, vaguement intéressée ; elle les voyait, croyait les entendre ; elle aurait voulu prendre part à leur conversation, et elle était tenue d'écouter, quoi ? Des naiseries, des fadasseries. Une après-midi que la visite de deux femmes légèrement sottes l'avait forcée de prêter l'oreille à des babillages insoutenables, elle s'était écriée, quand elles furent parties :

« Vraiment ce serait assez de se galvauder dans le monde jusqu'à trente ans, mais, à cet âge-là, on devrait avoir sa retraite et n'être plus bonne aux corvées assommantes de la société ! »

Une autre fois, comme elle se plaignait de la peine qu'on avait à rencontrer des femmes s'intéressant aux choses d'art, aux nouveautés de la littérature, ou montrant des curiosités sinon viriles, du moins élevées ou rares :

« Parmi la plupart des femmes qu'on voit, qu'on reçoit, disait-elle, il en est si peu avec qui l'on puisse causer ! Tenez, qu'il entre une femme ici, je serai obligée



de changer immédiatement la conversation. Vous allez voir tout à l'heure... »

Et l'expérience lui donnait aussitôt raison.

Libre de ses jugements et de ses opinions, telle qu'on l'a dépeinte, elle s'était édifié comme une chapelle à part dans la société impériale et dont les dévots s'appelaient Nieuwerkerke, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Mérimée, les peintres Hébert, Giraud, Baudry, Fromentin, Ary Scheffer, et d'autres écrivains passés maîtres, Théophile Gautier, Dumas, Sardou, sans compter les *dii minores*, que nous oublions. Grands seigneurs spirituels, dilettantes de la vie, théoriciens d'idéal ou fileurs d'esthétiques, chacun y contribuait de sa note originale, ou de la sincérité d'un goût, d'un sentiment.

La musique avait ses soirs de faveur. Par condescendance plutôt que par goût s'y prêtait-elle, car elle avait le tempérament anti-musical. On invitait alors un plus grand nombre de femmes. Celles-ci, rangées en corbeille, dans leurs coquets atours, faisaient partie du décor. Elles écoutaient, se sachant regardées, avec des expressions de physionomie, des langueurs dans les yeux, des mouvements pâmés d'éventails, qui étaient une des distractions offertes par la princesse au regard des hommes. « Ce que j'aime surtout dans la musique, remarquait joliment un des Goncourt, ce sont les femmes qui l'écoutent. »

Quelques dates consacrées étaient réservées, dont le cérémonial tranchait sur les allées et venues de la maison. Le 30 mai, par exemple, appartenait à la célébration de la fête annuelle qu'elle donnait à l'empereur. Largement s'y déployait l'apparat de commande. La lumière électrique courait à travers les frondaisons du parc. A l'intérieur, le feu des lustres allumait la pompe des tentures et faisait étinceler les plaques diamantées sur les revers des habits. Accotés au bras de leur fauteuil, nonchalamment se laissaient bercer d'harmonie Leurs Excellences, les ministres et les diplomates. Et l'homme qu'on fêtait, ce soir-là, traversait les salons de son pas traînant, un sourire vague aux lèvres.

Puis, la dette payée à ses obligations d'Altesse impériale, vite elle revenait à ses invitations coutumières. D'intervalle, elle se plaisait à visiter quelques-uns de ses plus chers et plus illustres hôtes. Dumas fils et Sardou l'eurent souvent à Marly. Elle partageait entre eux son séjour, s'intéressant particulièrement aux meubles, aux collections, aux mille souvenirs de l'auteur de *Patrie*, vivifiés par sa conversation. Elle connut jeunes filles Mme Sardou et ses sœurs ; les relations s'étaient rendues très suivies, depuis que le célèbre écrivain dramatique avait épousé la fille d'Eudore Soulié, l'un des fidèles de la princesse. Longtemps ensuite et bien des fois, Sardou devait lui faire faire le tour du parc de Marly, en s'attachant à lui donner une idée de ce qu'était le domaine, en la splendeur des fastes royaux et impériaux. Et c'est là, vers la fin de sa vie, comme elle ne cessait d'admirer la beauté de Marly, ses horizons, son pittoresque, le passé d'élégance et de luxe qu'il rappelle, qu'elle dira avec un léger soupir de regret : « J'aurais dû planter ma tente en ces lieux, et non pas à Saint-Gratien. »

Sous l'Empire, les réceptions de la princesse étaient les plus recherchées du monde parisien ; et c'est alors que, gardant le dimanche aux invitations courantes, elle avait dû réserver le mardi pour les personnages officiels, et le mercredi les intimes, des artistes presque exclusivement. On aimait, on vantait cette petit cour de beaux-esprits, façonnée sur le modèle des cours italiennes du XVIe siècle. Elle y avait imprimé un cachet tout personnel, qui faisait dire de ceux qu'elle accueillait qu'en vérité ils n'étaient point des bonapartistes, mais des *mathildiens*.

L'hospitalité large, continuelle, était un besoin de sa nature ; elle le pouvait contenter surtout dans sa belle résidence d'été, à Saint-Gratien. Ce château n'était pas, comme on l'avança par erreur, le manoir historique de Catinat. Il datait seulement du premier Empire, où il fut bâti par le comte de Lucay, préfet du palais. Il n'avait pas l'aspect imposant d'une œuvre d'architecture; c'était une demeure spacieuse, meublée avec goût, sans

caractéristique saillante. Il fut souvent décrit. Au rez-de-chaussée étaient le vestibule, le grand salon tendu de perse à fond vert et à ramages, le plafond tendu de la même étoffe en forme de tente, une jolie véranda, tout ombragée de vigne vierge, donnant sur le parc, une bibliothèque, un salon de musique, un billard, et, dans les annexes, construites sur les indications de la princesse, d'un côté la salle à manger et de l'autre l'atelier. Un second atelier fut établi dans le parc, fait d'une ancienne chapelle, qui avait conservé, chose curieuse, son autel, et où se réunissait, par occasion, toute la maisonnée du moment. Un bel escalier à double révolution menait aux étages du pavillon Catinat. Au premier palier se dressait une grande glace sur laquelle « le peintre ordinaire » de Mathilde, Eugène Giraud, avait entrelacé des sujets Louis XV et Directoire, devant figurer, en des symboles discrets, les sept péchés capitaux. A cet étage étaient les appartements de la princesse. Le second était réservé aux invités, huit chambres au total, dont la plus belle était destinée, par une attention toute galante, aux nouveaux mariés.

Elle avait, à Saint-Gratien, des amis en vacances tout l'été. C'était pour elle le plaisir des dieux de les recevoir et de les retenir. Quand on venait, pour la première fois, sur son invitation, jouir d'une semaine ou deux de présence, à Saint-Gratien, elle commençait par faire les honneurs de son chez soi avec une riante simplicité, ouvrant ses appartements et, en particulier, son cabinet originalement encombré de petits meubles et d'accessoires qu'expliquaient ses menues occupations, ses personnelles habitudes ; puis elle montrait ses chambres d'amis, répétant qu'elle n'avait pas de meilleur contentement que d'avoir du monde, de vivre au milieu de gens sympathiques, et se réjouissant que son sort lui permît d'y vaquer tout à son aise. Elle aurait pu, disait-elle, avec ses revenus, son esprit de curiosité, sa naturelle fantaisie, s'assigner des buts extraordinaires, accomplir de rares desseins, élever des monuments, se dresser à elle-même un palais de financier ; mais — et c'était là son mot, fréquemment de retour sur ses lèvres,

— et elle préférait à tout cela mille fois « sa perse avec de vieux amis assis dessus ».

Dans les grands jours d'invitations, comme aux séries de Compiègne, on arrivait en plusieurs voitures à Saint-Gratien, à l'heure de prendre place à table ! Après le déjeuner on passait dans la véranda. La princesse, qui détestait l'odeur du tabac, avec un beau courage allumait les cigares de quelques fumeurs impénitents et les causeries se prolongeaient. L'une des distractions habituelles de cet instant psychologique était « d'atteler », selon le mot d'un des familiers du lieu, le peintre attitré de S. A. Mathilde Napoléon à l'album des caricatures. Giraud y excellait. S'appuyant au bras du canapé, où l'artiste était assis, la princesse s'égayait toute la première en voyant sortir peu à peu le sujet, sous l'empreinte du crayon alerte. Sur une page, c'était Mathilde elle-même posant pour son buste de Carpeaux en déposant un baiser sur le museau de son chien Chine ; sur une autre se développait en une rondeur énorme la partie postérieure de l'abbé Coquereau, ballonnant dans un pantalon de bébé. C'était encore la charge d'Arago écrasé sous une Légion d'honneur gigantesque, ou celles de Maréchal et de sa face épanouie, ou la double silhouette des Goncourt reliée par une seule plume. Ces gaîtés du crayon amusaient beaucoup les habitués. Ils s'y retrouvaient entre eux. Des cartons pleins, de volumineux albums regorgeaient des croquades de Giraud (1). L'un de ceux-là les appelait l'histoire intime et burlesque de la maison. On tournait, on feuilletait. On se passait la chose de main en main. On riait. Puis, de s'échapper afin d'aller en troupe au bord de l'eau, dans le châlet, garni de rames, d'avirons, étageant sa

(1) Giraud lâchait la bride aux mêmes fantaisies humoristiques, chez Nieuwerkerke, à l'issue de chacune de ses soirées du Louvre. Le vendredi, lorsque la foule des invités s'était écoulée, qu'il ne restait là que sept à huit intimes, la main et l'esprit toujours dispos notre peintre se mettait à faire à l'aquarelle la charge d'un des hommes marquants, qui fréquentaient le salon du surintendant des Beaux-Arts. En juin 1855, la collection se composait d'une soixantaine de dessins enfermés dans un portefeuille, qu'on estimait déjà des plus curieux, et qui s'enfla, par la suite.

flottille de canots, d'yoles, de patins, bien proche de l'embarcadère. C'était pour le tour du lac accoutumé.

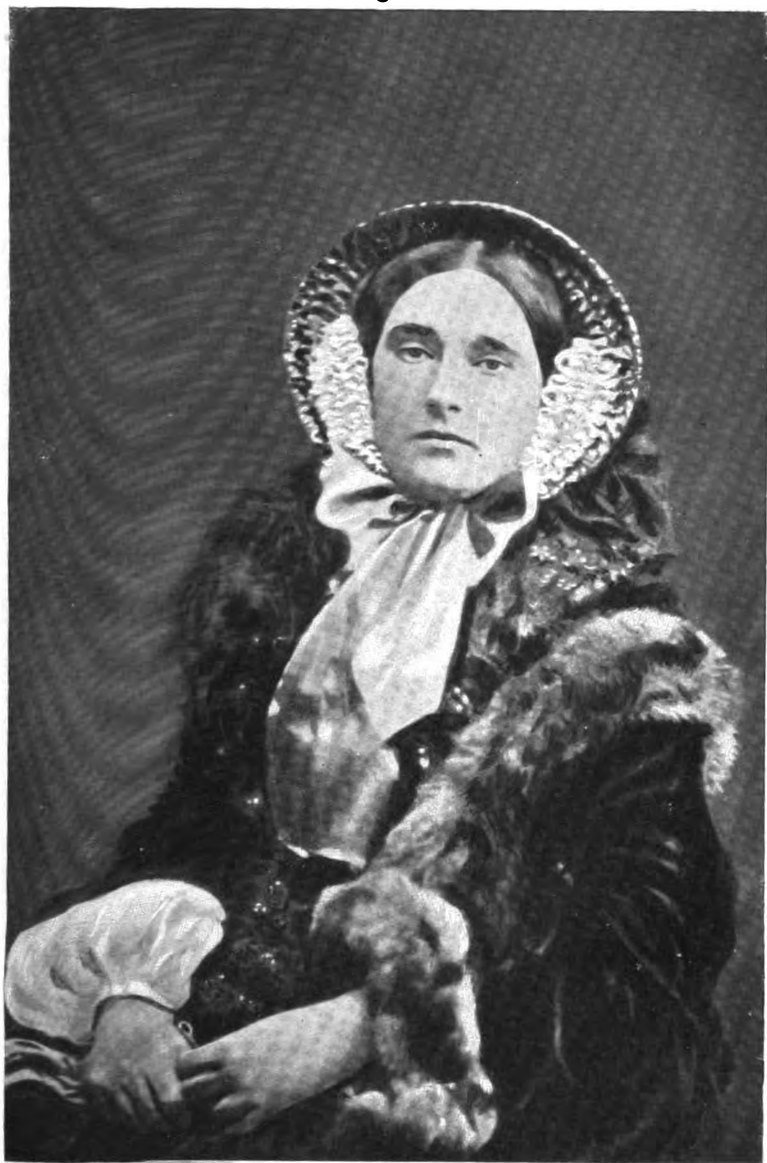
Souvent, après le déjeuner, Mathilde aimait à faire de courtes promenades en campagne, jetant ses pensées à l'air libre, comme elles lui venaient, sur l'idée du moment, l'impression du jour. Promenades charmantes et qui l'eussent été davantage si la princesse — glisserons-nous cette remarque en passant ? — n'eût eu de compagnie que ses intimes. Mais elle avait aussi ses chiens. Elle en était très occupée, trop au gré de ceux qui cheminaient avec elle et qui ne s'en plaignaient pas à haute voix, évidemment, mais qui éprouvaient de l'agacement de ce que la conversation en marche était, à chaque minute, dépaysée par les retournements de la princesse, par ses cris d'appel : *Chine* ou *Tom*, chaque fois que l'un ou l'autre de ses intéressants quadrupèdes s'était égaré dans un détour ou enfoncé dans quelque massif.

A cette heure du jour, elle avait, d'autres fois, sa crise de travail. D'un pas pressé, elle se rendait à son atelier. Là, paisible dans le vaste hall aux portières somptueuses, aux murs garnis d'immenses palmes entrecroisées, la princesse reprenait un portrait commencé. Hébert, assis derrière elle, présidait au travail. Ou bien Giraud, debout, peignait un sujet décoratif pour le château. Parmi les personnes présentes, celle-ci lisait, celle-là tapissait. L'un, comme le prince Gabrielli, brunissait les tons d'une eau forte. D'autres feuilletaient des albums ou devisaient à mi-voix. L'après-midi se passait dans ce calme ; et l'on allait endosser l'habit pour le dîner.

Mais ne nous arrêterons-nous pas à nouer plus étroite connaissance avec plusieurs de ceux-là, qui composaient le noyau de cette colonie salonière ?

Nieuwerkerke tiendrait la tête de la liste par le degré d'intimité et la durée des séjours. Nous le retrouverons tout à l'heure, au chapitre des affections privées.

Un sagace chercheur, connu de tous les moliéristes par ses révélations sur les origines et sur le parentage de l'auteur du *Misanthrope*, Eudore Soulié, conservateur



LA PRINCESSE MATHILDE
(D'après le tableau de Giraud.)

13.

adjoint du palais de Versailles, était aussi, de fondation, l'un des hôtes accrédités du logis, où l'avait introduit la bienveillance de Nieuwerkerke. Il s'était constitué là, par habitude, un peu comme l'introducteur des visites. Il avait, dans ce rôle, des indécisions, des manières de scrupules presque excessives. Théophile Gautier se présentait, une après-midi à l'improviste. Eudore Soulié crut devoir s'informer : la princesse pouvait-elle recevoir Théophile Gautier ? « Comment ! répondit-elle, avec un cri du cœur, comment ! si je veux recevoir mon poète ! » On parlait de Soulié comme d'un convive aimable et d'un homme de sens. Les anecdotes du crû ajoutaient au signalement d'ensemble des traits particuliers. Une grande histoire s'était déroulée dans sa vie, à ce qu'on en disait, émouvante et cocasse. De nature sentimentale, à vingt ans, il avait eu son désespoir d'amour et faillit s'asphyxier avec des charbons. L'originalité de l'aventure fut qu'il avait choisi pour réceptacle de cet élément nocif des amoureux en peine, quoi ? Le bain de siège paternel ! Chanceuse inspiration : le plomb s'était dessoudé, et « Eudore-Werther » avait pu rouvrir les yeux à la vie.

Je m'en voudrais d'oublier le Tallemant des Réaux de la ruelle mathildienne, un homme de beaucoup d'esprit et de méchanceté, et si mal disant et si vindicatif, tout de même si curieux à questionner, que chacun appétait d'entr'ouvrir ses livres noirs : le comte Horace de Viel-Castel. Il est en ces lieux constamment aux aguets, fouillant de ses yeux aigus l'expression des visages, écoutant d'une oreille avide les ana qui circulent, et les racontars, les histoires salées, qui feront si bien sur ses tablettes, lorsqu'il les y couchera, le soir, aggravées de ses réflexions aigres-douces et de ses insinuations perfides !

Il avait été jeune, aimant, sensible, léger, frivole aussi comme on l'est alors, mais capable aussi d'affections profondes, et qui le firent beaucoup souffrir en se brisant. Même, à l'en croire, il était né avec la faculté de sentir plus vivement que qui que ce fût : joies, passions, douleurs. Mais, comme il dut changer en prenant de l'âge et de l'expérience ! Viel-Castel a la critique

amère. Presque aucune appréciation ne passe sous sa plume qui ne s'achève en coup de griffe. « J'appartiens à cette race d'hommes, prétendait-il, que le monde ne peut connaître et qu'il jugera toujours à faux. Je n'aime pas et ne peut pas aimer à demi ; je m'enfonce dans mon amour et ne tiens à être connu que de lui. » C'est pour cela, sans doute, qu'il ne parle que de ses colères, de ses jalousies, de ses haines. Aussi, quelle abondance de veine sur ce chapitre !

Il paraît vouer à la princesse une affection sincère. Souvent il s'entretient de sa bonté, de ses attentions charmantes à l'égard de ses amis, des présents qu'il reçoit d'elle, de sa gracieuse hospitalité et du plaisir qu'il éprouve, grand collectionneur d'objets d'art (1), à faire passer entre ses mains des bibelots précieux, qu'il a réservés, avec l'intention de les lui offrir (2) ? Mais, pour cela, ne croyez pas qu'il se gêne de dauber sur ses faiblesses, ses erreurs, ses partis-pris, ses crédulités !

« La princesse, qui est bien la personne la plus faible du monde », c'est une antienne à laquelle retourne, à chaque instant, ses plaintes. « Le salon de la rue de Courcelles est vraiment déplorable », c'est encore une de ses formules. Il y a, chez elle, vraiment trop de gens qui lui déplaisent. Cette société fait le plus grand tort à celle qui la reçoit. Pauvre et aveugle princesse ! Que ne lui est permis à lui de chasser loin ces coteries intéressées et fausses, qui mettent sa confiance au pillage (3) ! Il en convient, Saint-Gratien et ses ombrages

(1) Viel-Castel donna, en 1854, au Musée du Louvre une collection de peintures provenant d'anciens manuscrits italiens, espagnols, flamands et français des XIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles. Il y ajouta, en plusieurs occasions, pour le musée ethnographique, maints objets rares ou curieux, et des faïences, des cristaux

(2) « A la princesse Mathilde j'ai offert tant ‹peuts et précieux objets, qui garnissent ses étagères que je ne saurais les nommer ». (Viel-Castel, *Mém.*, 9 oct. 1854.)

(3) « Pauvre princesse Mathilde! Vous êtes bien mal entourée, et personne ne vous donne de bons conseils. Peu à peu, vous vous laissez aller aux complaisants; la flatterie vous mord, elle vous séduit; ceux qui vous baisent les mains vous renieraient si la fortune cessait de vous favoriser. Vous êtes trahie par les personnes mêmes de votre intérieur chacun de vos propos est rapporté envenimé; vos sont racontes, mprudences enregistrées ». (18 juillet 1853).

lui conviennent mieux que l'atmosphère néfaste, qu'on respire dans les salons de la rue de Courcelles :

« J'arrive de Saint-Gratien, la campagne achetée par la princesse Mathilde. C'est joli et bien arrangé. Mon petit appartement y est très confortable (1). »

Oui, Saint-Gratien lui plairait extrêmement, si un malheur obstiné ne voulait pas qu'il y rencontrât aussi les Giraud et la Desprez, et l'abbé Coquereau, la queue du cortège ! Fould aussi est sa bête noire. Le comte de Laborde lui inspire de véritables accès de rage, surtout depuis que ce concurrent heureux a été nommé directeur général des archives. Il a des colères bleues contre le prince Jérôme-Napoléon, et s'étonne ensuite de n'être pas des mieux reçus au Palais-Royal. Coquereau, déjà nommé, le met au supplice. Et encore Mme Desprez, lectrice de Son Altesse Impériale ; c'est une peste qu'il ne peut souffrir (2).

Traite-t-il d'une plus indulgente sorte les écrivains, les artistes ? Que non pas. Alexandre Dumas, qui se donne pour un grand historien, n'est, à ses yeux, qu'un grand histrion... Alexandre Dumas fils, un jeune vaurien, auquel a manqué toute éducation de famille... Théophile Gautier... J'arrête ici la nomenclature. Quant aux journalistes, n'en parlons pas ; il les exécute d'un trait :

« Peut-être serait-ce un grand bienfait de supprimer les journaux comme tribune politique ; ce serait pour la France un grand apaisement et le gouvernement ôterait surtout par là un moyen de parvenir aux intrigants (3). »

Rien de plus impudique et d'immodeste autant que ses anecdotes graveleuses sur les personnes de la Cour. A l'en croire, toute la haute société parisienne ne comprendrait pas une seule femme honnête ; toutes impudemment prennent leurs ébats sous les courtines de l'a-

(1) 31 juillet 1854.

(2) « Mme Desprez, fort en faveur, cherche à me nuire dans l'esprit de la princesse ; elle aurait voulu qu'on s'assurât de mon livre noir, c'est une honte que cette femme ! »

(3) 8 juin 1852.

dultère ou s'entraînent à pratiquer les mœurs de Lesbos (1). Et il les nomme, il précise, il avance des choses inouïes, avec une crudité de termes qu'auraient enviée les romanciers naturalistes. N'importe, la morale, sociale ou littéraire, n'a pas de plus ardent défenseur. Il est plaisant de lire les protestations indignées de cet homme sage contre le scandaleux succès de la *Dame aux Camélias* :

« La *Dame aux Camélias*, le drame d'Alexandre Dumas fils, est une insulte à tout ce que la censure devrait faire respecter. Cette pièce est une honte pour l'époque, pour le gouvernement qui la tolère, pour le public qui l'applaudit. »

Ses emportements ne sont pas moins épiques contre George Sand et autres propagateurs de gales modernes, comme l'eût dit Barbey d'Aurévilly. Se relâche-t-il de ses rigueurs habituelles, il a des façons de dire atténuées, des gentillesses à sa manière, du genre de celle-ci :

« Mme de X... est une aimable et spirituelle femme, un peu catin... Mais qui ne l'est pas, aujourd'hui !... »

La princesse parlait en riant, parfois, des méchancetés de Viel-Castel. Il lui fallait un doigté spécial pour manier cette humeur difficile. Viel-Castel aimait à prendre la parole sur l'état des choses du moment. Le pays veut ceci... Le pays réclame cela... avançait-il. En vérité, que pouvait-il entendre par là, cet ennemi juré d'un peu tout le monde ? Des classes qui composent le corps de la nation, il en rejetait une si grosse part que le reste après cela devait paraître bien exigu. L'aristocratie lui semblait simplement rongée de vices. Les bourgeois, il les appelait les puces du corps social. Quant au menu peuple, quelles pouvaient être ses sympathies pour un ramassis de pauvres hères ?

Etrange nature que cet esprit de malice, tout hérissonné de pointes et tout éclaboussé de venin !

(1) Ses mémoires foisonnent d'affirmations, comme la suivante, lisant les unes et les autres :

« Mme la marquise de Belbœuf et la comtesse de Gouy scandalisent Dieppe par leurs façons. La princesse prétend qu'elles se grisent, qu'elles cassent des carreaux, dansent le cancan et font enfin un tel tapage qu'elles font honte aux lorettes. La princesse exagère peut-être cependant, il y a du vra » (17 septembre 1854).

Il faut se garder des salissures. Encore est-il permis de prendre son bien où il se trouve. Viel-Castel avança trop d'allégations calomnieuses ; mais il releva aussi, sur son chemin, nombre de faits révélateurs, nombre de détails observés et de paroles entendues, sans lesquels on ne connaîtrait qu'imparfaitemet la société si bigarrée des premiers temps du second Empire. En soulevant les portières du salon de la princesse Mathilde, il nous a découvert des coins ignorés, que n'auraient pas reproduits les photographies de plein jour officieusement arrangées.

Plus artistes et non moins « débineurs », les Goncourt avaient sous la main de l'étoffe autant qu'ils en pouvaient désirer dans cet intéressant milieu. Ils ne se privèrent point d'y tailler. On en juge à l'abondance de leurs gloses sur le sujet de Mathilde et de son cénacle. Jules de Goncourt prolongeait ses arrêts à Saint-Gratien jusqu'à trois semaines, en cette délicieuse résidence, dont les ombrages et la vie ordonnée calmaient sa surexcitation fébrile. Cherchant partout l'impression reposante et le suprême refuge du silence, et ne les obtenant nulle part, ni à la campagne, ni à la ville, il goûtait chez elle, tout au moins, l'heureuse détente, l'apaisement. « Les princes n'aiment pas les gens malades », lui disait-il, dans une heure de tristesse maussade où il se sentait fâcheux pour autrui comme pour soi. En réponse, elle s'employait à le retenir par ses paroles les plus séduisantes. Il devait s'installer à Catinat et prendre avec lui sa fidèle Pélagie (1). Les deux frères avaient une grande dévotion pour Mathilde, le cadet surtout, qui n'en contenait pas l'expression. De cette tendresse particulière, il prodiguait les marques, non seulement lorsqu'il pensait à la louer de ses qualités de cœur et d'esprit, mais encore lorsque sa plume tremblait de satisfaction en sous main, à décrire la toilette charmante qu'elle avait arborée, un soir, le joli décolletage de soie

(1) Ce qui ne l'empêchera pas ensuite, dans un de ses moments d'humeur noire, de jeter cette plainte : « Être malade, et n'avoir pas la faculté d'être malade chez soi, traîner sa souffrance et sa faiblesse de place en place, de logis loués en logis prêtés! » (1er novembre 1869).

cerise qui lui laissait les épaules et les bras nus, une autre fois, et tranchait d'une façon si avantageuse sur une enveloppe de dentelle noire, qui jetait la filigrane sombre de ses ramages sur le rosé de la peau... Il parlait d'elle en littérateur, en romancier, et s'échauffait, au réel, d'un sentiment plus complet que l'amitié. A ce point que par le ton même de son enthousiasme, par la chaleur de son zèle et l'indiscrétion presque de ses propos, Jules de Goncourt compromettait légèrement la princesse. Des amis empressés en avaient insinué la remarque. Quelqu'un fut chargé, mais pourquoi ne le nommerai-je pas ? Alfred Stevens eut à l'en tenir averti, à mots couverts, prudemment, délicatement.

Le vieux Giraud, de l'Institut, le peintre de la princesse, et son fils, habile aussi dans cet art, avaient leurs coudées franches à Saint-Gratien. Eugène Giraud passait pour un courtisan. Ce qui ne l'empêchait point de garder, en ses propos, toutes les libertés de la discussion. Il se tenait avec la dame du lieu sur le pied d'une bonne familiarité, qui n'allait pas sans lui attirer des mots un peu gros, lorsque l'artiste, enclin aux gaillardises, dépassait la mesure et se faisait rappeler à l'ordre. Il se rattrapait, du reste, entre les quatre murs de sa chambre, où les causeurs aimaient à se réunir, afin de jaser plus à l'aise et de s'offrir un supplément d'histoires salées, qui l'étaient trop pour la table de la princesse.

Aussi bien Giraud avait l'estime d'un beau talent, d'une grande franchise de caractère, d'une serviabilité constante avec de la bizarrerie dans les manières, dans les habitudes et le sans-façon de sa vie. On a rapporté d'amusants détails sur l'arrangement patriarcal de son existence intime, égayée de quelques fugues boulevardières.

Ayant maison de ville et maison des champs, n'habitant presque jamais celle-ci et n'occupant de celle-là que le minimum de la place nécessaire, il formait avec sa femme un ménage d'artistes bien original, le peintre Eugène Giraud. La mère, le père, le fils, tous trois gîtaient dans la même chambre, Giraud senior s'accom-

modant d'un large fauteuil, Giraud junior s'étendant sur un lit de sangle, au pied du lit de sa mère, à la traverse. Les hommes sortaient et rentraient tard. La femme était casanière et gagnait sa couche, huit heures sonnant. A deux heures du matin, les noctambules réintégraient la maison. Le fils prenait un livre ramassé au hasard — la chambre en était pleine — et le lisait à haute voix. Des réflexions étaient échangées ; et, vers les trois ou quatre heures du matin, le calme se faisait : chacun avait repris ou commençait son sommeil. Comme on a lieu de le croire, d'après ce qu'on vient d'exposer, Giraud et son fils n'avaient pas le réveil matinal. Au contraire de la maîtresse de la maison, qui tracassait, dès l'aube ; elle préparait le café au lait pour l'apporter, au bon moment, à son mari et à son fils ; les chers artistes dégustaient le chaud breuvage, couchés, et paressaient, après, les yeux clos. On avait assez du reste de la journée pour fixer des impressions sur la toile.

Ces allures du genre bohème n'empêchaient point Eugène Giraud, membre de l'Académie des Beaux-Arts et pensionnaire de la princesse Mathilde, de se faire une bourse rondelette ; ses maisons de Paris et de Saint-Gratien travaillèrent à le rendre riche sans qu'il y eût songé ; et de façon moins inconsciente sut-il placer en bon lieu les produits de la palette familiale. Dans l'histoire de la princesse, comme amateur d'art, la dynastie des Giraud occupa une large place. Une quarantaine de leurs toiles et aquarelles étaient parvenues à se glisser chez elle, qui ne retrouvèrent plus, après la dispersion de la galerie de Mathilde, la faveur qui les y avait introduites jadis (1).

L'abbé Coquereau, chanoine de Saint-Denis, aumônier général de la flotte, ledit abbé tant maltraité tout à l'heure par Viel-Castel, était en bonne posture chez cette

(1) A la vente du 18 mai 1901, le plus grand des Giraud : le *Chasseur de pigeons* par Victor, une toile de grandes dimensions, fut acquise pour 475 francs. Le meilleur de la série : la *Pitance des cygnes au lac d'Enghien*, par Eugène, n'alla pas au-dessus de 420 francs.

incroyante, qu'il espérait peut-être convertir. Du reste, s'y prenant fort galamment pour cela et ne manquant aucune des distractions qu'il pouvait prendre sans y compromettre sa soutane. Il ne détestait pas le jeu de mots profane ni le sous-entendu. C'était affaire à lui de lire à haute voix, sous la présidence de la princesse et en petit comité, des vers amoureux d'un poète du jour, avec des intonations et des airs complices que l'habit du personnage rendait plus singuliers. Il fallait qu'en sa présence les choses fussent un peu bien loin poussées pour qu'il fît mine de s'en offusquer, comme dans un après-souper de janvier 1855, où Nadaud chantait quelques-unes de ses chansons un peu grasses. Il se prudifia, au point de quitter la place et de se retirer dans un salon voisin, ce qui lui attira les plaisanteries d'un marquis de Custine. Celui-ci jouissait d'une réputation équivoque pour un côté de ses mœurs, dont la Nature elle-même était choquée. « Je m'étonne, remarqua-t-il, qu'un Silène chrétien s'effarouche pour si peu de chose. » Et l'abbé, très haut, vingt personnes ayant les oreilles ouvertes, avait renvoyé au marquis une réponse telle que nous ne pouvons la reproduire ; mais il eût mieux valu, pour les convenances, qu'il écoutât, tranquille, dans l'autre salon, vingt chansons de Nadaud encore plus grasses et qu'il n'eût pas fait cette réponse-là. Très bon enfant, à l'ordinaire, très tolérant autour de soi, il n'était pas homme à gêner le ton des conversations particulières ; le voisinage de sa robe n'en détournait point l'objet. On en prenait plutôt à l'aise avec lui. Il ne paraissait pas assez qu'on s'adressât à un prince de l'Eglise, certaines fois, à la manière dont lui parlaient certains interlocuteurs. Un soir, il jouait en amateur émérite la poule au billard, avec les Paterson, c'est-à-dire les deux Bonaparte américains, qu'on commençait à traiter de princes, lorsque la lectrice de Mathilde, Mme Desprez, qui se donnait dans la maison des airs importants, s'appuya sur le billard, et, sans se préoccuper des pousseurs de billes, étala sur le tapis une gravure qu'elle montrait et expliquait à qui voulait l'entendre. Coquereau, pressé de poursuivre ses



LE COMTE DE NIEUWERKERKE, SURINTENDANT DES BEAUX-ARTS
(D'après le tableau de Dubufe.)

14.

avantages, lui fit remarquer, à plusieurs reprises, qu'elle empêchait le jeu ; d'abord inattentive à dessein, elle se retourne tout à coup vers lui, et d'un ton sec :

« Vous êtes inconvenant, l'abbé ; vos observations sont de la dernière inconvenance ! »

De compagnie facile dans le monde, il était moins indulgent à ses confrères du clergé, glissant un doute sur celui-ci, jugeant souhaitable le remplacement de celui-là, dénonçant à mi-mots les tendances romaines de tel évêque, s'élevant contre les prétentions du Saint-Siège et montrant bien qu'il espérait être récompensé sous peu de ses opinions ultra-gallicanes par l'octroi d'un évêché. La princesse Mathilde, qui ne l'appelait autrement que ce *bon abbé*, n'était pas, avec sa finesse, sans voir clair dans ce jeu d'homme d'Eglise. Une fois qu'il dînait chez elle avec le ministre des Cultes, elle l'avait vu circonvenir, plusieurs heures durant, l'Excellence, de qui dépendait le succès de sa candidature. Le prenant à part, dans la soirée, elle lui dit à l'oreille :

« Avouez, mon cher abbé, que si tout autre se conduisait comme vous le faites depuis quatre heures, vous le traiteriez d'intrigant ! »

Mais elle était bonne et lui voulait du bien ; elle poussait fortement à sa promotion.

Théophile Gautier, bien autrement que l'abbé Coquereau ou le mémorialiste Viel-Castel, jouissait de la grande amitié de Mathilde. Un matin, elle lui faisait part d'une promotion très délicate à laquelle elle avait songé pour lui, dans la hiérarchie de sa maison. Comme elle avait un chevalier d'honneur (1), une lectrice (2) et

(1) C'était le général Bougenel, auquel, après sa mort, elle délivrait ce bon certificat domestique, en guise d'oraison funèbre : « Le général avait toutes les qualités, étant toujours à son poste et sachant à merveille se tenir à sa place. Ainsi, durant des années qu'il m'a suivie en qualité de chevalier d'honneur, cet excellent homme n'a jamais marché sur ma queue! »

(2) En premier lieu, Mme de Fly, qu'elle disait une amie irremplaçable, et dont elle écrivit le portrait; pour dames d'honneur, elle eut tour à tour l'infortunée Mme de Saint-Marsault, qui fut brûlée vive, au moment où elle s'apprêtait à partir pour un bal, de Roiset, Ninette Vimercati et de Serlay, née Rovigo. Enfin elle s'était adjoint un groupe de professeurs, chargés d'entretenir sa culture personnelle,

d'autres sinécuristes attachés à sa cour, elle voulut avoir un bibliothécaire, et l'avait nommé à ces fonctions peu absorbantes.

« Mais, au fait, demandait Théophile Gautier à l'un de ses amis de lettres descendant avec lui l'escalier, est-ce que la princesse a une bibliothèque ?

« — Un conseil, mon cher Gautier, faites comme si elle n'en avait pas. »

Elle avait voué une affection très réelle au poète coloriste, ciseleur de mots et causeur étincelant. S'il n'était pas aussi près de son cœur que le furent le comte de Nieuwerkerke, le poète émailleur Claudius Popelin (1) ou le frémissant observateur « moderniste » Jules de Goncourt, il tenait chez elle le haut bout de la table. Il était le charme de ses réunions. Dumas a raconté qu'il y avait des maisons, où il se sentait en verve dès qu'il y était entré. Jamais Gautier ne se sentit en meilleure disposition d'être soi, dans tout le relief de ses qualités, qu'en cette maison où il se sentait attendu — que ce fût à Paris ou dans le pavillon Catinat, — où il était heureux, où l'admiration et la sympathie le réchauffaient de toutes parts. Chacun paraissait attentif à cueillir les paroles sur ses lèvres. Des femmes élégantes et belles tenaient sur les siens leurs yeux attachés. Alors, il livrait en poète prodigue tous les trésors de son imagination. Que lui coûtaient ces perles ? Il les semait, sans compter, avec le faste d'un nabab.

Il devisait sur les propos infinis de l'art ou se confessait sur les bizarreries de ses goûts avec des grâces de gaîté enfantine ou des éclats de bonne humeur, qui chauffaient l'atmosphère de gaz hilarant. C'était encore un de ses thèmes favoris que de recommencer son *lamento* de journaliste, se plaignant d'avoir à tourner

Giraud pour la peinture, Sauzet, qui lui enseignait la musique, Jules Zeller, qu'elle tenait de Sainte-Beuve, et qui lui faisait quotidiennement un cours de deux heures, dont le principal objet roulait sur l'histoire générale contemporaine.

(1) Dans la préface d'un livre, malheureusement non mis dans le commerce, Claudiùs Popelin a tracé une fidèle peinture des soirées de Saint-Gratien et un portrait ressemblant de Théophile Gautier chez la princesse.

la meule quotidiennement, quand il n'aurait eu d'autre raison d'existence que de modeler en prose ou en vers des formes plastiques ou d'égrener sous le ciel en fête des images pittoresques. Et naturellement, quand il était sur son terrain, bien allumé, flambant de verve, il n'oubliait point de fulminer, et de toute son éloquence, contre la civilisation, les chemins de fer, les ingénieurs qui bouleversent la nature, défoncent et gâtent les paysages, avec leurs rails, avec toutes leurs inventions utilitaires ! Que leur faisait cela aux autres, à la masse des civilisés, à la multitude de ceux qui n'étaient point, comme lui et trois ou quatre qu'il connaissait bien, des sensitifs, et, qui plus est, des exotiques !

Mathilde se fût grandement réjouie de voir le poète des *Emaux et Camées* siéger à la place qui lui était due parmi les Quarante. Pour le succès de sa candidature académique, elle s'était entremise avec beaucoup d'adresse et de persévérance, stimulant de ses rappels affectueux les « habits verts », qui fréquentaient en son salon et s'asseyaient « sur sa perse », se mettant en frais pour les autres de prévenances et d'amabilités. Un dîner fut organisé chez Sainte-Beuve, où l'on avait invité, sur son désir, le traducteur de *Lucrèce*, l'austère Pongerville. Elle s'y trouvait, en même temps que Viollet-Leduc et son peintre Giraud. Toute la soirée se passa à chercher les moyens de faire raconter à l'honorable académicien les deux seules histoires de sa vie : une entrevue avec Louis XVIII et une entrevue avec Millevoye. On ne s'en souciait guère plus que d'une figue sèche ; mais il fallait séduire, il fallait s'annexer le vieux Pongerville, de manière à gagner sa voix pour Gautier. Une de plus ! Le succès en dépendait, peut-être. Tant d'habile diplomatie resta sans efficace. Théophile Gautier ne devait pas avoir son fauteuil au palais Mazarin.

Une figure encore, qui ne passait pas inaperçue dans ce cadre exceptionnel, c'était Mérimée. Il venait assez souvent, sur le tard de sa vie, se doutant bien qu'il rencontrerait là des antipathies marquées, mais sachant aussi qu'il y trouverait son ami Viollet-Leduc. Un moment, il avait entrevu l'espérance d'amener la

princesse à faire élection d'une villégiature hivernale sur cette Côte d'azur, où le forçait de se rendre, chaque an, le mauvais état de sa santé. Pour l'y résoudre, il lui avait apporté les dessins d'une villa, qu'il aurait aimé lui voir acheter, des gouaches tracées de sa main et qui ne donnèrent sans doute pas une idée assez enviable de la beauté du site ; car ces images lavées de couleurs criardes ne la décidèrent point. Il dut renoncer à la perspective de son agréable voisinage. Du moins savait-il qu'il ne perdait pas son temps à renouveler ses visites, rue de Courcelles. Il y distillait de l'esprit goutte à goutte. On l'écoutait ; on dégustait cet élixir. Mieux seyait de l'ouïr que de le regarder. Il avait la physionomie sans grâce, des traits gros, des sourcils broussailleux et l'encolure épaisse. Mais qui songeait à ces disgrâces, quand il causait ? Tout le monde ne goûtait pas ses airs sarcastiques, ni sa façon de ponctuer les traits et les finesses qu'il voulait bien détacher. Il était réfrigérant pour les spontanés, les sensitifs. Et son cynisme affecté, son dénigrement systématique de toute espèce d'illusions, par l'amertume sans doute d'avoir vu périr platement celles qu'il avait cachées au profond de son âme, ne lui conciliaient pas non plus ceux ni celles qui attendaient encore beaucoup de la vie. Mais il était Mérimée ; on n'échappait pas à l'artifice de cet esprit fort.

De tous les commensaux de la princesse, le plus curieusement suivi des yeux et de l'oreille était Sainte-Beuve. Ce médecin des esprits, qu'on aurait eu grand tort de prendre pour directeur de consciences, malgré le billet d'indulgence que lui décerne Jules Troubat, avait inauguré ses rapports avec les membres de la famille impériale en fréquentant la maison de la princesse Julie. Ou plutôt il allait du salon de celle-ci dans le salon de la princesse Mathilde, quand il n'était pas en visite, au Palais-Royal, chez le prince Jérôme, autant, du moins, que le permettaient ses recueillements d'auteur occupé. Il lui était resté de ses relations spirituelles avec la fille de Lucien un piquant ressouvenir.

A quelques pas du Corps législatif, tous les ven-

dredis soirs, rue de Grenelle-Saint-Germain, en son hôtel, Julie Bonaparte, marquise Roccagiovini, groupait autour d'elle l'élite de la société étrangère et du monde parisien. Il y venait des écrivains, des artistes en renom qu'on retrouvait, rue de Courcelles, aux soirées de Mathilde. Elle ne se bornait point à recevoir des penseurs comme Renan, des fantaisistes comme Barbey-d'Aurévilly. Elle-même ne dédaignait pas de confier au papier les échos de son âme. Des réflexions morales, des pensées, des boutades, s'étaient fixées sous sa plume, qu'elle avait fait parvenir à Sainte-Beuve, en exprimant le désir que l'éminent critique voulût bien en juger et lui en dire son avis. Mais, distraite par ses préoccupations d'auteur à sa toilette, l'aimable princesse avait commis une grosse faute, celle ne pas relire son album avant de l'envoyer. Et comme, avec le souci de s'acquitter de sa mission conseillère, Sainte-Beuve en tournait les feuillets, il arriva que ses yeux tombèrent sur une appréciation plus princière qu'académique de son discours visant le Diocèse de la libre-pensée.

« Je m'étonne, disait à peu près Julie Bonaparte, que la princesse Mathilde reçoive un homme qui a si peu de religion. »

Elle ne disait pas que cela, mais y ajoutait des gentillesses de cet acabit :

« Mme de B... née de C... reçoit tous les jours de quatre à six heures. Elle a toute sorte de nouvelles, qu'elle débite, sans nommer les personnes de qui elle les tient, Voici ce qu'elle m'a raconté sur Sainte-Beuve : « Il mène, malgré son âge, une vie crapuleuse ; il vit avec trois femmes à la fois, qui sont à demeure chez lui. » Saint-Beuve m'a laissé des cartes, m'a écrit, mais il n'est jamais entré dans mon salon. Il est admiré comme écrivain, estimé comme critique ; quand il a parlé d'un livre, son jugement est accepté ; mais, comme considération personnelle, il n'en a pas. Il a fait des pieds et des mains pour entrer au Sénat, duquel, pourtant, il se moquait. — Il a écrit du mal des personnes qui lui avaient fait beaucoup de bien. Il passe pour très gourmand ; et, comme je l'ai dit plus haut, sa vie privée est très immo-

rale. — M. Sainte-Beuve n'a qu'un Dieu, le plaisir ; il n'a aucune conviction religieuse ; et, un jour, en parlant de l'homme du peuple, il disait : « L'homme sans éducation est une fleur des champs, tandis que je suis une fleur de serre. »

Rien moins qu'amusé de la surprise, Sainte-Beuve ne voulut pas rester sur cette impression. Sa fine plume était à portée de sa main. Il griffonna une maligne réponse qu'il retourna, en même temps que le carnet, à la marquise Roccagiovini.

Mais voici le texte de cette réponse. Il vaut d'être lu :

« Ce 16 juin 1868.

« Princesse,

« J'ai l'honneur de vous renvoyer les cahiers manuscrits, que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer. Le hasard est, quelquefois, malin et spirituel. Il l'a été, cette fois, vous en conviendrez vous-même, en me donnant l'occasion de lire, et par vos soins mêmes, princesse, certaine note me concernant et qui n'est pas due toute à Mme de B... Je serais tenté de vous en remercier. Cette circonstance me permet, en effet, de vous faire observer, princesse, que, si je ne suis jamais entré dans votre salon, ce n'est pas faute, assurément, d'y avoir été convié par vous. Ce n'est donc point à mon *peu de considération*, comme vous dites, que j'ai pu devoir de n'y être pas admis, mais à une discrétion de ma part et à un éloignement instinctif dont j'ai à me féliciter, aujourd'hui.

« Quant aux autres inculpations graves dont vous n'avez pas craint de salir votre plume, il en est qui se réfutent d'elles-mêmes. Comment se pourrait-il que j'eusse tout fait *des pieds et des mains* pour entrer au Sénat, quand je n'ai jamais fait d'article sur l'*Histoire de César*, n'imitant point en cela M. de M... (Mérimée) ?

« Quant aux convictions religieuses, vous-même, princesse, m'avez plus d'une fois mis sur ce sujet, lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer. Et je puis dire qu'à la crudité avec laquelle vous vous exprimiez, il n'eût tenu qu'à moi de vous juger beaucoup plus irreligieuse que je ne demanderais jamais à une femme de le paraître.

« Ma vie privée a un avantage, si elle a ses faiblesses,

elle est naturelle et au grand jour. Or, l'histoire des *trois femmes* à domicile est une légende vraiment herculéenne et dont je n'ai pas à me vanter. De tout temps, ç'a été faux, et archi faux, comme le savent tous les amis, qui m'ont visité, même en mes beaux jours.

« Ce qui me choque peut-être le plus dans ce passage si indigne de votre plume c'est le mot que vous me prêtez. Quoi ! j'aurais dit qu'un homme sans éducation est une *fleur des champs*, tandis que moi, *je suis une fleur de serre !* Non, non, croyez-le bien, princesse, je n'ai jamais pu dire ni penser qu'un homme fût une fleur. Je réserve ces images pour un sexe différent.

« Veuillez agréer, princesse, l'hommage définitif d'un respect qui n'aura plus lieu de s'exprimer.

« SAINTE-BEUVE. »

Mathilde n'avait point de tels scrupules à l'égard d'un sceptique, étant elle-même hardiment libre-penseuse. L'esprit de Sainte-Beuve lui était nécessaire comme le pain quotidien, et son immense mémoire, et sa parole expressive, et son intelligence unique de toutes les conceptions de l'esprit, de tous les détours de l'imagination et du cœur.

Il y avait bien dans son salon des ironistes comme Mérimée, des malintentionnés comme les Goncourt, qui ne pardonnaient pas au lundiste du *Moniteur* de n'avoir jamais écrit sur eux l'article tant espéré (1), des railleurs enfin passant le temps à éplucher le physique et le moral du grand écrivain, critiquant l'homme, ses

(1) Ils écrivaient, à la date du 22 mars 1869 :

« Continuellement nous allons chez Sainte-Beuve, qui, en dépit de son peu de goût pour notre roman est disposé à lui consacrer un article critique. Et, pendant une heure il nous tient sous une espèce de sermon rabâcheur et aigu tournant, par moments, à des accès d'une colère en enfance. »

Ailleurs, à propos de leur portrait du même Sainte-Beuve, qu'ils avaient en tous sens piqué, dardé, d'une pointe envenimée, ils se défendent d'avoir obéi à aucun petit et misérable sentiment, en le faisant si noir, si désavantageux, eux qui avaient plutôt à se louer qu'à se plaindre du critique; mais confessent que « tout bonnement » (quel adverbe, en la circonstance !), ils avaient été mordus par leur désir d'analystes, leur besoin de pousser à fond la psychologie d'une individualité très complexe, etc. Qu'eût-ce été donc s'ils avaient eu, en

faiblesses, ses manies, les affectations vestimentales, qui lui faisaient rechercher les couleurs claires, jeunettes, printanières, ses sensualités cachées, et les perfides habiletés de sa plume, tout enfin. Car on s'occupait continuellement de Sainte-Beuve, absent ou présent.

« Sainte-Beuve est malade, venait dire Mérimée ; il a autour de lui, comme s'il était valide, une grande quantité de femmes. »

« Quand j'entends Sainte-Beuve, remarquait, dans un autre instant, encore Jules de Goncourt, avec ses petites phrases courtes toucher à un mort, il me semble voir des fourmis envahir un cadavre ; il vous nettoie une gloire en dix minutes. »

« Sainte-Beuve, faisait observer un troisième, est toujours occupé de raisonner sur l'amour. Au fond, qu'aime-t-il ? Rien, si ce n'est les livres de sa bibliothèque et la vie commode. »

Et c'était le tour d'un quatrième, Frédéric Soulié, donnant à savourer aux écoutants cette aimable présentation :

« Oui, justement, il y a deux Sainte-Beuve : le Sainte-Beuve de sa chambre d'en haut, du cabinet de travail, de l'étude, de la pensée, de l'esprit ; et un tout autre Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve du rez-de-chaussée, le Sainte-Beuve dans sa salle à manger, sa famille, au milieu de la *manchote*, sa maîtresse, de Marie, sa cuisinière, et de ses deux bonnes, dans ce milieu bas ; Sainte-Beuve devenu un petit bourgeois fermé à tous les grands côtés de la vie d'en haut, une espèce de boutiquier en goguette, l'intellectuel rapetissé par les ragots, les rabâchages d'une bande de femmes. »

Et l'on brodait sur le panégyrique ; et l'on passait un bon moment, à Saint-Gratien, aux frais et dépens du

outre, contre un homme aussi malmené, des griefs personnels et des motifs de rancune!

Et Sainte-Beuve, qui, pourtant ne passa jamais pour un esprit crédule et ingénu, Sainte-Beuve, dans ses *Lettres à la princesse*, n'arrêtait pas de dire tout le bien imaginable des amis Goncourt, des chers, des excellents Goncourt!



LA PRINCESSE MATHILDE
(D'après le buste de Carpeaux.)

critique, retenu dans son ermitage de la rue Montparnasse par le feuilleton du lundi. La princesse écoutait, souriait, et n'en appréciait pas moins à son mérite le Montaigne du siècle et de son salon. Elle aussi se disait à part soi que si l'écrivain mettait le souverain bien à savourer les jouissances spirituelles, il était de chair et de sang comme « les petits saints » qui le dénigraient devant elle, et elle passait condamnation sur le reste. Elle ne l'en avait pas avec moins d'assurance rangé parmi les sages de la Grèce, dans la peinture à la plume qu'elle avait essayé de faire à sa ressemblance (1).

Elle songeait à lui gracieusement et sans cesse ; elle le comblait d'attentions, de prévenances ; et, pour se rappeler à ses yeux, remplissait sa petite maison de menus souvenirs et de présents aussi utiles qu'agréables (2).

Si fréquente était la communion de leurs pensées ! Quand il n'était pas à sa table, là, causant, anecdotant, il tournait à son intention, de loin, quelques-unes de ses délicieuses *Lettres à la princesse* effleurant des actualités brûlantes, procurant à Mathide un sensible plaisir en lui disant un peu de mal de l'impératrice, ou tenant en perfection son rôle de conseiller littéraire, dirigeant

(1) Voir en tête des *Indiscrétions et Souvenirs*, publiés par J. Troubat.

(2) « Je ne puis me retourner, dans ma chambrette d'étude, lui écrivait-il le 31 décembre 1862 sans y voir un autre don, une image, ni trop marcher dans mon petit chez moi, ni même m'y asseoir un peu doucement, sans m'apercevoir que j'ai affaire de tous côtés à des objets, — souvenirs de bonne grâce et d'ingénieuse indulgence. » Les *Lettres à la princesse* sont criblées de remerciements exprimés en détail, pour les surprises annuelles ou occasionnelles, qu'aimait à prodiguer la bonne princesse. C'était pour une écritoire-pendule (XXII), une belle et chaude couverture artistement ouvragée (XXIII), une grande aquarelle d'elle-même d'après un tableau de Chardin (LIX), une lampe somptueuse, qui, même sans être allumée éclairait le salon sombre, une petite table d'un merveilleux dessin turc ou persan, des boutons d'or pour le maître et les servantes (XCVII), un excellent fauteuil (CXL), un médaillon pour la petite cuisinière Marie, une bague pour la gouvernante du logis, une Mme Dufour (CLIII) ; — un magnifique tapis (CLXXXIV), et le reste dont nous n'avons pas connaissance.

Au XVIIIe siècle, Mme de Tencin, qui, par plaisanterie, envoyait à chacun de ses habitués gens de lettres, comme étrennes du nouvel an, deux aunes de velours pour se faire une culotte, n'y mettait pas tant de bonne grâce et de variété.

ses lectures, l'excitant à écrire et rectifiant, à l'occasion, les entorses de son style. Et, maintes fois, elle allait continuer la conversation, écrite ou parlée, chez lui, dans son abbaye de Thélème, simplement, en amie.

C'est dans un de ces bons moments d'effusion spirituelle que Sainte-Beuve peignit le portrait de Mathilde avec ses touches les plus raffinées et des délicatesses de pastelliste. Un éditeur anglais Gleaser, projetant de publier un volume sur la Famille Impériale, avait manifesté le désir d'en avoir des pages sous la signature de l'illustre écrivain. Sainte-Beuve tardait à lui donner satisfaction. Mais la princesse était venue dans sa campagne parisienne. Elle était allée poser chez Sainte-Beuve, comme l'eût fait une grande dame du XVIII[e] siècle devant La Tour ; il prenait des notes en la regardant, en l'excitant à causer ; il fixait une à une les nuances de son être moral avec la sûreté de vision, qui n'était qu'à cet anatomiste littéraire. Et, par représailles d'amitié, Mathilde avait, de mémoire et d'âme, esquissé le portrait du peintre.

De temps en temps, elle acceptait de dîner chez lui. On entendait dans la rue paisible, encore sans trottoirs, tout en villas et en jardins, le roulement d'une voiture : c'était celle du prince Jérôme ou de sa sœur Mathilde qu'on attendait, en compagnie de plusieurs invités. Le nombre en était restreint comme l'espace. On n'y avait jamais été plus de cinq à six, sans crainte d'étouffement. Mais Socrate eût trouvé sa maison assez grande, pour recevoir ceux-là ! D'ordinaire, Sainte-Beuve leur faisait, à l'un ou à l'autre, la politesse de les prier de désigner le choix des convives, à leur convenance (1). C'est ainsi qu'à l'occasion du fameux dîner du 10 avril 1868, dit

(1) Témoin cette lettre d'invitation, datée du 25 mai 1866 :

Princesse,

C'est donc à mercredi prochain ma fête. J'écris un mot à M. de Nieuwerkerke Je préviens aussi M. de Girardin, mais c'est à vous, princesse, qu'il appartient de l'inviter en forme. J'ai, hier, dit un mot à M. Giraud Le nombre six est atteint, le petit salon, heureux et comblé, me crie : *C'est assez !*

Je suis à vous, princesse, avec bien du respect et de l'attachement.

SAINTE-BEUVE.

du *Vendredi saint*, qui avait été demandé par le prince Napoléon, à la veille de son départ pour Prangins, furent inscrits sur la liste : Flaubert, Taine, Renan, Charles Robin, About, tous amis de Jérôme. En ces grandes circonstances on mettait tout en mouvement dans la petite maison. Et Sainte-Beuve, par une coquetterie qui lui était particulière, prenait le soin de répandre sur le parquet de sa chambre de travail de l'eau de Cologne, pour chasser l'odeur d'encre, disait-il. La petite cuisinière Marie faisait entrer ces hôtes illustres dans la salle à manger, où se dressait « comme le dîner monté d'un curé recevant son évêque ». Et la conversation commençait au potage. Je laisse à penser quelle elle pouvait être, avec des partenaires tels que ceux-là, et Nieuwerkerke, le docteur Veyne, le chirurgien Phillips — le casseur de pierres — comme se gratifiait lui-même ce grand opérateur de vessies malades, Giraud, Mme Espinasse, les Goncourt, dont l'esprit plus que les dents s'apprêtait à mordiller. Jérôme-Napoléon, qui témoignait à Sainte-Beuve une grande amitié, n'aimait nulle part, comme chez lui, à laisser déborder le trop plein de son intelligence. Quant à Mathilde elle arrivait toujours fort gaie, et comme si elle se fût promis de bien s'égayer dans une partie de garçon.

Tels avaient été les rapports de vive sympathie et de parfaite amitié entre l'écrivain Charles Sainte-Beuve et la princesse Mathilde. Mais, un jour, et tout à coup, cette belle entente s'était brisée à grand tapage. Les causes de la brouille furent exclusivement politiques. Depuis quelque temps la princesse voyait avec humeur Sainte-Beuve, recevoir dans l'intimité des ennemis irréconciliables de l'empire, tels que Scherer, Nefftzer, Hébrard. Sa contenance au Sénat, ses discours, ses tendances libérales de plus en plus déclarées, sa conversion à gauche, sa rupture en un mot avec le fond des idées napoléoniennes avaient révolté l'impérialiste de race qu'elle était. Un article publié dans le *Temps* précipita la crise. Il y eut une scène violente dans le cabinet de Saint-Beuve, où elle était accourue, en un état de surexcitation et de colère indescriptible ; des paroles

furent prononcées là et chez elle, des paroles tombant de sa bouche, très dures, sans l'être autant que voulurent bien les rapporter les Goncourt en leur récit fantaisiste. Il y eut des éclats indignés, et des récriminations d'ingratitude, et des mots d'amertume regrettables. Cet accès de fureur d'une amitié, qui se croyait trahie, eut son terme. Mathilde s'efforça de n'y plus songer. Sainte-Beuve demanda des consolations à la philosophie sur l'inconstance humaine.

Cependant, il souffrait dans son être physique et approchait de sa fin. La même année s'aggrava cruellement la maladie, qui le minait depuis des mois. Elle le sut, et se ressouvint de l'ami du passé qu'elle allait perdre irrévocablement. Oublieuse de ses griefs, fondés ou non, elle fit demander des nouvelles au dévoué secrétaire, confident et ami de Sainte-Beuve, Jules Troubat. Sur sa réponse toute médicale, inspirée et transmise par le docteur Veyne, elle écrivit. On vint apporter à Sainte-Beuve cette lettre où perçait un sentiment inquiet, ému. Il répondit. Sur son lit de mort, il dicta pour elle à Jules Zeller ses dernières lignes. Il mourut, réconcilié avec la princesse, le 13 octobre 1869.

* * *

Que nous sommes loin d'avoir épuisé la série des visages de connaissance dans le cercle en continuelle transformation de la princesse Mathilde !

Flaubert eut son couvert mis à la table des grands hommes. Il s'y montrait, fidèle à sa nature exubérante. Une après-midi il avait eu la pensée cordiale d'amener avec lui, pour le présenter à la princesse, son ami Louis Bouilhet. Quelle fâcheuse inspiration avait visité, ce jour-là, à son déjeuner, le poète normand ? Il ne s'était sûrement pas nourri des pétales de la rose. Tout un omnibus du Midi, remarquait un railleur, avait dû passer dans le voisinage. Et Nieuwerkerke était remonté, épouvanté, disant aux gens d'en haut : « Il y a en bas un poète qui sent l'ail ! » Quand Flaubert allait à Saint-Gratien, c'était pour huit à dix jours.

Méry y faisait des apparitions, très spirituel en ses histoires, très curieux à suivre en ses imaginations, moins attrayant à voir, avec la vulgarité de ses traits, sa barbe inculte, « ses yeux glaireux d'aveugle », comme le dépeignirent cruellement les Goncourt. Il connaissait, d'ancienne date, « la bonne hôtesse » et se plaisait à refaire, d'enthousiasme, le portrait de la fille de Jérôme adolescente, la beauté divinement ingénue de Mathilde, lorsqu'il l'avait aperçue, pour la première fois, chevauchant en amazone, à Florence, et n'ayant que quatorze ans !

Par échappées, c'était le tour d'Alfred Arago de ramasser l'attention, par sa verve un peu grosse, forçant à se taire les délicats, les incisifs. Il plaisantait, bouffonnait, poussait tout à la charge. Les causeurs étaient réduits à se taire. Ces soirs-là Mérimée gardait un silence boudeur et rentrait ses pointes.

Octave Feuillet en pleine mode, Alphonse Daudet en sa belle et productive jeunesse, Caro, étaient des coutumiers encore. Et il y avait des allants et des venants sans cesse, le moins possible d'hommes politiques, mais des intellectuels par séries, des peintres, le dimanche, entre le coucher du samedi et du lundi, des hommes de lettres, le mercredi. On réservait le jeudi à la famille, que représentaient, d'ordinaire, le comte et la comtesse Primoli ; et le reste du temps appartenait aux intimités choisies.

On parlait de toutes choses à sa table, de politique, par accident, et lorsqu'un événement actuel y rejetait forcément les esprits, de religion quelquefois, préférablement de littérature et d'art. Elle ne se contentait pas de donner le ton et d'imprimer le mouvement ; courageusement elle réclamait sa part du feu dans la bataille des mots.

En politique, comme en toutes choses, elle se prononçait par impulsion, par sentiment. Elle était femme et bien femme sous ce rapport. C'est ainsi qu'au moment de la guerre d'Orient, ses sympathies, ses relations de famille, ses attaches personnelles l'inclinant vers la Russie, elle ne pouvait pardonner à l'empereur l'alliance anglaise ; tout ce qui se faisait en Angleterre ou venait d'Angleterre lui paraissait *à priori* détestable.

Elle avait aussi cette particularité qu'elle détestait l'Autriche et n'aimait pas davantage Rome et les papistes. En réalité, les vues de la princesse Mathilde ne s'étendirent jamais très loin dans la zone politique. On peut le remarquer sans faire tort à sa mémoire : l'intelligence de son frère Jérôme lui était en cela de beaucoup supérieure.

Avait-elle, d'autre part, un corps de doctrines philosophiques solidement établi ? Il serait aventureux de s'en porter garant. Elle se préoccupait peu des questions religieuses. Mais personne ne prenait moins qu'elle la peine de cacher sa parfaite absence de sympathie pour le clergé. Devant ses hôtes ou ses gens de service, portes ouvertes ou portes fermées, elle daubait, comme elle l'entendait, sur les prêtres en général, le pape et le Sacré-Collège. En principe elle repoussait toute espèce de superstition, toute forme d'esclavage intellectuel. Ernest Renan, Sainte-Beuve et les causeurs à idées du café Magny auraient eu grand tort de se gêner ; elle était avec eux consentante lorsqu'ils lâchaient la bride à leur verve raisonneuse et sceptique.

Mais, artiste en personne, il lui agréait avant tout de ramener les discours sur son terrain de prédilection. Elle découvrait là encore plus d'élan que de vraie connaissance, plus de ferveur d'âme que de goût éprouvé. On s'en aperçut à la vente de sa galerie de tableaux, incomparable pour les œuvres anciennes, de valeur très mélangée, quant aux modernes (1). Elle admirait l'art italien du XVI[e] siècle, parce qu'elle fut élevée dans cette admiration, en Italie ; sur d'autres points, son horizon paraissait borné. Il y avait des côtés d'art, comme la gravure, qu'elle ignorait totalement. De grands talents lui demeurèrent incompris. Elle affectait

(1) Il y eut, dans cette vente, dont le total excéda un million, de grandes surprises. Un portrait d'homme de Perronneau que la princesse Mathilde n'avait pas payé plus de 120 francs, en 1865, quand le XVIII[e] siècle, était beaucoup moins en vogue, fut adjugé au comte de Camondo pour la somme de 110,000 francs. Des Porbus, des Reynolds, des Van-Dyck, provoquèrent des enchères dignes de leur gloire. En revanche, des tableaux modernes qu'elle avait grandement aimés tombèrent à une bassesse de prix incroyable.

d'accabler Eugène Delacroix de son complet dédain. C'était, suivant elle, un mauvais homme, un fou, qu'il aurait fallu interdire. Il ne lui restait aucune excuse de mérite devant ses yeux prévenus.

Pourtant, elle avait la passion sincère de l'art et des artistes. Les peintres les plus célèbres faisaient cercle autour d'elle. Elle avait mis comme une chaleur de propagande à faire partager son zèle esthétique à l'empereur, qui s'efforça d'y acquérir un vernis de compétence, à l'impératrice, qui maniait les pinceaux et aquarellisait un peu. La mode de la peinture avait pris, sous sa chaude impulsion, un air de mondanité des mieux vus :

« Chacun a son artiste, maintenant, écrivait-elle. Mon avoué a son peintre, lui aussi, et c'est Corot. »

Et c'était devenu, de par elle, un genre d'imitation des plus suivis. Chacune de ces grandes dames faisait montre de ses passe-temps artistiques, comme à présent elles se piquent de littérature, contant, versifiant, rimaillant. Au dehors, toutes les Hohenzollern dessinaient (j'en vis un album entier silhouettes, croquis, paysages). La princesse de Metternich, l'universelle ambassadrice, se distrayait à cela, quand elle en avait le loisir ; et la marquise de Contades, et, nous venons de le dire, l'impératrice.

L'idée que s'était formée Mathilde de ses propres aptitudes lui tenait fortement au cœur. On n'y touchait point devant elle à contre-sens, par maladresse ou par oubli, sans qu'elle ne montât aussitôt sur ses grands chevaux. Nieuwerkerke, tout le premier, en eut la preuve. Il lui reprochait de s'être compromise en exposant deux aquarelles. Allait-elle, à présent, elle trois fois princesse, risquer d'être confondue avec la vague corporation des artistes ? Là-dessus, elle s'emporta :

« Sachez, répondit-elle vivement, que je ne suis pas de ces gens qui sont plus glorieux d'une clef de chambellan cousue à leur derrière que d'une distinction accordée à un mérite réel ? »

La riposte était directe, car son cher ami Nieuwerkerke venait d'étrenner l'habit rouge de chambellan ; il était nommé de la veille.

Ses inclinations picturales influaient sur son langage, parce que volontiers elle prenait le ton artiste, sur sa manière de penser et d'écrire, paroe qu'elle tendait à y rechercher la note vive et colorée, et jusque sur sa manière de s'habiller parce qu'elle avait en cela aussi le sens du ton, de la nuance, et que c'était son goût d'avoir des robes de coloriste.

Le naturel, la spontanéité dans le geste et la parole, on ne saurait trop le redire, étaient l'expression même de son caractère. Elle y cueillait en causant d'heureuses fortunes sans les chercher. Les saillies de la princesse, avec les hasards de brusquerie, le mélange de fermeté virile et de délicatesse féminine, qui n'appartenaient qu'à elle, faisaient la joie de son cercle. Elle ne s'y laissait pas toujours conduire d'un égal abandon. Se sachant écoutée par des gens d'esprit, elle n'échappait pas à la tentation de vouloir être trop fine, comme une après-midi où, conversant des femmes du monde, elle glissait cette remarque subtile que beaucoup d'entre elles ont des voix selon l'étoffe de leurs robes, leur voix de soie, leur voix de velours... Ce qui avait paru naturellement fort bien observé. De même, comme elle se savait regardée autant qu'écoutée, elle posait au naturel d'une manière qui cessait de l'être.

Légères absences à peine sensibles chez la personne la moins affectée du monde, chez la maîtresse de maison la moins occupée de soi, la plus attentionnée à ceux qu'elle recevait comme la plus accessible qui pût être aux franchises de la conversation.

Partout où il y a des femmes, où seulement préside une femme, les conversations dérivent aisément du côté du sentiment et de l'amour. On théorisait d'abondance sur ces sujets-là chez la princesse Mathilde. Elle avait, en ces matières, la morale facile et condescendante, selon les cas ou les personnes. Quelqu'une de ses amies, que nous connaissons bien, était à la veille de s'engager à nouveau dans les liens d'hyménée ; c'était, en l'espece, une imprudence notoire ; elle y aventurait l'éclat de son nom, sa situation mondaine, sa fortune :



BARON ET BARONNE P. DE BOURGOING. — COMTE ET COMTESSE O. AGUADO

16.

« Vous *l*'aimez, lui écrivait Mathilde ; *il* est beau, *il* vous plaît ; gardez-le, mais ne l'épousez pas. »

On accordait à cette manière de voir, chez les abonnés de sa table. Il y avait là trop de romanciers, de poètes, de dilettantes de la vie agréable et facile pour qu'on n'y revînt pas souvent sur l'éternel féminin. Mérimée et Sainte-Beuve brillaient dans cet exercice, surtout l'épicurien Sainte-Beuve, qui parlait de l'amour en érudit et le pratiquait en bourgeois sensuel.

Quand on était entraîné sur cette piste, les anecdotes légères se mettaient bientôt de la partie. Une historiette du jour, autant que possible, une galante aventure fâcheusement ébruitée, ce qu'on disait et supposait. Viel-Castel avait toujours provision en poche de ces friandises. Un soir de janvier 1852, il était écouté, divulguant les véritables causes de la séparation de M. et de M[me] de Chaponay, — un procès, qui venait de se lever. Les oreilles s'égayaient au motif de cette singulière requête en justice. M[me] de Chaponay se plaignait de la brutalité de son mari, qui exigeait trop fréquemment l'accomplissement du devoir conjugal. Les avocats étaient convoqués pour plaider là-dessus, le vendredi suivant. Dans la société de la princesse un chacun voulait prendre l'avance sur les arguments à fournir pour et contre.

Ces discours menaçaient d'aller loin. Quoiqu'elle n'eût point l'oreille prude, il lui seyait, d'ordinaire, de marquer par un mot, un signe indicateur, la limite à garder. On me racontait qu'une fois elle s'était révoltée positivement d'une image trop vive et trop parlante, qu'avait osée Edmond About. Il avait dépassé la mesure des libertés permises. S'y croyait-il autorisé par une affection plus tendre, que lui aurait témoignée, autrefois, la princesse Mathilde ? Elle en fut d'autant plus irritée. Elle sonna.

« Faites avancer la voiture de M. Edmond About », commanda-t-elle.

Il se débitait là, comme ailleurs, toute sorte de bêtises sentimentales et de folies. Les Goncourt ont raconté, dans leur journal, l'un de ces propos de table. Ils étaient

allés, quelques-uns, déjeuner à Trianon avec la princesse. Sur la fin du repas, en humeur de provoquer des confidences, elle demanda à son voisin, puis à un autre, ce qu'il aimait le mieux avoir d'une femme comme souvenir. Et tous de préciser leur fétiche. L'un dit une lettre, l'autre une boucle de cheveux ; un plus ingénu dit une fleur ; Jules de Goncourt, plus positif, un enfant. On allait se récrier contre l'audacieux, lorsque Amaury-Duval, « avec le petit œil souriant et battant la chamade », qui lui était particulier en parlant d'amour, revint au sérieux de la question. Ce qu'il avait toujours aimé et désiré d'une femme, c'était le gant, l'empreinte et le moule de sa main, la chose qui dessine ses doigts :

« Vous ne savez pas, ajoutait-il, ce que c'est que de demander, en dînant, son gant à une femme, qui vous le refuse... Puis, une heure après, vous la voyez au piano ; elle ôte ses gants pour jouer quelque chose, vous restez l'œil fixé sur ses gants. Alors, elle se lève et les laisse tous les deux... Vous ne voulez pas les prendre... et puis une paire de gants n'est pas un gant... On va s'en aller... la femme revient et n'en prend qu'un... Alors, à ce signe qu'elle vous le donne, vous êtes heureux, heureux ! »

Il larmoyait un peu, disant cela, le nez dans son assiette, ému d'une pointe de vin et d'idéale tendresse, pendant que les auditeurs souriaient à ses effusions, d'un pétrarquisme inattendu !

On ne nageait pas toujours dans ce bleu. Des questions se posaient, plus rapprochées du réel. Encore en déjeunant, cette fois à Saint-Gratien, on prononçait qu'à un certain âge il fallait bien se résoudre à abdiquer et faire son deuil des plaisirs réservés à la jeunesse. Et ceux qui ne se sentaient pas arrivés au terme fatal d'approuver. Mais les anciens, comme Giraud et Sainte-Beuve, les vétérans de la table, protestaient. Il y avait là une erreur de jugement manifeste. Et le critique s'était mis à développer, de sa voix onctueuse et zézayante, son thème favori :

« On ne devait point demander l'amour d'une femme jeune, mais la charité d'un tel amour, et faire en sorte,

n'étant ni beau ni jeune (c'était son cas), qu'elle vous tolère, au moins, et ne vous prenne point en haine. C'est là, oui, hélas ! tout ce qu'on peut demander.

— Mais, avez-vous jamais aimé réellement, monsieur Sainte-Beuve ?

« — Moi, princesse, écoutez-moi, j'ai dans la tête, je ne sais où, là ou là, une case que j'ai toujours peur de laisser trop ouvrir. Et mes travaux et tout ce que je fais, c'est pour la comprimer. Je l'ai bouchée, écrasée avec des livres, de façon à n'avoir pas le besoin de réfléchir, de n'être pas libre d'aller et de venir... Vous ne savez pas ce que c'est de sentir qu'on ne sera pas aimé, parce que c'est impossible, inavouable, comme on le disait tout à l'heure, parce qu'on est vieux et qu'on serait ridicule... parce qu'on est laid (1) !

« — Et vous, Giraud ?

« — Oh ! moi, princesse, répond celui-ci, un vieil incorrigible au verbe rabelaisien, que le sentiment ne tourmente guère, jamais un seul amour, toujours deux ou trois, au moins ; c'est le moyen d'être tranquille et de ne pas trembler sur la perte de l'un d'eux.

« — Mais alors, quelles femmes !

« — Des femmes possibles. »

Sainte-Beuve intervient ; il se porte à l'aide de son compagnon d'âge :

« — Vous ne savez pas cela, princesse, demandez à ces messieurs de Goncourt ; il y avait, au XVIII[e] siècle, des sociétés particulières, qui fournissaient ces femmes-là, des *sociétés du moment*.

« — Oui, répond Giraud, qu'a réconforté dans son dire le secours du critique ; oui, supposez des femmes qui descendraient de ces sociétés-là et qui, à première vue, dans le monde, se reconnaîtraient en s'abordant et se comprendraient d'un coup d'œil.

(1) J. de Goncourt, qui est le translateur de cette confession, en a peut-être bien altéré des détails dans la forme ; mais il sentait, pensait de la sorte le célibataire endurci, le théoricien impénitent, qu'importunait sans cesse, au milieu des plus sérieux travaux, *l'odor di femina*.

« — Tenez, s'écrie la princesse, vous me dégoûtez. Ah ! le saligaud ! »

Et, pour la remercier du compliment, notre courtisan s'agenouille, baise la main de Mathilde, qui la retire, et trouve en soi, l'examinant, la galanterie peu souhaitable.

En ces choses, elle avait des susceptibiliés d'âme particulières. Elle se plaignait des déceptions, que lui causaient certains de ses amis. Elle souffrait en son âme comme d'un froissement personnel de leurs faiblesses d'hommes, des imperfections matérielles de leur nature. Elle admirait en eux le talent reconnu, les belles conceptions d'art, les larges visées intellectuelles. Il lui était pénible de songer que, lorsqu'ils avaient enlevé l'habit de cérémonie dont ils se revêtaient dans leurs livres, ils se trahissaient dénués de principes, sans idéal, livrés à toutes sortes de petites passions médiocres, sans distinction de choix, vulgaires. Il n'était pas rare qu'en sortant de sa demeure aristocratique, tels de ses invités allassent user leurs gants à la Closerie des Lilas, au Château des Fleurs, ou en autres lieux de rendez-vous équivoques.

« Hier, consignaient les auteurs de *Germinie Lacerteux* dans leurs mémoires journaliers, nous étions dans le salon de la princesse Mathilde ; à présent, nous sommes dans un bal du peuple, à l'Elysée des Arts, boulevard Bourdon. Nous aimons ces contrastes. C'est la société vue à tous ses étages. »

Ils trouvaient à cela de bonnes raisons. Le plaisir était différent, moins raffiné, sans doute, mais n'avait-il point ses compensations artistiques ? N'était-ce pas la vraie rue, le brouhaha joyeux, la parisienne Gavarni ? Ils s'expliquaient, se défendaient. La princesse contestait ce point de vue. Il lui répugnait d'admettre que l'élite de ses amis allassent se galvauder, comme elle le disait, avec ces femmes. Et elle comprenait dans la même catégorie les aventurières de l'amour, les parvenues de la galanterie, les patriciennes du plaisir tarifé. Le peintre Hébert, qu'un des railleurs de sa maison avait surnommé « le fumiste de l'idéal », faisait le por-

trait de l'une d'entre elles, et demandait à la princesse son opinion. Mais elle était indignée qu'un artiste de sa valeur travaillât pour une impure :

« — Une drôlesse comme ça protéger l'art ! Mais vous ne pouvez pas seulement mener chez elle votre mère voir ces peintures.

« — Voyons, princesse, ne faites pas vos yeux jaunes !

« — C'est que pour moi c'est bien simple, ces questions-là. Vous pouvez faire tout pour ces dames, quand c'est gratis, mais, du moment qu'il y a de l'argent !... »

Et, cherchant quelqu'un qui fût de son avis :

« Est-ce que vous ne pensez pas comme moi ? demande-t-elle à Frédéric Soulié.

— Mais non, pas du tout. Je soutiens que le peintre des madones, que le divin Raphaël, lui comme les autres, aurait travaillé pour n'importe quelle femme de son temps. D'ailleurs, il ne faut pas me consulter là-dessus. Moi, je n'ai pas de principes. »

Cette réplique a jeté la princesse hors de soi. Elle quitte le salon, ayant à sortir en ville, et dit en s'en allant :

« — Vraiment, messieurs, avec vos indulgences, si je revenais au monde, vous me feriez désirer d'être une femme à tempérament, une gueuse ! »

C'était un de ses regrets les plus vifs d'avoir à partager avec des créatures inférieures la société d'hommes tels que Taine, Renan, Sainte-Beuve, et qu'elles lui dérobassent à elle de leur temps, de leur esprit, de leur personnelle valeur.

Mathilde s'attacha par sa bonté enjouée et par le charme familier de son esprit beaucoup d'amis intellectuels. Il lui en fut attribué de plus chers : M. de Pienne, le comte d'Ayguesvives, Nieuwerkerke, Chaplin, ou d'autres, qui restèrent dans le vague, quant au degré de faveur où les haussa « la bonne Princesse ».

Nieuverkerke était de tous ceux-là l'ami de cœur le plus authentique. Il descendait en ligne directe de la race Juan. Dans les âmes féminines, on le vit exercer

bien des ravages. Il se laissait plaindre doucement d'être « la proie des femmes ». L'affection vive de la princesse avait grandement aidé à sa fortune exceptionnelle. Une haute situation administrative, de larges émoluments et les rentes de plaisir que lui procurait le caprice épars des plus belles et des plus enviées, c'était son lot dans la vie (1).

Avec la nature très en dehors qu'on lui connaissait, la princesse Mathilde voilait peu les témoignages de ses préférences ou les élans de ses sentiments passionnés. On feignait, dans son entourage, des airs de mystère sur une liaison qui n'en était un pour personne. Des deux parts se trahissait une imprudente sérénité, prêtant forcément aux commentaires. C'est dire qu'on ne s'en privait point. Il y eut des parties de voyage à Dieppe, sous des apparences de double incognito mal gardé, qui firent courir les propos des gens oisifs. L'empereur en avait marqué du déplaisir ; certains espéraient y voir déjà les symptômes d'une prochaine disgrâce pour Nieuverkerke et la chance d'une succession à la surintendance des beaux-arts. Lui, confiant en sa chance coutumière, sûr du présent et de l'avenir, ne s'en affectait pas le moins du monde. Il vint habiter ostensiblement le pavillon de Breteuil, avec son valet de chambre, et en y installant, en outre, ses chevaux et ses gens d'écurie. De nouveau s'étaient ravivées les médisances. Le 1er juillet 1853, la princesse lui avait fait tenir ce billet, le pressant d'accourir :

« Vous avez votre appartement dans mon pavillon ; venez-y le plus souvent possible. »

Il n'avait fait que souscrire à l'invitation, sans se soucier de ce qu'en pourraient dire les bavards, les envieux, les jaloux. Les observations des uns et les malignités des autres allaient leur train. Nieuverkerke se conduisait, prétendait-on, avec une imprudence rare. Il en usait en maître dans la maison ; il bravait tout. Ne l'avait-on pas vu se promener à Saint-Cloud, jusque sous les yeux de l'empereur, avec la princesse, négligemment,

(1) V. Frédéric Loliée, *la Séduction*, 201-203.

en veste de toile ? Il entrait et venait dans le salon, en possesseur, en mari, sans son chapeau. N'était-ce pas assez de preuves de ce qui existait et que la princesse ne dissimulait en aucune occasion ? On en paraissait très offusqué en haut lieu, et ceux du rez-de-chaussée s'en réjouissaient. L'empereur et l'impératrice avaient manifesté leur mécontentement. Les officiers de la maison impériale et les dames de l'impératrice reçurent le conseil de ne pas se présenter aux soirées de la princesse. Eugénie n'y était venue qu'une fois cette année-là. La duchesse d'Albe n'avait pas même envoyé une carte. Il n'y avait point à en douter. L'orage s'amassait et grondait. Il n'éclata pas, cependant. Nieuwerkerke continuait de sourire à son étoile, d'aimer distraitement la fille du roi Jérôme et de répondre du bout de la plume aux billets parfumés qu'il recevait, d'intervalle. Il n'en pouvait mais, il ne pouvait échapper vraiment à l'occasion qui s'offrait à lui si fréquente de tromper la princesse.

Un matin, en son appartement du Louvre, il tenait d'elle une lettre, qui n'était point passée par le secrétaire des commandements de Son Altesse, une lettre intime et douce ; et naïvement, il se mit à en lire des passages à Viel-Castel, le plus indiscret des confidents. Dans ces lignes affectueuses, elle lui exprimait avec une touchante sincérité les regrets d'une longue séparation, l'ennui de cette solitude de cœur dans laquelle elle se trouvait, au milieu de la Cour, le désir de retrouver le plus tôt possible son cher intérieur, ses habitudes, ses affections, et même les méchancetés de quelques-uns, ajoutait-elle en pensant à Viel-Castel et divers. Tout à coup, comme par un brusque rappel de mémoire, Nieuwerkerke interrompait sa lecture et, sonnant son domestique. « Priez, lui dit-il quand il fut venu, M. Moissenet d'écrire à Mlle Mignerot (1) que je l'at-

(1) Cette Mlle Mignerot était une belle personne, qui venait peindre avec beaucoup de ponctualité, dans les galeries du Louvre, où chacun s'arrêtait pour admirer, non ses toiles, mais elle-même. Par moments elle quittait son chevalet, parce qu'elle avait des conseils à quérir auprès de Nieuwerkerke, dans le seul à seul de son cabinet.

C'est dans ses appartements du Louvre que Nieuwerkerke donnait des soirées fort goûtées, où se retrouvaient en partie les habitués du

tends à midi. » Le serviteur s'était retiré avec un sourire entendu. Le secrétaire écrivit la lettre. On la porta, en grande urgence, à sa destinataire ; et la jeune beauté n'avait pas tardé à se mettre en route pour rejoindre, à midi moins quelques minutes, dans la chambre close et les rideaux fermés, M. le directeur général des Musées de France, intendant des Beaux-Arts, de la maison de l'empereur, membre de l'Institut. Laissons-les reposer ; dans deux ou trois heures, il aura bien le temps de répondre à la princesse. « Pauvre princesse ! » soupire ce bon apôtre de Viel-Castel.

Nieuwerkerke était trop gâté par le bonheur pour se croire coupable d'une ingratitude, même légère. N'aurait-il pas dû, ce jour-là, se trouver à Compiègne où l'attendait la belle Mme Agut, dont, l'année précédente, il avait exposé le médaillon ? Quelle sorte de constance pouvait-on attendre d'un homme si demandé ?

Mathilde éprouva, au cours de sa vie, une autre grande affection. Ce fut pour Chaplin, le graveur, une âme tendre et délicate, qui lui voua une gratitude profonde et un attachement sans bornes. Elle devait ressentir de sa perte une vraie douleur.

Pour tous ses amis de cœur ou de pure intellectualité, elle avait la vibration chaleureuse et l'entraînement dévoué. Cette amitié flexible s'accommodait aux goûts et aux manies mêmes des poètes, des artistes, des rêveurs, tous gens de complexion variable et difficile, qu'avait adoptés son affection. Elle avait des indulgences particulières, qu'elle savait exprimer de la manière la plus avenante. Un jour, en dînant, Jules de Goncourt, au milieu d'une discussion soulevée par la personnalité de Franck, philosophe libéral de doctrines, israélite de race, s'était exalté rageusement dans la critique. La princesse avait levé les épaules, en ajoutant qu'il ne fallait pas y faire attention, qu'il n'en était pas respon-

salon de la princesse. Le cadre n'était pas ordinaire. On déposait les paletots dans la galerie des Miniatures. On faisait de la musique dans le salon des Pastels... Soirées d'art, soirées sérieuses, ou qui commençaient, au moins, sous des aspects sérieux, quitte à finir sur des conversations d'hommes seuls, rien moins qu'édifiantes.



LA MARÉCHALE CANROBERT

sable, et qu'il fallait en imputer la faute à sa maladie de foie. Il s'en était susceptibilisé, naturellement, et, le lendemain, comme l'éloge de Franck était encore sur sa bouche, dans un de ces accès d'irritation fébrile dont il n'était pas le maître, il lui répliquait, devant les convives stupéfiés : « Eh bien, princesse, vous n'avez plus maintenant qu'à vous faire juive. » La parole avait à peine jailli qu'il eût voulu la reprendre, et le nerveux, l'impulsif qu'il était passait à une autre extrémité : un excès d'attendrissement. Les larmes tombèrent de ses yeux sur les mains de Mathilde, qui, gagnée par son émotion, l'entoura de ses bras et l'embrassa sur les deux joues en disant : « Mais comment donc ! Oui, je vous pardonne, vous savez bien que je vous aime. Moi aussi, depuis quelque temps, avec les choses qui se passent en politique, je me sens dans un état d'agitation et de fièvre. » Elle semblait épouser les nervosités aiguës de celui-ci. Auprès de Gautier, dont c'était le mal, elle adoptait « le sens exotique », parce qu'il fallait l'avoir avec cet homme, en continuelle nostalgie des pays où il n'était pas et des temps qu'il n'avait point vécus.

Elle déployait une ardeur combative, une chaleur étonnante à défendre la cause de ceux qui avaient su trouver le chemin de son cœur, très arrêtée là-dessus, n'admettant aucune raison, écartant toute manière de voir qui pût les diminuer dans son opinion, mais bataillant pour eux obstinément. « Tout pour ceux que l'on aime, rien pour ceux qui ne vous aiment pas », elle confirmait ses actes à cette devise, qui n'était pas la suprême expression de l'équité ni du détachement philosophique, mais qui la caractérisait en plein.

Elle y dénonçait des partis pris touchants. Dans les dernières années de l'Empire, on joua une pièce douteuse d'Emile de Girardin : *les Deux Sœurs*, dont le succès fut court et malheureux ; on en causa chez elle. Mathilde ne voulut jamais admettre que le public l'eût sifflée, mais soutenait mordicus que son cher Girardin venait d'emporter un beau succès. Et ce fut une bien autre affaire avec l'*Henriette Maréchal* des Goncourt. Elle

avait imposé le drame à la Comédie-Française et mis tout en mouvement pour qu'on lui fît un accueil de triomphe, ce qui ne l'empêcha pas de tomber par terre avec un bruit effroyable. La critique ne fut pas tendre. On avait tempêté terriblement à la première et aux suivantes. Elle avait reçu, au sujet de cette pièce ouvertement placée sous son patronage, des lettres toutes chargées de menaces. N'importe, le 5 décembre 1865, elle était rentrée chez elle, les gants déchirés et les mains brûlantes, à force d'avoir applaudi.

Cependant, les réunions brillantes et si suivies, qui entretenaient le prestige mondain de la cousine de l'empereur, se succédaient sans que rien fît prévoir qu'elles dussent cesser. Brusquement elles s'interrompirent. L'intermittence était fatale. Le souffle d'un violent orage avait éteint les flambeaux et dispersé les aimables convives.

Lorsque éclata la bourrasque de 1870, les amis de Mathilde, quelques-uns de ceux qu'elle avait, aux heures calmes et propices, comblés de ses prévenances délicates, purent lui attester la preuve que leur cœur ne s'était point détaché d'elle, dans ce moment critique. Ainsi Alexandre Dumas fils, dont elle avait gâté les filles, dès leur enfance, et qui lui garda toujours un profond attachement, s'était donné une peine infinie pour réunir les tableaux, les meubles d'art de la princesse et tenir hors des atteintes de la Commune incendiaire ces objets de prix.

Dans le mouvement de réaction violente, qui suivit la catastrophe et déchaîna tant de colères contre le régime déchu, Mathilde fut de tout le personnel impérial la plus épargnée. Elle n'y échappa pas entièrement. Des éclaboussures en rejaillirent sur elle, forcément. En 1870, on publiait à Bruxelles un pamphlet des plus injurieux contre celle qu'on surnommait « la Poppée » du dernier règne. Toutes sortes d'imputations y salissaient sa vie intime et ses mœurs. Il n'en résonna que de faibles échos. Avec son âme généreuse, sa nature franche et libre, Mathilde n'était justiciable d'aucune haine. Comment aurait-elle laissé de longues inimitiés dans ce

Paris, où elle avait toujours exercé un rôle d'intellectualité bienfaisante ?

Elle put rouvrir sa maison aux hôtes accoutumés. Laissée libre par l'amitié de Thiers de résider en France, elle avait abandonné la rue de Courcelles pour la rue de Berry. Dans cette nouvelle demeure, où tout était resté « second Empire », dans le grand salon de damas rouge, où les marbres de Canova rappelaient aux yeux, fidèlement, les effigies napoléoniennes, s'empressaient, comme en celle d'autrefois, des hommes de tous les partis. Elle n'avait pas changé, mais conservé intégralement l'esprit de large compréhension et de tolérance, qui a été le meilleur mérite de son caractère et faisait le charme de ses réceptions. Avec la fougue de ses sentiments, elle n'avait pas abdiqué son profond attachement pour la tradition de famille. On le savait, chez elle. Nul ne l'interrompait, quand elle revenait sur ses souvenirs lointains, et c'était une impression inoubliable, pour ceux qui l'entendirent parler de la mère de l'empereur, du roi Joseph, de Lucien Bonaparte, de la reine Hortense, du roi Louis de Hollande, dont elle s'entretenait tout aussi sûrement que si elle les eût quittés de la veille. Simple sur le reste, elle portait haut cette fierté de descendance. Je n'en veux citer qu'un trait, au courant de la plume. Le roi Oscar de Suède, à l'occasion d'un de ses passages à Paris, était venu lui rendre visite, en l'hôtel de la rue de Berry. Il s'inclina devant elle, et galamment :

— Je n'ai pas voulu, lui dit-il, traverser Paris sans vous apporter mon hommage.

— Je l'accepte comme une réparation, répondit Mathilde, songeant à la défection de Bernadotte.

Elle entendait bien ne pas mentir à l'héritage du sang. Elle le disait. Elle en avait donné des preuves qu'on n'avait pas oubliées. Lorsque Taine, d'une plume trop sincère, écrivit ses pages terriblement documentées sur le premier des Bonapartes, les dures pages qui mirent dans un tel émoi ses descendants, elle n'essaya point d'en rétorquer les arguments, à l'instar de son frère Napoléon ; mais elle rompit toute relation avec

l'auteur des *Origines*, et cette gloire littéraire fut enlevée à son salon. On sait de quelle manière sobre et tranchante Taine en fut averti. Elle avait envoyé sa carte à l'adresse du célèbre écrivain avec ces initiales au bas : *P. P. C.*, indiquant qu'à partir de ce jour leur amitié prenait un congé indéfini. Et la perte en fut regrettable beaucoup moins pour un esprit supérieur de la trempe de Taine que pour la princesse dilettante. On citait ce fait encore. Le fils d'un personnage connu sous le second Empire avait écrit, dans un journal de Paris, une série d'articles, qui firent sensation, où l'on présentait sous des couleurs fâcheuses les aventures de Napoléon III, à Londres, et les secrets de son existence de prétendant. Mathilde lui fit remettre par une personne amie un paquet de lettres. Celui qui avait composé ces articles put lire, au bas de la correspondance, le nom de son père. En des pages débordantes de reconnaissance et remplies de protestations de dévouement, celui-ci remerciait Louis-Napoléon, passé de l'exil sur le trône, de l'avoir, une fois, sauvé de la prison, et, une seconde fois, du suicide !... Elle était napoléonienne jusqu'au bout des ongles et s'en vantait. Par bonheur elle était autre et diverse. La légende de l'Aigle, et les abeilles et les violettes ne tenaient point hypnotisée d'une passion étroite et jalouse son âme d'artiste libérale. Sauf des cas d'hostilité ouverte, ou des crises passagères, des fâcheries soudaines et plus tard apaisées, comme elle en eut avec Sainte-Beuve, elle ne demandait compte à personne de ses tendances.

Il en fut, à la rue de Berry, comme il en avait été dans les salons de la rue de Courcelles. On y voyait se fondre, sous une délicate influence, les éléments les plus divers. A côté du corps diplomatique, des étrangers de marque, des altesses européennes en déplacement, voisinaient les grands noms de l'empire défunt et les titulaires des plus vieux lignages de l'ancienne monarchie ; puis, des députés du centre et de la gauche, des royalistes, des républicains et de jolies femmes sans cocarde. Aux vieux amis, aux fidèles dont le nombre, hélas ! dimi-

nuait avec le temps, s'adjoignaient de nouveaux venus non moins distingués par les mérites et par l'éducation.

Elle en était le lien et le centre, l'âme et la vie. Assise dans son vaste salon, somptueusement vêtue, le cou paré de son collier de perles historique, on la revoit en pensée, distribuant les bonnes grâces de son aménité et laissant à la verve animée de ses hôtes la plus franche circulation. Pendant un demi-siècle la princesse Mathilde conserva cette souveraineté charmante.

Dans ses dernières années, elle ne quittait guère plus son attrayante demeure de Saint-Gratien, qui fut, de tout temps, sa résidence préférée et son refuge pendant la belle saison. Elle y donna des fêtes exquises autant par la qualité de celle qui les organisait que par les attraits ou les mérites de celles et de ceux qui répondaient à son appel.

Quelques faiblesses et quelques étrangetés mises à part, d'inoubliables souvenirs resteront attachés à la mémoire de cette intelligente princesse, qui sut maintenir, autour d'elle, jusqu'à son dernier soupir, les plus belles traditions de l'esprit de société.





L'AMBASSADRICE AUX CHEVEUX D'OR

La Comtesse Le Hon

Un grand mariage et ses suites. — Étrange histoire et simple dénouement. — M. de Morny. — La comtesse Le Hon. — Retour en arrière : ses origines ; son arrivée à la Cour de France, comme ambassadrice. — Son portrait. — Quand elle entrait dans sa loge, à l'Opéra. — Toute une correspondance du duc Philippe d'Orléans. — Dans le monde et dans l'intimité. — Caractère de son salon. — Une lettre de Vatout. — Les belles années de la comtesse Le Hon, en son hôtel des Champs-Elysées.

C'était aux environs de septembre 1856. En de certains milieux, voués à l'indiscrétion professionnelle, de singuliers racontars, au sujet d'un événement d'ordre privé rendu public par la qualité des personnes. fortune non moins extraordinaire. Et l'on y mêlait le
On y mettait en cause un homme d'Etat du plus brillant relief, qu'un miraculeux concours de circonstances avait poussé à édifier, de ses propres mains, une — politiques, diplomatiques ou policiers, — circulaient nom d'une femme du monde, célèbre par sa beauté, par l'éclat de ses réceptions, par ses qualités rares d'esprit et de cœur, et que la chronique quotidienne n'oubliait jamais de porter en première ligne, parmi celles qui gouvernaient l'esprit de Paris. Un incident de lettres échangées, grossi de toutes les circonstances qu'il plaisait aux imaginations d'y ajouter, avait donné le vol à ces propos et commentaires.

Il s'agissait, quant au fond de l'histoire, du mariage bruyamment annoncé, de M. de Morny, lors ambassadeur extraordinaire de France près la Cour de Rus-

sie, et qui s'y était rendu avec une suite pompeuse, à l'occasion du couronnement du tsar Alexandre II... Des difficultés s'étaient produites, issues de causes tout intimes. Des réclamations avaient été formulées. Il avait fallu, disait-on, par ordre supérieur, prendre des mesures, intervenir.

On savait bien, en parlant d'épousailles, qu'avec ses goûts voyageurs le duc de Morny entama plus d'une fois de telles négociations, sans les conclure. Il faillit serrer les liens d'hyménée à Florence. Avant son départ, il était fortement parlé de son union avec une Américaine, plus tard devenue l'une des comtesses de Moltke ; puis encore avec une charmante jeune fille du faubourg Saint-Germain, M[lle] de Bondeville. On le crut, un moment, engagé du côté de l'Angleterre. Les bans allaient même être publiés, à Londres, lorsqu'on apprit qu'il venait de se fiancer avec une beauté russe.

Mais, cette fois, la chose était formelle.

Lui-même, haussant le ton au langage d'un chef d'Etat, qui croit indispensable au bonheur de ses peuples la réalisation de ses personnelles joies, lui-même l'avait annoncé d'une façon presque solennelle, dans ces premières lignes d'une lettre adressée à la comtesse Le Hon :

« Saint-Pétersbourg, 1856.

« Je me marie... L'empereur le veut et la France le désire. Pendant que j'étais au pouvoir, les rapports de police me disaient toujours : « Mariez-vous... Mariez-vous. J'espère, et le désire, que ma femme n'aura pas de meilleure amie que vous, et que vous ne perdrez pas l'habitude du chemin de Bade...

« MORNY. »

M. de Morny se maria donc, pour le bonheur de la France, comme il le croyait, et pour le sien. Il épousa une jeune et blonde princesse moscovite, aux yeux noirs, aux traits fins, à la tournure élégante, Sophie Troubetzkoï, demoiselle d'honneur de la tsarine, qu'il avait fascinée dans un bal d'ambassade, avec son



LA COMTESSE LE HON, AMBASSADRICE DE BELGIQUE
(D'après le tableau de Dubufe.)

18.

charme habituel, bien qu'il eût le double de son âge (1).

La nouvelle, aussitôt que connue, avait fait naître, dans l'âme de quelques grandes dames parisiennes, comme une vague impression de délaissement. Elle avait provoqué des revendications plus fondées, de la part de celle qui fut la providence des ambitions de Morny, à ses débuts, de celle qui put dire :

« — Je le pris sous-lieutenant, je le laisse ambassadeur. »

En l'associant à de larges combinaisons industrielles et financières, dont les siens et son mari assurèrent le développement et le succès, la comtesse Le Hon avait mis entre ses mains les éléments de puissance et d'autorité, qui furent les premiers facteurs de sa haute fortune politique. Elle y avait engagé, dis-je, plus que sa confiance, — ses biens aussi. Quelques millions étaient restés en route. Une mise au point s'imposait.

La protestation, que n'avait pu retenir la comtesse Le Hon, était revenue de Saint-Pétersbourg à Paris, par voies extradiplomatiques. M. de Morny avait fait partir un de ses courriers pour en remettre le texte directement à l'empereur.

De suite on en exagéra, outre mesure, le sens et la portée. Des serviteurs trop zélés prirent l'alarme. A les entendre, de graves révélations allaient surgir de cet incident. Des divulgations fâcheuses, à l'encontre des fauteurs du coup d'Etat, étaient imminentes, si l'on ne se mettait en garde aussitôt. Déjà, prétendait-on, des papiers dangereux étaient entre les mains des princes d'Orléans ; et d'autres allaient partir, qui menaçaient d'avoir un retentissement déplorable. Toutes ces suppositions bizarres avaient trouvé créance, aux Tuile-

(1) Il le faut dire aussi : elle n'avait aucune fortune. Cette descendante d'un des compagnons de Rurik, le héros national et fondateur de la monarchie russe, était toute prête, quand survint Morny, à épouser le premier grand seigneur, qui lui demanderait sa main. Tout alla, d'ailleurs, au mieux des intérêts comme du bonheur de Morny. L'empereur de Russie attribua une dotation importante, en faveur de son mariage avec l'ambassadeur de France, à la princesse Sophie Troubetzkoï.

nies. L'empereur avait jeté ces paroles à l'un de ses agents secrets :

« — Allez, agissez vite, et énergiquement. »

Francesco Piétri, qui régentait alors le domaine où gouverne, en 1906, M. Lépine, était entré dans une violente agitation, comme si l'on eût eu vent d'un complot contre la sûreté de l'Etat. Des imaginations ridicules avaient inspiré des décisions non moins extravagantes. Quelques hommes de police avaient fait irruption dans l'hôtel et pénétré dans les appartements de la comtesse Le Hon. D'une voix sombre, l'un d'eux, le spadassin corse Griscelli, avait exigé qu'on lui livrât, sans attendre, la mystérieuse cassette renfermant les pièces secrètes et redoutées. Elle avait remis à ces gens la fameuse boîte, qui ne contenait que des lettres et qu'on alla déposer, comme un précieux butin, dans le cabinet de Napoléon III. Griscelli, qui avait conduit cette merveilleuse expédition, reçut six mille francs de récompense. Tout rentra dans le calme. Tant de bruit s'était fait uniquement autour d'une question de comptabilité délicate et embrouillée, — où le ministre Rouher devait ramener l'ordre et la lumière, à la légitime satisfaction de la comtesse Le Hon (1).

L'empressement, le zèle qu'y déploya Rouher furent même si prononcés qu'il en résulta une rupture complète de l'ancien avocat de Riom et futur « vice-empereur » avec Morny ; et l'on sait quel grave préjudice causèrent les conséquences de cette brouille à la stabilité de l'Empire (2).

Il en fut encore parlé quelque temps, en vertu de ce

(1) Cette satisfaction fut-elle complète? La douce ambassadrice prétendait le contraire. On lui avait enlevé le produit de ses capitaux : On m'accorde trois millions, quand on m'en devrait six », disait-elle à Estancelin, qui m'a répété le mot.

(2) Remarquons-le en passant, Rouher, fut redevable de sa fortune politique au frère de Napoléon III, qui l'avait distingué, lorsqu'il n'était qu'un jeune avocat de province et l'avait poussé auprès du prince président.

Des médisants avançaient que cette chaleur manifestée dans la défense des intérêts de la comtesse Le Hon avait éveillé un vague sentiment de dépit dans l'âme de Mme Rouher, une femme très agréable, mais, par hasard, d'humeur jalouse.

privilège qu'avait le duc de Morny de passionner l'opinion sur tout ce qui concernait sa personne ou ses actes.

Mais que fut, elle-même, la comtesse Le Hon ? Quel avait été son rôle défini, quelle sa part de prestige dans l'espace de temps si bref, que représente la durée d'une existence humaine ?

Elle n'avait pas écrit et n'était point sortie des limites de la vie privée. Un moment, elle y pensa ; elle avait commencé à rédiger des notes, rappelant ce qu'elle avait observé ou ressenti, au plus haut étage de la fortune et de la considération mondaines ; puis, elle s'était interrompue, par un sentiment de modestie et de crainte en soi, qui lui donnait à douter de l'étendue de son esprit. A défaut de confidences intimes, contresignées de sa main, vont nous répondre, pour elle, des documents précis et rares.

Fille d'un riche banquier de Bruxelles, Mosselman, elle avait épousé, très jeune, le comte Charles-Aimé-Joseph Le Hon, l'un des fondateurs de la monarchie belge, et qui fut, pendant onze années, le représentant du roi Léopold I[er] auprès du gouvernement français (1). Les circonstances étaient critiques. Dans cette période mémorable, où tous les intérêts de l'Europe se trouvaient en lutte, la Belgique était au premier plan, comme arbitre de la paix ou de la guerre. Récemment, son ambassade, à Paris, avait apporté, avec elle, un présent royal. Cette couronne, offerte à un prince de la famille de France, le duc de Nemours l'avait refusée. A la possession de ce royaume il avait préféré l'assurance patriotique de ne point troubler, en l'acceptant, la paix de ses concitoyens.

La jeune comtesse Le Hon n'eut pas à reprendre, avec son mari, le chemin de Bruxelles. Un autre prétendant, agréé des puissances, le prince de Saxe-Cobourg, avait ceint le diadème dont n'avait pas voulu le duc de Nemours et confirmé le comte Le Hon dans

(1) Le Hon était le premier ambassadeur de Belgique, accrédité auprès d'une cour étrangère, à la suite de la formation du royaume

son poste de ministre plénipotentiaire. Elle avait son sort fixé, pour longtemps, dans la capitale française.

« — Que nous importe cette couronne étrangère, lui dit un prince, si vous nous restez ! »

Elle était arrivée fort à propos. Un roi sans prestige, une Cour sans courtisans, des salons sans éclat, sauf un ou deux, dans tout Paris... On cherchait, quand elle vint, si, de quelque part, ne se lèverait pas bientôt un astre nouveau, pour éclairer l'horizon maussade. La comtesse Le Hon fut cette étoile. Il ne lui fallut, exprime Arsène Houssaye, qu'un regard et un sourire pour entraîner les cœurs, et il ajoute, en son langage de poète :

« Elle enchaîna, dans ses cheveux blonds, les dieux et les hommes du jour. »

Elle était, en effet, très blonde et fort jolie, la séduisante femme, que l'une de ses chères amies, Mme Janvier de la Motte, et l'académicien Vatout appelaient, à tour de rôle et sans s'être concertés, en leurs lettres : « Mon Iris aux yeux bleus. »

Il m'a été permis de l'entrevoir, mieux que d'imagination pure, en contemplant longuement, chez la princesse Poniatowska, sa fille, un tableau superbe de Dubufe aîné, qui la représente en pied. C'est une rencontre assez rare qu'un portrait de femme, avec la fixité de son expression, avec ce sourire infatigable, qui ne s'adresse à personne, ces yeux toujours ouverts, qui vous suivent partout sans vous voir ; il est assez rare, dis-je, qu'une telle et passagère figure, immobilisée sur la toile, contente pleinement la pensée. Mais, quand le fluide lumineux s'y est répandu, pour en illuminer tous les traits, que l'impression est autre ! En l'admirant là si vraie, si rapprochée de nous, cette reine des soirées et des bals d'autrefois, je rendais grâce à l'art divin, qui peut ainsi maintenir dans la vie les êtres de beauté, que nous a ravis la mort. Son image traduit adorablement l'idéal féminin du jour, lorsque Dubufe préludait aux grâces un peu convenues de Winterhalter ; et, cependant, rien ne date : ni le costume, ni la pose, ni l'air du visage. Elle est debout, cambrée

avec une grâce attirante. Ses cheveux, tordus sur sa tête, laissent échapper des boucles légères ondulant sur les épaules. Toute la physionomie est animée d'une expression juvénile et caressante. Le sourire se joue dans ses prunelles, comme sur sa bouche, avivant les fossettes creusées dans la blancheur rose de ses joues et de son menton. C'est le charme, en un mot, dans la perfection du naturel.

Etant ainsi, on la regarda beaucoup. Lorsque Mme Le Hon entrait à l'Opéra, c'était, dans la salle, un grand remuement de têtes vers cette loge de face, qu'elle avait arrêtée, dès 1832, puis vers cette baignoire légendaire, où se pressèrent, autour d'elle, tant de personnages illustres. Au foyer, ceux qui paradaient dans le cortège du duc d'Orléans : le comte de Morny, le duc Decazes, le marquis de la Valette, le baron Thiers, — car il était baron, — Camille et Nestor Roqueplan, Saint-Marc Girardin et les jeunes doctrinaires en appétit d'avantages sociaux moins spéculatifs, erraient, empressés et flatteurs, sur sa trace.

Dès son apparition, elle avait arrêté le regard et touché le cœur du duc d'Orléans, le plus aimable et le plus aimé des princes de la maison régnante. C'était un rare esprit, une âme d'élite. S'il avait su conquérir une influence énorme sur l'armée, s'il jouissait, dans le pays, d'une extrême popularité, s'il était le Mécène et l'ami des artistes, il était bien aussi le favori des reines de salons. Des autographes, adressés de sa main à la belle ambassadrice, et qu'une heureuse fortune a portés sous nos yeux, vont nous permettre de suivre, en même temps que l'affection grandissante du prince, l'état d'estime où l'on tenait, en ces milieux aristocratiques, la comtesse Le Hon et l'attraction qu'elle exerçait.

Aussitôt qu'il se fut porté à sa rencontre, le duc d'Orléans, avec une courtoisie extrême et des égards parfaits, mit sa sollicitude à rechercher les suffrages de la gracieuse étrangère. Il ne manquait aucune occasion de lui marquer le prix qu'il attachait à son jugement, le

désir qu'il avait de connaître, préférablement à celle des autres, son opinion en toutes choses. Chacun et chacune, dans l'entourage familial du roi, qui, lui-même, s'était avisé de littérature et composa un opéra, cultivait une inclination, un goût artistique. D'Aumale devait mêler la plume à l'épée. Joinville et Nemours dessinaient. La princesse Marie sculptait dans le marbre des œuvres dignes de durée. L'héritier présomptif, « Mgr d'Orléans », s'adonnait à la peinture. Sans prétendre à aucune supériorité, dans ce genre, il ne lui était pas indifférent de recueillir, de bonne part, une approbation aimable, une louange spirituelle, un à-propos flatteur sur le point de ses tentatives d'art, de ses ébauches. Il ne s'en faisait pas accroire, quant au degré du talent ; il lui était sensible, toutefois, qu'on ne l'en jugeât pas dénué. Avec une modestie non feinte, mais qui ne demandait qu'à être encouragée, et avec une délicatesse respectueuse dans les termes, dont il ne se départit jamais, il incitait doucement la comtesse Le Hon à lui en donner l'assurance, certain jour qu'il lui envoyait une œuvrette de sa composition, enguirlandée de ce madrigal :

« Je m'empresse de profiter, madame, de votre gracieuse permission pour vous prier d'accepter ce croquis à l'aquarelle. Je réclame, en faveur de ma palette, toute l'indulgence dont nous avons, elle et moi, grand besoin; néanmoins, je me consolerai même de la critique d'un juge aussi sûr que vous, madame, si j'ai pu vous occuper, un instant, de celui qui saisit cette occasion de vous renouveler ses hommages.

« Ferdinand-Philippe d'Orléans. »

D'autres lettres du duc d'Orléans avaient pris le même chemin, avant celle-ci, qu'inspirèrent des circonstances moins frivoles. C'était au lendemain de l'attentat de Fieschi :

« Je suis très reconnaissant à votre cœur, madame, des sentiments qu'il nous a témoignés, lorsque vous avez appris l'horrible événement du boulevard du

Temple. J'ai reconnu ce cœur, bon et généreux, dans les accents d'indignation et de sympathie, qu'il a su rendre si bien. J'y réponds, comme toujours, par un attachement trop sincère pour que vous n'y comptiez pas entièrement et trop respectueux pour qu'il ne soit pas toujours agréé par vous.

« Philippe d'Orléans. »

L'attachement, dont parle le prince, n'en resta pas toujours à ce ton de cérémonie révérencieuse, à ce pur zèle un peu froid ; mais, en s'approfondissant davantage, il se nuança d'une expression plus directe, plus personnelle et je dirai plus tendre, comme dans ces lignes charmantes, qui ont, pour nous, l'intérêt de compléter le portrait de celle à qui elles furent adressées :

« Tuileries, dimanche matin.

« On a beaucoup parlé de vous, hier soir, au salon, et d'une manière qui a été bien douce à mon cœur ; car, parmi les nombreux interlocuteurs, il ne s'en est pas trouvé un seul ni une seule qui ait laissé échapper un blâme ni une parole amère envers vous. Je ne puis vous dire combien je jouissais de ce triomphe, que vous remportiez sur la médisance et sur l'esprit de critique de notre salon ; j'ai été vraiment heureux de voir que l'on vous ait rendu justice et que tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'élevé en vous ne reste pas inaperçu. Les sensations les plus vives sont en ceux que l'on aime ; ce sont leurs peines qu'on ressent encore plus profondément que les siennes propres ; ce sont aussi leurs plaisirs auxquels on prend une part plus grande qu'elles-mêmes. Aussi vous ne sauriez croire combien j'ai d'amour-propre pour vous.

« Ferdinand-Philippe d'Orléans.

Toute critique rendait les armes à la douceur des attraits, qui tempéraient de grâce ses airs de reine. Les femmes, sans trop de jalousie, lui résignaient l'empire

de la beauté, parce qu'elle était souverainement bonne et qu'il semblait naturel qu'une âme si tendre eût un charmant visage pour l'exprimer. Elle avait une grande raison d'être aimée et le secret le plus sûr pour endormir les passions envieuses : c'était son ardeur à seconder les désirs de ses amis. J'en vois les signes dans une foule de lettres la remerciant d'un service rendu ou la priant d'un service à rendre.

Elle joignait à tout ce qui plaît tout ce qui attire et tout ce qui touche. Dans l'intime, elle séduisait par la mutinerie du geste, la jolie inflexion de la voix, l'espièglerie de ses yeux rieurs. Car, visiblement, le rire de ses lèvres se reflétait dans le bleu de son regard caressant et animé. On ne résistait point à ce rayonnement sympathique ; et c'était un besoin, en sa présence, de le lui dire, sans qu'elle pût s'en défendre. Devisait-elle à table, voulait-elle conter quelque histoire? On l'interrompait, à chaque minute, pour revenir sur une attention dont elle était l'objet, pour insinuer à son adresse un compliment. Elle devait répéter plus d'une fois, avec une expression d'aimable impatience, ce : « Laissez-moi donc parler », qu'on connaissait si bien autour d'elle. Témoin ce passage d'une lettre débordante d'affection, que lui écrivait, sous une impression de souvenance heureuse et de regret, l'une de ses amies retirée, pendant les vacances d'été, dans une modeste campagne de Maine-et-Loire :

« Chère comtesse,

« Si j'étais là, près de vous, si je vous écoutais, un soir, comme je me sentirais réveillée ! On ne sait ce que vaut un plaisir et son vrai prix que lorsqu'on en est privé. Je vois votre sourire, vos yeux de gaieté, et j'entends vos : *Mais, laissez-moi donc parler !* Je voudrais bien vous interrompre et vous embrasser. Vous êtes trop aimable : le savez-vous ? On ne vous le dit pas assez. C'est avoir le charme suprême que de posséder, réunis, comme vous, l'esprit, le goût, le naturel.

« Adèle Perrot (Mme Janvier de la Motte). »



HORTENSE DE BEAUHARNAIS, FILLE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,
ÉPOUSE DE LOUIS BONAPARTE, ROI DE HOLLANDE, ET MÈRE DE NAPOLÉON III

19.

S'il est vrai que la beauté d'une femme s'épanouit sous les compliments des autres femmes, il est visible aussi qu'on ne lui en ménageait point les effets doux et rares.

Il fallait qu'on lui reconnût, en outre, du jugement, de la sagacité, puisque des hommes du plus sérieux mérite se complaisaient à lui faire part, soit en causant, soit en écrivant, de leurs idées, de leurs préoccupations. J'ai, sous les yeux, une liasse de missives développées, que lui envoyèrent des ministres de la Belgique, Van Praët, entre autres, et où ils ne craignaient point d'aborder, avec elle, ambassadrice, les questions épineuses du moment. Plus tard, de 1855 à 1856, c'est un diplomate, un futur ministre des Affaires étrangères, Thouvenel, qui, de Constantinople, la tient au courant des négociations engagées sur les affaires d'Orient. Et j'en laisse.

Je ne dirais point qu'elle ne préférât, en soi, des conversations moins austères, par exemple des lettres de femmes, comme celles de son amie, Mme Janvier, où l'esprit se joue avec le cœur. Encore s'intéressait-elle à ces choses avec assez d'intelligence et de raison pour en soutenir l'entretien.

De nature, elle avait le caractère facile, l'humeur enjouée. Et l'impression s'en rendait communicative, aux alentours. La gravité de Guizot daignait sourire chez elle. Thiers, au sortir des Assemblées, retrouvait, en sa compagnie, sa vivacité méridionale. Armand Bertin, le puissant directeur des *Débats*, qui forçait la volonté royale et faisait plier les ministères, se rendait, à sa voix, le plus amène des causeurs. Il ne dépendit pas d'elle qu'elle ne fît danser Victor de Broglie, sur le tard de la carrière du ministre, pair de France et membre de l'Académie. Ne lui écrivait-il pas, pour en décliner l'invitation, ces lignes où passe une légère inquiétude :

« Vous êtes trop bonne de n'avoir pas tout à fait oublié un pauvre solitaire, étranger, désormais, au monde, à ses plaisirs, et je voudrais qu'il me fût permis d'ajouter à ses affaires. Je serais, dans un bal, un

20

meuble déplacé et ridicule ; mais, si vous le permettez, j'irai vous remercier, dans un moment plus opportun, de votre obligeant souvenir.

« V. DE BROGLIE. »

Si elle invitait un peu beaucoup d'hommes politiques, elle avait su réserver, dans son salon, le coin des artistes, et aussi le coin des femmes, où Mmes Duchâtel, de Liadières, toutes les Laffitte, se repassaient le dé de la causerie assez joliment pour attirer, par là, les pas d'un Walewski ou d'un Morny. On y pouvait deviser aimablement, galamment. Elle s'y prêtait toute la première. N'avait-elle pas ses beaux esprits ? L'académicien Vatout, l'inévitable « Vatout », quand il ne madrigalisait pas chez Mme Dosne, courtisanait avec succès sur le tabouret de la comtesse Le Hon. Ses mots, sinon sa personne, qui n'avait rien de séduisant, l'avaient mis en situation de faveur dans la maison ; il y tranchait en amicale liberté, comme on peut en juger par ce bout de conversation épistolaire. La comtesse prenait les eaux à Vichy, dans la belle saison, et Vatout devait lui faire tenir des nouvelles :

« Paris, ce jeudi 3 août 1843, à bord de mon lit de douleur.

« Aimable et chère,

« Que vous êtes bonne d'avoir songé à moi, que vous êtes gentille de m'avoir écrit quatre jolies pages ! En vraie sœur de la charité, ou plutôt en ange que vous êtes, vous avez pitié du pauvre malade. Le ciel vous bénira !

« Je vais mieux, beaucoup mieux... Mais mon docteur n'est pas assez imprudent pour m'envoyer à Vichy. Il sait qu'il y a là certaine Naïade aux blonds cheveux, dont les yeux bleus, par leur douce flamme, détruiraient toute espèce de vertu et même la vertu des eaux. Je fais donc de la sagesse dans mon alcôve et le ciel m'est témoin (le ciel de mon lit) si je pense à autre

chose qu'à mériter ma liberté. Qu'en ferai-je ? Je devais faire un voyage en Egypte ; mais j'y renonce et, si Dieu et le roi le permettent, j'irai achever ma convalescence au château d'Eu (1). Le départ est fixé, je crois, à lundi. Je n'ai pas été à Neuilly depuis quinze jours, et je ne sais rien que par des *on-dit*.

« On dit que la princesse de Joinville est très jolie et que, pour les traits, elle rappelle, à la fois, la princesse Marie, et aussi un peu la marquise de Loulé. On dit qu'il est question d'une haute proposition de mariage... Mais... et puis mais... On dit que la duchesse de Nemours et sa beauté ont grand air en voyage... Vous voyez que je suis bien maigre en nouvelles. C'est l'imprévu qui m'engraisse sous ce rapport, et je suis cloué dans mon tonneau, où je n'ai ni la philosophie de Diogène, ni le courage de Régulus. Cependant, j'ai quelque chose de romain, c'est de manger couché, c'est de lire couché, c'est d'écrire couché. En vérité, le peuple-roi avait de singulières manies ; comme si le lit était fait pour autre chose que pour... dormir !... Vatry m'a raconté vos succès. Où n'en auriez-vous pas ? Un flatteur lisait, hier, à côté de moi, un volume de Cellamare, et j'ai souri au portrait de Mme d'Avernes, l'ange de la volupté...

« Adieu, charmante buveuse. Quand sortirez-vous des eaux, comme Vénus ?

« V. VATOUT. »

Le ton de la lettre est badin. Mais Vatout, ne l'oublions pas, était un peu le Voiture du salon de Mme Le Hon.

Ses compliments et ses pointes la changeaient des conversations empesées des diplomates.

J'aurais idée que M. de Montrond, dont les beaux jours en étaient à leur dernier quartier, dut faire acte

(1) Vatout avait ses grandes entrées aux Tuileries et au château d'Eu sous le gouvernement de Juillet. N'était-il pas de la famille? Un détail qui n'est pas connu de tout le monde : Vatout était un fils de Philippe-Egalité et, par conséquent, un frère de Louis-Philippe.

de présence, lui aussi, chez la comtesse Le Hon. Depuis le temps qu'il promenait de par le monde son humeur caustique et jouait au Chamfort, ayant prêté de l'esprit à Talleyrand lui-même, on recherchait en lui le diseur de bons mots, le conteur d'anecdotes, le voltairien acerbe, qui amusait les présents aux frais des absents. C'est lui qui, voyant des gens de la meilleure compagnie se quereller au point de se jeter des flambeaux à la tête, leur détachait gaiement : « Comme j'avais raison de dire que vous étiez bien ensemble ! » Ce M. de Montrond, dont la quiétude égoïste eût rendu jaloux un Fontenelle, attendait à dîner l'un de ses amis, M. de Sampaye, et celui-ci ne venait point, parce qu'il avait eu la malechance de mourir en chemin. On annonce à Montrond la fatale nouvelle. Il découpait un perdreau truffé. Aussitôt, il se lève de table, comme pour se livrer à un violent accès de désespoir, puis, se rassied : il mange à lui seul le délicat volatile. « C'est étrange, remarque-t-il, je croyais que cela m'aurait coupé l'appétit ! » Et l'on racontait, du personnage, bien des traits de la sorte, qui faisaient plus d'honneur à son esprit qu'à sa bonté d'âme.

Mme Le Hon eut autour d'elle des gens d'aussi belle humeur, et d'un cœur moins sec.

Dans les réunions à petit nombre excellent les qualités d'une maîtresse de maison. Mais la comtesse se fût sentie trop privée de s'en tenir aux lumières discrètes de la demi-intimité. C'était une grande metteuse en scène, ayant l'amour ingénieux du faste et du décor. En 1846, s'éleva, au rond-point des Champs-Elysées, le majestueux hôtel où s'écoulèrent ses années les plus radieuses. Artiste par goût — car elle peignait, sculptait, ou gravait des eaux-fortes — curieuse et inventive, pour son plaisir autant que portée, pour l'intérêt d'autrui, à produire des talents (1), elle en avait elle-même

(1) Elle protégea beaucoup Tennyre, le prédécesseur de Barbedienne. — Elle eut une belle galerie de tableaux. Une vente en fut faite, en 1859, dont quelques morceaux de choix, comme la *Sortie de l'école*, de Decamps, ou des peintures de Meissonier, qu'elle seconda beaucoup à ses débuts.

réglé chaque détail, suggéré les motifs de décoration et disposé tout l'aménagement intérieur. Rien dans son ameublement n'était en place, qu'elle ne l'eût dessiné, modelé ou remanié. « Je veux, disait-elle, que ce soit de telle façon », et elle précisait la chose ou fournissait le dessin. Cet art féminin, ce don qu'elle possédait de soumettre et de transformer, à son gré, les hasards de la richesse, d'animer d'une vision de grâce personnelle la froideur des marbres et la lumière inerte de l'or, l'un de ses hôtes, Arsène Houssaye, les célébra, en ces vers inconnus :

Votre palais, madame, est un riche poème,
Paradis idéal, que le Tasse lui-même
Eût choisi pour Armide en ses rêves de feu.

Ainsi qu'une autre grande dame de beaucoup d'esprit, la comtesse de Castellane, elle transformait, quand il lui plaisait, ses salons en théâtre. On y donnait la comédie devant un public, dont chaque unité représentait une aristocratie de race, de talent ou de beauté.

Les dîners qu'elle donnait, à jour fixe, le samedi, jouissaient d'une réputation notoire. Ils étaient fameux beaucoup plus par le luxe et l'élégance, qui présidaient à leur distribution que par le nombre de convives ; car il se limitait à quatorze et l'on n'excéda presque jamais ce chiffre d'invités (1). Mais chacun en parlait, au dehors. Il n'était guère de demeure aussi en vue que

(1) On y voyait, d'habitude, Morny, l'ambassadeur russe Kisselef, Estancelin, M. de Montguyon, d'Hobersart, Armand Bertin, Thiers, John Lemoinne, Vatout et le comte Léon de Laborde — le père de toute une lignée de femmes charmantes.

Je trouve, par hasard, de ce dernier personnage de l'Empire, membre de l'Institut, directeur du Musée des antiques au Louvre, plus tard directeur général des Archives, ce court billet, où il s'efforce de répondre spirituellement à une invitation de la comtesse :

« Du pain sec, et vous me comblerez de bonheur. Jugez un peu avec du melon et du dessert. Quant au cuisinier futur, je ne me permets aucune observation; j'ai trop d'intérêt à être bien avec cette haute puissance.

« A demain, chère madame.

« Votre dévoué serviteur,

DE LABORDE. »

celle-là et où l'on désirât davantage d'être introduit. Tout homme un peu marquant s'interrogeait avec une espèce d'anxiété sur le néant de sa gloire s'il n'avait pas acquis droit d'entrée dans l'hôtel « du rond-point ». Tout ce que Paris comptait de poitrines décorées voulait y paraître, y jeter sa lueur ou son reflet.

Elle était vraiment alors dans l'apogée de cette faveur mondaine, dont les retours sont inévitables.



II

Orléanisme et bonapartisme. — Après l'échauffourée de Strasbourg. — Une correspondance mystérieuse de la reine Hortense avec la jeune comtesse Le Hon. — Des détails inédits sur la princesse Mathilde. — Piquantes révélations. — Comment, sous le couvert et la feinte d'une sœur inconnue de Mme Le Hon, la reine Hortense trahissait ses inquiétudes au sujet de son fils inavoué : Morny. — Celui-ci chez la « belle ambassadrice », avant le 2 Décembre. — Etrange confiance. — Un mot de Mme Dosne. — Sous l'empire. — Déclin de la fortune de la comtesse Le Hon. — Ses dernières années.

Le salon de la comtesse Le Hon était nettement orléaniste. Il avait le caractère officieux, qui répondait à la situation officielle du mari et aux personnelles sympathies royalistes de tous deux. Les princes et les gouvernants de la monarchie de Juillet en avaient consacré la couleur par l'habitude, qu'ils avaient prise, d'y fréquenter assidûment. Néanmoins, la comtesse étant femme et faisant prévaloir, en cette qualité, les raisons du sentiment sur celles de la politique, elle entretint des relations et serra des attaches, qui eussent pu rendre suspect un esprit moins sûr que le sien. Elle ne les affichait pas ; elle s'enveloppait, en les cultivant, des voiles de la prudence et de la discrétion, mais ne s'en laissait point détourner. Dès les premiers temps où son affection s'éveilla sur l'avenir du jeune Morny, elle était en correspondance suivie avec la reine Hortense.

Les originaux de ces lettres de la reine Hortense, nous les avons en main. Ce n'est pas sans un émoi d'imagination facile à concevoir que je palpe ces feuillets jaunis où se laissa parler, sentir, vivre, une fille d'impératrice, mêlée, très jeune, à des splendeurs incomparables, puis rejetée dans les tristesses de l'exil et les soucis d'une

existence presque précaire, interrogeant, d'un œil anxieux, des levers d'aube qu'elle ne verra pas luire, pressentant peut-être, à travers les brouillards opaques murant l'horizon, des retours de fortune inouïs, de merveilleux lendemains ensoleillés. Sur le fond du tableau, qu'évoquent ses confidences plaintives ou inquiètes, se découvre la figure tragique de l'homme, qui connaîtra les plus brillantes et les plus sombres extrémités de la destinée humaine. Dans le secret des phrases alambiquées, par les détours des allusions vagues et, cependant, pressantes, une autre physionomie s'annonce, non moins étonnante, celle de Morny, fils caché d'une reine et frère inavoué d'un empereur, qu'une suite de circonstances extraordinaires poussera à reprendre sa place au premier rang, ainsi que par un droit héréditaire.

A première vue, les lettres d'Hortense à Mme Le Hon n'ont rien qui frappe et se distingue de l'ordinaire. Les caractères graphiques ont un aspect de banalité. Le papier sur lequel a couru cette écriture abondante et négligée est mince, sans élégance, dénué de tout signe capable d'en trahir l'origine. Mais c'est au fond des choses qu'on s'attache, c'est par là qu'on est retenu, car on y reçoit l'impression directe des événements, tracée d'une main que faisaient trembler, tour à tour, les émotions de la tendresse, de l'anxiété ou de la colère.

Pour la plupart, elles se rapportent aux années, qui s'écoulèrent entre 1835 et 1838. C'était la période trouble, aventureuse, de la carrière de prétendant de Louis-Napoléon ; le temps, en particulier, de la bizarre échauffourée de Strasbourg.

Peu de temps avant, accomplissant un voyage en Suisse, la blonde comtesse avait rendu visite à la reine Hortense et fait la connaissance de Louis-Napoléon : « Qui sait si nous nous reverrons ? » s'était-on dit en se quittant. Quelques jours plus tard, elle se trouvait à Berne, avec sa dame de compagnie. Dans l'hôtel où elle avait pris appartement, on eut le désagrément de s'apercevoir, au milieu de la nuit, que des voisins bruyants s'étaient


LE DUC DE MORNY

20.

installés, en la chambre voisine, allant, marchant, discutant, parlant fort. S'étaient-ils annoncés sous leurs véritables noms ? On pouvait en concevoir le doute. Elle n'en eut la certitude que plusieurs années ensuite. Fialin de Persigny, causant avec Mme Le Hon, l'amenait sur le chemin des souvenirs. « Vous rappelez-vous, lui disait-il, ces voisins incommodes, à Berne, qui, certaine nuit, troublèrent votre sommeil ? Eh bien, c'était le prince Louis et moi-même. Nous nous rendions à Strasbourg. »

De cette dernière équipée nous n'avons pas à refaire le récit. Tandis qu'elle allait à ses fins provisoires : la prison, l'exil, avant le trône, pour le fataliste agissant qui s'y était lancé, sa mère écrivait d'abondance à la comtesse Le Hon. Outre qu'elle lui portait une confiance sans bornes et un sincère attachement, elle n'ignorait point sa situation influente à la cour ; elle attendait beaucoup de son intervention auprès des ministres et du roi. Elle lui livrait toutes ses impressions du moment, comme elles se produisaient et se succédaient, de jour en jour : soucis personnels de sa propre vie, inquiétudes sur sa santé chancelante, anxiétés vives sur les agissements de son fils.

Cette correspondance, en ses façons extérieures, était enveloppée de beaucoup de précautions et de mystères. On l'adressait poste restante, sous des noms supposés, très bourgeois : une *Mme Adèle Michaut* ou une *Mme Catherine Loiset.* Encore avait-on trouvé quelque péril à la première forme de suscription ; car je vois, sur l'une de ces pages, en post-scriptum, une recommandation différente :

« Donnez-moi votre adresse à Paris, où je vous écrirai toujours comme pour une dame Catherine ; mais ce ne serait plus poste restante, ce qui paraît toujours louche... »

On y chercherait vainement le cachet de la châtelaine d'Arenemberg, et elle avait recommandé à la comtesse d'imiter son abstention.

— Votre petit cachet, lui dit-elle, est très bien ainsi, puisque rien n'est gravé dessus.

Elle signe d'une manière quelconque : *Adèle R...*,

ou d'un parafe illisible, ou d'un point, et c'est tout. Les personnes y sont désignées, de manière à ne pas s'y méprendre, par des détails qui parlent clair ; toutefois, on se garde de les qualifier nommément. Il est bon de se sentir instruit d'avance ou de posséder la clé de ces allusions, pour comprendre entièrement de qui et de quoi il retourne. Les titres d'alliance et de parenté répondent à des arrangements particuliers, convenus, entre la reine Hortense et l'ambassadrice, qu'elle n'appelle jamais : *ma chère comtesse* ni *ma chère amie*, mais bien : *ma chère nièce*, à la mode de Bretagne ou de Belgique. Expressément lui recommande-t-elle d'user de retour :

« Certainement, je suis votre amie sincère ; appelez-moi donc de ce nom. Cependant, je pense qu'il serait préférable, dans vos lettres, de mettre *ma tante* et de prévenir *votre sœur* (1) qu'elle ait à en écrire de même. C'est afin d'être à même de les conserver, les unes et les autres, et que, si jamais les vôtres passent sous des yeux etrangers, elles semblent bien émaner d'une *nièce* que j'aime tendrement. »

Sa préoccupation est si vive de ne point nuire à la tranquillité morale d'une si généreuse et si dévouée jeune amie !

« 31 décembre 1836.

« Pendant ces trois jours d'angoisse, j'ai pensé à vous, ma chère enfant, je me suis dit :

« — Elle a senti comme moi ; a-t-elle pu le cacher ? N'aura-t-elle pas montré trop d'intérêt en laissant voir son inquiétude ? »

Tant de circonspection, dans les formes, ne l'empêche pas de s'exprimer fort librement sur le compte de ceux et de celles qu'elle dénonce sans les nommer ; elle ne se sent que plus à son aise de dire, sous le voile, ce qu'elle a sur le cœur, au sujet des oncles de Louis-Napoléon,

(1) Nous verrons, plus loin, quelle était cette *sœur* prétendue.

par exemple, voire même de son mari à elle, le roi détrôné de Hollande :

« Croiriez-vous que les oncles, de peur, ont été indignes ? Aussi le mariage (1) est-il rompu. Des imbéciles, pour lesquels on aurait eu la sottise de se sacrifier ! Voilà quelle récompense on en recueille ; car c'étaient eux, en somme, qui auraient profité de la réussite de celui qu'ils blâment aujourd'hui. »

De temps en temps, la royale épistolière laisse tomber quelques réflexions attristées sur l'ingratitude du monde, sur ses illusions cruellement déçues par l'expérience :

« Je sens le besoin de fuir, aussi loin qu'il me serait possible, ce monde où je n'ai trouvé que des douleurs, tandis que je n'avais éprouvé que de doux sentiments pour lui. Car j'ai eu la faiblesse d'aimer jusqu'à mes ennemis, et ceux-là m'en ont bien punie.

« Là où je trouverai du calme et l'absence de calomnie, là, seulement, je me dirai contente. »

Mais le fond de sa correspondance est toujours la question irritante de la famille napoléonienne : les affections ne furent jamais très chaudes entre les Beauharnais et les Bonaparte. Tiraillements financiers, difficultés de règlements, arrérages tardifs, elle se plaint aussi de ces choses, et pour en faire retomber sur qui de droit, sur son mari surtout, le pauvre roi de Hollande, les responsabilités :

« 4 février 1837.

« Je ne sais encore l'arrivée (de Louis-Napoléon) que par les journaux, et je crains que ce soit un faux bruit. Son père ne donne signe de vie, mais c'est presque

(1) L'union projetée de la princesse Mathilde avec son cousin le prince Louis-Napoléon. V. les lettres de la reine Hortense sur ce sujet, dans l'étude concernant Mathilde Napoléon.

agir bien que de ne pas faire de mal. Comme on n'avait pas voulu me prévenir d'avance, on avait pris l'argent nécessaire chez le banquier, c'est-à-dire une somme sur laquelle on avait réellement des droits, puisqu'elle était le produit d'un bien vendu. Or, la première déclaration du père a été qu'il n'acquitterait jamais cette dette, et vous devinez qui a dû la payer à sa place. Ah ! les enfants qui n'ont pas de famille doivent, parfois, se féliciter. Je deviendrais saint-simonienne ! »

Entraînée par le besoin de répandre son âme, elle ne déguise aucune des préoccupations qui la traversent : personnels soucis, divisions de famille, jalousies, rivalités intestines entre les Bonaparte, perplexités profondes sur le sort réservé à celui de ses fils, qui s'est imposé d'être le continuateur et le seul dépositaire de la tradition napoléonienne, retours involontaires de sa pensée vers un autre fils, qu'on ne nomme point, parce qu'il fut désavoué dès sa naissance, mais qui réclame, pourtant, une place dans les fibres de son cœur. De celui qui s'appela tout simplement, d'abord, Demorny, puis, grâce à la séparation des syllabes, et avec l'aide propice de la particule : de Morny, en attendant l'adjonction, quand il aura richesse et puissance, des titres de comte, de duc, de celui-là elle ne parle pas en propres termes ; mais elle ne cesse d'y songer, et des allusions se répètent, dans ces pages, qui le visent d'une manière transparente.

Il y a un terrible papier, renfermant le secret, qui lui tient à cœur et dont la divulgation possible est l'objet continuel de sa crainte. Ce papier intéresse fort une autre personne, la *sœur* encore, la sœur inconnue, dont on parle toujours à mots couverts et qui n'est pas une parente, qui n'est pas une femme, mais un ami de la comtesse Le Hon, Morny lui-même :

« J'étais bien sûre que le *papier* n'avait pas été divulgué ; mais il n'en a pas moins été trouvé dans un portefeuille. Je ne l'avais donné que pour le cas où il y aurait eu danger ici, et on m'avait garanti la promesse

de ne s'en servir que dans cette conjoncture. J'ai la cer titude, comme on est loyal, qu'on ne m'aurait pas trompée. Je sais, en outre, qu'on a cherché toutes les lettres de moi à votre *sœur*. Les lui a-t-on rendues ? Il me semble qu'on a dû voir la vérité... Si l'on avait été près du succès, *on* n'aurait pas eu à s'en plaindre. »

Sa sollicitude, sur ce sujet n'est pas en repos. On a besoin de la rassurer à tout moment :

« Je vous ai écrit, il y a deux jours. Vous aurez mon opinion pour votre *sœur*. Je veux qu'elle se sente heureuse et, si son amour-propre a été souvent froissé, qu'elle s'élève au-dessus des opinions et en impose par là. Je sais bien qu'il faut, pour cela, de la fortune, parce qu'elle assure l'indépendance (1) : c'est à quoi il faut travailler... Je vous dirai, ma chère nièce, qu'une lettre reçue ici affirme que le père de votre *cousin* (Louis-Napoléon) tient à ce qu'on termine mes affaires à ma satisfaction ; mais je n'ose pas y croire... »

Et encore :

« Je ne veux pas que votre sœur dérange sa vie... Qu'elle se soigne, voilà tout... Que je la sache heureuse, autant qu'il est possible, voilà ce qu'il me faut. »

Puis, en post-scriptum :

« *Cette lettre est pour vous deux.* »

Est-ce assez d'en écrire ? Les sentiments qu'elle est obligée de comprimer dans les termes d'une correspondance indirecte n'auront pas à se contraindre, quand ils pourront s'exprimer de vive voix :

« 6 décembre 1836.

« Je compte aller en Angleterre, au printemps, je vous écrirai de là. Et, là seulement, je pourrai voir votre sœur Augustine (2) et lui dire adieu. »

On a prétendu que Louis-Napoléon et Morny ne se

(1) Ce détail, seul, suffirait à éclairer tout le mystère de la situation. Comment eût-il pu être question d'une Mosselman, — la famille de Mme Le Hon étant une des plus fortunées de la Belgique?

(2) Morny était prénommé *Auguste*.

rencontrèrent, pour la première fois, qu'après la proclamation de la République, lorsque le futur empereur vint poser sa candidature électorale à Paris. En réalité, depuis Strasbourg et Boulogne, l'homme qui était appelé à devenir l'esprit dirigeant du second Empire, Morny, n'avait pas perdu de vue Napoléon, son frère. Il se trouva avec lui en Ecosse. Et, sans se le dire peut-être, mais ne l'ignorant point, tous deux ne furent pas loin de se voir en même temps chez leur mère, dans la dernière année de la vie de la reine Hortense.

Les portions de correspondance concernant Morny ne s'arrêtent pas aux détails que nous venons de lire. On y effleure d'autres points infiniment délicats de légitimation, sur lesquels nous préférons glisser, mais qui prendraient une singulière clarté, si l'on en rapprochait les termes ambigus d'une déclaration autrement précise qu'on trouva dans les papiers de l'ancien ministre d'Etat (1). Emile Ollivier affirme que Morny n'avait jamais eu le dessein de revendiquer un rang dans la

(1) Il y traça nettement, de sa main, ces lignes définitives : « Je suis le dernier fils de la reine, pendant le mariage du roi Louis de Hollande, par conséquent, suivant la loi, très régulièrement prince Bonaparte, frère légitime de l'empereur actuel, et victime d'un crime, c'est-à-dire d'une suppression d'État. J'ai, pour établir mes droits — si j'étais homme à le faire — plus de preuves qu'il n'en faudrait : la notoriété, la ressemblance, des lettres de ma mère; enfin, une lettre de mon frère, qui le reconnaît. Bien que je sois, par principe, très peu disposé à m'en prévaloir, ce n'est pas une raison... » Et la plume s'était arrêtée sur ces points de suspension.

Mais voici une autre pièce capitale, relevée avec la plus scrupuleuse exactitude sur l'original (Registres de l'état civil de Paris, 3e arrondissement) : l'extrait de naissance du futur grand personnage d'Etat, duc de Morny :

« L'an mil huit cent onze, le vingt-deux octobre, à midi sonné, par devant nous, maire du IIIe arrondissement de Paris soussigné faisant fonction d'officier de l'état civil :

Est comparu le sieur Claude Martin Gardien, docteur en médecine et accoucheur, demeurant à Paris, rue Montmartre, n° 137, division du Mail, lequel nous a déclaré que le jour d'hier, à deux heures du matin, il est né chez lui un enfant du sexe masculin, qu'il nous présente et auquel il donne les prénoms Charles-Auguste-Louis-Joseph, lequel enfant est né de Louise-Émilie-Coralie Fleury, épouse du sieur Auguste-Jean-Hyacinthe Demorny, propriétaire à Saint-Domingue, demeurant à Villetaneuse, département de la Seine. Les dites présentations et déclarations faites en présence des sieurs Alexis-Charlemagne Lamy, cordonnier, âgé de 42 ans, demeurant à Paris, rue

famille impériale, en le dévoilant. Il n'usa pas de son droit ; il en eut l'idée, cependant, et des allusions, qui ne nous ont pas échappé, dans une des lettres de la reine Hortense à la comtesse Le Hon, indiquaient assez qu'il y fut encouragé par elle-même, d'une manière secrète et prudente.

Tel est, en effet, l'intérêt des lettres que nous venons de révéler ; elles jettent des lueurs inattendues sur des côtés de la vie, restés dans le vague, de ces personnages historiques.

Tant que Louis Bonaparte était demeuré silencieux à Arenemberg et au secret dans la prison de Ham, Morny n'avait pas laissé soupçonner qu'il pût être, quelque jour, un restaurateur d'empire. Il était au mieux avec les princes d'Orléans, et l'influence de la comtesse Le Hon en était, pour ainsi dire, le trait d'union. Car il sut toujours, dans le jeu de ses ambitions comme dans la recherche de ses intérêts, de ses plaisirs, habilement mettre les femmes de son côté. Tout en restant attaché d'âme et de cœur à la famille d'Orléans, qu'elle ne cessa jamais d'affectionner, dans l'exil comme sur le trône, la comtesse Le Hon, poussée par une inclination plus forte, suivait, d'un regard complaisant, les vues, les desseins de Morny, l'encourageait à les remplir et l'y aidait des moyens que procure la fortune. Ou, plutôt, ses sympathies s'entremêlaient, comme à son insu, dans la même et unique intention d'être utile. De même qu'elle avait voulu atténuer, sous la monarchie de Juillet, les rigueurs du pouvoir contre le prétendant bonapartiste, de même, sous la présidence et dans les premières années de l'Empire, devait-elle user de son ascendant pour suspendre des mesures de réaction contre les princes dépossédés.

Tout contre le somptueux hôtel de Mme Le Hon, aux

Buffaut, n° 25, ami, et de Joseph Manch, tailleur d'habits, âgé de 40 ans, demeurant à Paris, rue des Deux-Écus, n° 3, ami.

Lequel déclarant, et les témoins ont signé avec nous, après lecture faite.

(*Signé*) : Gardien, Lamy, Manch.

Cretté, *adjoint*.

Champs-Elysées (1), se blottissait un pavillon non moins célèbre et qu'on avait surnommé, par comparaison de ses proportions plus modestes avec celles du palais voisin, et par une intention facile à comprendre, de ce sobriquet trop connu : la *Niche à Fidèle*. C'est là que demeurait Morny. Il ne reste plus rien à connaître du coup d'Etat, tel qu'il l'avait prémédité, de concert avec Saint-Arnaud, Maupas et Fleury. On sait moins que le projet avait pris corps et s'était développé dans le salon de la comtesse Le Hon, lorsque Morny n'était encore qu'un demi-personnage politique, incertain de la route à prendre, ayant un pied dans l'orléanisme, et l'autre pied dans le bonapartisme. Là, son ambition et ses appétits s'étaient senti grandir. Là, s'étaient agités en son cerveau des espoirs audacieux et téméraires.

Qui s'en doutait, dans ce beau cercle orléaniste ?

Un épais bandeau recouvrait les yeux des politiques réputés les plus sagaces. La dictature ! qui songeait à cela, vraiment ? Si, par hasard, quelque augure importun en pronostiquait le noir présage, on se récriait, puis on riait de cette vaine menace.

« C'est dans ce milieu, précisément, me racontait le général Estancelin (à un demi-siècle de distance), qu'ayant porté là-dessus la conversation et laissant voir ma crainte d'un terrible réveil pour le lendemain, je m'entendis répondre par Mme Dosne, la belle-mère de Thiers :

« Monsieur Estancelin, il ne faut pas dire de ces choses : personne ne veut de dictature, pas *même de celle de mon gendre !* »

L'un des soirs qui précédèrent la fameuse journée, Morny était resté, jusqu'à deux heures du matin, dans le petit salon au premier étage, songeant, ironique, au moment de faire jeter par les fenêtres des gens qui étaient entrés par les portes ouvertes à deux battants.

La reine Hortense..., Morny..., Fleury..., Persigny,

(1) Il devint la propriété de Mme Sabatier d'Espeyran. Le député Archdeacon occupait, encore, en 1906, le pavillon voisin.



LA DUCHESSE DE MORNY

ces noms, ces influences, ces sympathies, ne pouvaient qu'imprimer une sensible évolution aux sentiments politiques de la comtesse Le Hon. Son salon se teinta d'impérialisme, c'est-à-dire qu'il prit la couleur d'une préférence individuelle. L'aspect fondamental n'en changea pas beaucoup, toutefois, tant qu'il continua d'occuper une place dans les cercles de la haute société. On continua d'y recevoir les amis politiques d'un autre bord. Des affections anciennes, restées au cœur de la comtesse Le Hon, ne s'en laissèrent pas arracher par les alternatives du succès. Durant les dix-huit années de la restauration bonapartiste, et longtemps après la disparition de ce régime, elle se fit un devoir d'entretenir des rapports fidèles avec la famille royale, dont le souverain se ralliait de façon si étroite à ceux de ses débuts triomphants dans le grand monde parisien.

Cependant, à travers ces vicissitudes de temps et de gouvernements, une grande brèche avait été faite dans sa fortune. On ne l'avait pas reconstituée sans brisures, après le relevé de comptes sensationnel dont nous parlions tout à l'heure. Les mines de la Vieille-Montagne avaient vu tarir leurs veines prodigues. Entre les doigts de la belle comtesse les brillants dividendes s'étaient écoulés comme une onde.

Il fallut, d'accord avec le comte Le Hon, — qui ne se sépara jamais d'elle, contrairement à ce qu'on a prétendu, en alléguant des intervalles d'absence plus ou moins prolongés du diplomate à Bruxelles (1), — il fallut vendre le palais qui avait été l'Olympe de sa souveraineté mondaine. Elle adopta de vivre les trois quarts de l'année en son château de Condé (2). Par échappées, elle reprenait possession de ce Paris, dont les fascina-

(1) Lorsque mourut le comte Le Hon, des témoignages de considération sympathique affluèrent chez elle. L'un des ministres de Belgique, Van Praët, écrivait à la comtesse, le 3 mai 1868 : « Bien souvent, en passant en revue les temps que nous avons connus, le roi disait : « Mon père m'a toujours répété que M. le comte Le Hon lui « avait rendu les plus grands services, à l'époque la plus difficile de « son règne. » Et il ajoutait : « Vous avez mille fois raison de le dire: « C'était le bon et beau temps. »

(2) Devenu la propriété du comte de Jarnac.

tions, si vaines qu'on le dise, sont toujours prêtes à ressaisir ceux et celles qui les goûtèrent. Il lui était resté, au fond de l'âme, quelque amère souvenance de l'autrefois. Des regrets passaient au travers de ses lettres ; elle s'y montrait, par instants, triste et désemparée, et, bien qu'elle se flattât d'avoir mis son cœur à la raison, elle ne pouvait s'empêcher d'en exprimer la plainte. C'est à l'une de celles-ci que répondait, sans doute, une jolie page épistolaire de Mme Janvier de La Motte (Adèle Perrot), trop sincère, trop réellement féminine, pour n'être pas tirée de l'ombre où nous l'avons découverte :

« Quand je pense que vous bénissez Dieu de votre indifférence ! Ne maudissez pas l'amour, mais les amoureux ! Je me figure, parfois, être jeune, et seule comme je suis dans cette vilaine chaumière. Croyez-vous que je connaîtrais l'ennui, si j'avais l'espérance d'y voir arriver le Préféré ? Combien je me moquerais que tout fût laid autour de moi ! J'aurais un cher visage qui réjouirait mes yeux. Et le charme serait là ! Il vaut mieux avoir aimé, alors même que c'est fini, qu'ignorer l'unique vrai bonheur de ce monde. L'isolement fait seul la vieillesse. Je m'y résigne, mais sans renier le dieu que j'ai adoré !

« Adèle PERROT (Mme JANVIER DE LA MOTTE). »

Entre deux déplacements, elle retrouvait des visages connus. Elle se reprenait à savourer les hommages qu'on lui avait tant prodigués. Puis, on lui promettait d'aller saluer le soleil couchant sur ses terres.

« — Je connais ces promesses-là, répondait-elle, un soir ; ce ne sont que des cartes de visite ; on ne vient jamais. Mais je suis très heureuse dans ma solitude ; car ce n'est que là, vraiment, que je me suis trouvée en face d'une femme que j'aime, et que je ne connaissais pas.

« — Oui, repartait son interlocuteur, homme d'esprit et poète ; et cette femme charmante, c'est vous !

« — Je n'avais jamais eu le temps, je ne dirai pas de

regarder ma figure, mais de descendre en moi-même. »

Le temps des grandes réceptions dans le cadre somptueux des Champs-Elysées était bien fini. Peu après le mariage de sa fille, devenue la princesse Louise Poniatowska, et qui s'était acquis, par ses qualités de personne et d'esprit, une brillante place à la Cour impériale, elle cessa d'aller dans le monde.

Le crépuscule avait continué de s'assombrir au-dessus de sa tête. Elle avait dû vendre aussi le château, où elle s'était fait une seconde existence plus calme, plus intime, et revenir, à Paris, pour s'y confiner dans l'amour des siens. En 1879, elle perdait son fils très chéri, le comte Léopold Le Hon. Ce lui fut, à elle-même, le coup de mort. L'année suivante, sa douleur cessait avec sa vie. Beaucoup de ceux, qu'avaient séparés les désaccords de la politique ou le simple émiettement des destinées humaines, se retrouvèrent, fidèles, à ses obsèques. On l'avait ensevelie dans les violettes, en cette saison voilée de brumes, où de premières éclaircies font croire au réveil prochain de la nature. Et, en effet, le soleil, perçant à travers les nues, vint jeter un rayon consolateur sur ce cercueil, qui renfermait, dit un témoin, « tant de lumière évanouie ».

Un Post-Scriptum.

Tout à l'heure parlaient à notre mémoire les révélations les plus précises — tirées des entrailles maternelles en quelque sorte, sur la naissance du duc de Morny, qui n'avait point, sans de bonnes raisons, adopté pour son écusson une fleur d'hortensia barrée.

Un autre fait et d'une terrible signification, celui-là, concernant les origines également troubles de son frère couronné : Louis-Napoléon. Je le reçus d'Alfred Mézières, qui l'entendit conter à la duchesse de Plaisance, en la ville d'Athènes, lorsque, fraîchement sorti de l'Ecole normale, il accomplissait le pèlerinage classique dans ces lieux privilégiés.

Belle-fille de l'ancien deuxième Consul, elle était de celui-ci grandement appréciée pour son intelligence

vive, dont les affinités étaient plus rares avec le caractère abrupt de son mari, le général Lebrun, un soldat, rien qu'un soldat. Il lui disait finement : « Vous et moi, nous nous rejoignons..... à travers Charles ! » Or, dans une de leurs fréquentes causeries, il lui confiait ce souvenir d'un voyage en Hollande.

Un après midi, Lebrun, duc de Plaisance et la duchesse se rendaient ensemble au château du roi Louis-Bonaparte. En arrivant au palais, ils considérèrent sous le péristyle une jeune femme pressant contre son sein un baby enveloppé de langes précieux. C'était le prince Louis, dans les bras de sa nourrice. Les visiteurs s'approchent, donnent à l'enfantelet une caresse, puis montent l'escalier. Au premier étage ils se séparent, le duc allant chez le souverain, la duchesse allant présenter ses devoirs à la souveraine.

Les premiers mots de Lebrun aussitôt qu'admis en la présence du roi sont pour le féliciter du gentil enfant qu'il venait de voir, et pour flatter aimablement l'amour-propre paternel : « Que dites-vous là ? répondit Louis d'un ton brusque. Mais ce n'est pas le mien. Il n'a jamais été à moi. Je sais très bien qu'il n'a pas une goutte du sang des Bonaparte dans les veines, mais comme il est le troisième, comme il n'a aucune chance de me succéder et parce qu'il ne régnera nulle part, je n'ai pas voulu faire de bruit, de scandale. Soyez seulement certain que celui-là n'est pas mon fils. »

Quel étrange imbroglio dans les origines de la restauration impérialiste ! Louis-Napoléon arrivant au faîte de la puissance humaine, par la grâce d'une naissance plus que douteuse, Morny, son frère inavoué, l'aidant à gravir les marches du trône et le suivant de près, tandis que bientôt, dans l'orbe de leur étonnante fortune, graviteront d'autres destinées exceptionnelles, celles du comte Walewski, — le véritable fils du grand homme, par droit de nature.



L'AMBASSADRICE DES PLAISIRS

Pauline de Metternich Sandor

Les deux faces d'un même portrait. — La jeune comtesse Pauline Sandor. — Son mariage avec le prince Richard de Metternich. — Arrivée à Paris. — Les réceptions de l'ambassade d'Autriche. — La princesse de Metternich, en dépit de Wagner, donne le ton à la cour et à la ville. — Des anecdotes. — Passion de grande dame pour les jeux du théâtre. — A Compiègne. — Fragments de lettres originales. — Les amis et les ennemis de Mme de Metternich. — Volée d'épigrammes. — Une attaque plus chaude. — Émotion au camp des princesses. — Un duel mouvementé. — Ce que fut, au vrai, le rôle de Mme de Metternich, à la cour de Napoléon. — Le dernier acte d'une brillante comédie. — Sur un nouveau théâtre. — La prépondérance de la princesse de Metternich, dans la société de Vienne.

Toute Viennoise de cœur et fervente patriote qu'elle se montrât, ce ne fut pas à tort qu'on la surnommait une « princesse parisienne », l'ambassadrice d'autrefois, la femme primesautière, qui, pendant dix à douze années, très en évidence, amusa, intéressa, charma de sa verve aiguisée ses amis de France, irrita les jaloux, effaroucha les timorés, étonna les uns, fâcha les autres, remplit du bruit de son nom et de l'éclat de ses fêtes les échos de la grande et de la petite presse; et qui, depuis lors, après un si long intervalle, n'a pas cessé d'agir, de correspondre, d'évoluer, entre les deux capitales, théâtres changeants de son originale destinée.

Il y a peu d'années — l'autographe est sous nos yeux — elle détachait, de sa haute et significative écriture, les lignes suivantes destinées à l'un des nôtres, aussi répandu dans le monde que connu dans les lettres :

« Vous savez combien les royautés de la mode sont passagères, et je dois vous assurer que celle que vous me prêtez n'existe plus, je crois, qu'à l'état de mythe et de vague souvenir. »

Je crois... dit-elle. Que la réticence est adroitement suspendue ! Et quel heureux correctif à l'expression de ce désabusement philosophique ! En réalité, nulle, entre les personnalités féminines, dont l'éclat éblouissait les yeux, à la Cour de Napoléon III, n'aura eu, ainsi que Mme de Metternich, le privilège de prolonger une telle et si fugitive royauté au delà des circonstances qui la firent naître. Elle n'eut point à subir, comme les étoiles passagères, qui scintillaient à côté d'elle, l'impression douloureuse et soudaine de l'effacement dans la nuit, de la dispersion ou du vide. Simplement, elle continua d'agir et de briller, au même rang, sous un autre ciel.

Emanée d'un père fantasque, un magnat hongrois, le comte Sandor, que ses folles audaces de cavalier et de chasseur avaient rendu fameux, elle avait gardé dans le sang et dans l'humeur un grain de son ardeur turbulente. « Le sang paternel, a-t-elle dit, parle très haut chez moi. »

La nature l'avait faite gaie. Tout enfant on la trouvait bien turbulente, la petite comtesse. Jeune fille on l'avait vue, par l'indépendance de ses manières et le sans-gêne de son esprit, ragaillardir l'atmosphère un peu froide du monde officiel, à la Cour impériale d'Autriche. On commençait à s'occuper d'elle, presque à l'imiter, dans ce clan d'aristocratie hautaine et dédaigneuse faisant cercle autour des archiduchesses, lorsqu'elle se maria avec le prince Richard de Metternich, fils de l'illustre diplomate, qui présida le Congrès de Vienne, et, presque aussitôt, elle partait avec lui pour la France, pour Paris, où il était envoyé, sur la foi de son nom, comme ambassadeur. Elle avait vingt-deux ans. Il n'en avait pas plus de trente.

C'était en 1860. On était revenu de l'émotion produite dans les cercles diplomatiques par la courte campagne. qui avait refoulé, non sans hésitation de la fortune, la

puissance autrichienne au delà du quadrilatère. A l'intérieur, des démonstrations de force, de richesse, de confiance, faisaient illusion sur l'état de présomption et d'incurie du gouvernement français en matière de politique étrangère. Elle arrivait, l'ambassadrice, au meilleur temps.

Déjà l'avaient précédée les indiscrétions des gazettes. On avait eu des informations préalables sur cette originalité de nature, cette crânerie particulière de façons, cette indépendance de propos et cette spontanéité de reparties, qui l'avaient rendue l'enfant gâtée de la Cour viennoise. Les interrogations et les suppositions allaient leur train. Comment serait-elle ? Quel costume allait-elle exposer à la première soirée d'Opéra ou de salle Ventadour, au balcon de sa loge ? Sans doute, elle ressemblerait à la plupart des princesses autrichiennes, élancées de taille, très froides, très réservées, et gardant, au coin des lèvres, le pli dédaigneux involontaire. Tels avaient pensé qu'elle aurait le nez de cette façon, les cheveux de cette nuance, et qu'elle se montrerait, au théâtre, en quelque majestueux costume de velours incarnat, allégé, dans sa lourde magnificence, de dentelles de Venise, et brodé au point d'Espagne. On allait le savoir... Un soir, à l'Opéra de la rue Le Peletier, le bruit a couru qu'elle vient d'entrer dans sa loge. L'attention des premières galeries s'est aussitôt détournée de la scène. Des chuchotements ont fait passer la nouvelle de place en place. Toutes les lorgnettes sont dirigées vers l'avant-scène, où elle s'est commodément et simplement installée. Mince, de taille moyenne, agréable à voir et, néanmoins, un peu déconcertante quant à l'expression des traits du visage, la première impression qu'elle cause est de surprise. La seconde est de sympathie. On n'a pas été long à s'apercevoir qu'elle pouvait être princesse authentique et marier, pourtant, le naturel à la distinction de commande.

Le lendemain, Paris, par la plume flatteuse d'un Jules Noriac, proclamait que la nouvelle ambassadrice était le charme, la grâce et l'esprit dans une même personne.

Elle avait conquis sa place d'une façon très délibérée.

Dès son arrivée, elle s'était rendu compte de l'esprit de la société où elle était appelée à vivre, dans un milieu de jeunesse, d'insouciance et de luxe, et elle s'y trouva comme chez elle. Elle laissa, comme on dit, galoper son naturel. Il faut prendre son bien où il se rencontre ; et, d'abord, elle se mit à l'unisson du ton qui régnait en ces lieux, pour l'entraîner bientôt à se régler sur elle, et en garder finalement la direction mondaine. On se lança à sa suite éperdument. Les élégances de sa mise, les particularités de son caractère et les mots, les reparties, les boutades, qui jaillissaient de ses lèvres, à chaque moment : rien ne passait inaperçu de ce qui était d'elle. Sur le boulevard, on connaissait, aussi bien que les équipages de l'empereur, le huit-ressorts attelé de quatre chevaux superbes de l'ambassadrice d'Autriche, et portant, sur les panonceaux, son écusson timbré d'une couronne princière. Son nom revenait quotidiennement sous la plume des chroniqueurs.

Le cachet de ses toilettes et leur diversité, ses façons désinvoltes et les nouveautés auxquelles elle attachait son nom, mille détails émanant d'une complexion de jeunesse un peu exaltée et tapageuse prêtaient à toutes les conversations.

Il était de notoriété qu'elle allait recréer les modes. Son influence rénovatrice dans le domaine léger des fanfreluches fut prompte et sensible. Elle avait déclaré la guerre à la cage triplement fermée et bataillé pour les robes courtes. Les costumes abrégés forcèrent l'entrée des bals et le coup d'œil en plut à beaucoup de gens. « A cette occasion, remarquait le malicieux Mérimée, j'ai vu un assez grand nombre de pieds charmants et de jarretières dans la valse. » Les circonstances étaient propices. Une révolution allait s'accomplir dans la hiérarchie des tailleurs et des modistes. Les couturiers commençaient à prendre le pas sur les grandes faiseuses. L'un d'entre eux, un Anglais nommé Worth, le fameux Worth, s'était établi pour son compte à Paris, en 1858. Mme de Metternich avait aussitôt dis-



LA PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH-SANDOR

22.

tingué cet habilleur hors ligne, qui sentait, interprétait, rectifiait la nature avec les dons et l'imagination d'un artiste. Au risque d'infliger un déplaisir à Aurélien Scholl, qui l'avait surnommé... jalousement « le faune de la toilette », parce que de ses mains d'homme il chiffonnait à son aise les corsages féminins et les alentours, elle l'adopta et l'imposa. Il était devenu, grâce à elle, l'autocrate du goût. Et les mondaines et toutes les dames, qui avaient le grand vol de l'élégance, se portaient également rue de la Paix, à son adresse.

Mme de Metternich avait des mérites plus personnels que d'avoir aidé de son initiative originale à la rénovation de l'esthétique féminine. Son esprit, on ne le discutait pas : il flambait à chaque mot. Le physique, en elle, prêtait davantage à la controverse. « Il n'y a pas que les bouteilles de Leyde, disait un railleur (1) ; il y a aussi Mme de Metternich. » Elle-même, très adroite à faire sa propre critique afin de prévenir celle des autres, se proclamait dénuée de toute beauté, espérant bien qu'avec sa physionomie parlante on ne la prendrait pas au mot. Un soir, chez la princesse Mathilde, elle abordait un célèbre écrivain de théâtre : « Vous êtes M. Sardou? — Oui, princesse. — Dites-moi, est-il vrai, que je ressemble si particulièrement à Mlle Delaporte (2) ? » C'était une actrice du Gymnase, qui avait la réputation d'être laide et spirituelle. « Il y a toujours des côtés de ressemblance entre deux femmes, avait répondu Sardou, si différentes qu'elles puissent être. Mais je n'en juge que sur les physionomies ; et c'est par là que je trouve des similitudes frappantes entre vous, princesse, et cette actrice : la jeunesse et l'esprit (3). » Entre femmes, on

(1) Hippolyte Briollet, dans le *Charivari*, fut l'inventeur de cette définition énigmatique.

(2) Théodore de Banville, en ses *Camées parisiens*, apercevait un rapport vague, fugitif, très vrai, pourtant, entre ces deux natures, où dominait la pensée, qui transfigure les traits.

(3) Puisque nous venons de nommer ensemble Mme de Metternich et Victorien Sardou, ouvrons encore une parenthèse, pour encadrer une autre anecdote, que je tiens comme la précédente de la bouche de

voyait davantage ; on remarquait que l'ovale du visage n'était pas la régularité même, que les lèvres étaient fortes et qu'il y aurait eu à reprendre à la « courbe imprévue » du nez. Il n'était qu'une opinion, en revanche, sur l'éclat de ses yeux noirs et pétillants, sur l'agrément d'une physionomie mobile à l'extrême, et l'on convenait, sans résistance, que la blondeur de la chevelure avait bien aussi son attrait. Finalement, on arrivait à dire, à force de bonne volonté, que l'ambassadrice pouvait passer, en somme, pour une jolie « blonde » ; et ce devait être le sentiment de Winterhalter, le peintre officiel des grâces du décaméron impérial, puisqu'il sut faire du charme à sa ressemblance.

« Lorsque la princesse de Metternich, rapporte un témoin du temps, entrait aux Tuileries, un soir de bal, très mince, maigre même, assez grande, avec ses épaules très découvertes, son front chargé de diamants, ses longues jupes traînantes, il était impossible d'avoir plus grand air. Elle avait cette allure aristocratique

l'illustre académicien. Sardou dînait chez la comtesse de Pourtalès. Mme de Metternich tenait le dé de la conversation pendant que se reposait à l'écouter le plus spirituel des causeurs. Elle en avait amené le sujet sur son beau-père, le grand Metternich, et rapportait cette historiette. On demandait, une fois, à Metternich en quelle circonstance Napoléon premier, avec lequel il eut tant occasion de conférer, lui avait donné l'impression du plus grand prestige, de la souveraineté la plus complète. On s'attendait à ce qu'il répondît : à Dresde, à Erfurt, quand il faisait venir de Paris « sa Comédie » pour amuser un cortège de princes et de rois. Mais non, ce n'avait pas été là. Ce fut, dit-il, au château de Compiègne, un matin, au retour d'une promenade en carrosses dans la forêt, où l'on s'était un peu attardé. On était rentré au château vers midi. En attendant, l'empereur s'entretenait avec ses hôtes, adossé à la cheminée comme il en avait l'habitude. Il y avait là quantité de personnages et des membres de sa famille. Cependant, il commençait à sentir l'aiguillon de la faim. Interrompant le discours commencé, il se tourne vers Murat : « Roi de Naples, allez donc voir pourquoi nous ne déjeunons pas. » Et le brillant Murat sort, va, s'informe. « Sire, le repas sera prêt dans quelques minutes, revient-il dire. Il y a eu un léger contretemps. » Napoléon reprend sa démonstration. Mais l'attente se prolonge. Il s'impatiente. Se tournant d'un autre côté :

« Roi de Hollande, dit-il, sachez donc si nous ne déjeunerons pas aujourd'hui ! » Et le prince de Metternich, accoutumé aux rigueurs de l'étiquette autrichienne, avait été frappé singulièrement de cette condition d'un empereur envoyant des rois à l'office pour commander qu'on hâtât le service de table.

inimitable, que donnent la naissance et le milieu dans lequel on a vécu. »

Toute la haute société parisienne, dès lors, affluait dans ses salons de la rue de Varennes. En s'y installant, le prince et la princesse de Metternich n'avaient eu qu'à reprendre des habitudes, anciennement accréditées à l'ambassade d'Autriche, d'abandon et de gaieté hospitalière. Les fêtes délicieuses de nuit et surtout les déjeuners dansants, qu'y avait donnés le comte Apponyi, sous la Restauration, n'étaient pas sortis des mémoires, dans le noble faubourg.

La conversation y fut, de nouveau, tres en faveur, et aussi la musique, Richard de Metternich étant, lui-même, ce prince diplomatique des valses, un virtuose. Les *lieder* des plus grands maîtres de la mélodie allemande, les valses de Strauss ou les grands airs d'opéras s'y mêlaient dans un harmonieux éclectisme. C'est là que fut arrêté, décidé, l'audacieux projet d'imposer Wagner aux Parisiens. La princesse avait pris l'avance d'un peu loin, lorsqu'elle fit ordonner par l'empereur la représentation, à l'Opéra, du *Tannhaüser*, — l'inoubliable première, tumultueuse comme une bataille, le fiasco héroïque où Mme de Metternich déploya tant de vaillantise pour enlever ses troupes, et une énergie si militante, que ses adversaires... en musique (et je vous donne à penser s'ils étaient nombreux, ce soir là !) disaient, sous sa loge : « Les Autrichiens cherchent, évidemment, leur revanche de Solférino. »

Quelle soirée ! Quelle aventure ! Quelle osée tentative, vingt ans avant l'heure psychologique !

Sur ses instances donc, l'empereur avait décidé que l'Opéra jouerait ce nébuleux *Tannhaüser :* la première eut lieu, en l'an de grâce 1861. Dans la chaleur prévoyante de son zèle, Mme de Metternich avait groupé autour d'elle tous ses amis. Je me trompe. Plus intelligemment elle les avait répandus dans la salle. C'étaient, entre les femmes, les comtesses de Pourtalès, Walewska, Lehon, les princesses de Sagan, Poniatowska, de Beauvau, Mme Erazzu, la belle Mexicaine ; parmi les hommes on reconnaissait les Rothschild, les Aguado,

les frères Lamberty, le marquis de Massa, d'Alton-Shée, Galliffet, Grammont-Caderousse et combien d'autres ! Dominant, de leur loge, tous ceux-là, l'empereur et l'impératrice étaient présents, s'efforçant en conscience d'avoir une opinion, de paraître intéressés à une musique, qui leur restait incomprise. Mais les yeux revenaient sans cesse vers Mme de Metternich, qui s'était chargée visiblement de conduire les bravos et les applaudissements. En effet, la partition est déployée devant elle sur le rebord de sa loge. Elle a l'éventail levé comme un bâton de commandement. Malheureusement on a débuté par rire dans la salle et rire un peu haut. Le sérieux ne reviendra plus. Les « caraïbes » sont déchaînés. L'indignation peinte sur les traits de la princesse, ses gestes courroucés, un mot qu'elle ne peut retenir, et qui siffle à travers la salle : *Imbéciles*, je crois, n'y peuvent rien. On a applaudi la marche, parce qu'il était impossible de n'être pas enlevé, soulevé malgré soi par cette page merveilleuse. Le reste va à la débandade. Et c'est un bruit, un tumulte inénarrable. Des loges à l'orchestre, de l'orchestre à l'amphithéâtre, des mots sont échangés et vibrent comme une volée de flèches. Et Dieu sait si l'on cause et si l'on jase ! Certains insinuent que la représentation du *Tannhaüser* fut une des conventions secrètes du traité de Villafranca, d'autres prétendent qu'on a envoyé Wagner aux Parisiens pour les forcer d'admirer Berlioz.

Le lendemain toute la presse fut mauvaise. On n'épargna que la marche, la critique voulant avoir l'air d'être impartiale. De colère la princesse décida qu'on ne jouerait chez elle, ce jour-là, que du Wagner. Accès d'humeur tout passager, et qui ne l'empêchait pas, en son éclectisme, de goûter, à leur moment, les muses folâtres d'Offenbach et d'Hervé, ni de se montrer sensible à la mélodie de Gounod.

On ne lui laissa pas le temps de pleurer cet échec. L'un des fidèles de son salon, homme d'esprit, Beyens imagina sur l'heure d'écrire, pour ombres chinoises et de faire représenter chez elle une plaisante parodie de l'ouvrage tombé. Le comte de Solms, qui avait des apti-

tudes de dessinateur, découpa en carton les charges des principaux personnages de cette fantasmagorie. Et ce fut un amusant coup d'œil. Avant le lever du rideau, une amie de la maison, en robe et bonnet d'ouvreuse, avait eu la joyeuse idée de distribuer gratuitement à chaque spectatrice un éventail à bon marché, pour le cas où ces dames hésiteraient à briser le leur par raison d'économie (1). On eut le tableau de chasse, où les sveltes lévriers étaient représentés par des bassets à jambes torses, et le dix-cors par un lapin craintif. On eut la transfiguration de la Wartburg devenue le Johannisberg, château célèbre et fameux vignoble appartenant au prince de Metternich. Et l'héroïque Tannhaüser, enfermé dans la cave, y vidait, en titubant, une bouteille de ce cru, tandis qu'une voix chantait dans la coulisse, sur l'air du *Bouton de rose :*

Dieu, quelle veste
Pour Wagner et son Vénusberg!
Noyons du moins leur sort funeste
A grands flots de Johannisberg
Sur cette veste!

De grands éclats de rire dissipèrent les derniers ressentiments de la princesse. Il ne fut plus de longtemps parlé du *Tannhaüser.*

Chacun le savait à l'ambassade et, au dehors, dans le grand nombre de ceux et de celles qui désiraient y participer, Mme de Metternich excellait à varier les plaisirs. Etre admis à ses *redoutes* était fort recherché. Les hommes y étaient reçus à visage découvert; les femmes s'y présentaient en domino, mais le capuchon devait se relever à l'entrée du premier salon, où se tenait la maîtresse du logis. Car elle n'ouvrait les portes de son chez soi que sur invitation personnelle. Elle recevait beaucoup de demandes, accueillait les unes, déclinait les autres, et se montrait, en résumé, passablement rigoureuse, ce qui lui attira des inimitiés cruelles. Une

(1) On racontait qu'à l'Opéra, aux premiers coups de sifflet, Mme de Metternich avait brisé de colère son éventail entre ses doigts crispés.

fois dans la place, on s'y sentait très à l'aise. Le grand charme de ses réceptions était que l'agrément des spectacles ou des auditions ne faisait qu'y alterner avec le jeu des spirituelles causeries. Elle s'y prodiguait. On se plaisait à répéter les saillies un peu hardies quelquefois, très fines souvent, que le hasard des idées, l'occasion, le ton de l'entretien, poussaient à jaillir de ses lèvres. Toute de premier mouvement, elle n'échappait point, non plus que d'autres, aux accès d'humeur dont un chacun se sent échauffé pour une maladresse, une contradiction, une importunité, une parole malsonnantes ; et le mot n'attendait pas d'en traduire l'impression. Tant pis où il tombait. Elle n'était pas la maîtresse d'arrêter ses répliques. Prompte aux bouillons de l'impatience, les sentiments de douceur, d'aménité, en souffraient quelquefois. Elle avait la riposte un peu soudaine et brusque.

Certain soir de grande réception, un étranger, un journaliste américain, qui, lui-même, m'en rapportait le détail en souriant, à quarante années de distance, piétinait, sans s'en apercevoir, la traîne superbement déroulée de sa robe de cour. Elle tourne la tête, et, d'un ton sec :

« Paysan ! » murmure-t-elle.

Huit jours après, dans une autre soirée officielle, l'assistance était serrée aux approches du buffet, où passaient les coupes du vin pétillant. Quelqu'un la heurte légèrement au coude, et des gouttes s'épanchent du verre sur l'étoffe soyeuse de son costume. Même geste rapide ; elle a reconnu le coupable.

« Ah ! reprend-elle, c'est encore mon paysan ! »

Une autre fois que, pendant un bal travesti, son ami Galliffet l'avait un peu trop harcelée, tracassée, elle s'en revancha vertement. Cet officier, qui avait été blessé d'un éclat d'obus, jouissait d'un congé de convalescence et l'employait gaîment. Il parcourait les salons, cette nuit-là, en costume d'apothicaire Louis XIV et portait avec une fierté martiale, suspendu à son ceinturon, l'instrument que Molière a légué au maréchal Lobau.

« Connais-tu cela, beau masque ? demandait-il à la princesse.

— Oui ! répondit-elle vivement : c'est le canon, qui a blessé ce pauvre Galliffet, en Crimée ! »

Elle eut des traits moins rudes. On en citerait à l'infini.

Les frivolités de la toilette, les programmes de ses fêtes et les plaisirs de la conversation ne remplissaient pas uniquement son temps et sa pensée. Mme de Metternich était née diplomate. Elle exerça une influence officieuse, qui ne fut pas indemne d'erreurs, comme dans l'affaire du Mexique, — car elle n'avait pas été la moins ardente à poursuivre la réalisation du rêve californien (1) — mais qui eût pu être salutaire sur d'autres points, si on l'eût écoutée davantage, par exemple en 1866, quand il était encore possible d'arrêter les empiètements de la Prusse. Une double guerre n'aurait pas éclaté, à quatre années de distance. On n'eût pas eu Sadowa et Sadowa n'eût pas amené Sedan. En général, on pouvait se dire que, dans la finesse renseignée dont l'ambassade d'Autriche donna des preuves, une bonne part revenait à la princesse de Metternich. Elle complétait, par une intelligente association, le rôle de son mari, qui la tenait en grande estime. Le prince soutenait son personnage d'une belle tenue extérieure. C'était l'ambassadeur accompli par l'esprit et les manières. Il perdait de vue, dans l'éblouissement trop rapide des fêtes mondaines, quelques-unes des nécessités d'observation et d'étude des hommes, qui s'imposent à l'état diplomatique. La politique ennuagée de Napoléon III avait des détours et des ombres, où ne pénétrait point son coup d'œil fugace, soit qu'il n'y prît pas garde, soit qu'il s'en rapportât à la finesse de perception de l'ambassadrice pour y voir clair. Ce n'est pas qu'elle en parût très occupée. Elle semblait avoir assez à faire, sous des airs étourdis, qui trompaient bien des gens, de mener sa partie de

(1) Elle entra fort avant aussi dans les idées de l'impératrice sur la question romaine. Or, nul n'ignore qu'Eugénie fut toujours une papaline opposante.

femme à la mode dans l'entourage habituel de l'impératrice. Son attention, toujours en éveil, n'aurait su trouver de masque plus ingénieux que cette feinte indifférence pour les mystères de la politique. Elle était de ceux-là, pourtant, qui pensaient, réfléchissaient. Mais il semblait qu'elle se fût dit que le plus pressé étant de s'amuser, le reste viendrait à son heure.

Le salon de la princesse de Metternich était le plus ouvert à la conversation libre qu'on connût à Paris. Elle entretenait, de son air d'indulgence distraite et de son encourageant sourire, le laisser-aller de ces causeries, l'excitait même de l'aiguillon, quand il risquait de languir. Chacun, alentour, disait son mot. Elle entendait et se souvenait, très égayée toujours, très prompte à passer d'un sujet à l'autre et se défendant bien de trahir, dans l'expression de son visage, cette manière réfléchie d'écouter, qui met les bavards en défiance. N'est-ce pas elle qui disait ce mot plein de sens et qu'on a tant cité :

« Il a l'air trop fin pour un ambassadeur ? »

Elle avait gagné, dès en arrivant, les sympathies les plus marquées du couple impérial. Eugénie goûtait l'animation séduisante de son esprit et s'entretenait familièrement avec elle, chaque fois que les circonstances officielles les réunissaient. Encore a-t-on exagéré la mesure de leur intimité. La princesse de Metternich ne fut pas, ainsi qu'on l'a écrit, l'inséparable amie de l'impératrice. Mme Carette — lectrice, puis dame du palais, attachée constamment à la personne de la souveraine, et à qui Mme de Metternich déclarait, dans une minute d'expansion, que, si l'impératice eût été une Marie-Antoinette, elle aurait voulu être sa princesse de Lamballe, — a remis les choses au point dans ses *Souvenirs de la Cour des Tuileries*. Avec plus de précision encore, au cours d'une conversation que j'avais l'honneur d'entretenir avec elle, à ce propos, elle ramenait l'état de ces rapports à leurs justes limites.

En réalité, au delà du cérémonial habituel, l'impératrice n'avait d'amie que la duchesse de Mouchy ; et, en dehors de ses lundis et des circonstances de pure mon-



LE PRINCE RICHARD DE METTERNICH, AMBASSADEUR D'AUTRICHE, ET SA FEMME,
LA PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH-SANDOR

danité, elle ne recevait personne, sans demande d'audience.

Mais, dans les déplacements du printemps et de l'automne, aux lieux de villégiature saisonnière, à Fontainebleau, à Compiègne, où les cadres étaient rompus, où le contact était de chaque jour, où l'existence des souverains était mêlée continuellement à celle de leurs hôtes, à table, au bal, au théâtre, en promenade, les liens se resserraient. Alors, vraiment, la présence de la princesse de Metternich devenait précieuse, indispensable, à l'impératrice. Il importait de créer, autour de soi, du mouvement et de la gaieté. Or, personne ne possédait le don d'entraînement, ce don qu'elle garda toujours, à l'égal de Mme de Metternich.

Les temps étaient calmes et prospères. Toutes les illusions semblaient permises. Pour passer les heures aussi agréablement que possible, la princesse s'était passionnée de spectacles. Elle y apporta cette fougue qui lui était naturelle et cette faculté d'initiative restée sans emploi sur d'autres terrains.

A la Cour des Tuileries, on avait ressuscité les rites somptuaires, remis en vigueur des lois de préséance et des observances d'étiquette, qu'on s'attachait avec d'autant plus de soin à faire respecter que les prescriptions en dataient de la veille.

Les débuts des dîners et des réceptions s'annonçaient avec une froideur imposée. Peu à peu les liens se détendaient. On se relâchait de ces manières apprêtées. Le tempérament et la jeunesse reprenant le dessus, on riait, on s'égayait, on était soi, et bien des réunions commencées sous le masque de la réserve officielle se terminaient en une sorte de tertulia espagnole, où chacun disait tout ce qui lui passait par la tête sans autre souci de la formule. Mme de Metternich, avec l'aisance de sa naturelle gaieté, hâtait le moment de la conversation franche et d'expression libre. La causerie se rendait plus intime. Les yeux brillaient avec plus d'éclat. On respirait, on vivait. Déjà le précédent ambassadeur, baron de Hübner, avait constaté que les Tuileries

n'étaient pas un lieu de tristesse et que ces représentations de gala avaient bien leur charme aux yeux amu sés d'un diplomate.

Mais c'est à Compiègne, avons-nous dit, où Mme de Metternich passait, chaque année, plusieurs semaines, qu'on s'échauffait davantage à la poursuite du nouveau, et qu'elle-même exerçait, avec le plus de succès, le don qu'elle avait de semer sur ses pas l'animation et la vie. Dans les instants de tristesse de l'impératrice, lorsque l'empereur, qu'elle aimait exclusivement, la délaissait, et qu'elle en éprouvait un chagrin mêlé d'irritation, la princesse de Metternich lui était une compagne instante et nécessaire même, par le besoin qu'elle ressentait de distractions à tout prix. La « dame du logis », comme l'écrivait Mérimée à son « Inconnue », usait de tout pour combattre l'ennui secret. Et les représentations, les chansons, les parties de campagne se succédaient, au gré des imaginations de celle dont on a dit qu'elle fut, à la Cour de France, l'ambassadrice des plaisirs.

C'est à travers ces jeux et ces divertissements qu'avait eu lieu, un 15 novembre, jour de la fête de l'impératrice, sur le théâtre de la Cour, le pas si expressif, le pas inoubliable du *Diable à quatre*. Un caprice de grande dame, qu'on ne cessa plus de raconter, et qui est devenu, depuis le temps, bel et bien un cliché de chronique.

On avait eu la fantaisie d'un ballet à danser en costume, comme à l'Opéra, maillot et jupe courte. Le *Diable à quatre* avait été choisi. Un maître à danser de l'Opéra s'était rendu, chaque jour, en grand mystère (car on en réservait la surprise), à Compiègne, pour conduire les répétitions des quatre danseuses et de leur partenaire, le marquis de Caux. Et le moment arrivé, devant toute la Cour, en présence d'un grand nombre d'étrangers invités pour la circonstance, le ballet fut dansé, mimé très brillamment. Les artistes, au nombre desquelles une ambassadrice, c'est-à-dire la princesse de Metternich, étaient venues recevoir, confuses et satisfaites, les compliments de l'empereur et de ses hôtes.

Une chronique indiscrète ajouta que la fête ayant été terminée par un bal, on avait prié les danseuses du *Diable à quatre* de ne pas remplacer leurs maillots par des jupes de cour, des jupes longues, et que le plaisir de la soirée en fut de beaucoup augmenté.

Les choses n'allaient pas toujours sans encombre dans l'arrangement des spectacles et des divertissements, où elle avait la haute main.

On a conté le singulier différend qui s'était élevé entre Mme de Metternich et la duchesse de Persigny, pour fort peu de chose, un mince détail de mise en scène. On devait donner à Compiègne la figuration d'un tableau de Watteau : *le Déjeuner champêtre*. Et la princesse s'était chargée de la distribution des personnages et des costumes. Chacune se disait contente, sauf Mme de Persigny, la femme du ministre de l'Intérieur, parce qu'elle n'y voyait pas l'occasion de s'attifer à sa manière, comme elle l'aurait voulu. Par exemple, ses cheveux blonds étaient d'une rare beauté, et elle aurait tenu à les montrer.

« — Je veux que l'on voie mes cheveux », répétait-elle avec un léger zézaiement et une obstination mutine, qui offraient quelque chose d'enfantin.

« — Mais c'est impossible, répliquait Mme de Metternich, il faut, au contraire, une petite coiffure relevée et poudrée !

« — Non, reprenait Mme de Persigny, nous faisons cela pour nous amuser et cela m'amuse d'avoir les cheveux défaits.

« — Si vous ne voulez pas faire comme nous toutes, ne paraissez donc pas dans le tableau. »

Et elle en référa à l'impératrice.

« — Laissez-la faire, dit la souveraine, c'est une nouveauté, qui sera peut-être heureuse.

« — Non, non, elle fera tout manquer.

« — Voyons, ma chère princesse, qu'est-ce que cela vous fait ? Elle sera toujours jolie. Ne vous querellez pas pour cela, soyez indulgente. Vous savez, cette pauvre Mme de Persigny, sa mère est folle !

« — Ah ! sa mère est folle (1), eh bien ! mon père est fou, et je ne céderai pas. »

Il fallut en passer par sa volonté.

On a pu s'en former une juste opinion : l'ambassadrice, quoique au fond du cœur bienveillante et bonne, avait l'humeur prompte ; et l'on s'en apercevait, quand on s'attirait imprudemment quelque répartie mordante ou quelque trait acéré, venant de sa franchise, en droite ligne.

Ceux qu'elle appréciait et favorisait de ses sympathies, en revanche, la jugeaient bien séduisante. La poignée de main chaude et cordiale, le mot heureux trouvé de suite, le détail personnel qui touche aussitôt, l'action expressive de ses yeux et de son langage lui gagnaient, à l'instant, les intelligences qu'il lui plaisait de s'attacher. Octave Feuillet, dès la première fois qu'il avait été mis en sa présence et que très opportunément elle avait entamé la conversation sur son roman de *Sibylle*, s'était déclaré charmé, séduit, conquis.

Elle savait, d'ailleurs, ce qu'elle faisait, la fine ambassadrice en se montrant à l'égard du maître-écrivain fleurie de douceur et de prévenance. Quand on aime le théâtre et qu'on a sous la main un auteur tel que Feuillet, cela vaut bien qu'on y dépense de l'empressement et de l'amabilité. Ne venait-elle pas justement de former le projet d'une charade pour la fête de l'impératrice ?

Le lendemain, sans plus attendre, elle lui faisait confidence de ce beau dessein. Le mot qu'elle a trouvé est de circonstance : *Anniversaire*, « Ma sœur Anne », pour la première syllabe, lui ouvre une matière commode à remplir. *Hiver* vient de lui suggérer une malicieuse fantaisie. Elle a rêvé que le fringant Gallifet aurait l'attitude d'un homme qui tombe le ventre sur la glace et ne peut pas se relever.

(1) L'impératrice n'avait pas voulu dire que la duchesse elle-même avait la cervelle à l'évent et les idées un peu brouillées. On connaissait, sur ce point, les soucis du duc de Persigny. Aux réceptions de la place Beauveau comme aux fêtes plus intimes de sa terre de Chamarande, la névrose de la duchesse n'était un secret pour aucun des invités.

« — Très bien, princesse. Mais qui fera les vers ?

« — Vous », répond-elle.

Les choses ne traînaient point avec cette entraîneuse. On avait dû s'y mettre de suite. Quand il la retrouve au château, vingt-quatre heures après ou guère davantage, la princesse a son rôle en main et le travaille d'importance. Octave Feuillet aura donc été l'auteur diligent, le conseiller littéraire ingénieux. Il se croit quitte à ce compte. Mais non. Justement, un personnage reste inoccupé dans la charade ; c'est un méchant rôle de jardinier, qui lui conviendrait à merveille. On le lui a réservé. Il s'en défend. Est-ce que le prince de Reuss ?... Est-ce que Clermont-Tonnerre n'endosserait pas beaucoup mieux la veste enrubannée de ce berger Louis XV ? Vaines excuses. On ne veut pas en entendre davantage. Il n'a que le temps de donner ses instructions pour le décor et d'aller passer ses culottes de satin. La représentation a lieu. On verra le délicat écrivain apparaître tout à l'heure, au débouché d'un paravent, et se montrer en scène revêtu d'un assez ridicule costume, avec une tête de vieux bonhomme poudré à blanc, portant de son mieux un claque planté droit... et orné de fleurs ! Une autre fois, Octave Feuillet devait faire venir un carrick et un pantalon mousse pour un rôle de voyageur, et l'idée de paraître en cette tenue, ou plus tard en maillot à paillettes devant Leurs Majestés, n'était pas précisément ce qui le réjouissait le plus au monde. Comme il eût préféré à tout cela une promenade tranquille et méditative en forêt ! Mais la princesse savait si bien ramener ensuite le contentement dans l'âme de son auteur, embesogné de toutes ces menues servitudes ! Elle était la plus fervente des applaudisseuses. Elle donnait le signal. On tapait des mains dans la salle élégante. On criait d'enthousiasme. On rappelait le poète, et ses interprètes. Mme de Metternich réapparaissait entraînant l'heureux coupable jusqu'à la rampe « devant le public idolâtre ». Et Octave Feuillet finissait par trouver que c'était délicieux.

Le rôle qu'elle avait accepté de si bonne grâce n'était

pas aussi aisé qu'on le pourrait croire. Il n'était pas si simple d'entretenir à jet continu le courant de la belle humeur dans cette société désœuvrée. On y mettait à s'amuser, parfois, une bonne volonté très laborieuse. Tout comme aux Tuileries, il y avait à Compiègne des après-midi fort maussades, quand il n'y avait pas chasse ou excursion en forêt.

Un soir, avant le dîner, elle n'avait pu trouver rien de mieux, en attendant le potage, que d'indiquer aux belles oisives un jeu, où il y avait de la farine et une bague dedans, que l'on devait saisir avec ses dents sans se blanchir le nez. Chose difficile entre toutes.

Par les temps de pluie, on ne savait qu'imaginer pour réveiller l'animation sur les visages assoupis. L'annonce d'une charade était la mieux accueillie et répandait, soudain, une note folâtre dans les salons. La perspective des costumes, le souci des toilettes, le jeu des répétitions, c'était pour enchanter les femmes.

Le théâtre était le grand moyen.

Ce fut toujours la passion dominante de Mme de Metternich, le théâtre en tous genres et sous toutes les formes. Elle n'en dédaignait rien, même les figurations muettes et les tableaux vivants, qu'elle disposait scéniquement avec les femmes intelligentes et jolies, qui partageaient ce goût. Elle était princesse de naissance et d'éducation, artiste et musicienne de tempérament.

Le feu sacré était en elle. Elle avait la constance d'apprendre de longs rôles coupés de chansons, d'organiser les répétitions et de régler point par point l'arrangement des premières, avec le concours des auteurs et des délégués officiels des plaisirs de la Cour. Elle se faisait de son plaisir un devoir et un travail.

Il était bon qu'une enthousiaste de la scène, une virtuose comme la princesse de Metternich, eût à cela l'œil et la main. Hors de sa surveillance, on eût commis tant d'inexactitudes, répété tant de petites maladresses, qu'on ne prenait pas assez la peine de corriger ! Avant elle, on n'était rien moins que difficile, chez ces dilettantes, ne songeant que de rire et de s'amuser. Ainsi, le 15 novembre 1857, le jour de la fête de l'impératrice,

on avait joué, à Compiègne, une grande charade, dont Mérimée et Mocquart, le secrétaire particulier de l'empereur, composèrent le texte. Rouland y remplissait, à la satisfaction générale, un rôle bouffe d'Auvergnat et révélait un talent de comédien parfaitement inattendu chez un ministre de l'Instruction publique et des Cultes. En revanche, les actrices, pour la plupart des étrangères, avaient estropié la poésie, à qui mieux mal, et, en particulier, une lady Eglington, qui changeait les rimes, tourmentait le dialogue, allongeait les vers de trois ou quatre pieds de contre-bande, et se trouvait, avec cela, très contente d'elle et du public. La Cour avait été charmée.

Mme de Metternich y mit ordre. Il fallut s'entendre à jouer et à dire comme des artistes ces comédies de paravent.

J'ai sous les yeux, très à propos, le volume assez raréfié du *Théâtre de salon* du marquis Philippe de Massa, gentilhomme, soldat et écrivain, auteur attitré de la Cour des Tuileries, régisseur général des scènes de Compiègne et de Fontainebleau, qui avait pris la suite du duc de Morny, dans l'art d'improviser des vaudevilles mondains à l'usage des princes et de leurs invités, et qui appelait Mme de Metternich sa Muse. On ne jouait ses menues pièces qu'une ou deux fois ; mais il avait ce succès enviable de recueillir les applaudissements des mains et les vivats des bouches les plus ravissantes de la création.

Oui, voilà bien ces fameux *Commentaires de César*, cette revue en deux actes de l'année 1865, un document typique des actualités parisiennes du moment, et qu'avait montée, répétée, et en grande partie interprétée, chantée Son Altesse la princesse Pauline de Metternich.

Elle y déploya une chaleur de zèle extraordinaire.

Dans la mise en scène d'une pièce inscrite au tableau, Mme de Metternich, tout à son rôle et à ce qu'on espérait d'elle, ne se tenait pas d'agir et d'écrire. Sa correspondance quotidienne en était considérablement gros-

sie. Chaque jour, elle semait de ces billets alertes, comme elle sut en tourner sur tous les sujets, et qui formeront, le jour où on les réunira, un recueil des plus curieux et des plus vivants.

M. de Massa, qui conserva, depuis lors, avec la princesse des rapports de grande amitié, en fut, naturellement, très favorisé. Il y avait à s'entendre sur maints détails, à convenir d'un rôle, d'une interprétation, d'une nuance nouvelle à introduire, d'un changement à faire. Et les notes épistolaires ne chômaient pas.

« Vous devez avoir bien des lettres de la spirituelle grande dame, disais-je au marquis de Massa, un soir de rencontre inopinée (c'était au Théâtre-Français, à la première de *La Plus Faible*, de Marcel Prévost), des perles que vous ne laisserez point s'égarer.

« Vous vous trompez, me répondit-il. Je ne conserve plus de lettres, depuis qu'une tentation trop forte ou qu'une main trop preste s'est avisée d'en alléger mes tiroirs. »

Par quel sortilège se sont-elles envolées de la cassette du marquis de Massa, qui les croyait bien en sûreté dans le château de Ménars, pour circuler en public, sans indication de la provenance, ni du nom du destinataire ? Le mystère ne nous en a pas été éclairci.

Du moins, elles n'ont pas été perdues pour tout le monde. Il n'est rien que de très innocent, au reste, dans ces billets « d'artiste » à son poète, des idées qu'on échange, de la collaboration à distance. On y peut suivre, jour par jour, la marche des répétitions et l'avancement des études.

Ce sont des avis, des conseils qu'on sait donner fort à propos, avec une justesse d'instinct et de la manière la plus courtoise.

« Ne m'en veuillez pas, dit-elle, — à la fin d'une assez longue missive pleine d'observations, — ne m'en veuillez pas de ces difficultés pour mon rôle. Je déteste faire des embarras, et je me suis décidée difficilement à vous en parler. Mais c'est que votre succès dépend



LE COMTE SANDOR, PÈRE DE LA PRINCESSE DE METTERNICH,
MONTANT LE CHEVAL *Lion*,
SUR LEQUEL IL TRIOMPHA EN PLUSIEURS STEEPLE-CHASE

24.

beaucoup aussi de certaines choses, que je me suis permis de vous marquer. »

La question des costumes est son souci particulier. Elle s'y entend, de reste. Emettre des projets, les faire dessiner par Marcelin, de la *Vie parisienne*, exécuter par Worth ou par un autre, et revêtir par les plus charmantes mondaines, pour le plaisir de tous, c'est son enchantement. Mais il n'est pas un seul point qui ne la touche et dont elle ne s'occupe avec sollicitude, en ces coulisses de fantaisies. Dans le partage des divertissements, les goûts sont variés. On aime ici les tableaux vivants. On préfère là les mascarades, les travestis. Mme de Metternich ne désavoue ni les uns, ni les autres. Manifestement, ses prédilections vont à la charade, à la comédie, aux spectacles dialogués et vivants. Là surtout son activité fait merveilles et donnerait à croire que l'éventail replié de la princesse a ressuscité la vertu des baguettes magiques. Toujours la plus vaillante, toujours sur la brèche, elle se plaint un peu, de temps en temps, de la tiédeur où s'endort le reste de la compagnie.

« Vous verrez, déclare-t-elle au poète de la revue, vous verrez les ennuis et les misères que vous aurez à subir avec acteurs et actrices. Je connais cela, c'est une race affreuse. Je puis le dire, puisque j'en suis. Et Compiègne est fait, pour répéter sérieusement, comme moi pour danser sur la corde de Blondin. »

Et que cette troupe brillante est malaisée à conduire, surtout à rendre exacte !

« Tout le monde court du matin au soir et, à l'heure de la répétition, pas âme qui vive. Rien que l'auteur et... moi. Jusqu'à présent, ça n'a jamais manqué. Nous aurions une belle chance, si le *statu quo* était changé. »

Encore, si on la laissait travailler ; mais non, pendant qu'elle songe de la pièce, qu'elle écrit de la pièce et qu'elle en vit, qu'elle se tourmente à en éprouver chaque effet, à en interroger chaque nuance et chaque détail, autour d'elle on babille, on fait du bruit, comme s'il ne s'agissait point d'une chose d'importance.

« On vient m'interrompre à chaque instant. Boson (le

prince de Sagan) jase comme une pie. Bussières ne se tait guère. Richard fait comme eux ; ma tête n'y est plus du tout, et je ne sais trop ce que je vous dis. »

Richard de Metternich, en effet, est beaucoup moins entraîné. Tenir l'orchestre, jouer au piano, il y consent; mais monter en scène, donner la réplique, il n'en éprouve qu'une faible envie.

« Ne comptez pas sur Metternich, écrit Mme de Pourtalès ; on n'est jamais sûr de lui ; il ne veut pas jouer. »

N'importe, la princesse se donne assez de mouvement pour deux et davantage. Sa diligence est sans seconde ; sa complaisance d'apprendre, de dire ou de chanter est sans limites. C'est au même correspondant :

« Mon cher Massa, je chanterai ce que vous voudrez me donner et ce que les autres ne voudront pas. Je vous répète ce que vous savez, j'espère : c'est que je ne suis pas trop difficile à faire marcher. J'ÉTUDIE, à l'heure qu'il est, mes rôles ; car ils sont à peu près appris. Voilà mon plan de campagne : la cantinière tapageuse, bruyante, l'allure militaire, l'air goguenard; la Grève, bonasse, un milieu entre le comique et le ridicule... une naïveté, genre Alphonsine. Enfin, la Chanson *très française*, gracieuse, gentille, gaie et parfois très posée, rieuse et parfois triste... »

Il se rencontre souvent des anicroches. Chacune apporte une réclamation, demande un changement, exige un coup de ciseaux. L'impératrice aussi taille dans les couplets en long ou en large. Tout de même, les choses enfin s'arrangent. Cela se dessine et prend corps. La troupe arrive à travailler d'ensemble. « Je connais bien mon public ». assure alors la directrice de la scène. Une actrice de profession ne s'exprimerait pas autrement.

On sent qu'elle n'aime pas les lenteurs. Elle brûle d'avoir en main toute la pièce, de savoir ses rôles, d'entrer en scène. « La pièce ! la pièce ! » réclame-t-elle. L'imprévu la tourmente, l'inquiète. Elle est dans les transes que quelque événement malencontreux n'aille encore retarder la fête théâtrale.

« J'espère beaucoup, j'espère de tout mon cœur que

le choléra n'empêchera pas le séjour de Compiègne, ni qu'un affreux deuil de cour ne viendra nous tomber sur le dos, la veille de la représentation !... Ce serait à se pendre au premier arbre venu ! »

En voyage, à Vienne, ou sur les chemins qui mènent à ses magnifiques propriétés de Bohême et de Hongrie, elle emporte ses rôles, les reprend, les travaille avec le scrupule d'une véritable actrice :

« Vienne, 29 octobre 1865.

« Je chante et je rechante ; j'apprends, je répète ; je suis, enfin, en pleine revue... » (1).

Et, à force de brûler les planches... du théâtre de Compiègne, sans y prendre garde, entraînée par le métier, si j'ose dire, elle se laisse gagner légèrement aux façons de parler désinvoltes, un peu osées, un peu familières des divas et des divettes :

« Quant à l'air *à tout casser*, cela va comme sur des roulettes et je me demande pourquoi il m'allait si peu, au début... Je refuse énergiquement la danse espagnole, dont me parle Boson. J'en aurais assez fait en créant tout ce que vous m'avez envoyé. Il y en a plus qu'il ne faut à jaser et à fredonner. Je crains que le public ne me prenne en grippe ; car je lui en sers, en veux-tu en voilà. »

Mais, tout en se livrant à des espiègleries, que sa jeunesse explique, tout en jouant avec un diable au corps qui n'appartient qu'à elle, ne croyez pas qu'elle oublie son état de princesse et sa dignité d'ambassadrice. Il suffit qu'ils soient en cause pour qu'elle se mette nettement sur la défensive :

« Permettez-moi de vous confier tout bas, tout bas,

(1) Dans la même lettre, de sa main de princesse, elle ajoute : Vite, faites-moi la musique de l'air :

Macache turco
Macache cognaco...

Un mince détail, comme on voit, qu'elle n'oublie pas.

que je me refuse à chanter le couplet à l'empereur. Je ne puis le faire, et ce serait ridicule dans ma position d'ambassadrice. Je vous supplie de ne pas me faire brûler un seul grain d'encens... »

Quant aux hardiesses du texte, elle n'est pas prude. Mais, pour d'autres, pour Compiègne, pour la grande maîtresse d'Essling aux airs timorés et renfrognés, elle réclame qu'on atténue la verdeur des couplets. Dans les *Commentaires de César*, elle avait double rôle. Elle incarnait la chanson, la vraie chanson française ; elle représentait aussi, bravement, un « chevalier du fouet ». Il fallut supprimer dans le grand air du « sapin » en course, l'allusion trop vive aux stores baissés des voitures publiques. Très amusée, d'ailleurs, heureuse d'avoir à détailler les malices du rondeau, elle avait chanté le reste du morceau, avec beaucoup d'humour, en digne automédon-femme, qui, par dévouement à la famille, a remplacé pour un jour, sur le siège, son mari en état de grève (1).

(1) LE COCHER.

En attendant, défense à quiconque de travailler... Or, pas de pain à la maison; les enfants crient; alors, mon mari m'a donné le fouet...

PRUD'HOMME.

Oh! le rustre!

LE COCHER, *riant.*

Non! non! Pas comme vous l'entendez!... Il m'a donné le fouet pour conduire sa voiture, et je vous assure que je ne m'en acquitte pas mal :

AIR DE : *Renaudin de Caen.*

. . . .
. . . .

Tantôt sur la place on m'arrête
Et je charge un couple amoureux;
La dame a la jambe bien faite...
Le monsieur paraît fort heureux :
— Monsieur, madame, à quel endroit?,
Du coin de l'œil on se concerte...
« Allons où la campagne est verte;
Allons où la fougère croît! »
Le soir, c'est quelque bon ménage
Qu'on mène au bal, et, quelquefois,
Pour ne pas déranger la cage (*)
Le serin monte auprès de moi.

(*) La crinoline.

Ces grandes audaces théâtrales étaient de saison et ne duraient que leur temps, une fièvre d'automne renaissant et disparaissant avec les vacances de Compiègne. Le vertigo passé, elle savait, et vite, reprendre sous son amabilité fière, pour qu'on n'en ignorât, le ton de la grande dame et les convenances de son rang.

On n'occupe pas impunément de ses moindres gestes l'attention particulière et la curiosité publique. Conseillère très émancipée de genre et de tenue chez l'impératrice, elle encourait forcément devant l'opinion les responsabilités de cette sorte de direction mondaine pleine de turbulence. Tout n'en retournait point à l'avantage de la spirituelle, un peu irrégulière et très originale ambassadrice. L'esprit enjoué de la princesse et le parfum d'exotisme, qui relevaient ses goûts d'indépendance et de fantaisie, avaient fait fortune à Paris. Ils y rencontrèrent des critiques. Maintes épigrammes à son adresse, et dont elle ne se souciait mie, voltigeaient dans les journaux. Les tirailleurs de la petite presse s'en prenaient à la surintendante des plaisirs impériaux d'une influence dont on exagérait les suites et la

PRUD'HOMME, *galamment*.

Je comprends cela!

LE COCHER.

Merci!

Le samedi survient et, crac!
Pour la noce, il faut que j'attelle;
Et nous allons en ribambelle
Faire trois fois le tour du lac.
En rentrant, j'ouvre la portière,
Et souvent, dans l'intérieur,
J'ai retrouvé la jarretière
De la demoiselle d'honneur...

. . . .

Sans que l'ambition m'assiège,
Haut placé, je suis fort content :
Combien d'autres qui, sur leur siège,
En devraient savoir faire autant!
Vous voyez que, dans tout Paris,
En voiturant jusqu'à leurs portes
Un tas de gens de toutes sortes,
J'ai beaucoup vu, beaucoup appris!

(*Les Commentaires de César*, act. I, sc. VII.)

portée, mais qui contribuaient bien, pour leur part, à l'écervèlement général. Tel articlier du *Nain jaune*, qui devait un peu plus tard tourner des madrigaux en vers à son honneur, l'appelait M[me] de Risquenville. Tel autre, un virtuose du *Charivari* trouvait à l'irrégularité des lignes de son visage prétexte à une méchante raillerie, que s'empressèrent à colporter tous les faiseurs d'anas. On lui reprochait d'aimer trop la danse, la comédie et la cigarette. N'était-ce pas Aurélien Scholl, qui lui dressait un blâme de fumer « comme un bateau à vapeur » ? Ce qui était plus malicieux qu'exact. Aussi bien la liberté, dont elle donnait l'exemple, sur ce détail, — pareille à beaucoup de grandes dames d'Autriche et de Russie, — elle la laissait chez elle, dans l'intime, à ses invités, et c'était un des privilèges appréciés de sa maison.

On lui rapportait ces propos de chronique; elle secouait les épaules, ripostait d'un coup d'épingle, et cela ne l'empêchait pas, disait-elle, de mener son fiacre.

Des attaques la touchaient davantage, sous une forme plus directe, plus pénétrante. Ce qu'elle avait d'aisance dans ses propos, de hardie gentillesse dans ses allures, de primesautier dans ses actes (1), trouvaient de rudes censeurs.

Sur quel ton en parlait le fielleux Viel-Castel, entre autres, je vous le laisse à supposer d'après cette unique phrase, cueillie à la bonne place de ses *Mémoires* ter-

(1) Ses spontanéités, insouciantes de l'effet qu'elles pouvaient produire, hors du cercle où elles s'exerçaient comme chez soi, côtoyaient, parfois, l'imprudence. Un jour de 1867, l'année de l'Exposition, elle se promenait à pied. Il lui prend fantaisie d'aller jeter un coup d'œil au concours des nations. Sans attendre son équipage, simplement, elle hèle un cocher de fiacre; et, avec ce sans-façon d'une grande dame étrangère parlant à l'un de ses serviteurs :

« Cocher, conduis-moi au Champ-de-Mars »,

commande-t-elle. Celui-ci, gouailleur et se trompant sur la qualité de la personne, ou, pour répondre du tac au tac, en citoyen français, se tourne et dit avec un bon sourire :

« Tu me tutoies... Alors, c'est donc de l'amour? »

Jules Janin contait cette anecdote à Philibert Audebrand, qui me la rapportait, un matin qu'il ouvrait à grande eau l'écluse de ses souvenirs.

ribleinent vindicatifs, ou injurieux pour bien des gens : « Mme la princesse de Metternich, qui a pris les manières et le ton des lorettes, est une favorite de l'impératrice, qui la met de toutes les parties ; elle boit, elle fume, elle joue, et elle conte des histoires. »

Très découvertes, en effet, ces histoires, s'il est vrai qu'elle raconta celle qu'il lui prête pour l'avoir dite à Trianon, en présence de l'empereur et des services de Leurs Majestés, et que nous ne répéterons point.

De certains esprits chatouilleux lui faisaient un blâme public de ce franc parler, quoique la liberté des mots ne soit souvent que la preuve d'une moindre hypocrisie dans l'âme. On l'écrivait. On l'imprimait. Et elle en éprouvait quelque émotion, fort légitimement.

Ici se place un épisode, qui, pour la singularité des circonstances, le relief des détails et le romanesque du dénouement, vaut d'être révélé tout au long, comme il me fut conté par l'un de ceux qui y eurent le plus directement part.

Un volume venait de paraître, qui fit aussitôt grand tapage : les *Femmes d'aujourd'hui*, par Guy de Charnacé. Tels de ces portraits, ramenés à une note uniforme de galanterie délicate, prêtaient à l'équivoque par l'imprécision des lignes et le nébuleux des fonds ; car on n'y nommait personne, on ne laissait que deviner les ressemblances (1). D'autres, au contraire, enve-

(1) Il n'est pas de secret si bien caché qu'il ne se retrouve. Les visages éblouissants de jeunesse et de fraîcheur, dont un délicat subterfuge avait à demi voilé les apparences de grâce, d'élégance, de modestie suave ou de fière beauté, se sont enveloppés, pour la plupart, des ombres de la mort ou de l'oubli. Une chance particulière a mis entre nos mains la clef de toutes ces allusions. Qui nous empêche, à présent, d'en trahir l'identité déjà lointaine et fugitive?

La première section d'une galerie de portraits, si copieuse qu'il fallut la répartir en deux volumes, est placée sous les auspices de Mme de S... On écrirait en toutes lettres Mme de Sancy-Parabère. La seconde division se ferme sur une dédicace à Mme de B. : cette dédicace motivée ne dissimule qu'imparfaitement la fine silhouette de l'aimable et un peu turbulente comtesse Marie de Bonneval. Tout à l'entrée, ce pastel, effleuré d'une touche discrète et respectueuse, sous les dehors d'une mystérieuse grande dame simplement appelée *Blanche*, dénonce la physionomie charmeresse de l'impératrice. Je ne vous apprendrai que peu de chose en vous découvrant que la

loppés de contours plus nets ou gravés d'une pointe plus profonde trahissaient, à première vue, sous l'anonyme, ce signalement général et vivant des personnalités, auquel on ne se trompe point. Il n'y avait pas d'erreur possible, par exemple, quand il s'agissait de renvoyer à son prototype le décalque satirisé de « la reine Peste », une illustre princesse étrangère, dont les hardis caprices poussaient trop à l'imitation de certaines élégances frelatées. L'auteur avait évidemment visé Mme de Metternich.

Au nombre de quatre-vingts, les médaillons, qui com-

troublante *Mélytta* fut une Mme de Backendorf. Mais une personnification moins vague passe sur la toile du cinématographe, lorsqu'en vous présentant la superbe *Héliodora* nous aurons ajouté : comtesse de Castiglione. En vous disant qu'*Olympe* n'est autre que la duchesse de Brissac, qu'*Henriette* ressemble terriblement à la duchesse de Bassano, je ne croirai pas me tromper ; et non plus en restituant à la maréchale Canrobert, la brune aux yeux bleus, née sur la terre d'Ecosse, les dons et mérites, qui inspirèrent l'ode à *Myrrha*, ou à la vicomtesse Le Pic ce qui lui revient des grâces de *Berthe*, ou encore à Mme de Sancy le plaisir légitime qu'elle dut éprouver en se mirant dans la glace d'*Herminie*. L'énigmatique *Eliane* ou la très ennuagée *Laure* restent infixables. En revanche on pourrait rebaptiser beaucoup de celles qui sont, là, dans leur proche voisinage. Par quelle raison l'écrivain a-t-il un tantinet acidulé son encre, lorsqu'il portraitura, sous le nom de *Diane*, la tempêtueuse et capricante chasseresse, l'originale marquise de Contades, plus tard comtesse de Beaulaincourt? N'importe, c'est bien elle, à tout prendre.

Avec son déshabillé galant et son minois chiffonné, *Impéria* amuse le regard et l'étonne. Elle n'est pas de ce monde, de ce grand monde ; on s'en aperçoit, de reste. Elle n'est que Marguerite Bellanger. Voici passer *Odette*, à la flavescente chevelure. Nommons-la bas et vite ; car elle n'est pas flattée, céans, la marquise de Galliffet. Cette autre jolie personne peut hésiter entre le sourire et la moue, suivant que brillent ou se ternissent à ses yeux les facettes du portrait endiamanté d'*Hetwige la Blonde*, — lisez de Mme la vicomtesse de Janzé. Si M. de Charnacé trempa sa plume à fond dans l'eau de rose pour dessiner le ravissant keepsake de *Betty*, autrement Mme de Pierres, je n'avancerais pas que Mme de Reculot lui dût un égal retour de gratitude pour la manière dont il l'habille et la déshabille, au moral, sur le chevalet de *Calpurnie*. Il y a des épines mêlées avec les fleurs offertes à *Aurore*, la seconde Mme Emile de Girardin. Et des ronces traversent la guirlande tressée en l'honneur de *Marcella*, dite Marcello, dite la duchesse Colonna, statuaire mondaine. Quant à Mme de Lourmel, ce n'est point pour lui faire entendre qu'elle a la modestie de la violette qu'on lui présente, comme son double, l'image de *Lucette*, tant éprise d'elle-même et de ses rêves illimités. Mais terminons l'énumération du cortège, et que ce soit une plainte, en passant, sur le sort de Mme de Sapinaud, fort maltraitée là, sous les traits d'une Mme *Barbe-Bleue*.





LA PRINCESSE
DE METTERNICH
DANS UN BALLET
A COMPIÈGNE
EN DIABLE NOIR.





LA PRINCESSE
DE METTERNICH DANS
Les Commentaires
de César
(RÔLE DU COCHER
DE FIACRE)

posaient la galerie, étaient pour la plupart tournés à l'avantage de leurs modèles. Les soixante-dix ou soixante-quinze personnes, dont on prônait les vertus et les charmes, se dissimulèrent sous le fard de la pudeur et feignirent de ne pas s'apercevoir qu'elles fussent en cause. Les quelques femmes attaquées, en revanche, s'agitèrent furieusement. Elles se prétendaient calomniées d'une manière indigne, outragées, déshonorées. Il fallait venger l'honneur féminin. On tint conseil pour aviser au châtiment du téméraire.

Un véritable orage surgit du choc de ces amours-propres féminins surexcités. La colère de quelques-unes était au comble. Dans une réunion plus animée que de coutume, où faisaient corps, autour de Mme de Metternich, les ennemies de Charnacé, on venait de lire, à haute voix, le portrait de « la reine Peste ». Et les protestations avaient redoublé. On avait souligné chaque trait avec une indignation feinte ou sincère. Pouvait-on souffrir cela ? Non certes. Il fut décidé qu'un champion serait envoyé au hardi contempteur des princesses. Lequel ? Il fallait choisir une fine lame, sans doute, un vengeur assuré. Le nom se présentait de soi. Comment n'aurait-on pas d'abord pensé au colonel marquis de Galliffet (1) ? Trop gâté des femmes pour avoir à leur refuser quoi que ce fût, et goûtant fort, pour son compte, l'aventure et le tapage qui en pouvait résulter, celui-ci n'hésita point à relever le gant : « Mesdames, mon épée et ma foi sont à vous. » Et il envoya ses hérauts d'arme, je veux dire ses deux témoins au gentilhomme de lettres.

Levé de bonne heure, ce matin-là, l'âme tranquille, et ne se doutant guère du complot qu'on avait formé contre lui, mais songeant en douceur à quelque nouvelle beauté, dont il aurait à charmer son imagination en dessinant ses traits, M. de Charnacé se sentait de la meilleure humeur du monde, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre.

(1) « Le fidèle et bruyant Galliffet, que j'aime avec ses grandes qualités et malgré ses immenses défauts. » (*Lettre de la princesse de Metternich au marquis de Massa*, 11 juin 1867.)

« — Qu'est-ce ?

« — Deux cartes pour M. le marquis. »

Il tend la main, jette un regard :

« — Faites entrer le comte du Lau et le prince d'Aremberg. »

A la manière d'être cérémonieuse des personnages introduits, à leur salutation froide et grave, à la façon dont ils s'asseoient sur le bord de leurs sièges comme des gens n'ayant qu'un mot à dire et à prendre congé aussitôt après, il est aisé de s'apercevoir qu'ils ne sont pas venus en ambassadeurs d'une partie de plaisir.

« — Monsieur, prononce le prince d'Aremberg, nous venons de la part de notre ami le colonel de Galliffet vous demander réparation, à l'occasion du portrait plutôt malveillant qu'il vous a plu de tracer de la princesse de Metternich. »

Le cas était assez singulier pour que M. de Chârnacé demeurât, un moment, comme hésitant à s'expliquer le bien fondé de cette passe d'armes à laquelle le provoquait, pareil aux jouteurs du moyen âge, un chevalier batailleur.

« — Messieurs, répondit-il, vous me voyez fort surpris. Je ne savais pas que M. de Galliffet fût le parent ou le répondant de Mme de Metternich. »

L'ironie était de mise en la question. Le comte du Lau, qui ne manquait pas d'esprit, se défendit, pourtant, d'engager la conversation sur ce ton.

« — Ne jouons pas sur les mots. Nous accomplissons notre mission. Et nous vous demandons une réponse.

« — Mais, en admettant que M. de Galliffet soit chargé de prendre fait et cause pour une princesse étrangère en puissance de mari, sur quel point vous appuyez-vous afin de justifier votre affirmation ? Sur quel signe évident basez-vous votre opinion que j'aie voulu faire le portrait et la critique d'une princesse que je n'ai pas nommée ?

« — Mon Dieu, il n'y a pas à chercher. La voix publique est unanime à déclarer qu'en peignant « la reine

Peste », et sous de telles couleurs, vous visiez personnellement la princesse de Metternich.

« — Cette voix publique et moi nous n'avons rien à démêler ensemble. Je n'ai pas de réponse à vous donner. »

Le prince d'Aremberg regardant alors en face le marquis de Charnacé :

« — Monsieur, c'est au gentilhomme que je m'adresse. Oui ou non, avez-vous eu l'intention de toucher indirectement, dans l'opinion du monde, la princesse de Metternich ? »

Sur cette interpellation, M. de Charnacé estime qu'il n'y a plus de mesure à garder.

« — Oui, messieurs. Ce soir, à six heures, vous recevrez la visite de mes témoins. »

Il en fut ainsi. Le lieu de rencontre devait être le Tir aux pigeons du bois de Boulogne, un cercle fermé où l'on ne risquait point d'être interrompu ni dérangé. Dès l'aube printanière, à cinq heures, les combattants et leurs témoins avaient à s'y trouver. Quelle serait l'issue d'un duel si légèrement engagé ? Les amis de Charnacé n'étaient pas sans crainte. On savait la réputation de tireur de Galliffet. M. de Charnacé n'avait pas touché une épée depuis assez longtemps. N'allait-il pas être en état d'infériorité manifeste vis-à-vis de son adversaire ? Cédant au conseil qu'on lui donna, il se rendit, la veille, dans une salle d'armes pour s'y refaire la main et reprendre l'assiette. La séance dut être à souhait en belles ripostes et sûres parades, car le vieux maître, le célèbre épéiste Robert, répondant aux inquiétudes des témoins de Charnacé sur l'ardeur connue de Galliffet, n'eut que ce mot à leur dire :

« — M. de Charnacé est presque intouchable. »

On s'en aperçut le lendemain, tandis que les pieds trempaient dans la rosée, sous le ciel encore brumeux. Les adversaires sont en garde. Galliffet s'est précipité comme un lion, avec la fougue de la jeunesse et de son tempérament. Charnacé soutient le choc et riposte du tact au tact. La solidité de l'attitude ne le cède point à l'enragement des coups portés. Au bout de quelques

minutes, dans l'intervalle d'une reprise, le colonel de Galliffet s'arrête. Les témoins se rapprochent. Des signes sont échangés, puis des paroles à mi-voix avec ceux de M. de Charnacé. Un colloque s'engage, qui ne semble pas aboutir. De quoi s'agit-il ? On en fait part à Charnacé. M. de Galliffet se plaint d'avoir le poignet engourdi, et demande à plonger sa main dans une cuvette d'eau froide. On ne juge pas sa demande admissible. Vrai gentilhomme d'ancienne race, M. de Charnacé répond : « Qu'on aille donc chercher la cuvette ! » Et l'un des domestiques du cercle, en livrée rouge et en bas bleus, apporte le récipient. Le marquis de Galliffet a pu rafraîchir sa main et faire cesser l'engourdissement qui paralysait son énergie. Le combat a recommencé. Il dure depuis quelques minutes, sans résultat, lorsque de nouveau le bouillant officier réclame le secours de l'eau froide. On rengage le fer. Ce long combat menace de ne se terminer que par la fatigue des adversaires. Il prend fin cependant, et d'une façon assez bénigne. En parant un des retours impétueux de Galliffet, M. de Charnacé a ramené contre sa cuisse l'épée de son adversaire. Une veinule se déchire. Un peu de sang jaillit et humecte son pantalon blanc. Galliffet est sauf. La blessure de Charnacé est plus que légère. Les témoins s'interposent et déclarent l'honneur satisfait.

Le duel avait duré trente-cinq minutes. Il eut un épilogue digne d'être comparé aux plus belles fictions de cape et d'épée d'un Féval ou d'un Dumas. La nuit avait eu lieu, place Vendôme, un bal donné par la baronne Schickler. On y était averti de ce qui devait se passer, le matin. Toute la société était extrêmement anxieuse sur l'issue de la rencontre. Or, qu'arriva-t-il ?

En rentrant à son domicile, boulevard Haussmann, M. de Charnacé eut l'étonnement de voir des équipages en ligne devant sa maison. Deux bancs, en bordure du trottoir, étaient remplis de femmes en toilettes de soirée, des amies qui venaient s'enquérir et savoir... Une autre, simplement vêtue, en habits de jour, se tenait plus loin, à l'écart, debout, dans la brume du matin, pareille à une figure muette d'un tableau de Gérôme.

Et quand toutes ces dames furent remontées dans leurs voitures, lui se dirigea vers celle-ci et la remercia avec effusion du généreux élan qui l'avait amenée là. Il était six heures du matin ; elle avait dû quitter secrètement la chambre conjugale, au risque de sa réputation, au risque de son bonheur domestique ; puis, rentrer à pied, ayant eu le temps d'apprendre, avant que son mari se fût réveillé, que son ami était indemne. Héroïsme d'affection d'autant plus touchant qu'il était pur et désintéressé. Rien d'intime n'existait. Il ne savait rien de cette femme, sinon que c'était une âme inquiète et sensible, frissonnante à tous les émois de la nature, de la tendresse et de l'art. L'implacable mal, la phtisie dessécha de son souffle aride la fleur de sa jeunesse. Il la revit à ses derniers moments ; et il eut l'amère douceur de poser un baiser sur ce front, où commençaient à couler les sueurs glacées de la mort.

Cette diversion a failli nous entraîner hors de notre sujet. On eut bientôt oublié le duel Charnacé-Galliffet et les causes qui l'avaient amené. Rien ne fut changé, pour cela, au train des choses. Et Mme de Metternich continua de mener ou de suivre le tourbillon.

En réalité, l'ambassadrice d'Autriche, dans les côtés ordinaires de sa vie, n'était que l'associée spirituelle du régime auprès duquel le hasard, les circonstances de son mariage l'avaient accréditée. Elle n'inventa ni les tableaux vivants (1), ni les bals travestis, ni les cocodettes, dont on la proclamait la reine. Elle était dans le train et s'y lançait à toute vitesse, parce que son naturel l'y poussait ; et, pour ne pas rester en arrière, hardiment elle en prit la tête.

Mais, à l'instant, nous venons de prononcer un mot,

(1) Les tableaux vivants ou les tableaux parlants n'étaient pas d'une création si nouvelle. Dès l'antiquité païenne, on voyait sur les places publiques d'Athènes et de Sicyone les prêtresses de Vénus, sous la figure de Cypris ou de Diane, des Heures ou des Grâces, rivaliser avec les conceptions des peintres et des sculpteurs. On leur avait appris, dans les ateliers des artistes, à représenter les banquets et les fêtes de l'Olympe. On sait qu'au dix-huitième siècle, dans l'élégante société, parmi les beautés du théâtre, ce genre de symboles vivants fut très goûté.

une épithète, qui était alors en grande fureur, et dont la signification a changé par la suite. Les cocodettes, c'étaient, dans l'escorte brillante et vaporeuse de l'Impératrice, les plus belles, les plus séduisantes et les plus nobles de cet escadron volant. En être était le désir ambitieux de bien des jeunes et jolies personnes, Françaises ou étrangères. Et la comtesse Walewska me contait, à ce propos, une anecdote. Avec son mari, l'homme l'Etat, elle possédait, à Saint-Germain, un pavillon servant de rendez-vous de chasse. On avait, dans le voisinage, de jeunes Américains nouvellement mariés, M. et Mme Thomson. Celle-ci vint, une après-midi, rendre visite à la comtesse : c'était pour prendre congé.

« — Quelle raison vous fait partir ? lui demanda Mme Walewska.

« — Nous nous sommes décidés, mon mari et moi, à nous rendre à Biarritz. Je suis heureuse, ici, tranquille, reposée ; mais il faut que nous allions où est la Cour, en ce moment ; sans cela comment serais-je inscrite sur le livre des cocodettes ?

« — Ah ! vous n'avez pas d'autre motif de nous quitter ? Vous tenez à voir votre nom dans la série...

« — Oui, je veux être cocodette, comme beaucoup d'autres étrangères de ma connaissance, comme la marquise de Villamerina, ambassadrice d'Italie ; comme les filles de lord Cowley ; comme la duchesse Litta, lady Hamilton et la princesse Troubetzkoï. On n'est pas à la mode, ajoutait-elle, avec un air d'enfant mutin et obstiné, si l'on n'est pas cocodette. »

Et la princesse de Metternich, qui se gardait irréprochable aux devoirs de la famille, malgré les entraînements du monde (1), ne voyait aucun mal à faire cause commune d'élégance avec un groupe de jeunes femmes célèbres par leur beauté, leur luxe, et le charme dont elles paraient des goûts légèrement dissipés. Ayant si peu de contrainte en ses manières, elle n'en était que plus indulgente à la gaîté d'alentour. Pour le reste,

(1) Aimant fort son mari, elle n'aurait pas supporté avec résignation des infidélités de sa part. Elle s'arrangeait de manière à lui en ôter l'envie. « Comment faites-vous, lui demandait-on, pour

elle n'interrogeait qu'à la surface l'existence des autres femmes et fermait à demi les yeux sur des étourderies qu'elle n'avait pas à regarder comme des crimes.

Quand elle n'était pas aux Tuileries, à Compiègne, à Fontainebleau, toute la société parisienne passait dans ses salons de la rue de Varennes. Et il en fut ainsi jusqu'aux dernières heures du régime impérial. En septembre 1870, par la force des événements, Richard de Metternich n'était plus ambassadeur de la Cour d'Autriche en France.

Depuis quelques années, du reste, la flamme avait baissé. L'élan n'y était plus. On vivait au jour le jour, pour vivre. Avec une pénétration inquiète elle voyait venir les événements. Elle et le prince Richard de Metternich étaient aux premières places. La fête exubérante s'acheva dans un coup de tonnerre.

Ils en furent touchés au cœur et leurs sentiments étaient d'autant moins suspects qu'ils étaient plus désintéressés. Non plus que son prédécesseur, le baron de Hübner, qui, un moment, avait pu se croire le jettatore de ce gouvernement issu d'un coup de force, le prince Richard ne s'était trahi, un seul instant, sous les aspects d'un ennemi de l'Empire ni de la France. De même qu'il témoignait une sorte d'affection chevaleresque envers l'impératrice, l'ambassadrice aimait franchement l'empereur pour des qualités foncières, que masquaient son indécision naturelle et sa froideur apparente.

Mais il y a des considérations plus fortes que les sympathies de personnes. A l'heure critique, Richard de Metternich avait dû se maintenir dans la stricte neutralité, que lui commandaient les notes de son gouverne-

être si sûre de la constance du prince? — Oh! c'est bien simple, répondit-elle lestement, je lui casse une aile, chaque matin. » Je ne garantis pas l'authenticité du propos. Cependant, comme Richard de Metternich avait grand air et plaisait, il dut bien avoir quelque aventure féminine sur le cœur, s'il est vrai, par exemple, qu'il se trouva compromis dans le quadruple duel dont fut la cause et l'objet la belle M[me] de Beaumont.

ment. MM. de Beust et Andrassy successivement avaient donné à l'ambassade de Paris des instructions, qui ne comportaient pas d'équivoque, et fait entendre assez clairement qu'il ne fallait laisser au gouvernement impérial aucune illusion, mais le bien convaincre, que, tout au contraire, s'il s'engageait dans une guerre inopportune contre la Prusse et l'Allemagne, l'Autriche ne l'y suivrait point.

Dirons-nous que là-dessus des doutes subsistèrent dans les esprits ? On s'est demandé avec quelque vraisemblance si l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Autriche, tout en participant, et d'une si belle animation, au mouvement de la fête, à l'intérieur, n'étaient pas restés au fond d'eux-mêmes les adversaires plus ou moins déclarés, politiquement, du régime qui avait ruiné des visées chères entre toutes au vieil empire austro-germanique.

Un autre point qu'on n'a pas fixé, une interrogation demeurée sans réponse au sujet du prince de Metternich, est l'énigme de la dernière minute passée auprès de l'impératrice, lorsque la souveraine abandonna les Tuileries, chassée par l'imminence de l'irruption populaire.

Tandis qu'ayant gardé l'illusion d'une ombre d'autorité, Eugénie résistait aux conseils d'une nécessaire démission et que, toute pénétrée de la profondeur du désastre, mais ne se doutant point de la rapidité des événements dans la capitale en fièvre, elle disait d'une voix calme : « Rien ne presse, messieurs », et tardait à recevoir M. de Gardonne, arrivant l'âme bouleversée du Corps législatif, la révolution avait déjà dispersé, comme un vent d'orage, les emblèmes impérialistes. La foule grondait aux portes. Il fallut partir.

On a échangé les paroles d'adieu. Les dames du palais et les fidèles de l'impératrice vont s'éloigner, rassurés à demi dans leur âme anxieuse, depuis que l'amiral Jurien de la Gravière a remis l'impériale fugitive sous l'égide et la protection des ambassadeurs des deux grandes puissances de l'Italie et l'Autriche : le chevalier Nigra et



LA PRINCESSE DE METTERNICH, EN 1905

26.

le prince de Metternich. Celui-ci n'a-t-il pas prononcé d'une voix ferme : « Je réponds de tout » ?

L'itinéraire de ce départ est connu. On avait adopté le parti de remonter dans les appartements afin de traverser le Louvre et de gagner la sortie du côté de la place Saint-Germain-l'Auxerrois. D'un pas rapide, se dirigeant vers la salle des Etats, on est allé à travers toute l'aile gauche des Tuileries, faisant suite aux appartements privés de l'impératrice ; on a franchi la porte du Musée, et, passant par les galeries de tableaux, descendu l'escalier menant au bas du palais assyrien, et finalement atteint le guichet donnant sur la place. L'ex-régente est sortie du Louvre, pendant que la multitude s'agglomère et déborde sur un autre point. Elle est au bras du prince de Metternich. Nigra est auprès d'elle et Mme Lebreton. On s'arrête : « Attendez-moi, dit Richard aux deux femmes, je vais chercher ma voiture plus haut sur le quai, une voiture sans armoiries avec un cheval blanc. » Et tous deux, Metternich et Nigra s'éloignent. La foule s'est accrue, pendant leur absence, qui se prolonge. Mme Lebreton hèle un fiacre au passage, y pousse sa souveraine et donne l'adresse d'un ami : « Besson, conseiller d'Etat, boulevard Haussmann. » On sait le reste : l'ordre d'aller avenue de Wagram, chez M. de Piennes, chambellan de l'impératrice, absent également, et enfin chez le docteur Evans, avenue du Bois-de-Boulogne.

Cependant, qu'avaient fait Metternich et Nigra ? Le flot populaire, qui avait reflué sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, les sépara sans doute de celles qu'ils avaient prises sous leur protection. Il y avait eu, tout au moins, imprudence, omission lourde de leur part, à se détacher de l'impératrice, en un pareil moment, la laissant, ne fût-ce que pour quelques minutes, isolée dans cette foule tumultueuse, exposée, menacée peut-être. Tel est le grief dont n'ont pu se défendre, à l'endroit des ambassadeurs étrangers, les écrivains impérialistes (1), dans les événements de cette journée du 4 septembre.

(1) Une ombre de reproche indirect, et qu'on ne veut pas préciser (la conversation de l'auteur, comme je l'entendis exprimer, est plus

Quoi qu'il en soit, Mme de Metternich quitta avec émotion et regret la grande ville où s'étaient écoulées, dans un éclat inouï, dix années pleinement heureuses de sa vie. Cependant, elle n'y laissait que des affections de personnes et des sympathies d'âme. Elle devait reconquérir, dans sa patrie, la souveraineté mondaine, dont elle avait disposé à Paris, donnant encore le ton, imprimant encore le mouvement autour d'elle.

Un trône s'était effondré sous ses yeux. Elle retrouvait, ailleurs, une autre Cour impériale, où sa place restait marquée dans le voisinage le plus proche du rang suprême. Dame du palais par droit de naissance, investie du premier rang après les archiduchesses, elle ressaisissait, à Vienne, les prérogatives de sa haute condition aristocratique, qu'elle s'était plu à oublier quelquefois dans les folies de Compiègne.

Le passé était mort. Elle prétendit bien rebâtir sa vie sur nouveaux frais. « Ceux qui savent profiter de tout, disait la reine Christine, sont sages et heureux. » Elle avait dû laisser derrière elle Paris et le souvenir de la plus belle Cour du monde. Son état d'altesse, dans la capitale de l'Autriche-Hongrie, ses alliances considérables, ses richesses, ses châteaux, compensaient bien des choses.

Dans la haute société viennoise, les tempéraments sont bridés par l'étiquette. Mme de Metternich n'y fut pas, du jour au lendemain, prépondérante. Elle rencontra des résistances, et parmi l'entourage direct de la famille impériale. Quelques-uns et quelques-unes restaient offusqués ou feignaient de l'être, de la réputation trop parisienne de l'ex-ambassadrice. D'autres susceptibilités s'éveillèrent. Elle s'était rendue populaire presque en arrivant. Lorsqu'elle paraissait sur la promenade publique en même temps que les souverains,

explicite) flotte autour de ce bout de phrase, d'apparence si simple chez Mme Carette. « L'ambassadeur d'Autriche, dont la situation avait toujours été favorisée à la cour et qui, en toute circonstance, se plaisait à exalter leur attachement pour l'impératrice, etc. (V. *Souv. des Tuileries*, t. I)... Reproche, soupçon d'oubli injustifié peut-être, auquel on ne s'arrête pas, mais qui certainement a traversé l'esprit, malgré que l'on en ait voulu chasser.

l'empereur et roi François-Joseph ne constatait pas sans un secret déplaisir que les vivats de la foule allaient beaucoup moins à l'impératrice qu'à Mme de Metternich.

Ces difficultés des premiers temps s'aplanirent. On n'échappe pas à l'ascendant d'une telle nature, quelle que soit la sphère où il s'exerce. Elle prit des mains de la princesse de Schwartzenberg le sceptre de la mode, et le garda.

Sa maison fut le centre de la société viennoise. Les salons du magnifique palais des Metternich, au Rennweg, qu'elle habita tant que son mari vécut, chef de la famille, s'élargirent pour recevoir non pas seulement les privilégiés du rang, de la naissance et des charges officielles, mais aussi l'élite des écrivains et des artistes.

Donner de grandes réceptions et des dîners d'apparat, entretenir avec les souverains de l'Europe et les personnages les plus illustres du monde une correspondance active, répondre de sa majestueuse écriture, l'une des plus originales calligraphies que connaissent les fervents d'autographes, à tous ceux qui, de près ou de loin, s'adressaient à elle, se tenir au courant des meilleures productions des lettres allemandes et françaises, parisiennes surtout, tout cela ne suffisait pas à son besoin de mouvement, à son zèle agité d'entreprise. Une foule d'idées papillonnèrent autour d'elle, qu'elle voulut saisir au vol et réaliser.

Des amis l'y aidèrent, de leur concours financier, de leurs moyens d'action et d'influence, de leur dévouement cordial ; c'est-à-dire, en première ligne, le baron Nathaniel de Rothschild, grand admirateur de la princesse, l'un de ses intimes et qu'elle appella avec une spirituelle familiarité : *mein Hausjud*, mon Juif de maison (1) ; et le baron Edgar de Spiegel, le confident de sa pensée quotidienne, homme d'esprit et de cœur, très considéré à Vienne comme président et Mécène de la Société des gens de lettres, et qui lui voua un véritable

(1) Le baron Nathaniel étant resté un célibataire endurci, Mme de Metternich accepta, pour les grandes réceptions du banquier, de faire les honneurs de ses salons.

culte (1). Soutenue, en outre, par l'accord des sympathies aristocratiques, elle se reprit chaudement à imaginer, organiser, confectionner et lancer des programmes de fêtes et de spectacles, allant à des buts variés.

Mme de Metternich n'avait pas modifié son humeur, avec les événements. Avec une nouvelle ardeur elle inspirait ses poètes, ses peintres de décors, ses interprètes, partageait les rôles, surveillait les invitations et, si possible, même les recettes et les dépenses. Elle était restée celle qu'on avait connue si agissante et si remuante, entre Paris et Compiègne, toujours éprise de nouveauté, toujours prête à stimuler les actes d'où découlent plaisir, joie, charité.

C'étaient des *redoutes* bleues, blanches et roses, des bals costumés dont les comptes rendus inondaient les quotidiens, des représentations de bienfaisance où réapparaissait la grande dame artiste de jadis, qui aurait été certainement comédienne de première volée, si le sort n'eût voulu qu'elle coulât une existence de princesse. Elle fut paysanne, sur le Ringtheater, où le fameux Sonnenthal s'honorait d'être son partenaire (2) ; on la vit, en d'autres lieux, gouvernante, institutrice, villageoise ou reine. Au château d'Auesberg, elle devenait la gantière tenant la conversation du Brésilien, de la *Vie parisienne*. Une autre fois, elle faisait sensation lorsque Got, de la Comédie-Française, lui donnait la réplique, pour le *Dîner de Madelon*.

Les années n'avaient pas alangui sa verve ni refroidi son élan. On pouvait retourner à la princesse de Metternich ce que disait Voltaire de la duchesse du Maine :

« C'est une âme prédestinée ; elle aimera le théâtre jusqu'au dernier moment. »

Entre temps, elle protégeait la musique nouvelle.

(1) En 1903, M. de Spiegel, répondant à une question que je lui adressai, sur le sujet de Mme de Metternich, laissait éclater, en ces termes, toute la chaleur de ses sentiments :

— D'une vie si pleine, des mouvements d'une initiative toujours couronnée de succès, je voudrais vous dire... tout. Plusieurs chapitres n'y suffiraient pas. Il faudrait un livre, un très gros livre.

(2) Quelque temps plus tard, Adolphe Wilbrandt écrivait expressément pour elle sa pièce *Von Angesicht zu Angesicht*, qu'elle joua encore avec Sonnenthal.

Comme elle avait, trente années auparavant, prôné Wagner, et de toutes ses forces exalté le *Tannhaüser* méconnu, elle adoptait Simetana et la *Fiancée vendue*, mais avec des chances plus immédiates, puisque le triomphe de ce drame lyrique, pour lequel on l'avait vu livrer bataille, avait justifié sa confiance, aussitôt qu'annoncée.

Mais qui n'entendit parler, en Europe et en Amérique, dans les deux mondes, de son « Exposition du théâtre et de la musique », installée dans la Rotonde de Vienne. Une conception merveilleuse qu'elle avait eue là. Il y fallait beaucoup d'argent. Elle paya de ses deniers le possible, puis se tourna vers d'autres, pour compléter ce qui manquait.

« Je montai, dit-elle, dans chaque maison à cariatides. »

Il était difficile aux cariatides de ne pas s'assouplir en sa présence. Elle fit mieux. S'étant mis en tête d'adresser une invitation autographe aux dames de la bonne société viennoise, les priant à une réunion, elle en eut trois cents chez elle, en même temps. Elles étaient accourues flattées, curieuses. Toutes avaient donné dans le piège. La princesse tendit la main, pour son œuvre. Elles la remplirent. L'exposition put ouvrir ses portes.

On avait réuni là les mille et mille accessoires de la figuration dramatique. Il y eut de tout, du rare et du commun, du précieux et du simple. Des trésors inestimables y voisinaient avec les joailleries les plus illusoires, de véritables reliques d'art avec le clinquant le plus ordinaire de la rampe.

La France avait envoyé des manuscrits de ses auteurs illustres, des tableaux, des maquettes ; l'Angleterre, des instruments de musique ancienne et moderne ; le grand-duc Alexandre de Weimar, des actes entiers écrits de la main d'un Schiller et d'un Gœthe, et des documents en quantité relatifs à l'évolution du théâtre allemand, depuis Hanswurst et la Comédie improvisée jusqu'aux types de la dernière modernité. Et les costumes, les images, les objets de pure curiosité foison-

naient. Ce fut une éclatante réussite. Mme de Metternich s'y était livrée corps et âme ; elle se croyait revenue au meilleur temps du second Empire, quand les étourderies de l'ambassadrice d'Autriche faisaient merveille. On la représenta sur le toit de l'Exposition jouant d'une boîte à musique, décorée à son intention du nom de *Paulinophone*.

Des deuils profonds éprouvèrent la princesse de Metternic et rompirent cet enchaînement de succès et de joies, véritable décor de théâtre, où s'était déroulée sa vie.

Elle ne se résigna point à la retraite, au silence, mais inclina de plus en plus vers les démonstrations de philanthropie, gardant encore des apparences de fêtes.

En réalité, elle ne cessa point de retenir l'attention publique, soit qu'elle s'attachât à servir de trait d'union entre la noblesse et la société artistique, dans ce pays où tant de séparations exclusives de classes, de partis, de croyances, de sentiments divisent les cœurs et les esprits, soit qu'elle ramenât à des vues humanitaires la séduction toujours puissante sur son imagination du déploiement des spectacles et de la mise en scène. Le 4 juin 1904, elle organisait, avec la collaboration chaleureuse du baron de Spiegel, un corso des plus resplendissants qui se soient écoulés sur le Prater, à la lumière d'une belle journée de printemps. Et le matin même, de cette main toujours complaisante à écrire, à correspondre, autant pour une satisfaction isolée que pour le bien d'une entreprise collective, la princesse de Metternich nous en signalait les heureux préliminaires, dans ce fragment d'une lettre personnelle :

« Oui, nous aurons tantôt une bataille de fleurs et d'un nouvel aspect, en automobiles, accompagnée d'une promenade, à laquelle toutes les femmes viendront avec des ombrelles fleuries. Automobiles également fleuries. C'est-à-dire de la gaieté, du charme, de l'élégance, pour celles qui vont à pied, comme pour celles qui roulent en voiture. Chacune aura sa part de clarté, de parfums et son individuel plaisir. La fête promet d'être extrê-

mement brillante, et j'ai idée que le coup d'œil sera merveilleux. »

Il le fut, en effet. Les journaux viennois en tracèrent des descriptions enthousiastes.

Cette intelligente prodigalité de soi-même, de ses ressources d'imagination et de ses moyens d'influence, comportait le retour d'une immense popularité, au profit de celle qui s'y dépensait *con amore*. Lorsque, au mois de mai 1886, la princesse inaugurait la première fête des fleurs indescriptiblement belle, et qu'elle se montra, au Prater, en son équipage magnifique, l'air retentit d'acclamations. Elle était l'idole du jour. Un écrivain célèbre de sa patrie l'avait déjà surnommée : *Notre-Dame de Vienne*. Un autre lança cet aphorisme : « *Le véritable homme de Vienne*, c'est la Dame de Vienne. » Un troisième, qui cherchait à lui trouver des égales parmi les plus célèbres femmes du monde, la qualifia : l'*Incomparable*. Enfin un quatrain courut les rues, demeuré cher à tous les Viennois.

Es giebt nur a Kaiserstadt,
Es giebt nur a Wien;
Es giebt nur a Fürstin,
Es ist die Metternich Paulin!

(Il n'y a qu'une ville impériale, et c'est Vienne ; il n'y a qu'une princesse, et c'est Metternich Pauline !...)

Voilà bien le dernier mot de la réputation ; c'est le « los » populaire, qu'ont recherché, de tout temps et par-dessus tout, les élus de la scène publique et mondaine.

Quelque peu discutée dans ses turbulences de jeunesse, Mme de Metternich aura bellement occupé jusqu'à la fin, de son esprit, de son activité, de sa personne, l'un et l'autre théâtres.







ANNE-MARIE DE RICCI, COMTESSE WALEWSKA

27.

DANS LES SALONS D'UN MINISTÈRE

La Comtesse Walewska

I

Un témoignage direct. — Réminiscences et souvenirs. — A Florence. Impressions de jeunesse. — Un fils de Napoléon Ier. — La légende et l'histoire des amours du grand homme. — Comment Marie-Anne de Ricci devient la comtesse Walewska. — Présentation à la Cour. — Une lettre de Madame Adélaïde. — Walewski, ambassadeur à Londres. — Lettre de Napoléon III. — Au ministère des affaires étrangères de Paris. — Un grand bal costumé. — Fêtes et réceptions.

Une après-midi de l'an 1904, au cours d'une visite chez Mme Octave Feuillet, je laissai tomber ce détail qu'une heure auparavant mon attention était suspendue aux lèvres de Mme Walewska, égrenant des anecdotes sur la cour des Tuileries, dont elle avait été l'un des ornements les plus goûtés.

« — Ah ! oui, dit-elle, la jolie Mme Walewska ! »

Et je remarquai qu'en parlant ainsi Mme Octave Feuillet n'était plus avec nous, et que, par la vertu de ce regard intérieur, qui transperce, illumine les profondeurs de la mémoire, elle la revoyait allant jeune, heureuse, fêtée, à travers les salons emplis de clarté, de mouvement, de luxe, d'harmonie. Il y avait fort longtemps de cela.

On la connut ambassadrice à Londres, femme d'un ministre d'Etat, à Paris, et grande dame des plus qualifiées dans le monde cosmopolite des Tuileries. Des souverains furent à ses pieds. L'impératrice la tint en amitié vive. La reine Victoria lui prodigua les marques d'une particulière affection. Elle passa, auprès de l'impératrice d'Autriche Elisabeth, — la plus jolie femme de son empire, disait-on, — des semaines exquises.

Les hommes les plus célèbres illustrèrent ses réceptions. Et la meilleure partie de ses jours ne fut autre que le reflet limpide et riant de la situation exceptionnelle dont jouissait son mari et des grandes affaires internationales auxquelles il se trouva mêlé.

Tous les détails dignes d'intérêt d'une existence si pleine, elle-même voulut me les confier, au gré de ses réminiscences, selon le tour de la causerie du moment, à travers la succession agréable de ses entretiens. En les translatant sous vos yeux, je ne ferai que rapporter, pour ainsi dire, des conversations écrites.

Florentine de naissance, Française par droit de mariage, comptant, dans sa parenté italienne, d'illustres alliances qui remontent jusqu'à Machiavel ; et descendant, en ligne maternelle, de la famille polonaise des princes Poniatowski, l'arbre généalogique, qui verdoie dans ses archives, a poussé des branches bien entremêlées.

Nièce de Joseph Poniatowski, ministre de Toscane et, plus tard, sénateur de l'Empire, elle naquit sur les bords de l'Arno, dans la demeure des marquis de Ricci, non loin de ce palais Orlandini, où la princesse Mathilde coula les années de sa jeunesse. On lui donna les prénoms de Marie-Anne. Son enfance fut dénuée d'incidents. Elle était gaie, capricieuse, espiègle, comme on l'est à cet âge ; les jeux lui plaisaient mieux que l'étude, ainsi qu'à plus d'une autre, et les rires à belles dents et les courses échevelées sous les grands arbres du parc. Elle trouvait fâcheuses uniquement dans la vie les leçons d'une gouvernante française, qui, paraît-il, avait à cœur de lui rendre sensibles les devoirs de l'obéissance et, pour les lui inculquer de force, la malmenait quelquefois.

Insoucieuse de l'avenir, Marie-Anne laissait errer sa pensée libre et ses rêves sans ambition. Elle aspirait les souffles purs de sa jeunesse, sans nulle curiosité de connaître le secret du lendemain. Une demande en mariage vint la surprendre dans cette innocente tranquillité d'âme. Un aimable seigneur, fils de prince,

avait désiré sa main. Elle n'y songeait pas ; aucune hâte ne la pressait de quitter la maison maternelle. Cependant, la marquise et son père, jugeant le parti flatteur et avantageux, allaient donner leur assentiment. Par contre, le vieux prince Corsini s'était montré beaucoup moins facile à seconder les vues de son fils. Il avait opposé un *non* formel. Avec plus de docilité que de tendresse filiale, l'amoureux gentilhomme, qui voulait bien user de patience, mais ne tenait pas à être déshérité, offrit d'attendre que l'inéluctable loi du sort le rendît prince à son tour et maître de ses volontés. Mais la jeune fille n'avait nulle envie de compter les jours et les semaines, les mois et les années, jusqu'à la mort d'un père, pour allumer les flambeaux de l'hymen aux cierges de son catafalque. Il n'en fut plus parlé. D'autres prétendants s'annoncèrent : un marquis de San-Juliano, de Naples, et un seigneur viennois, le comte de Schomberg, un bretteur enragé, qui, pour un mot, pour un regard de travers, pour une plaisanterie, pour rien, était toujours prêt à mettre flamberge au vent, et que cette humeur batailleuse devait conduire à sa perte, car il fut tué dans un duel avec un banquier, le dernier homme dont il pût être le provocateur.

Sur ces entrefaites, le comte Walewski parut à Florence, Alexandre Colonna Walewski, né en Pologne, de la femme célèbre par sa beauté et son patriotisme, qui inspira à Napoléon Ier un attachement passionné.

On a représenté, sous des couleurs de roman, et la scène s'en emparera, quelque jour, l'épisode sentimental dont celle-ci fut l'héroïne (1).

Le 1er janvier 1807, l'Empereur venant de Pulsturck et se rendant à Varsovie s'arrêtait, pour changer de chevaux, à la porte de la ville de Bronic. Une foule illusionnée se pressait sur son chemin pour saluer le soldat de fortune en qui l'on espérait voir le libérateur de la Pologne. Deux femmes, non sans péril, sont par-

(1) En 1905, paraissait en langue polonaise, un curieux ouvrage, en deux volumes, sur la première comtesse Walewska.

venues à se glisser jusqu'à lui. L'une, presque une enfant, toute blonde, avec des grands yeux bleus très naïfs et très tendres, semble transfigurée d'enthousiasme. Bonaparte, surpris, ému de cette vision, lui jette une fleur, s'informe et manifeste l'intention de la revoir.

Elle se nomme Marie Walewska, née Laczinska, d'une famille ancienne mais dénuée de biens. Son mari est un vieillard de soixante-dix ans, Anastase Colonna de Walewice-Walewski, se rattachant par ses origines aux Colonna, qui donnèrent à l'Eglise un pape et des cardinaux, à l'Italie des généraux et des diplomates. Ce lustre familial, le titre qu'il eut de chambellan du feu roi n'empêchent que, pour la jeune épousée, les jours ne se soient écoulés bien monotones, sans éclat, sans plaisirs. Un enfant, un fils a ranimé sa vie. Elle s'y est consacrée tout entière. Aussi, malgré sa fine beauté, est-elle presque inconnue hors de son foyer.

Mais l'Empereur, le conquérant, le meneur d'armées et de peuples l'a remarquée. On le lui fait savoir. Elle tremble ; un secret pressentiment la retient au foyer ; elle ne veut assister à aucune des fêtes organisées en l'honneur de Napoléon. Elle en est priée, cependant, et par mission spéciale du prince Joseph Poniatowski. Résiste-t-on à un désir de l'Empereur ? Elle devra se rendre à Varsovie. Son mari lui-même l'y engage. Elle assiste donc au bal, où déjà circule le bruit de l'aventure.

Elle a refusé de danser et rentre chez elle, nerveuse, inquiète. On lui remet, coup sur coup, des billets écrits de la main impériale, et ce sont des déclarations brûlantes. On vient en députation chez elle. Les plus respectés des chefs polonais lui disent et redisent : « Vous ne pouvez vous dispenser d'assister au dîner auquel vous prie l'Empereur, sans vous exposer à paraître mauvaise patriote, mauvaise Polonaise. » Il l'aura donc fallu ! Une insidieuse amie lui murmure, pendant qu'elle rêve de sa maison tranquille, de son enfant : « Tout, tout, pour cette cause sacrée ! » Les membres du gouvernement provisoire l'exhortent à ne pas méconnaître le bien qu'elle peut accomplir, grâce à sa douce

influence de femme. Cependant, les lettres se succèdent. Le mari, comme tant d'époux, en pareil cas, a les yeux couverts d'un triple bandeau. Il insiste pour qu'elle soit présente au nouveau banquet. Même il va plus loin ; il objurgue, il commande... Le pas décisif est bien près d'être franchi. Elle en a l'avertissement et la peur, au fond de son âme vertueuse. Et toujours on l'obsède. On tourne autour d'elle, la pressant de se décider. La voiture est en bas. On l'y pousse.

Pendant le dîner, assise en face de l'Empereur, elle doit écouter, sourire aux lèvres, les propos entremetteurs de Duroc. Et ce sera tout à l'heure, au milieu de la confusion d'une sortie de table, l'attaque directe du maître. Quelqu'un lui fait tenir la proposition d'un rendez-vous. Comme elle s'en indigne, on lui reproche encore son manque de patriotisme. « Sont-ce vraiment les sentiments, la conduite d'une zélée Polonaise ? » Et, de fatigue, elle laisse enfin tomber les mots attendus : « Faites de moi ce que vous voudrez. »

On la mène, le matin, au palais, pour la remettre, le soir, aux mains de ceux qui la viendront chercher et la livrer à celles de l'amant souverain. Elle va d'un pas abandonné. Napoléon est entré dans la chambre et joue son rôle. Seule à seul avec lui, elle proteste et pleure. Il s'irrite, mais doit attendre au lendemain que plus de faiblesse et de lassitude abaisse devant lui les dernières résistances. Et l'épreuve recommence le jour suivant, à pareille heure. Napoléon est maintenant un amant fougueux. Il prie. Il s'empresse. Il menace. Une femme est là, chez lui, à ses ordres, et qui prétend rester fidèle à la foi conjugale, aux principes de sa conscience et de la religion ! Que signifiait une pareille chose ? Elle s'effraye aux éclats de sa voix, et presque s'évanouit. Elle est à présent sa maîtresse.

Oui, telle est la manière dont une sorte d'histoire officielle, très agréablement narrée par Frédéric Masson, a présenté les détails de cette rencontre. Ils se passèrent plus simplement, et je tiendrais d'une source plus sûre, parce qu'elle fut plus intime, le récit exact du sentiment de l'Empereur pour la première ma-

dame Walewska. En toute affaire, Napoléon était l'homme impérieux et pressé, qui ne devait jamais perdre de temps. Mme Walewska, très simple, très naïve, sans ambition personnelle et qui espérait obtenir, au prix de son obéissance, la reconstitution du royaume de Pologne, s'était pliée à la volonté du vainqueur d'Austerlitz, et, pour cela, l'attendait un soir, frissonnante. Il était entré dans la chambre comme dans son cabinet de travail, l'air soucieux et songeant à bien autre chose qu'à l'amour.

Il a dégrafé son ceinturon et jeté son épée sur la table. D'une voix brève, impérative, il interroge la jeune femme, qui est censée se reposer dans l'ombre de l'alcôve. Il demande des noms, ceux des principaux de la ville et des renseignements sur la localité polonaise. Tandis qu'elle répond, balbutiante, il prend des notes hâtives... La chose est faite ; alors seulement il se rappelle l'objet véritable du rendez-vous, et revient à sa fantaisie de tendresse.

Il en advint une sorte de passion intermittente de l'homme de guerre pour celle qui n'avait désiré que d'être l'ambassadrice d'un peuple opprimé. Souvent, elle lui reparlera de sa chère Pologne ; il sourira, se dérobera. Aucun chef d'Etat n'accorda moins que Napoléon à l'intervention des femmes, en politique. Pendant la campagne de 1809, Marie Walewska s'était rendue à Vienne, où l'on avait préparé pour la recevoir un logis d'une extrême élégance, près de Schœnbrunn. Elle y devint enceinte et retourna faire ses couches à Walewice, où naquit, le 4 mai 1810, Alexandre-Florian-Joseph Colonna Walewski.

Elle fut à Paris, dans la suite, et l'Empereur ne cessa point de s'intéresser à elle, de se montrer soucieux qu'on veillât à toutes ses aises et satisfactions. En 1812, un acte exceptionnel était passé au palais de Saint-Cloud pour composer et enregistrer le majorat, établi en faveur de son fils, par la dotation de biens situés dans le royaume de Naples, avec le titre de comte de l'Empire.

C'est ce Walewski qui fut soldat, écrivain, diplomate,

homme d'Etat, et demanda la main de Marie-Anne de Ricci. A cette heure, il n'avait aucun poste et n'exerçait aucune fonction (1). Mais on le savait l'ami personnel de Thiers. La route s'ouvrait, devant lui, toute pavée d'espérances.

Il était déjà venu à Florence, quatre années auparavant, c'est-à-dire en 1842, et avait lié connaissance avec la famille de Ricci. La seconde fois, il n'était pas arrivé seul, en Toscane. Le comte de Flahaut l'avait accompagné dans son voyage, — ce comte de Flahaut, qui aurait aimé particulièrement le voir épouser sa fille Georgine ; mais celle-ci devait passer à d'autres mains et s'appeler marquise de la Valette. De même, à ce que m'en disait Mme Walewska, Thiers n'aurait pas été fâché qu'il fît le bonheur de Mlle Félicité Dosne : « Mlle Dosne, ajoutait-elle avec un peu de malice, qui n'est pas encore mariée, en 1905. »

Walewski avait son choix bien arrêté. Il n'accomplissait pas une promenade de touriste en Italie. Des circonstances graves avaient provoqué son départ. Lié, à Paris, avec la tragédienne Rachel, — aussi intimement lié qu'on pouvait l'être — il avait eu la désagréable surprise, un soir de visite inattendue chez elle, d'y rencontrer, bien à contre-temps, le duc de Grammont. Et la rupture s'en était suivie, immédiate et radicale. Il avait pris le chemin de l'Italie et le parti d'en revenir marié.

Une forte attraction le poussait à retrouver la belle physionomie de jeune fille, qui l'avait séduit une première fois. Il la revit. Le soleil ardent de l'Italie incendia son âme. Il l'appela, dès lors : sa Destinée.

Ce fils naturel de Napoléon Ier avait grand air. Sur son visage était imprimée, frappante, la ressemblance de l'impérial ami de Talma, avec une expression plus séduisante. Très grand seigneur, mondain fort recherché dans les salons de l'aristocratie, sérieux et décidé de caractère, il n'affichait pas, mais ne cachait

(1) On a prétendu qu'il avait, un moment, caressé le rêve de devenir roi de Pologne, et qu'à défaut d'un trône il dut saisir l'épée. Comme Morny, il avait fait sa campagne d'Afrique, après avoir revendiqué la nationalité française, puis s'était tourné vers la diplomatie.

pas non plus ses avantages. Cependant, il ne produisit pas, d'abord, une impression fulgurante sur l'imagination de Marie-Anne, tout occupée de ses babioles de jeunesse, et dont le regard était demeuré distrait, sans doute, lorsqu'on lui présenta cet étranger, qui, avec sa tête de médaille romaine et sa haute prestance, était un des plus beaux hommes de sa génération. Elle ne résista pas, néanmoins, à son appel, et quitta Florence sans trop de regret, un peu inquiète seulement, de la figure qu'elle allait faire, ignorante de la vie comme elle l'était, dans le monde où son mariage allait l'introduire. Il avait quinze années de plus qu'elle. Il possédait l'autorité, l'expérience ; il se chargea d'être son éducateur, et ses premiers émois se rassurèrent. D'un prudent conseil, il lui fixa, dès le premier jour, cette règle de conduite suffisant à hausser, peu à peu, au ton de son entourage, si brillant qu'il pût être, l'esprit d'une jolie femme, douée d'intelligence et de tact :

— Regardez et écoutez.

Blonde comme le blé de mars, avec des yeux d'un gris bleu très animé, des traits fins, un profil mince et délicat, et tout le sémillant, toute la grâce d'une beauté de petit format, le monde l'accueillit en souriant. Presque aussitôt, on lui avait ménagé, au château de Neuilly, l'accueil sympathique de la famille royale, et l'impression fut excellente. Le lendemain, Mme Adélaïde, sœur de Louis-Philippe, écrivait à M. de Flahaut, grand écuyer du duc d'Orléans et ambassadeur à Vienne, ces lignes dont on nous a communiqué l'original :

« Hier soir, à Neuilly, nous avons eu lady Sandwich, qui nous a présenté, la reine et toutes les princesses étant là, la nouvelle comtesse Walewska. Cette jeune femme est séduisante ; elle est plus que jolie, parce qu'elle a comme parure la simplicité naturelle. Elle fera grand effet dans la société parisienne.

« LOUISE-ADÉLAÏDE. »

Cependant, Walewski n'occupait toujours point de situation officielle. Guizot était au pouvoir. Ce ministre



LE COMTE COLONNA WALEWSKI, AMBASSADEUR DE FRANCE A LONDRES

28.

le voyait sans complaisance, à cause des rapports affables qu'il entretenait avec Thiers, son éternel antagoniste. Il n'inclinait guère à lui confier un emploi diplomatique. Des amis intervinrent, vantant ses mérites à Guizot, qui résistait. Enfin, l'homme d'Etat laissa fléchir ses motifs d'exclusion, mais pour l'envoyer au plus loin, à la Plata. Sa femme et lui ne s'attardèrent que le moins possible dans ces régions de l'Amérique méridionale. Par une étrange ironie des événements, le 24 février 1848, le jour où s'effondrait la monarchie constitutionnelle sous les pavés des barricades, Guizot signait la nomination de Walewski en qualité de ministre plénipotentiaire à Copenhague. Il n'eut pas à boucler sa valise de voyage.

La présidence de Louis-Napoléon l'en dédommagea largement. Nommé ministre à Florence, en 1849, il reçut l'ambassade de Londres en 1852. L'habileté avec laquelle Walewski parvint à obtenir du ministère anglais la reconnaissance de Napoléon III, à travers de réels obstacles, fut le grand événement de son passage dans le Royaume-Uni.

« Les choses n'allèrent pas aussi aisément qu'on le pourrait croire, nous confiait Mme Walewska. J'étais à Londres. Je revois tout le mouvement qui se fit autour de cette grosse formalité. Le gouvernement anglais avait accepté l'Empire ; mais il ne lui convenait pas de le reconnaître sous le nom de Napoléon troisième, qui prolongeait et fortifiait, dans le passé, le principe dynastique.

« Mon mari s'étonna des échappatoires et des difficultés qu'on lui opposait, mais ne se découragea point. Le baron Brunow, ministre de Russie, entretenait secrètement la résistance. Et l'Angleterre continuait d'objecter qu'en acceptant Napoléon comme le troisième empereur des Français, elle infligerait un démenti à sa politique et ferait ombre à la gloire de Waterloo. Tout au plus admettait-elle de le saluer du titre de Napoléon II, pour cette bonne raison que le duc de Reichstadt n'avait point régné.

« Les discussions traînaient en longueur. C'est alors

qu'eut lieu, peu de jours avant le 2 décembre 1852, le dîner que le ministre de Prusse à Londres, le baron Bunsen, offrait au corps diplomatique. Lord Derby, président du Conseil, lord Malmesbury, ministre des Affaires étrangères, lord et lady Palmerston, le ministre italien d'Azeglio étaient des convives de cette magnifique réception.

« Mon mari m'avait chargée d'entreprendre, à la fin du dîner, lady Derby, pendant que lui-même conférait avec le ministre anglais, et de laisser entendre, afin que cela fût répété, que, si le président du Conseil se refusait à seconder les vues de l'ambassadeur français, lord Palmerston, son adversaire, ne manquerait point, lui, de provoquer une interpellation à la Chambre des Communes et d'entraîner, à son profit, la chute du cabinet.

« — Il faut pourtant se décider, disait-il, de son côté, à lord Derby. Car si vous ne le faites, Palmerston, qui est là-bas, reconnaîtra Napoléon III et s'en prévaudra à vos dépens.

« Ce fut l'argument vainqueur. Walewski avait sondé, dans le même sens, lord Palmerston, qui, prompt à saisir l'occasion de rentrer en scène, voyait déjà le moment d'interpeller lord Derby et de ramasser une majorité. Il n'y eut plus d'opposition. Lord Derby céda.

« Le lendemain, mon mari recevait cette lettre de Napoléon III :

« Aux Tuileries, le 3 décembre 1852,

« Je vous remercie de votre télégramme d'hier, qui reflète si bien la chaleur de votre cœur. Je suis très sensible à cette nouvelle preuve de votre dévouement. Je vous prie de compter toujours sur ma sincère amitié et de croire que je m'estime heureux d'avoir en vous un représentant si habile et si dévoué.

« NAPOLÉON. »

La récompense ne se fit pas attendre. Il fut sénateur. Il fut ministre. C'était le beau moment de l'alliance

anglaise, à laquelle on sacrifia tant d'intérêts, en France. Quand la comtesse Walewska quitta Londres, les dames de la haute aristocratie se cotisèrent pour lui offrir un bracelet, en souvenir de son passage.

On s'était installé superbement au ministère des Affaires étrangères, le plus fastueux de toute l'Europe. Pour inaugurer cette prise de possession, pour célébrer aussi tant d'heureuses conjonctures, le ministre et sa femme offrirent, le 17 février 1856, un bal resté fameux dans les fastes mondains du second Empire, — ce bal costumé, qui fit tant parler de l'Empereur en domino et de la Castiglione en dame de cœur.

En un temps où la mode des crinolines avait rappelé l'exubérante fantaisie des paniers, pendant que remontaient de partout les souvenirs Pompadour, M[me] Walewska, alerte à saisir le ton du moment, ressuscitait, chez elle, le XVIII[e] siècle.

Sans s'être aucunement concertées à l'avance pour assortir les nuances de leurs costumes dans une harmonie générale d'époque, presque toutes les invitées étaient apparues en Louis XV. Des marquises rocaille revivaient sous les traits des princesses Mathilde. Murat, Poniatowska. En grisette de la régence passait M[me] Dubois de Lestang, avec un négligé bourgeois fort coquet, inspiré par Jeaurat. La générale Fleury renchérissait encore sur l'ancienne mode, et, pour avoir la latitude d'enfler au maximum l'ampleur de ses paniers, tenait grande place en dame de la reine Marie-Antoinette, d'après Moreau le jeune.

Une seule de ces patriciennes avait osé s'affranchir de la cage encombrante : M[me] de Castiglione, dont la réputation d'indépendance était acquise, et qui n'eut pas à le regretter, en définitive, parfaite de tous points comme elle était.

Quant à la maîtresse du lieu, une Diane des ballets royaux, toute conforme à l'un des plus jolis motifs fournis aux Menus-Plaisirs du roi par le dessinateur Boquet, chacun la félicitait sous ses atours de chasseresse poudrée. On eût cru qu'elle sortait d'un cadre

de l'époque, fraîchement pomponnée. Elle était l'âme, le sourire lumineux de la fête.

D'autres réceptions suivirent, non moins somptueuses. Elles eurent une grande célébrité mondaine. Rien n'était plus brillant que les dîners et les bals du ministère des Affaires étrangères. Lorsque, au point culminant de sa carrière, et sur la proposition du comte de Buol-Schauenstein, Walewski eut été appelé à présider le Congrès de Paris, les plénipotentiaires de l'Europe ne tarissaient pas d'éloges sur l'éclat des soirées, que donnait à l'élite de la société parisienne le chef de notre diplomatie.

La première séance du Congrès avait eu lieu, le 25 février 1856, et, le même soir, le comte Walewski donnait à ses hôtes un dîner de trente couverts, suivi d'un grand concert, pour lequel huit cents invitations avaient été lancées.

Tous les regards étaient tournés, à ce moment, vers la paix et se tenaient fixés sur les représentants des grandes puissances. Pour ne point démentir la tradition diplomatique, qui veut que les plaisirs marchent de front avec les affaires et que les uns soient l'acheminement agréable à la conclusion des autres, on apportait un zèle infini à diversifier les intermèdes des conférences journalières. Et le 30 mars, quand fut signé le traité, ce fameux traité de Paris, qui a été l'une des grosses illusions de la politique extérieure de Napoléon III, ce fut partout un redoublement de musique, de danse et de galas pour célébrer l'heureux événement (1).

Les invitations aux Affaires étrangères étaient extrê-

(1) Un écho de cette joie universelle éclate dans une lettre particulière, qui tombe bien à propos sous nos yeux, de la comtesse de Damrémont à Thouvenel, l'ambassadeur de France à Constantinople. Après avoir parlé des illuminations spontanées de la ville de Paris, de la satisfaction générale de la population, des fêtes de la rue donnant la réplique à celle des salons, la sœur du maréchal Baraguay-d'Hilliers entre dans le détail des réjouissances officielles : « Après-demain jeudi l'empereur rendra à Méhémet-Djamil bey, l'honneur que le sultan vous a fait en assistant à une réception chez vous. Sa Majesté se rendra à un bal à l'ambassade de Turquie auquel environ douze cents personnes sont invitées. Aujourd'hui, dîner chez Hübner, demain chez je ne sais qui; car, depuis que le Congrès est rassemblé, il est rare que chaque jour ne soit pas marqué par une fête ou

mement recherchées. Les mercredis de Mme Walewska faisaient fureur. D'un accord unanime, on reconnaissait que le ministre et sa femme emportaient le prix dans le genre des divertissements costumés et de l'allégorie. Ils avaient donné l'impulsion à ces soirées travesties, qui tournèrent les cervelles d'un monde folâtre pendant plusieurs années. La chronique a gardé le souvenir d'une de celles-là où, très agréablement, Mme Walewska allégorisait le froid sous une robe de dentelles noires, sa tête blonde chargée de frimas, pendant que la princesse Troubetzkoï s'évaporait en papillon du printemps, ou que Mlle Erlanger flambait en couleur de feu.

La maison était hospitalière aux lettres et aux arts. Théophile Gautier, entre autres, y avait ses familières entrées. Il plaisait aux Walewski de réunir à leur table la fleur des écrivains, des artistes, qu'eux-mêmes rencontraient, d'ordinaire, chez leur amie, la princesse Mathilde. Ils savaient qu'en mêlant et fondant les esprits d'élite dans une atmosphère intime et chaude, on les pénètre réciproquement des influences qui les stimulent. Un hasard intelligent présidait à ces rencontres. On n'avait à craindre, en pareil cas, qu'une sélection trop raffinée parfois.

« Un soir, me disait Mme Walewska nous avions à dîner, en même temps, Jules Sandeau, Dumas, Gautier, Mérimée, et *tutti quanti*. On aurait pu croire que la conversation, avec de pareils artificiers de la parole, ne serait qu'une pluie d'étincelles. Eh bien ! pas du tout. Elle se traîna languissante, du commencement à la fin. Sandeau comptait sur Dumas, Dumas faisait fond sur Gautier, et Gautier ne se sentait pas assez lui-même dans le voisinage des grands confrères. »

Et cela me rappelait un propos de Mme Octave Feuillet, me disant quel était le charme des dîners choisis de Mme Fortoul, la femme du ministre de l'Instruction publique. Ayant éprouvé, en différentes occasions, que

par un dîner. » Et peu de temps ensuite, elle ajoutait : « Nous avons magnifiquement traité les plénipotentiaires ; et, ce qui m'étonne davantage, c'est qu'ils aient résisté à ces batailles de fourchettes et de bouteilles. »

trop de gens d'esprit rassemblés dans un même cercle s'éteignent mutuellement, cette excellente maîtresse de maison variait les séries avec une attention extrême, n'invitait qu'une dizaine de personnes soigneusement triées, et jamais tous les causeurs à la fois. Or, rien n'était plus exquis que les réunions priées de Mme Fortoul.

Tel était le train habituel des soirées d'hiver. En la belle saison, la comtesse Walewska passait une grande partie du printemps et de l'été dans sa propriété d'Etioles. Les visiteurs en connaissaient les chemins hospitaliers. Il y avait là, comme en tous lieux où elle portait ses pas, belle compagnie ; et les hasards de la politique, selon qu'ils augmentaient ou diminuaient l'influence de son mari, n'y avaient pas de répercussion sensible. Son cercle se déplaçait avec elle, aussi bien quand Walewski avait rendu le portefeuille que lorsqu'il venait d'entrer dans une combinaison nouvelle de pouvoir. Le secrétaire particulier de l'empereur, le spirituel Mocquart (1) le remarquait affablement, lorsqu'il écrivait à la comtesse, juste au lendemain d'une crise, qui avait délogé de leurs ministères respectifs Persigny et Walewski :

« Chère madame Walewska,

« Votre bonne lettre m'a rappelé l'une de nos causeries d'autrefois. J'ai vu avec plaisir la troupe des artistes, des gens de lettres, des diplomates défilant à Etioles. Je doute qu'elle ait été aussi grande à Chamarande (2) ou chez les autres sortants. D'abord, il y a beaucoup d'ingrats. Ensuite, il faut bien lui rendre cette justice : Walewski avait bien plus que son collègue de ces qualités, qui gagnent l'estime et l'affection. N'importe, je ne me serais pas attendu à des témoignages de reconnaissance si nombreux et si hautement mani-

(1) Mocquart dont on disait, aux Tuileries, qu'il était la pensée de l'empereur.

(2) Propriété du duc de Persigny.

festés. Ils font honneur et à ceux qui les ont donnés et à celui qui les a reçus. Cette partie de votre lettre a fait du bien à votre ami.

« J'ai pressé l'empereur de répondre au sujet d'Orx (1). Il est d'avis d'attendre encore le résultat de nouveaux renseignements pris sur les lieux.

« Vous avez bien raison de chercher à vous caser. Il ne suffit pas, comme le disait Walewski, d'avoir sa malle faite ; il faut encore avoir sa chaumière prête. Mais tout est relatif, et, dans Paris, une chaumière même un peu convenable est difficile à trouver.

« Après Vichy, c'est-à-dire après le 5 août, nous rentrons à Saint-Cloud. L'Empereur se rend au haras du Pin, revient, et, après le 15, se rend au camp de Châlons, puis, vers la fin du mois à Biarritz avec l'impératrice. Parmi tous ces déplacements, il ne me reste guère de chances de vous revoir, puisque vous serez au bord de la mer pendant le temps où je serai à Montretout.

« Les eaux, cette année, sont fort salutaires à l'empereur, qui se contente du bain. Rien ici digne de vous être raconté. La société a beau se renouveler : elle demeure toujours fort commune. La quantité l'emporte de beaucoup sur la qualité.

« MOCQUART. »

Quand un peu tout le monde se dispersait aux eaux, elle se rendait volontiers à Kissingen, station fort en vogue où les chaleurs de l'été ramenaient une colonie française appartenant surtout aux milieux officiels. L'animation y était belle et vive. Les femmes faisaient assaut d'élégance. On n'accordait au régime de la source que le peu de temps laissé libre par les promenades et les réceptions. Mme Walewska était là fort en vue, aux environs de 1866, quand Benedetti, récemment nommé ambassadeur en Prusse, levait ce croquis épistolaire de son séjour à Kissingen et des divertissements qu'on y prenait :

(1) Un domaine promis par la libéralité impériale au comte Walewski dans le département des Landes.

« Kissingen, 17 juillet.

« ... J'ai encore retrouvé ici, mande-t-il à Thouvenel, à mon retour de Nuremberg, les Walewski et la comtesse de La Bédoyère, et j'ai fait votre commission. Le comte Walewski m'a annoncé lui-même son avènement au fauteuil de la présidence du Corps législatif. La tâche lui paraît difficile ; mais, quand on a fait reconnaître l'empire à Londres et contraint ainsi l'Europe à renier son œuvre de 1815, on ne peut s'empêcher de le sauver, au Palais-Bourbon, du péril auquel il est exposé. La comtesse Walewska, se moquant des impertinences du temps, l'unique ennemi qu'elle ne réussit peut-être pas à vaincre complètement, est toujours ravissante de grâce, de bonne humeur. Elle continue à devancer ou à faire la mode. Elle a, comme toujours et comme tout le monde, son chevalier servant, et c'est votre ami, le comte de Goltz, qui en joue le rôle à Kissingen. Il s'en acquitte avec assiduité. Il conduit la comtesse à la Source ; il ordonne les promenades et les fêtes ; il est son premier maître de la bouche ; il avait, en la précédant, fait les logements. Hier enfin, il a, en heureux et habile diplomate qu'il est, amené une rencontre avec l'impératrice d'Autriche, et il s'en est suivi une présentation sur la place de Kissingen, à l'heure où tous les étrangers s'y trouvaient réunis, véritable triomphe pour la comtesse et pour Goltz lui-même. »

D'autres fois, on allait au Mont-Dore. Elle habitait, dans ce coin d'Auvergne, une villa qui n'avait non plus les aspects d'un ermitage. Des amis étaient invités. On y faisait étape, pour une ou plusieurs semaines. Gounod y passa une saison. Il avait composé là son opéra de la *Reine de Saba*, et l'avait dédié à son hôtesse... Sur ce brillant passage, une ombre s'était glissée. Dès lors, Gounod donnait des signes de son malaise cérébral. On n'ignore pas qu'il faillit perdre la raison, qu'il côtoya les bords d'un demi-délire, et que, par crainte de pire extrémité, il avait dû se soumettre aux soins métho-



LA PRINCESSE LISE TROUBETSKOÏ, SŒUR DE LA DUCHESSE DE MORNY.
(D'après le tableau de Winterhalter.)

diques du docteur Blanche. Lui-même se rendait bien compte des alternatives de fièvre et d'hallucination, qui le reprenaient par accès. Aussitôt que se dénonçaient les fâcheux prodromes, en toute hâte il retournait chez le fameux aliéniste, ou se faisait adresser quelqu'un de son personnel, capable de veiller sur sa santé et d'éloigner de lui les périls d'une crise plus grave. Au Mont-Dore, Mme Walewska, qui n'en était pas avertie, avait eu la surprise de voir aux côtés de Gounod un homme tout de noir vêtu, et qui ne le quittait pas plus que son ombre. Il s'attachait à ses pas, lui parlait à mi-voix, chuchotait à son oreille. Quel pouvait être ce serviteur si prévenant et en même temps si familier ?

« Je ne suis pas curieuse, dit-elle à son mari, mais je ne serais pas fâchée d'apprendre ce qu'il peut y avoir de commun entre le Maître et son mystérieux acolyte. »

Walewski lui donna l'explication qu'elle désirait. Un matin, on devait faire une cavalcade aux environs. Gounod s'en était réjoui d'avance, avec une gaieté d'enfant et d'artiste. Mais, au moment de monter en selle le personnage officieux était intervenu : *M. Gounod ne devait pas s'échauffer... Il ne devait pas trop galoper.* Et maintes recommandations de pareille sorte avaient suivi celle-ci.

Longtemps plus tard, Mme Walewska me confessait qu'ayant toujours eu grande peur de deux espèces de gens au monde : les hors de sens par l'effet de la boisson et les fous, elle avait vu partir l'illustre compositeur avec une impression de soulagement.

Mais retournons aux parisiens séjours.

Facile à l'entraînement et complaisante aux gaîtés en circulation, Mme Walewska, qui n'avait pas cessé d'être celle que les jeunes filles et les jeunes dames florentines avaient surnommée : la rieuse, Mme Walewska se répandait beaucoup au dehors. On la voyait partout. A l'instar de Mme de Metternich, elle était de toutes les parties, comme par devoir et par plaisir. Elle ne manquait ni bals ni soirées. Elle ne se refusait pas non plus aux accommodements des tableaux figurés, quand

on lui en exprimait le désir. A Compiègne, une après-midi que Félicien David chantait sur l'orgue, dans la coulisse, on l'avait trouvée parfaite, jouant le rôle principal d'*Herculanum*. Chaque occasion la rencontrait avenante et dispose au plaisir de tous. Octave Feuillet a raconté, là-dessus, une jolie anecdote.

Mme Walewska, la princesse Anna, la duchesse de Montebello, Gounod, le fils de l'amiral Hamelin et Feuillet, assistaient au thé de l'impératrice avec le duc d'Athol et trois autres chefs écossais, aux jambes nues, arrivés, en leur costume national, des montagnes des Highlands. Sur les six heures et demie, à l'instante prière du romancier, l'impératrice demanda au duc de faire venir son joueur de cornemuse. Le *piper* arrive en grand uniforme et joue une marche guerrière, en se promenant gravement et militairement dans le salon. Cependant, on avait grande envie de voir les Ecossais danser leur danse nationale. Pour les décider et les mettre en train, l'impératrice, la princesse Anna et Mme Walewska n'hésitèrent pas. Se levant de leurs fauteuils, elles dansèrent avec eux une espèce de gigue calédonienne, comme de vraies filles d'Ecosse. L'élan était donné. Ils continuèrent seuls, et ce fut très intéressant à regarder.

Mme Walewska était en permanence aux « séries » de Compiègne. Des premières invitée chez le prince président, elle y avait marqué de loin sa place dans le groupe des jolies personnes, qui devaient former avec elle, comme la comtesse plus tard duchesse de Persigny, la duchesse de Bassano, la comtesse Le Hon, la belle Valentine Haussmann, la non moins belle Mme de Pourtalès et la duchesse de Cadore, le noyau de la Cour de Napoléon III. Aux réunions automnales de Compiègne, qui furent le point de départ des élégances et du luxe officiels, elle fut des régulières, faisant cercle dans la fameuse loge, un peu en arrière des souverains, parmi celles dont les charmes variés, le resplendissement des parures, le goût et la splendeur des toilettes, attiraient tous les regards du reste de la salle. Par la haute situation du comte Walewski et l'éclat qui en rejaillissait sur elle, par son attrait personnel et la faveur dont

on la savait entourée, elle ne pouvait y être que très remarquée.

Ce fut surtout en 1860 et en 1861, les années les plus brillantes « des Compiègnes ». Les récentes victoires de Magenta et de Solférino avaient redoré les aigles de l'Empire. D'autre part, les espérances de la paix ouvraient des horizons d'azur. Au mois de novembre 1860, la Cour était revenue, en la saison des chasses : et les fêtes avaient repris leur animation périodique avec un élan, un entrain inaccoutumés. Le prince Napoléon et la princesse Clotilde qui venaient d'unir leurs destinées politiques, bien plutôt que leurs âmes, étaient les hôtes de l'empereur, ainsi que le nouvel ambassadeur d'Autriche, le prince de Metternich. On avait les yeux bien ouverts, en même temps, sur la nouvelle arrivée : la princesse de Metternich, qui, dès les premiers jours, s'était signalée par son originalité propre, le caractère indépendant de son esprit et le goût à part de ses toilettes.

Pour ces hôtes illustres, les organisateurs des plaisirs de la Cour avaient redoublé d'empressement et d'ingéniosité. Les représentations théâtrales avaient été rehaussées d'un intérêt nouveau, où le choix des ouvrages et la qualité des artistes répondaient à la distinction des spectateurs. On écoutait. On regardait, on comparait. Et, de l'avis des meilleurs arbitres de l'élégance, Mme Walewska, dans sa robe de satin blanc, les oreilles et le cou ornés de perles d'un grand prix, n'avait pas à souffrir du voisinage de la princesse de Metternich, en robe de tulle noir constellée de diamants.



II

Les hôtes étrangers au château de Compiègne. — Une conversation avec Bismarck. — Visite de Frédéric-Guillaume chez la comtesse. — Une plaisante confusion : le roi de Prusse et « Leroy ». — La meilleure page du portefeuille d'un ministre. — Entre l'empereur et l'impératrice. — Après le 4 septembre. — Le salon de Mme Walewska, à l'hôtel de Flandre de Bruxelles. — Une lettre de Thiers. — Retour en France. — Trente ans après.

Au printemps de 1862, Bismarck avait échangé son ambassade de Saint-Pétersbourg contre celle de Paris, pour n'y séjourner que peu de temps, d'ailleurs, mais assez pour savoir à quoi s'en tenir sur la faiblesse relative de l'organisation militaire de la France et sur l'indécision où flottait la volonté dirigeante, en matière de politique extérieure.

Il se rendait assez volontiers chez Walewski, dont il estimait la fermeté de vues et la franchise, tranchant sur la nature incertaine et louvoyante de Napoléon III. Lorsque le ministre se trouvait retenu en quelque conférence, il montait, un moment, chez la comtesse. Il acceptait de prendre le thé, causait avec elle des actualités du jour, lui rappelait les circonstances d'une première rencontre aux eaux thermales de Hombourg, parlait de choses diverses et même de politique. Bismarck interrogeait, surtout. Que pensait-on chez l'empereur ? Que voulaient ses conseillers ? Que voulait-il lui-même ? Cesserait-il d'aller à droite, à gauche, sans se fixer à aucune alliance ferme et solide ? Où visait-on par ces lignes brisées ? Elle se dérobait à des questions trop directes :

« — Comtesse, en politique, il faut tout dire.

« — Oui, sauf la chose importante dont on ne parle jamais et que vous vous garderiez bien vous-même, monsieur l'ambassadeur, de mettre sur le tapis de la conversation.

« — Peut-être. Cette chose, justement, que vous vou-

driez me faire dire... Car vous m'avez l'air d'être aussi, vous, une habile petite diplomate.

« — Ne suis-je pas à bonne école ? »

C'est ainsi que l'ambassadeur prussien, en des escarmouches mondaines sans gravité, donnait relâche à la poursuite de ses desseins déjà mûrs. Mais qui se doutait alors, en France, que Bismarck fût un homme de la trempe de Cavour ? Moins que personne, les gens habiles, les gouvernants terriblement aveuglés, qui le traitaient en personnalité négligeable.

L'année suivante, l'arrivée du roi Guillaume de Prusse était le gros événement de la saison. Le monarque allemand n'avait pas entrepris le voyage de Berlin à Compiègne uniquement pour le plaisir d'aller chercher des distractions au sein d'une Cour plus luxueuse, plus galante que la sienne, et plus étourdie. Des faits considérables se préparaient, en perspective desquels il avait hâte de pressentir sur place les intentions de Napoléon, comme allié ou comme adversaire ; et ce n'était point sans le désir d'en être éclairé bien à fond qu'on le voyait s'attarder, le matin, par les avenues du parc, en des colloques sans fin avec l'empereur — plus mystérieux et moins lucide. Ces conversations sérieuses et ces grands projets faisaient trêve, aux heures de visites mondaines, de chasses ou de réceptions.

Pour avoir l'aspect et les goûts d'un prince militaire, Guillaume n'était pas que morgue et rudesse, en ses dehors. Il n'allait point à travers le monde les yeux fermés sur la beauté féminine. On le voyait fort empressé auprès de l'impératrice. Quoique son admiration d'homme pour ce qu'il appelait « ses perfections » ne fût qu'une raison accessoire de sa présence à Compiègne, il se prodiguait en attentions et prévenances envers elle, comme pour protester, d'une façon platonique et indirecte, contre les infidélités dont elle avait à se plaindre du côté de l'empereur. Des sourires malicieux, des regards espiègles, s'égayaient aux dépens de ce « reître jouant au Céladon », et chez lequel on ne soupçonnait guère tant de pensées graves, tant de

menaçants desseins roulant dans sa tête. Le monarque en visite devait aussi des amabilités à la femme du ministre des Affaires étrangères. Il laissa voir qu'il les rendait de bonne grâce. L'une des visites royales à Mme Walewska produisit un quiproquo assez plaisant.

C'était vers onze heures du matin. N'ayant pas jugé qu'il fût nécessaire de se faire précéder ni accompagner, Guillaume sonne à l'appartement qu'elle occupait au château. On a ouvert. Une jeune caméricte demande le nom du visiteur. « Le roi », répondit-il. Et celle-ci, une ingénue, peu savante encore à reconnaître, à l'air du visage, la qualité des personnes, se hâte de prévenir sa maîtresse que « M. Leroy » demande à être reçu. Mme Walewska, qui est à cent lieues de se douter de la présence du souverain allemand dans son antichambre, suppose qu'il s'agit du coiffeur attitré de la Cour, le Léonard du second Empire, l'artiste capillaire sans rival en la manière de façonner les bandeaux bouffants ou les mèches ondulées, M. Leroy, en un mot. Elle fait répondre que ce n'est pas l'heure, qu'elle n'a pas le loisir de lui confier sa tête pour l'instant, et qu'il ait à repasser avant le dîner du soir. La commission est fidèlement rapportée au roi de Prusse, qui tient pour inutile d'éclaircir le malentendu, salue la soubrette et se retire. Un moment plus tard, chacun savait l'incident, parmi la troupe oisive et babillarde des invités; et, quand Mme Walewska descendit pour prendre part au déjeuner, ce furent des chuchotements, des sourires, une gaieté contenue, dont elle pria qu'on lui voulût bien donner l'explication. On lui fit donc savoir qu'elle avait pris le potentat de Berlin pour son coiffeur et l'avait consigné, comme tel, à sa porte. Elle se répandit en excuses auprès de Frédéric-Guillaume, qui n'en témoigna que de la gaieté et promit, pour le lendemain, une visite moins malencontreuse, espérait-il.

Tout le rôle de la comtesse Walewska ne se bornait point à briller dans les fêtes où elle passait et qu'elle donnait. Douée, sinon de facultés supérieures, auxquelles elle ne prétendait point, mais de qualités qui

en tiennent lieu chez une femme : le tact, l'aménité liante, le savoir-faire, avec cette grâce familière qui est le don des Italiennes et principalement des Florentines, elle aidait à la situation de son mari et complétait, dans le monde, son action officielle. S'il confectionnait des dépêches et signait des rapports, en gardant cette physionomie affairée ou absorbée qui lui était coutumière, elle, à sa façon, concourait à son rôle, entretenait, soutenait sa position. On disait qu'elle était, pour le ministre des Affaires étrangères, la meilleure page de son portefeuille.

Intègre, loyal, désintéressé, d'un caractère honnête et de sentiments généreux, le comte Walewski s'était acquis et méritait l'estime générale. Il était estimé plus qu'aimé dans l'entourage politique. Au Conseil, il siégeait avec ses collègues sans être sûr de leur attachement. Il avait sa place dans leur cercle ; il ne se sentait pas de cœur et d'esprit avec eux. Fould, sous des airs empressés, s'employait secrètement à le démolir. Persigny y travaillait plus à découvert (1). D'autre part, Rouher, peu porté vers sa personne et encore moins vers les idées plutôt réactionnaires qu'il personnifiait dans les conseils de Napoléon III, ne lui ménageait pas les critiques détournées (2). Du côté de l'empereur, les tiraillements étaient fréquents, et malaisé le travail en commun. Walewski avait des façons de voir entièrement opposées aux principes nationalistes de Napo-

(1) Persigny a rendu justice dans ses *Mémoires*, à la ligne de politique extérieure suivie par le comte de Walewski, qu'enrayait trop de complaisance seulement pour les vues anglaises.

(2) Lorsque fut décidée la nomination assez imprévue du comte Walewski à la présidence du Corps Législatif, en remplacement du duc de Morny, il écrivait à Thouvenel : « J'ai eu avec Walewski, au sujet de cette présidence, des conversations très curieuses. Il se croit immensément populaire, soutenu par la Chambre et par le pays. Il a formé le projet de redresser énergiquement tous les torts et tous les écarts. Il doit contenir et faire reculer la discussion dans les plus étroites limites, etc. Pour moi je suis résolu à me montrer très calme et très réservé et à laisser couler ce torrent impétueux. Chaque chose se remettra naturellement à sa place. C'est le propre de ces situations en relief de ne permettre l'illusion à personne. ».

Voir les très intéressantes *Pages du Second Empire*, par M. L. Thouvenel, tirées des papiers de son père, in-8, 1903, E. Plon, éditeur.

léon III. Les événements d'Italie ne l'avaient pas trouvé très enthousiaste. Avec quelques rares esprits clairvoyants il pressentait que l'unité italienne, une fois réalisée, serait grosse de périls pour la France, et qu'elle entraînerait d'autres unités plus dangereuses. On le savait au loin, dans les ambassades, comme à Paris, dans les bureaux : il y avait, à Paris, deux diplomaties, celle du quai d'Orsay et celle du cabinet de l'empereur. Et puis, les moyens, non plus que les idées, ne concordaient pas toujours entre le souverain et son ministre. La ligne la plus droite, pour arriver à l'objet qu'il avait en vue, était celle que Walewski choisissait de préférence, déclarant, en cela, se conformer à l'exemple même de Napoléon Ier.

Au contraire, le neveu de César — et son cousin germain — n'aimait à procéder que par de longs circuits et s'en croyait un plus profond politique. Drouyn de Lhuys et Walewski voyaient marcher les événements. L'esprit rêveur de Napoléon III persistait à s'illusionner dans la foi de son rôle d'homme providentiel, devant transformer le monde par l'empirisme des idées. Des heurts se produisaient, inévitables. Dans les premiers jours de 1859, où l'on prévoyait de graves complications sur les affaires d'Italie, une scène fort vive avait éclaté. C'était à l'occasion d'une dépêche que Walewski, se supposant d'accord avec son souverain, avait envoyée au prince de La Tour d'Auvergne, représentant la France à Turin, et qu'avaient contremandée aussitôt des instructions secrètes émanées du cabinet de Mocquard. Et il en était résulté, chez Cavour, une scène de véritable comédie.

Le prince de La Tour d'Auvergne, muni de sa dépêche, en avait averti le grand homme d'État piémontais :

« — Voici ce que le comte Walewski m'invite à vous communiquer. »

Puis, il s'était mis à la lire au président du Conseil, qui, lorsque le ministre eut achevé, plaisamment avait répondu :

« — Hélas ! vous avez raison, mon cher prince : ce


LA DUCHESSE MARIE DE CADORE

30.

que vous écrit M. Walewski n'est pas fait pour encourager nos espérances, je l'avoue ; nous sommes vertement blâmés. Mais que diriez-vous si, de mon côté, je vous lisais ce qui m'arrive directement des Tuileries, cette fois, et de certain personnage que vous connaissez ? »

En même temps, gardant au coin des lèvres un sourire ironique, il avait tiré de sa poche une lettre portant la même date que la dépêche du quai d'Orsay, dans laquelle le secrétaire de l'empereur l'assurait, en confidence, que les projets d'annexion étaient vus d'un bon œil et qu'il n'eût pas à se préoccuper des complications qui pourraient survenir.

Walewski s'était plaint de ce revirement soudain, inexplicable, comme en avait souvent Napoléon, qui désorientait l'action de ses ministres et renversait les mesures qu'ils avaient prises (1). L'empereur, d'habitude, le plus calme, le plus flegmatique des maîtres, en avait conçu de l'irritation et n'avait pas ménagé les termes de son mécontentement. Walewski, tout ému, avait déclaré qu'il ne pouvait rester au ministère, après ce qu'il venait d'entendre. On dut intervenir officieusement. Ce fut une période très agitée de son administration. Douze jours plus tard, et sur les mêmes affaires italiennes, il avait une altercation véritable, en plein conseil, avec le turbulent Jérôme-Napoléon. Il déposa plusieurs fois son portefeuille, qu'on l'obligeait à reprendre, ou à échanger contre un autre, — sans qu'il y fît trop de résistance, d'ailleurs, la crise passée. Mme Walewska fut l'intermédiaire délicat qui, plus d'une fois, ramena l'apaisement dans ces sphères orageuses.

(1) Napoléon III s'amusait souvent à ce jeu, qui rendait vains et sans portée les agissements ministériels officiels. Ainsi, dans le moment où Benedetti déployait tous ses moyens diplomatiques pour contester à la Prusse la possession des villes hanséatiques, M. de Goltz, le ministre du roi Guillaume, avait déjà vu l'empereur, et tout était réglé, tout était consenti. L'ambassadeur français n'avait plus qu'à serrer ses arguments. « Mon cousin, disait la princesse Mathilde, n'est jamais aussi guilleret que lorsqu'il a brouillé toutes les cartes de la politique. Il est si étrange ! »

On savait si bien pratiquer, aux Tuileries, l'heureux système des compensations ! Walewski sortit du ministère sans que sa faveur en parût diminuée. En attendant de l'appeler à la présidence du Corps législatif, Napoléon avait saisi l'occasion d'offrir à sa femme un magnifique collier de perles, à lui un beau domaine provincial, et d'y adjoindre une distinction honorifique analogue à celle qu'il avait accordée au ministre d'Etat, son collègue, chargé de la liste civile, le banquier juif Achille Fould. Comme il semblait, avec raison, qu'on n'avait plus à grossir la bourse du riche financier, l'empereur avait imaginé de le décorer, ainsi que le comte Walewski, de la croix de la Légion d'honneur en diamants, que le chef de l'Etat était seul à porter avec son cousin, le prince Napoléon. Une anecdote fut même inventée à ce propos, et assez méchante pour avoir bientôt fait le tour de la ville et des salons. On connaissait, un peu partout, la cupidité d'Achille Fould ; on savait aussi ce détail qu'une telle croix était ornée de brillants, d'une valeur de cinquante mille francs, au moins. Le bruit fut répandu que M. Fould, créé, disait-on, duc de *Villejuif* (un titre dont s'était égayé le couple impérial), n'avait eu rien de plus pressé que de convertir sa croix en rentes 3 0/0.

Le *Moniteur* du 5 janvier 1860 contenait l'acceptation de la démission du comte Walewski et son remplacement par Thouvenel. Mais, nous l'avons dit, la compensation avait suivi de près l'apparente disgrâce. Un décret, inséré également dans la feuille officielle, attribuait cent mille francs de traitement aux membres du Conseil privé, n'ayant pas de fonctions ! Walewski se trouvait dans ce cas. Il jouissait de cette indemnité princière ; possédait, en outre, sa situation de sénateur, qui grossissait de trente mille francs annuels son budget... Il pouvait attendre. L'interrègne fut court. Au mois de novembre de la même année, on saluait avec joie, chez la princesse Mathilde, la nouvelle de la chute de Fould... « Fould s'en va ! Fould nous quitte... Enfin, c'est fini... » En effet, il était remplacé au ministère d'Etat par Walewski, tandis que l'intendance générale de la mai-

son de l'empereur passait dans les attributions du maréchal du palais, un grand cumulateur d'offices, le maréchal Vaillant.

Dans ses rapports, le comte Walewski paraissait fier, un peu hautain ; on le disait trop solennel. L'art de se faire des partisans lui échappait, quoiqu'il eût, au fond du cœur, une grande bonté. Aimable, polie, prévenante, ne se montrant ni trop contente de soi ni trop éblouie de ses avantages, sa femme atténuait ce qu'avaient de brusque ou de rigide les manières du ministre, resserrait les liens détendus entre les députés des différents groupes, d'un mot, d'un sourire, d'une heureuse attention ramenait les mécontents et ne se lassait point d'être utile.

Cette influence conciliatrice parut surtout sensible, pendant que son mari était à la présidence du Corps législatif. Elle sut acclimater chez elle toutes les oppositions. Un ancien ministre de l'Intérieur, qui l'avait bien jugée, la comparait à la duchesse d'un roman de Charles de Bernard, qui, d'un regard ou avec un coup d'éventail, empêchait de parler le leader de l'opposition, quand elle tenait au maintien du ministère.

En dehors des grandes fêtes, qu'elle excellait à organiser, à la présidence, elle recevait tous les jours. Ses salons restaient ouverts aux intimes, même les soirs où elle se rendait à l'Opéra, aux Italiens. En rentrant elle retrouvait ses hôtes, ses fidèles, qui l'attendaient pour prendre le thé. Elle n'avait pas à parler d'elle-même : le cadre et la personne y suffisaient; mais elle s'employait, adroite et fine, à mettre chacun tout à l'aise sur son propre sujet. La comtesse avait, d'élection, le don de plaire. Tous ses amis, à peu d'exceptions près, avaient commencé par l'aimer d'amour; et, comme elle avait su, par une douce magie, les en déprendre et convertir en amitié ce qui ne devait pas être l'amour, en y laissant la fleur, le parfum du sentiment, elle les avait gardés tous. La bienveillance et l'affabilité étaient le charme naturel, qui lui gagnait les cœurs. On allait vers elle, on recherchait sa compagnie, sa conversation, parce qu'elle par-

lait avec une jolie simplicité et savait écouter avec séduction.

« Rien qu'à son sourire et à ses silences, nous disait un de ses admirateurs d'antan, on était incliné à lui trouver de l'esprit en la quittant. »

Le comte Walewski, qui avait pris à tâche, au début de leur union, de former son intelligence, d'éclairer son âme, lui en savait gré et lui en donnait acte par la confiance qu'il lui témoignait. Très écouté d'elle, il tirait usage de ses qualités mondaines pour sauvegarder certaines de ses responsabilités d'homme et de diplomate. Il était son conseiller ; elle s'efforçait d'être l'abeille ouvrière de ses desseins. Avant de se rendre à son cabinet ou à la Chambre, ou, sur le tard de la journée, quand s'annonçait le moment d'une grande réception, il l'avertissait, parfois, d'indications opportunes, de mots à placer :

« A la contredanse, vous direz à l'empereur... Vous ferez comprendre à l'impératrice... »

Elle s'en acquittait à point nommé, ayant su combiner cette double et malaisée réussite, écrit la comtesse Stéphanie de la Pagerie, d'inspirer un très vif sentiment au souverain et un non moins vif à la souveraine. Celle-ci lui donnait aussi de petites missions à remplir. Mme Walewska renseignait l'impératrice sur les choses d'Italie, sur les impressions des hauts personnages temporels et spirituels de ce pays divisé, à l'égard de la France, et s'y voyait invitée, de temps à autre, par des billets comme le suivant :

« Ma chère Marie,

« Je viens de voir le nonce. Je désire vivement savoir l'impression que ma conversation lui a causée. Tâchez de le savoir.

« Eugénie. »

Quant aux sympathies de l'empereur, il en était parlé de différentes façons. Les quêteurs de mystères voyaient là le point délicat, et y appuyaient d'autant plus. On

affectait de croire à des compétitions ambitieuses entre Mme Walewska et Mme de Castiglione, avec les alternatives de rayonnement et de déclin de deux astres rivaux. La médisance y trouvait quelque pâture. C'était à propos d'un collier de perles... C'était à propos d'autre chose. La bienveillance naturelle de Mme Walewska, la disposition facile qu'elle témoignait à prêter son appui, auprès de l'empereur, à de nombreuses personnes qui l'en sollicitaient, en étaient les prétextes assez plausibles chez des hommes beaucoup trop sceptiques pour ajouter foi au platonisme des ingérences féminines.

Avec l'esprit subtil des Florentines, dont un pontife romain disait, en d'autres temps : « C'est le cinquième élément de l'univers », elle gouvernait adroitement à travers ces écueils jusqu'au moment où elle se crut obligée d'aller voir l'impératrice, pour la prier de ne plus l'inviter à ses soirées particulières, tant que persisterait la malignité des propos. Eugénie, très touchée, l'embrassa avec émotion, et, loin d'accueillir le sacrifice, redoubla d'affection envers elle, au point que chacun put s'en apercevoir. Un moment, des femmes, des courtisans même, remarquèrent, non sans jalousie, que l'impératrice ne pouvait se passer de Mme Walewska, qu'elle l'avait constamment en sa compagnie et prenait plaisir à marier ses goûts avec les siens dans le choix des mêmes toilettes. A la princesse Mathilde, qui lui demandait si elle avait conservé des cheveux du prince impérial, elle répondait :

« — Je les ai donnés à Mme Walewska. »

Elle la nommait ou l'appelait en toute occasion. Il est vrai que, quelque temps après, le vent avait tourné et que, pendant une série de mois, elle lui manifesta certaine froideur. Alternatives passagères comme les caprices du temps et qui n'ont jamais empêché, d'ailleurs, la comtesse Walewska de protester d'un souvenir fidèle et d'une estime sans ombre à l'égard de l'impératrice.

L'amour de la vérité oblige à dire, cependant, qu'Eugénie n'usa pas d'un retour égal, dans les dernières

années, que des malveillances ravivèrent en son esprit les doutes ou les griefs du passé, et que les choses devaient se brouiller tout à fait lorsque, à la suite de publications tapageuses signées Pierre de Lano — où l'on avait, à tort ou à raison, mêlé son nom, son témoignage — le bruit courut que toutes ces histoires, peu favorables au personnel bonapartiste, sortaient des petits papiers de Mme Walewska.

Les plus longues prospérités s'écoulent en un jour. Son mari, mort en 1867, ne vit pas l'effondrement de l'Empire. Mme Walewska portait, depuis deux années, les voiles du veuvage lorsque l'empereur vaincu, prisonnier, lui écrivait d'Allemagne une lettre affolée commençant par ces mots :

« Savez-vous où est l'impératrice ? »

Le 4 septembre, elle faisait atteler à sa voiture les deux chevaux pie que le tout-Paris impérialiste connaissait, et, avec ses enfants, une femme de chambre, un maître d'hôtel, elle prenait le chemin de la gare du Nord pour se rendre en Belgique.

Elle n'y fut pas isolée. Bien des anciens habitués des Tuileries avaient adopté le même refuge. Le contact fut établi, aux premiers jours. C'est à Bruxelles, après le 4 septembre républicain, c'est dans cette ville hospitalière aux vaincus de la politique, où, par un contraste significatif des chances de la fortune, s'étaient abrités, dix-huit ans plus tôt, les proscrits du 2 décembre, que les émigrés du bonapartisme en déroute avaient essayé de se reconnaître dans la tourmente.

Elle descendit à l'hôtel de Flandre et en occupa tout le premier étage. Le parti y avait établi son quartier général. On commença à se réunir dans son salon. La maréchale de Mac-Mahon, sa mère la duchesse de Castries, sa sœur la comtesse de Beaumont, le duc d'Albufera, la maréchale Canrobert, le général de Montebello, le général Fleury, parmi les anciens conseillers de l'empereur, s'y rassemblaient l'après-midi ; et, pendant qu'allaient à leur fin les destinées du régime déchu, entre eux échangeaient des espérances, consultaient la

direction des nuages, forgeaient les plans d'un retour possible aux Tuileries.

Le général Changarnier s'y rendait l'après-midi. Quoiqu'il affichât d'ardentes opinions légitimistes, on espérait en lui : il devait être le Monk, le restaurateur du trône des Césars. Des républicains, de nuance indécise et nouvelle, s'y glissaient aussi. Le ministre plénipotentiaire de France, accrédité à Bruxelles par le gouvernement de la Défense nationale, un ancien député du Haut-Rhin, — plus tard un déclassé de la politique et de la vie (il se nommait Taschard) — ne craignait point d'y aventurer ses pas, et même d'une manière assidue. C'est à lui qu'était arrivé — comme il me le racontait trente années après — de rencontrer Gambetta sur le seuil de l'hôtel de Flandre. Et, d'un ton où l'enjouement avait plus de part que le reproche, il lui demandait :

« — Qu'allez-vous faire, chez cette charmeuse ? »

Les journées se succédaient sans changement. Elles se faisaient longues et pesantes à l'émigrée. Il lui tardait de respirer de nouveau l'air et la vie de cette cité parisienne, qui, plus que sa ville natale, plus que Florence déjà lointaine dans ses souvenirs, était sa véritable patrie. Mais, à Paris, dans toute la France, la réaction était violente contre tous ceux et toutes celles, qui avaient serré de trop près le cortège impérial. Aisément, en des rapports de malveillance, on mêlait son nom, sa personne, aux menées du parti bonapartiste, s'efforçant encore à ressaisir la barre des événements. Devait-elle se résigner à l'exil volontaire jusqu'à ce que l'apaisement des rancunes et des colères, dont elle avait à subir le contre-coup, lui marquât le terme de cette douloureuse attente ? Elle hésitait à rentrer en France, à la fois désireuse et inquiète de ce retour, et parce qu'il le fallait aussi ; car sa fortune avait sombré dans la catastrophe. Fidèle aux liens de la vieille amitié, qui avait survécu à la mort de Walewski, Thiers, devenu président de la République française, trouva le temps de lui écrire ces fortifiantes paroles :

« Palais de Versailles, 1872.

« Madame,

« Je vous demande mille fois pardon de ne pas vous avoir répondu encore, et j'espère que vous n'aurez imputé mon silence ni à de la négligence, ni à l'oubli de l'amitié qui m'unissait au comte Walewski, mais aux affaires accablantes dont je suis chargé. Je vous assure que c'est la vérité pure, et que je n'ai pas pu remplir tous les devoirs d'amitié qui me tiennent le plus à cœur.

« Je prends un moment, aujourd'hui, pour vous dire que jamais vous n'aviez eu besoin de vous justifier auprès de moi des accusations d'intrigues ou de complots et que je vous ai toujours considérée comme une personne de sens, de tact ou de bon esprit et, surtout, comme une bonne Française. Aussi, les portes de la France vous ont-elles été toujours ouvertes, et, pour ma part, je vous les verrai franchir sans aucune inquiétude.

« Quant à vos enfants, je serai charmé de leur pouvoir être utile, lorsque l'occasion s'en présentera, et je tâcherai, notamment, de prolonger le séjour de votre fils en Europe le plus longtemps possible.

« Je vous prie donc de croire à mes sentiments les plus affectueux et les plus conformes à ceux qui ont toujours existé entre le comte Walewski et moi. Veuillez agréer la nouvelle assurance de mes respectueux hommages.

« THIERS. »

La semaine suivante, Mme Walewska s'était réinstallée à Paris et sa première visite avait été pour l'ami et le protecteur de sa famille, non pas au palais de Versailles, mais dans la maison familiale de la place Saint-Georges, reconstruite sur les ruines de l'ancienne... Elle entre. On l'accueille. Thiers lui rappelle sa grande affection pour l'ancien ministre d'Etat, et, avec la mobilité de ses idées :


MADAME DE PASKÉWITCH

« — A propos, que dit-on de nous, à Bruxelles ?

« — On n'aime guère votre République, répond-elle, encore mal habituée au changement de régime. Vos plus proches voisins appréhendent que la tache aille en s'élargissant et s'étende jusque chez eux. Mais, vous-même, monsieur le président, avez-vous foi dans la durée de votre fondation ? Vous préparez la place aux d'Orléans, peut-être ?

« — Ah ! reprend Thiers, en touchant légèrement du doigt son épaule, vous êtes encore bien jeune. Quoi, les d'Orléans ! Y songez-vous ? Une famille princière qui, au lendemain du siège, après des désastres sans précédents, après l'énorme rançon pour le paiement de laquelle il a fallu saigner toutes les veines de la nation, a commencé par redemander ses biens, ses terres, ses millions ! Elle a bien perdu la partie, et à jamais, en France. »

Cependant, en remettant le pied sur le sol de ce Paris qu'avait lavé le déluge des événements, Mme Walewska n'avait plus retrouvé ses habitudes d'existence large, ni ses relations brillantes. Le monde, qui fut le sien, s'était émietté, dispersé, et de même les ressources de sa condition personnelle. Jamais le comte Walewski, au pouvoir ni hors du pouvoir, n'avait recherché la fortune ni les affaires qui la donnent. On vivait sous son toit, naturellement, dans le luxe et le faste. Sénateur et ministre d'Etat à la fois, ayant reçu, en outre, de la main de l'empereur un domaine superbe, dont la valeur représentait un million, il dépensait, sans compter, les émoluments et les revenus de sa situation exceptionnelle. Il sut mourir pauvre, ou presque. La comtesse avait partagé ses goûts de libéralité. A travers des déplacements princiers, au cours de ses réceptions pleines de magnificence, elle avait eu chez elle, autour d'elle, la main aussi prodigue. Il fallut aviser, penser à l'avenir. Le président Grévy fit attribuer à Mme Walewska une pension de quinze mille francs, en retour des services publics rendus par le comte Walewski, ambassadeur et ministre.

Dans les conditions de simplicité où il nous fut donné

depuis lors de la voir, de la connaître, souvent les ombres dorées et les poétiques élégances du passé viennent visiter son esprit. Elles n'y laissent aucune amertume. Après la vie de jeunesse et de triomphe, après la longue matinée de soleil, qui s'était étendue pour elle jusqu'aux heures extrêmes de la journée, loin des ravissements et du tourbillon d'autrefois elle est restée bien en possession d'elle-même ; à l'ombre, et recueillie, elle a gardé la grâce d'indulgence et de bonté, qui ne se perd pas. A cette distance des événements et des hommes, en cet isolement de sa pensée, que des disparitions successives resserrent de plus en plus, tout lui revient lucide et clair. En causant des choses évanouies, elle a le tour net et juste, l'expression à point et comme si le détail en était de la veille ou du moment. Dans ses souvenirs, elle choisit de préférence un trait fin, un mot aimable ou gai, une situation piquante, et néglige le reste. Elle se souvient avec goût.

Son attachement aux figures d'autrefois ne l'empêche pas de suivre curieusement les évolutions de la politique présente et d'y chercher les pronostics du futur. Avec beaucoup de sagacité, elle raisonne des divisions d'un parti qui lui fut cher, et dont elle croit la destinée finie.

« Je sais bien, me disait-elle, qu'il faut réserver la part de l'imprévu, dont les coups de théâtre déconcertent les calculs de la plus sage raison. Mais la qualité des hommes en laisse-t-elle prévoir l'accident possible ? J'ai peine à le supposer. »

Elle n'a rien oublié des physionomies si diverses qui passèrent à portée de son horizon. Elle en parle, sans malveillance et sans idolâtrie, avec franchise et netteté. Ses jugements sur Morny, sur Fialin de Persigny seraient à prendre en mémoire. Du premier de ces grands acteurs, elle ne me parut jamais fort entichée, s'accordant bien en cela avec la princesse Mathilde, qui laissa parler de temps à autre le fond de ses sentiments. Je l'ai entendue s'écrier : « Morny. On ne parle que de Morny ! Il semblerait qu'il n'y a eu qu'un

homme, une tête, un caractère, et que ce fut toujours Morny ! Il agença le coup d'Etat, c'est entendu. Il eut beaucoup de succès auprès des femmes. On le dit, et je le veux croire. Il était la distinction même. Je ne le mets pas en doute. Ce que je sais de plus certain, c'est qu'il laissa douze millions bien établis à ses enfants, que pour tout le reste, pour ce qui n'était pas son bien, mais le bien d'autrui, pour la France, il eut la conscience légère autant qu'un grain de tabac ; et que Walewski, lui, quitta le pouvoir les mains nettes, et sans avoir rien gardé dans son portefeuille. »

Elle-même s'est plu à égrener des souvenirs, à jeter sur le papier des notes éparses. Ce seront, un jour peut-être, les feuillets détachés de sa vie. Il nous a été permis d'en donner ici l'impression anticipée, sincère et fidèle.





AUTOUR DE L'IMPÉRATRICE

Recommencement d'histoire. — Un pronostic de Stendhal. — Les Montijo à Paris. — Aux chasses de Fontainebleau. — L'empereur se décide. — Une historiette inconnue : chez le duc de Morny. — Déclarations officielles. — Dix années d'enivrements. — Portrait de l'impératrice, au physique et au moral. — Dans son intimité. — Les petites révélations de ses dames du Palais. — Le caractère d'Eugénie opposé à celui de Clotilde. — Des anecdotes. — Vertueuse et charmeuse. — Velléités de flirtation sentimentale. — Un épisode romanesque ignoré. — Comment l'impératrice se laissa gagner au goût de la politique. — Elle commence à intervenir dans les conseils des ministres. — Accroissement de son influence. — Contestations avec l'empereur. — Un incident de lèse-majesté. — Le rôle agissant de l'impératrice, dans les dernières années du règne, et ses conséquences. — Après. — Ce que promettent les révélations de l'avenir.

C'était en février 1905. De philosophiques réflexions avaient gagné les esprits, à la suite du contraste saisissant, que présentait, en des circonstances solennelles et tristes, le rapprochement de deux femmes d'un grand âge et d'un grand nom.

Toutes deux avaient occupé, sur la scène du monde, un rôle au plus haut point envié, surtout celle qui demeurait, survivant à ses deuils de puissance, de gloire, de fortune souveraine. L'une achevait de vivre sa journée suprême et se nommait la princesse Mathilde; l'autre, qui se penchait sur le chevet du lit et prononçait l'adieu sans retour, était l'impératrice Eugénie.

Et voilà que refluèrent les souvenirs en abondance autour de cette dernière personnalité de femme, objet de sentiments si contraires d'adulation et de haine, tant exaltée aux heures de ses jeunes triomphes, puis si longtemps enveloppée d'oubli, d'indifférence ou de pitié, et dont l'Histoire recommençait à se préoccuper.

Vers 1834, Stendhal faisait sauter sur ses genoux une

enfant fort jolie, née sous le ciel de Grenade, et dont la grâce espiègle plaisait à son regard. Et, avec ce pli d'amertume qui tourmentait son sourire, le sceptique penseur lui disait : « Vous, quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz et moi je ne me soucierai plus de vous. »

Certainement elle pouvait prétendre à ce marquisat éloigné, M[lle] Eugénie de Guzman, seconde fille du duc Cypriano, comte de Téba, marquis d'Ardalès, grand d'Espagne, et de Maria Manuela de Kirpatrick y Grivegnée, comtesse de Téba et plus tard de Montijo. Des souvenirs illustres glorifiaient la maison d'où elle était issue ; on lui avait appris, avec l'alphabet, que, parmi ses ancêtres, levèrent leur front Alphonse Perez de Guzman, un héros dont les paysans d'Andalousie redisent encore les exploits ; et Gonzalès de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et Antoine de Leve, le plus habile des généraux de Charles-Quint.

Cependant, la señorita ne devait pas s'appeler de Santa-Cruz. Des destinées plus étonnantes lui étaient réservées. Le jour où elle entrait dans l'humaine existence, mêlant son faible cri au tonnerre d'un cataclysme, qui soulevait le sol de Grenade et faisait trembler au loin la terre, un mystérieux signe avait annoncé au-dessus de sa tête qu'il n'était pas besoin d'être née princesse pour devenir plus que reine.

L'enfant avait grandi, depuis que Stendhal et Mérimée, assidus chez sa mère, Mérimée surtout, un ami très loin poussé dans la faveur de la maîtresse du logis, charmaient son attention et celle de sa sœur aînée Pacca, une future duchesse d'Albe, par les récits et les contes où se jouait leur imagination. Elle avait voyagé aussi et commencé sur divers points d'Europe l'épreuve de ses armes de conquête.

La famille des Montijo, dont la généalogie (1) se complique d'un triple blason entremêlé sur terre d'Espagne, d'Angleterre et de France, conservait à Paris des souvenirs et des liens. Un degré de cousinage l'alliait à la

(1) L'impératrice Eugénie fit toujours grand état de ses généalogies espagnoles.

famille des Lesseps. On ne l'ignorait point dans les salons royalistes, quand elles s'installèrent en la cité parisienne. Les habitués du duc de La Rochefoucauld devaient se rappeler longuement qu'ils avaient vu plusieurs fois la belle Espagnole aux fêtes champêtres, que donnait ce grand seigneur, en son domaine de la Vallée-aux-Loups.

Mesdames de Montijo n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour marquer dans un monde où leur qualité d'étrangères et leurs façons d'être un peu voyantes ajoutaient une attraction de singularité au désir de les connaître. La comtesse, qui ne traversa point l'âge des passions sans y produire quelque tumulte (1) avait transmis à ses deux filles la beauté régulière de ses traits. On la disait attirante et possédant au naturel l'aménité, qu sied aux femmes de son pays (2). Mais un charme très personnel avait distingué, de prime abord, partout où on l'accueillait et la nommait, Eugénie de Montijo. Le timbre de sa voix, ses façons, son allure particulière où passait un grain d'étrangeté, tout la désignait aux regards. Il en fut bruit en haut lieu.

Les yeux connaisseurs de Louis-Napoléon en avaient été frappés, la première fois, dans une réunion, chez sa belle cousine. « Mathilde, qu'est-ce donc ? demanda-t-il en apercevant cette inconnue, qu'entourait un cercle si animé. — Une nouvelle venue, une jeune personne de famille andalouse, M[lle] de Montijo. — Mais, comment donc ! il faut me la présenter. » Au dîner, il s'occupa beaucoup d'elle, et la chronique insinue que, peu de temps ensuite, il alla lui rendre visite, en l'appartement

(1) En 1852, une note de Viel-Castel : « M[lle] de Montijo, jeune, blonde, Espagnole de la plus grande naissance, est, depuis le voyage de Fontainebleau, le but des attentions du prince... qu'en dira mon frère Louis, qui a été l'amant de sa mère, et qui est resté son ami! »

(2) Le rang souverain, auquel la plus merveilleuse des aventures exhaussera sa fille, n'apportera aucun changement dans ses manières; on lui saura gré de n'en être ni plus fière ni plus hautaine... Qu'elle le préférât ainsi, ou que l'empereur, sciemment et à dessein, eût éloigné d'elle les occasions d'étendre son influence ou de grandir son rôle, la comtesse de Montijo n'occupa jamais à la Cour la situation à laquelle on pouvait croire qu'elle était en état de prétendre... On en cherchait la cause dans son inclination maternelle beaucoup plus accusée envers la duchesse d'Albe, sa fille aînée, qu'envers l'impératrice.

rien moins que luxueux qu'elle occupait avec sa mère, au n° 12 de la place Vendôme, qu'il fut jeune et pressant, et qu'on lui répondit : « Prince, après le mariage. » Mais que valent ces racontars ?

Mlle de Montijo, invitée aux chasses de Fontainebleau, fut l'objet visible des attentions du prince-président, bientôt Napoléon III. Il en devint éperdûment amoureux, lorsqu'il la vit monter à cheval avec toute la grâce qu'elle y apportait et qu'une secrète intention de plaire rendait encore plus sensible. Les indiscrétions de l'histoire nous ont appris que bien des favorites et reines de la main gauche furent plus d'une fois redevables de leur élévation aux circonstances propices des parties de chasse, qui les avaient portées, amazones légères et provocantes, tout à leur avantage sous les yeux du seigneur. Gracieuses apparitions, chevauchées hardies, allées et venues sous la feuillée... ne sont-ce pas là autant de concours merveilleux à l'impression de la grâce et de la beauté, qui subjuguent ?

Ainsi Mme de Pompadour s'était jetée victorieuse à la rencontre du roi, dans la forêt de Sénart, rendez-vous des chasses royales, s'exposant à sa curiosité, la tentant à l'aide du plus coquet costume, agitant à ses yeux cet éventail sur lequel, dit-on, un émule de Massé avait peint Henri IV aux pieds de Gabrielle. Elle passait et repassait au milieu des chevaux, des chiens de l'escorte du roi, comme une Diane charmeresse, tantôt vêtue d'azur dans un phaéton couleur de roses tantôt vêtue de rose dans un phaéton couleur d'azur. Et, comme elle le prémédita, le roi l'avait aperçue, remarquée, puis choisie.

Pour une victoire plus légitime et plus complète, avec moins d'artifices, Eugénie de Montijo tira prompt avantage de la mise en scène très favorable à sa beauté des grandes chasses de Fontainebleau et de Compiègne.

L'Empereur, visiblement, courtisait la brillante amazone. Autour de lui, parmi les gens de sa suite, et à travers les caquetages de salon, la question brûlante était de savoir si Mlle de Montijo cèderait à un caprice amoureux ou si, mieux avertie de ses intérêts à venir, plus adroitement stylée, elle saurait opposer une belle résis-



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

tance, vertueuse et politique. Rarement espionnage de cour et jalousie de femmes eurent si belle occasion de s'exercer.

Louis-Napoléon ne songeait pas à l'épouser. Les circonstances l'y conduisirent (1).

A plusieurs reprises, il avait caressé l'idée flatteuse à son amour-propre d'une alliance royale. La diplomatie française s'était fort agitée auprès des chancelleries de Vienne, de Munich et d'autres lieux, en quête d'une princesse du sang. On avait accueilli ses ouvertures froidement, alors même qu'en dernière chance on s'était rabattu sur un projet d'union avec la fille d'un prince sans couronne et sans sujets, le prince Wasa, c'est-à-dire l'héritier dépossédé du trône de Suède, sorte de monarque en exil errant par les chemins et les hôtelleries de l'Europe. De toutes les campagnes mystérieuses où l'on s'était aventuré il n'était revenu que des excuses polies. Les familles régnantes semblaient s'être accordées à jeter sur le nouvel Empereur une espèce d'interdit matrimonial.

Irrité de ces dédains vaguement enveloppés de formules de cour et de ces hostilités déguisées, déçu dans ses calculs et, d'ailleurs, amoureux, Napoléon se décida. Un nom avait circulé, soudainement, qui provoqua forte surprise. Un mariage d'amour, à cet étage de la puissance ! Cela pouvait donc se voir ailleurs que dans les féeries et les contes bleus !

On avait peine à s'en convaincre, je dirais presque à en prendre son parti. Témoin ce fait ignoré, que nous raconterons en passant. Peu de jours avant que le désir de l'Empereur fût proclamé hautement, publiquement, on avait préparé, sur son ordre, au palais de l'Elysée, un appartement pour y recevoir les dames de Montijo. Les

(1) La diplomatie secrète du chef de l'État, qui n'était encore que le prince-président, avait tourné ses premiers regards vers l'Espagne. Le duc de Rianzarès, qui entretenait des relations suivies avec le nouvel hôte des Tuileries, entreprit de négocier le mariage de Louis-Napoléon avec l'infante Marie-Christine, sixième enfant et quatrième fille de don François de Paule et conséquemment la sœur du mari de la reine Isabelle II. A peine âgée de dix-sept ans, on la disait peu jolie et médiocrement riche. Aucune demande officielle ne fut faite et l'Espagne n'eut pas à se prononcer pour ou contre.

causeries se donnèrent champ là-dessus, comme on pense ; mais on restait dans le vague et l'on n'avait que des conjectures, où mordaient à faux les médisants discours. Morny, qui connaissait les intentions formelles de l'Empereur, son frère et maître, voulut devancer les événements et fêter, chez lui, dans un dîner qu'il donna en son honneur, la future souveraine.

Toutes les femmes du monde étaient là. Mme Walewska, dont le mari, ambassadeur à Londres, avait été chargé de pressentir, au dehors, une alliance princière, que paraissaient désigner les circonstances, se trouvait parmi les invités, mais instruite, renseignée des premières du prochain coup de théâtre. On n'en savait pas tant chez la plupart de ces belles dames, qui prenaient des airs pincés, en apprenant qu'on n'attendait plus que Mlle de Montijo et sa mère. En effet, celles-ci ne tardèrent pas à entrer dans le salon. Morny s'était porté à leur rencontre avec un empressement, dont on s'étonnait sous l'éventail. Mme Fortoul, entre autres, la femme du ministre de l'Instruction publique, en paraissait toute choquée, auprès de Mme Ducos, la femme du ministre de la Marine, — Mme Ducos, qui devait solliciter si instamment plus tard l'honneur d'être la nourrice du prince impérial. Mais Eugénie avait fait son apparition, sous une toilette charmante et avec une grâce, un naturel, une aisance irréprochables. Pendant que Mme Walewska, qui n'était pas en vain la femme d'un diplomate, allait à son approche, lui glissant ces mots à l'oreille : « Je vous félicite, Madame, de la destinée qui vous attend », d'autres restaient immobiles, dévisageant l'étrangère avec un air de surprise offusquée. C'était une jolie comédie pour ceux qui en avaient le secret.

A défaut de l'infante, qu'on ne lui avait pas donnée, Mlle de Montijo fut la jeune fille, que Napoléon III prit par la main et revêtit du manteau de pourpre. Le 30 mai 1855, il épousait à Notre-Dame la descendante des Guzman, avec cette pompe religieuse, ce déploiement de bannières et toute cette splendeur, que permet le faste monarchique éblouissant les foules.

Dès qu'à la suite des réceptions officielles et des apparitions en public on eut pu tomber d'accord par l'expérience de mille et mille yeux, sur le choix de beauté qu'avait fait l'empereur, il fallut se rendre à l'évidence et reconnaître que son goût ne l'avait pas trompé. Sans être en la fleur de la prime jeunesse, Eugénie de Montijo en avait l'éclat et la fraîcheur. L'harmonie délicate et distinguée des proportions de sa personne ne prêtait guère à la critique, si mal intentionnée qu'elle pût être. Il fallait admirer sous la finesse d'expression de son profil de camée, que n'altérait pas encore légèrement, au bas du visage, la rondeur un peu trop accusée des joues (1), des détails exquis dans l'ensemble des traits, des yeux bleus pleins de lumière, et qui ne laissaient pas encore deviner qu'ils pouvaient avoir aussi l'expression dure, une bouche charmante et fort petite avec des contours enveloppés de grâce, un épiderme délicat jusqu'à la transparence, un teint brillant, des cheveux ni blonds, ni roux, ni auburn, mais dont la teinte, — aidée d'un mystérieux artifice — n'était qu'à elle, tout ce qu'on voyait enfin. A peine osait-on remarquer que la beauté de son buste paraissait diminuée par le raccourci de la taille, comme chez la plupart des Espagnoles. Encore ne voulait-on pas s'en apercevoir, pour ne connaître que la perfection des bras et des épaules. Tous les regards allant vers elle étaient chargés d'une complaisante admiration.

Elle eut à vivre une période incomparable. Les fêtes succédaient aux fêtes. C'était une suite sans fin d'apothéoses. Son voyage dans les provinces de l'Ouest avait été triomphal. Elle paraissait à tous si avenante et si belle dans sa robe en tulle bleu pâle semée de légers fils d'argent! Elle avait si gracieuse façon de saluer à la ronde, d'envelopper de son regard lumineux et doux, les foules empressées! Le 13 juillet 1859, l'impératrice et le prince impérial se rendaient du château des Tuileries à Notre-Dame pour le *Te Deum* de Solférino. Leur voiture, remplie de bouquets offerts par la garde natio-

(1) L'ovale de la figure n'était pas absolument parfait et n'allait pas en s'adoucissant vers la partie inférieure du visage d'une façon aussi sûre qu'on l'aurait désiré : le profil était irréprochable.

nale et par les troupes, n'avançait que sur des fleurs. L'ovation du retour dépassa celle de l'arrivée.

N'avait-elle pas su, de la manière la plus heureuse, se rendre presque populaire? On disait partout sa générosité. On exaltait le sacrifice qu'elle avait fait, au lendemain de son mariage, lorsque la ville de Paris lui offrant un merveilleux collier elle en avait abandonné la valeur et le prix à la population pauvre de la capitale, — sacrifice facile et opportun, qui ne l'empêcha pas de recevoir de l'empereur, un peu plus tard, l'analogue bijou, valeur un million de francs ! — La presse officielle ne tarissait pas d'éloges sur l'active sollicitude avec laquelle on la voyait s'appliquer sans cesse à la création de nouvelles œuvres philanthropiques, sur le zèle que déployait l'auguste souveraine à multiplier les crèches, les asiles, les ouvroirs, les sociétés d'assistance, les maisons de convalescence, les asiles de tous genres, dirigeant, inspectant elle-même toute cette grande organisation de charité sociale et poussant chacun à l'imiter autour d'elle.

C'était la rançon populaire de son luxe d'impératrice, des bals et des réjouissances qu'elle donnait à ses yeux, l'année entière.

En ses heures les plus radieuses, elle aimait à s'entourer de jolis visages comme d'une fraîche parure seyant à ses toilettes de cour. L'indéfinissable de sa grâce personnelle (on pouvait ne pas l'aimer, on n'avait pas à lui refuser cela) gagnait aux contrastes de cet assemblage harmonisé, reflet multiple de son élégance, de sa jeunesse épanouie, de son prestige. Qu'avait-elle à craindre de la comparaison ? En elle, les grâces du visage ne laissaient rien à désirer ; la charmante mobilité d'expression des yeux allongés, d'habitude baignés de langueur, la beauté classique du cou, du buste, des épaules, se dégageant des flots de tulle ou de mousseline comme d'un nuage, la souplesse de la démarche, réunissaient tous les suffrages, surtout lorsque, à l'aurore de sa fortune, doutant un peu d'elle-même, elle triomphait encore avec modestie.

Elle était avenante à souhait pour tous ceux qu'il lui



Baronne de Pierres
Comtesse de Lezay-Marnésia
Princesse d'Essling
L'Impératrice Duchesse de

L'IMPÉRATRICE EUGÉ



ɔmtesse de Montebello
Marquise de Las-Marismas, vicomtesse Aguado
Marquise de Latour-Maubourg
ɩno Baronne de Malaret, née Ségur

ƐT SES DAMES D'HONNEUR

plaisait de distinguer dans ses soirées; et quand c'était aux réceptions de Compiègne, l'une de ses attentions très heureuses était d'avoir pris à l'avance (pareillement en agissait l'empereur) des informations diverses et précises sur le genre de personnalité, la caractéristique du talent ou les titres à la réputation de ceux de ses invités le plus nouvellement admis en sa présence. Parfois elle embrouillait les œuvres et les ouvrages. Il en résulta même de plaisants quiproquos (1). L'académicien Oppert, remémorant les détails de son séjour à Compiègne, m'en citait, au hasard de sa merveilleuse mémoire, des exemples typiques. Mais d'ordinaire, elle s'en acquittait avec beaucoup d'adresse et de courtoise amabilité. Elle avait une certaine grâce à conter, à parler d'art.

Ce n'était point qu'elle brillât par la spontanéité ni qu'elle eût l'intelligence féconde en saillies. Par moments même, elle avait des absences où l'on ne savait plus ce qu'elle avait fait de son esprit. Une dame Florentine, la marquise de Piccolelli me signalait un trait de ce genre, dont je lui abandonne toute la responsabilité. Eugénie, étant venue à Naples, afin d'y soigner un mal de gorge, qui lui rendait la voix presque atone, était descendue en la magnifique villa du Pausilippe, où, l'hospitalité lui était offerte. Pour distraire l'illustre visiteuse, on avait lancé des invitations, organisé des soirées de jeu et de conversation. Dans la société napolitaine, grande était la curiosité d'approcher la belle souveraine, de la contempler, de recueillir avidement les paroles spirituelles qui ne manqueraient pas d'abonder sur ses lèvres. Une après-midi, le temps s'était brouillé, la pluie attristait la ville et voilait l'horizon de la magnifique baie. « Je voudrais bien, dit tout à coup l'impératrice semblant sortir d'un songe, qu'on m'expliquât pourquoi lorsqu'il pleut sur terre il pleut aussi sur

(1) C'est ce qui arriva pour Sainte-Beuve, dans l'unique occasion qu'il avait eue de causer en tête-à-tête avec Napoléon III. « Je vous lis toujours dans le *Moniteur* », lui affirma le souverain, avec la meilleure intention de lui être agréable. Seulement, il y avait deux ou trois ans que les *Nouveaux Lundis* paraissaient dans le *Constitutionnel*.

mer. » On s'entre-regarda, surpris de la simplicité du propos. Mais nous l'avons fait observer, ce ne pouvait être qu'une distraction. Elle se trouvait en veine plus heureuse, quand meilleures étaient sa voix et sa santé. Que dis-je ? Il ne lui messayait point de hasarder de certains mots alertes, à l'occasion. J'en relèverai seulement un, qui servira de réparation à l'ingénuité de tout à l'heure.

Les façons attirantes, la vivacité spirituelle, l'enjoûment aisé du prince Henri de Reuss avaient gagné toutes les sympathies des salons à cet envoyé intérimaire de la Prusse et l'avaient porté à l'état de grand favori chez l'impératrice et l'empereur. Une après-midi, Leurs Majestés avaient honoré de leur visite cet aimable représentant de la chancellerie prussienne. Eugénie manifesta le désir de visiter les appartements. L'ambassadeur se mit à ses ordres, la conduisit à travers les salons, les pièces décoratives et officielles, et comme on traversait la chambre à coucher, il voulut passer vite ; mais elle, s'arrêtant en face du lit : « Ah ! c'est ici la place d'armes ! » dit-elle avec un sourire.

Elle avait l'humeur diverse, comme elle avait l'esprit variable. A l'égard des femmes de sa Cour, les sentiments qu'elle éprouvait ou montrait n'étaient pas exempts de caprice et contradiction. Des accès de jalousie, fort explicables, d'ailleurs, traversaient brusquement son intimité. Elle ne pouvait supporter celle-ci ou celle-là, que désignait trop visiblement une préférence momentanée de l'empereur. Elle choya beaucoup de jolies femmes, que la malignité des salons représentaient comme des rivales, Mmes de La Bédoyère, de Cadore, Walewska, sur qui tous les yeux étaient portés.

Pour les personnes de son entourage habituel, pour les dames du Palais (1), qui, sous la conduite de la grande maîtresse et princesse d'Essling, renouvelaient, à tour de rôle, leur aimable service quotidien, elle avait, comme nous en témoignait personnellement l'une d'elles restée

(1) La comtesse de La Tour-Maubourg, la vicomtesse Aguado, la baronne de Malaret, Mme de Sancy-Parabère, les comtesses Lezay-Marnésia, de la Poëze.

très attachée au souvenir de l'impératrice, la comtesse de la Poëze, un agrément de franchise, qui leur rendait ces rapports journaliers faciles. Croyait-elle avoir à se plaindre d'une omission, d'un détail qu'on lui avait rapporté de travers : « Vous n'auriez pas dû dire ou faire telle chose », exprimait-elle. On répondait à son observation de façon nette. On s'expliquait. Et la chose éclaircie, il n'en était plus question. En cela l'impératrice se montrait tout à fait l'opposée de la froide et un peu rechigneuse princesse Clotilde, si renfermée d'habitude. En pareil cas, celle-ci ne haussait pas la voix d'un quart de ton ; mais elle baissait les paupières, plissait les lèvres et ne parlait plus. Ce qui était, me certifiait l'une de ses dames d'honneur, la chose la plus insupportable du monde. Et pendant des heures, elle ne se déridait point, mais demeurait enfoncée dans cette bouderie silencieuse. Elle pouvait se rencogner obstinément dans sa voiture, au trot lent de ses chevaux, et n'adresser ni un mot ni un regard à la personne qu'elle honorait de sa société. Mme de Clermont-Tonnerre se morfondit plus d'une fois auprès de la pauvre princesse, pendant que celle-ci continuait à dérouler les grains de son chapelet, sans peut-être prier intérieurement, mais par un vouloir bien arrêté de s'abstraire de sa compagnie. Soit dit en passant, on a beaucoup reproché au prince Napoléon les légèretés de sa conduite et le délaissement très évident dans lequel il laissait languir la princesse Clotilde. Mais vraiment la société de la sage, prudente, circonspecte et dévote Italienne devait lui sembler pauvre d'agréments en comparaison de ce qu'il trouvait auprès de la charmante comtesse de Canizy.

« C'était à décourager de la vertu ! » s'écriait, en nous racontant ces historiettes une dame du palais de l'impératrice, qui, avec son humeur enjouée et son caractère vif, se fût sentie malheureuse à périr dans l'atmosphère de glace dont s'enveloppait la princesse Clotilde, si janséniste d'atours et de discours!

Nous parlons de vertu... C'était à l'impératrice nécessité d'état d'en suivre la ligne rigide. Le devoir lui en était aisé, par nature. Comment le savait-on ? N'importe !

Le fait était connu qu'elle n'eut jamais à soutenir de brûlants combats avec elle-même. Ajouterons-nous qu'elle se voyait trop exposée aux regards, dans son palais, une maison de verre où rien n'échappait de ses moindres mouvements, de ses plus menues attentions et marques de préférence, et qu'elle aurait eu trop à risquer, trop à perdre, en ne restant point ce qu'elle fut, comme l'attestèrent ensuite les femmes qui vécurent auprès d'elle : impeccable ? Elle ne donna jamais lieu par sa conduite à une justification ou, si l'on veut, à une excuse des fredaines galantes de l'empereur.

Pour être impératrice on n'en est pas moins femme. Or, toute créature féminine, selon le mot d'un poète, a trouvé dans son berceau l'éventail de Célimène. Eugénie ne pouvait être que l'une des plus honnêtes grandes dames de la cour ; mais d'être une charmeuse, d'allumer les âmes au passage, c'était un plaisir, une sensation, qu'elle ne se défendait point d'interroger. Hasard, caprice, fantaisie d'une heure, elle en effleura, tout au moins, le léger frisson. Elle s'y aventura même, certaines fois, jusqu'à l'imprudence. Il se passa à Fontainebleau, au printemps de 1860, une aventure dont on parla toute une semaine à mots couverts. L'impératrice avait eu l'idée de se rendre déguisée à une fête de village ; et des gens de sa suite, aussi déguisés, avaient fait un mauvais parti à un galant trop démonstratif auprès de l'anonyme Majesté. On critiqua cette équipée. Il n'était ni sage ni convenable, se disait-on, que l'impératrice jouât au calife des *Mille et une Nuits*. En son monde, elle n'avait pas à craindre de pareilles mésaventures, sous le masque, dans les bals travestis. Il lui plaisait alors d'oublier sa couronne, et les charges de l'étiquette en ces brillantes mêlées, et d'amuser son imagination aux délicates familiarités du flirt. Elle en rapportait, la journée finie, de ces impressions douces et sans périls auxquelles on repense ensuite ; c'était une agréable reminiscence, presque un secret à partager avec un autre, sans qu'il le sût peut-être. Mais il me fut narré directement une jolie anecdote là-dessus, ressemblant par les détails et la couleur à un épisode romanesque.

Le domino ne dissimulait qu'imparfaitement aux yeux des habitués des Tuileries, qui la reconnaissaient à la démarche, à des traits particuliers, la personnalité de l'impératrice, non plus que celle de l'empereur. Mais le bal n'avait pas lieu cette fois, en la résidence des souverains. Il se donnait chez le duc de Morny. Parmi les invités du président de la Chambre se trouvait un gentilhomme, ami particulier du duc, et à qui ses opinions légitimistes ne permettaient point de rechercher les invitations de la Cour. Ce qui ne l'empêchait point au reste d'être des meneurs à la mode de la fête parisienne et mondaine. Il avait marqué sa place très en évidence dans le cercle, où s'évertuait la fine fleur des *lions* et des *lionnes*. Les femmes lui tenaient compte d'un physique heureux, qu'avantageait moins la régularité des traits que le caractère expressif de la physionomie ; elles lui savaient gré de ses attentions opportunément discrètes, empressées, galantes, de ses manières tour à tour soumises et dominatrices, soit au dehors, soit dans l'intime, avec des contrastes de douceur et de brusquerie, de faiblesse aimante et d'audace ou d'emportement. Il méritait auprès d'elles encore par son esprit alerte, par l'entrain, la souplesse qu'il dépensait à les distraire. Dans les bals, les soirées, il s'était acquis le renom d'un entraîneur, qualité précieuse et qui ne pouvait que disposer en sa faveur aux plus agréables retours. Il possédait en perfection l'art d'intriguer.

Donc, il en déployait, ce soir-là, toutes les ressources auprès d'une très séduisante femme, dont les lignes exquises, les mouvements pleins de grâce et de noblesse avaient au plus haut captivé son attention. Il prévoyait, à tenter l'aventure, quelque chose d'imprévu et de piquant où s'obstinait son ardeur. Il ne voulait plus séparer ses pas des siens. On l'écoutait. Il devenait pressant, jouait du sentiment, de la passion et s'animait à un tel point que l'impératrice en concevait de la gêne, presque de l'inquiétude. Elle s'échappe. Il la perd de vue ; mais aussitôt se met à la recherche de la mystérieuse. En pénétrant dans un petit salon retiré, il la retrouve, assise auprès de la duchesse de Bassano.

Il se glisse vers elle et lui murmure à l'oreille : « Je ne te quitte plus ; s'il ne m'est pas permis de connaître, ce soir, le joli visage qui se dérobe sous ce velours détesté, je veux savoir, au moins, ton nom. » Et il ranime le feu des propos avec plus de vivacité que tout à l'heure. Elle se joue de sa curiosité, élude ses questions. Qui est-elle ? Pourquoi se refuse-t-elle au désir qu'il lui exprime si ardemment de savoir qui elle est ? « Tu n'y consens pas. C'est bien. Je le saurai, cependant. Bientôt on appellera ta voiture. Je serai là ; et si je n'ai pas entendu le mot que j'espère, je volerai aussi vite que les chevaux pour être en même temps à ta porte. Il ne me sera plus difficile, après, de connaître le mystérieux nom. » Mal à l'aise, sous cette insistance, et, néanmoins, intéressée, l'impératrice réfléchit, un instant : « Si ton cœur n'est pas sincère en ses déclarations, je n'ai pas à m'en préoccuper. Suis ton caprice. Si, au contraire, je dois croire aux sentiments qu'il atteste, je te demanderai de ne pas chercher à trahir mon secret. En échange de ta parole, je te promets de répondre au désir que tu me manifesteras, si ce désir est raisonnable. — Que puis-je souhaiter, si ce n'est pas un rendez-vous ? — Un rendez-vous ! Ah ! la chose n'est pas simple. Tu l'auras, cependant, mais ce ne sera pas chez moi. Vois ce domino, là-bas, qui me fait signe d'abréger la conversation ; c'est mon mari, qui s'impatiente et me presse de revenir... Adieu... Tu pourras me voir, demain, l'après-midi, à trois heures, au Bois de Boulogne, près du lac. Je serai dans un landau découvert ; je passerai deux fois le mouchoir sur mes lèvres, et tu sauras que c'est moi. »

A l'heure indiquée, le marquis de C*** foulait le sable de l'avenue, le cœur battant d'espoir. Tandis qu'il songeait à son inconnue et, dans son âme, édifiait un roman d'amour, un mouvement se produisit. Les promeneurs s'arrêtent. Des piqueurs se sont annoncés, devançant l'attelage de la souveraine des Français. Aussitôt il se découvre devant l'impératrice, devant la femme qui passe à l'allure ralentie de ses chevaux. Mais, où va sa pensée ? Quelle surprise est la sienne, en

voyant que doucement et à deux reprises, elle a passé le mouchoir sur sa bouche, comme il avait été dit la veille ! C'était donc l'impératrice !

Quelques minutes s'écoulent. Il n'est pas encore revenu de sa stupéfaction, quand l'écuyer de service, qui était, ce jour-là, le baron de Bourgoing, se détache du cortège et vient à lui.

« — Monsieur, prononce-t-il, Sa Majesté vous fait demander quel jour il vous serait agréable d'être invité aux Tuileries.

« — L'honneur que me fait Sa Majesté et sa gracieuse intention me comblent de gratitude. Je me permettrai de l'en remercier par une lettre, qui lui parviendra demain.

« — Oh ! les lettres ne vont pas si vite ni si facilement aux mains de l'Impératrice. Il serait préférable que je pusse rapporter votre réponse et la lui transmettre de vive voix.

« — Souffrez que je maintienne ce que je viens de dire, et veuillez avoir la bonté de présenter à Sa Majesté mes hommages. »

Le marquis de C*** savait que son amie Mme de Sancy-Parabère serait de service, le lendemain, aux Tuileries, comme dame du Palais. Il écrivit donc la lettre annoncée ; il la remit entre les mains de Mme de Sancy en l'assurant qu'elle était attendue. Elle parvint sans détour à l'impératrice. En se rendant à une invitation aussi séduisante, écrivait-il, il eût contenté le plus cher désir de ses yeux ; mais, d'y obéir, c'était, en même temps démériter auprès d'elle-même, c'était donner un démenti au caractère inviolable des principes qu'elle lui connaissait. Il la priait d'admettre qu'il en déclinât la tentation... La bienveillance personnelle de l'impératrice n'en fut point suspendue. Elle agréa de reprendre l'intime causerie, en d'autres occasions de fêtes, encore chez le duc de Morny. Elle fit davantage. Elle ne craignait point de favoriser d'une sorte d'entretien public l'homme du monde, l'homme de société, qui avait su parler, un moment, à son âme ou à son caprice. C'était aux courses de Fontainebleau. Laissant sa cour en arrière, elle avança de plusieurs pas et demeura quelques moments à causer

seule à seul avec le féal et intransigeant monarchiste. Ce fut une sorte de scandale politique dans le cortège impérial. Descendre de sa tribune pour aller presque au-devant d'un gentilhomme de lettres, qu'on ne voyait pas aux Tuileries, n'était-ce pas outrepasser les bornes de la fantaisie ? Les ralliés non plus n'en revenaient pas de surprise. Pourquoi ? Qu'était-il ? Qu'avait-il fait ? On ne s'expliquait point les raisons d'une sympathie, dont la cause véritable échappait à celui-là même qui en fut l'objet, à plusieurs reprises et sous différentes formes.

Mais laissons tout cet anecdotage et revenons à des considérations plus sérieuses.

Il y avait une dizaine d'années que brillait l'astre impérial sans ombres apparentes. C'était l'âge d'or du Second Empire, à l'apogée de sa prospérité, la lune de miel de la spéculation financière, le temps fortuné par excellence pour tous ceux et toutes celles qui pouvaient jouir de succès continus, vivre tranquillement et gaîment. Les étrangers affluaient, apportant leurs écus en échange de nos jouissances. Ils passaient éblouis au travers de cette belle existence parisienne où tout paraissait n'être que féerie, décor, volupté, attirance des yeux et séduisants mensonges. Et l'impératrice était plus que jamais comblée d'hommages et d'adulations.

Cependant, on commençait à s'apercevoir qu'elle-même se laissait gagner au vertige de cette faveur extraordinaire du sort. Son humeur prime-sautière s'en ressentait jusqu'à se montrer incohérente et versatile. Sa naturelle mobilité l'entraînant, d'un moment à l'autre, aux extrêmes des idées et des sentiments, se rendait de plus en plus sensible à ceux qui l'approchaient. On notait malignement de l'inconséquence dans certaines de ses paroles. Elle avait éveillé la critique (1).

(1) Et quel genre de critique acerbe, de la part des malveillants! En 1860 l'un de ceux-là croyait interpréter l'opinion de bien des gens lorsqu'il écrivait :

« J'ai peine à analyser le caractère de cette femme, et je découvre encore moins où elle veut en venir. Son affection pour l'empereur est affaire d'ambition; son amour maternel me paraît très problématique; et elle n'agit dans aucune circonstance de manière à se concilier l'affection des Français. »

Elle était omnipotente aux Tuileries et le faisait apercevoir. De complexion nerveuse et de caractère vif, peu accessible au raisonnement, tout impulsive et par cela prête aux intempérances les moins justifiées comme aux plus nobles élans de l'âme, elle inquiétait son entourage et en premier lieu son flegmatique époux, qui craignait fort les explosions soudaines de ce zèle gouvernant.

Une ingérence aussi tumultueuse n'avait pas éclaté d'un seul coup. Pendant plusieurs années, par un reste de timidité féminine, Eugénie s'était tenue totalement en dehors du terrain brûlant de la politique. L'empereur s'était bien donné de garde de l'y introduire, et elle ne l'en avait point prié. Mais des causes diverses et d'ordre personnel, l'envie mal déguisée de la plupart des membres de la famille Bonaparte, des dissentiments plus pénibles avec l'empereur, dont les écarts conjugaux se trahissaient jusque sous ses yeux, dans les fêtes de la cour comme aux réceptions ministérielles, et une perception différente des réalités de la situation, lui avaient découvert le vide de son existence intime. Elle s'était promis d'en prendre tout au moins une sorte de revanche morale en prouvant qu'elle pouvait sortir des détails de la toilette et du gynécée, prendre sa part des choses sérieuses, conseiller, diriger, intriguer politiquement. Et elle en avait si bien pris l'habitude qu'elle ne voulut plus s'en détacher.

Elle était parvenue à exercer au gré d'une humeur turbulente, et que d'aucuns jugeaient brouillonne, une réelle influence politique, qu'avait beaucoup accrue sa régence de 1865. Elle intervenait, sinon dans les conseils, du moins dans la connaissance des questions qui s'y traitaient. Les ministres prenaient l'habitude d'aller chez elle. On l'instruisait des affaires du jour. Elle objurguait et prononçait. Ses idées personnelles se formaient sur les confidences qui lui étaient faites, et se compliquaient de préjugés ou de partis pris avec lesquels l'empereur eut à lutter.

La plus chaude de ces alertes extra-officielles eut lieu vers la fin de 1867 et vaut d'être racontée. C'était, disons-nous, dans les dernières années de l'Empire. L'Exposi-

tion avait fermé ses portes et les souverains étrangers leurs malles (1). De vagues inquiétudes commençaient à se faire jour, et des alarmes s'éveillaient et des bruits se répandaient, avant-coureurs d'événements graves, au dedans et au dehors. Les partis extrêmes s'agitaient. Par des signes qui ne trompent point les esprits à longue portée la scène politique s'annonçait prête pour des transformations prochaines et de nouveaux acteurs. L'empereur était malade, indécis, flottant entre des résolutions généreuses et des retours à l'arbitraire sans fermeté. L'impératrice, moins occupée des dissipations mondaines, où s'était répandue fiévreusement la jeunesse de son règne, s'immisçait de plus en plus dans les questions d'Etat. Elle en traitait avec les ministres, elle en discutait avec l'empereur et faisait connaître, sinon prévaloir, des désirs, des volontés, qui n'étaient souvent que des impulsions.

A ce moment l'Italie, très impatiente de rentrer en possession de Rome encore soumise à la domination temporelle du pape, réclamait le retrait des troupes françaises, chargées de garantir la souveraineté des pontifes. Au contraire, l'impératrice, très dévouée à l'Eglise et ne souhaitant rien autant que de voir son époux justifier la qualification de Majesté Très Chrétienne, Eugénie appuyait le maintien du détachement français, pour la protection des Etats romains. Deux auxiliaires puissants : Metternich et l'ambassadrice secondaient ses vues et n'hésitaient pas à les soutenir auprès du cabinet français (2). Il fallait aviser sur la conduite à tenir et prendre

(1) Douze empereurs et rois, six princes régnants, un vice-roi, neuf héritiers présomptifs, sans compter toute une série d'altesses avaient été les hôtes de Paris, depuis le printemps. Cette statistique exaltait de joie et d'orgueil les panégyristes du trône.

(2) Le prince Richard de Metternich écrivait, dans l'automne de 1862, à un familier des Tuileries, cette lettre intéressante, qui ne laisse aucun doute sur le fond de ses opinions, de partage avec celles de l'impératrice :

« Château de Kœnigswart,
« 27 septembre 1862.

« Mon cher ami,

« Un de mes amis m'écrit que vous semblez inquiet des efforts, que fait le parti extrême pour amener de nouvelles concessions dans la

une décision. Napoléon III réunit le conseil des ministres, afin d'en délibérer ; et, redoutant non sans cause que l'impératrice ne songeât à influencer de sa présence l'examen de la question, il défendit qu'on la prévînt de cette assemblée secrète.

Mais ce qu'on lui cachait elle l'avait su ; et, comme les impressions étaient vives en son âme d'Espagnole, sous le coup de cette nouvelle, aussitôt bouillonnante de colère, elle vola plutôt qu'elle ne marcha vers la salle de délibération. Un cent-garde était planté devant la porte et chargé d'en interdire l'accès à quiconque. Il s'oppose au passage de l'impétueuse souveraine.

« — Je veux entrer, retirez-vous ! » crie-t-elle avec emportement.

Plein de trouble en cette alternative ou de faillir aux ordres qu'il avait reçus ou de faire injure à son impératrice, galant envers la femme autant que fidèle à sa consigne, le cent-garde tombe aux genoux d'Eugénie, en étendant la baïonnette au travers de la porte :

« — Majesté, on ne passe pas, ordre de l'Empereur.

« — C'est ce que nous allons voir !... »

Et cavalièrement elle saute par-dessus la baïonnette du soldat de parade, enfonce la porte et se précipite au milieu de la salle avec la violence d'un ouragan. L'empereur présidait grave, imperturbable, ayant seul la tête couverte au milieu de ses ministres respectueux et attentifs. Mais le souverain n'en impose point à l'épouse irri-

question romaine. Je vous assure qu'après ma dernière entrevue avec l'empereur et l'impératrice, à Saint-Cloud, je ne puis croire que ce parti ait la moindre chance de réussir. Les paroles que j'ai recueillies de la bouche de l'empereur étaient si explicites et si dignes que j'ai emporté la conviction (des faits seuls pourraient me la faire abandonner) que le *statu quo* sera maintenu à Rome tant que l'armée française ne pourra quitter honorablement la ville éternelle. Vous savez combien je me félicite de pouvoir proclamer hautement la fermeté avec laquelle l'empereur a toujours tenu les promesses qu'il m'a faites et maintenu les assurances qu'il m'a données. Aussi suis-je persuadé que l'empereur, tout en ménageant ses intérêts en Italie, ne cèdera pas l'essentiel de la question. Telle était la conviction de Celle qui, pour moi et pour beaucoup de monde, personnifie la dignité de la France et la loyauté dynastique.

« Veuillez, aussi vous ne m'oubliez pas, me rappeler au souvenir de LL. MM.

« METTERNICH. »

tée, qui ne voit en lui que l'homme, le mari, et le prouve. Elle va droit à lui, d'un revers de main jette à terre son chapeau, et, sans dire un mot, ressort comme elle était entrée, laissant les ministres stupéfaits et consternés. Connaissant la faiblesse intime de Napoléon, elle ne s'en tient pas là, et veut aussi faire son coup d'Etat... conjugal. Elle remonte avec précipitation dans son appartement, ordonne des préparatifs de départ et s'enfuit du palais, en voiture, un simple fiacre, sans autre compagnie qu'une dame d'honneur. Elle partait en Angleterre espérant bien qu'on l'y viendrait requérir et que, pour obtenir son retour, on lui céderait de tous points.

Qu'allait-il se passer ? Comment expliquer à l'opinion publique cette étrange équipée ? Aussitôt de prendre des mesures. On choisit, parmi l'entourage habituel d'Eugénie, une femme ayant avec l'impératrice quelque ressemblance de figure et d'allure ; on l'embarque en grand apparat dans une voiture de la Cour, pour la gare du Nord et le bruit est semé fort ingénieusement que la souveraine des Français est allée rendre visite à sa chère amie Victoria. Du même train un diplomate s'était rendu auprès de l'impératrice pour lui représenter les suites possibles d'une telle aventure. Elle avait eu déjà le temps de réfléchir. La correcte Majesté britannique n'avait pas approuvé la fugue, au contraire, et connaissant la cause de ce voyage intempestif, avait reçu froidement la souveraine à laquelle, d'ordinaire, elle prodiguait, de loin ou de près, les marques d'une réelle affection ; et la belle princesse en fuite n'eut à faire que de reprendre discrètement le chemin des Tuileries et de l'appartement conjugal. L'histoire ne dit point de quels gages fut scellée la réconciliation.

Quoi qu'il en fût, les désaccords qui se produisirent, d'aventure, entre l'empereur et l'impératrice provenaient rarement d'une cause politique. Des motifs plus directs la forçaient à élever la voix et à se plaindre. Elle ne supportait pas sans colère l'humeur volage de son époux et la dispersion de ses fantaisies galantes. Napoléon, qui était ondoyant devant les hommes et faible avec les femmes, et qui aimait sincèrement, au fond de



PACCA DE MONTIJO, DUCHESSE D'ALBE

son cœur, la compagne qu'il avait choisie par amour, faute d'avoir épousé celle qu'il aurait élue par ambition ; Napoléon, qui était un tendre dans l'intimité et dont la façon populaire de prononcer le petit nom de l'impératrice, sans dire la première lettre ravissait les dames d'honneur en général et Mme Carette en particulier ; Napoléon, qui chérissait sa femme et aussi la tranquillité, n'appréhendait rien tant que les accès de jalousie, ou de dignité offensée, auxquels il donnait si souvent prise. Un familier du château le disait à un conteur d'histoires :

« L'empereur, voyez-vous, a tellement peur du bruit dans sa maison qu'il serait capable de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe pour se soustraire à l'une des scènes de ménage, dont il fournissait les raisons par ses infidélités. »

« Mettre le feu aux quatre coins de l'Europe ! » quel excellent dérivatif aux tracas domestiques d'un porte-couronne, excellent surtout pour les peuples, qui ont à en supporter les risques et les frais !

Ces crises, ces traverses, n'empêchaient point de persister un réel attachement, surtout du côté de l'empereur. Les heures revenaient fréquentes de tendre intimité et d'affection réciproque. On les voyait quelquefois l'un et l'autre se promener conjugalement dans quelque allée solitaire du Bois de Boulogne, souriant à leurs pensées, à leurs souvenirs, à leur présente quiétude.

Fâcheusement, à mesure que déclinait la santé de l'empereur et que le mal, en affaiblissant le corps, diminuait aussi la vigueur morale, l'ascendant de l'impératrice grandissait, entreprenant, aventureux. Il y avait, dans le conseil, deux partis : celui de l'empereur et celui de l'impératrice, l'un prudent et circonspect, l'autre agressif et belliqueux. Il est hors de doute qu'Eugénie poussa aux résolutions extrêmes, qui rendirent irréparable le choc de la France et de l'Allemagne (1). Elle

(1) « Je suis bien forcé de reconnaître que l'impératrice a été, sinon l'unique, au moins le principal auteur de la guerre, en 1870... Elle comprenait quelle faute elle avait commise, en 1866, en empêchant l'empereur d'accepter par une initiative hardie, les offres que M. de Bismarck était venu lui apporter à Biarritz. Et cette faute, elle vou-

voyait avec anxiété le moment où le prince impérial succéderait à son père dans des conditions de force et de stabilité très amoindries. A l'intérieur, l'Empire devenu parlementaire trahissait dans ses décisions une longanimité, qui étonnait les ennemis mêmes du gouvernement. Les mains qui tenaient le pouvoir défaillaient. Une guerre heureuse et qu'elle s'imaginait, n'écoutant que son désir, devoir être aussi glorieuse que la campagne de Crimée, aussi courte que celle menée contre l'Autriche, cette guerre pouvait être le salut de la dynastie. Elle ne la provoqua point, mais son ardeur et ses élans ne servirent pas à l'empêcher. Au contraire. Et les idées de l'impératrice prédominèrent. Son pouvoir fut assez grand même pour amener le changement des dispositions primitives résolues, en cas de guerre, sur le rôle de Napoléon III et la répartition des corps d'armée.

On ne suspend point le cours de l'inévitable. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, depuis que l'Empire autoritaire avait fait place à l'Empire libéral. On en croyait les promesses de longue durée. Et cette seconde monarchie napoléonienne, issue d'un coup de force et qu'on espérait légitimer par l'illusion d'une hérédité, s'écroulait sous le poids d'un désastre inouï, léguant à la troisième République, avec les fléaux de l'occupation étrangère, les funestes perspectives de la ruine et du démembrement de la patrie.

Depuis la fatale journée du 15 juillet, depuis la déclaration de la guerre, la France n'avait subi qu'une série de défaites. Le souffle révolutionnaire emporta ce qui restait du régime impérial. Au matin du 4 septembre, le prince de Metternich et le chevalier Nigra décidaient l'impératrice à quitter Paris. Et quel départ ! Elle dut fuir presque seule, au bras d'un dentiste. Dans la nuit du 3, des fidèles avaient pris la précaution de mettre à l'abri les souvenirs les plus précieux de la souveraine,

lait la réparer... Elle poussait donc désespérément à la guerre, et son influence était considérable. Elle avait sur l'empereur un pouvoir à peu près sans limites. Elle le dominait moins encore par ses charmes que *par le souvenir des circonstances trop nombreuses où il les avait méconnus.* »

(*Souvenirs* du général du Barrail.)

une partie tout au moins (1), et de confier à de sûrs émissaires la cassette aux bijoux. Superbes écrins de perles et de diamants qu'elle ne devait pas garder, mais laisser vendre pour devenir, au delà de l'Océan, l'étincelante parure non de reines ni de princesses, mais d'Américaines jouissant d'un pouvoir plus incontesté : la souveraineté des millions.

Elle était arrivée sans trop d'encombres en Angleterre, et descendue à Camden-Place, en cette propriété de Chislehurst, qu'avait préparée de longue main pour les hôtes attendus du malheur un Anglais original, un nommé Shode, lorsqu'il en prévoyait l'utilité, bien avant la catastrophe.

« L'empereur Napoléon, disait-il alors d'un ton convaincu, et en dépit de toutes les apparences, sera détrôné un jour ou se trouvera fatigué de régner en France. Il se rendra, ce jour-là, en Angleterre, et c'est ici qu'il résidera. »

De Camden-Place, elle entretenait une correspondance active, suivant les péripéties du drame engagé, jugeant les événements, se préoccupant de l'état des esprits, notant les chances de retour et de réinstallation, témoignant, d'ailleurs, une sincère affliction des malheurs de la nation française... « Si j'étais aux Tuileries, insinuait-elle au travers de ses lettres, je ferais ceci, je ferais cela... (2). » Mais elle n'était plus aux Tuileries.

L'idée d'une restauration impériale l'avait ressaisie

(1) Voir l'étude sur Mme de Pourtalès.

(2) Ainsi, dans la lettre suivante, écrite et signée de sa main :

9 novembre 1870,

Camden-Place.

« Hélas! chaque jour apporte un chagrin de plus ; aussi je suis presque découragée en ne voyant rien à l'horizon pour notre pauvre pays. Aujourd'hui, on dit que les négociations pour l'armistice sont rompues; j'avoue que je le regrette vivement, quoique, pour nous, la réunion d'une Assemblée ne puisse être que la ruine de nos espérances, car elle voterait certainement, dans les circonstances actuelles, la déchéance!

« Mais le désir de voir le pays faire la paix, qui lui est indispensable, même au point de vue de l'avenir, domine tout chez moi. Je reçois des lettres de différents côtés, qui me disent toutes que le gâchis et le désordre sont à leur comble. Je crains aussi que les

tout entière, après quelques heures de prostration. Un vague complot bonapartiste se dessina. Le vote de déchéance par l'Assemblée nationale et l'arrivée de Thiers au pouvoir le renfoncèrent dans le néant.

Nous glisserons sur ce qui se passa, à la suite de la mort de Napoléon III : ouverture anticipée du testament, pénibles désaccords de famille, récriminations amères du prince Jérôme et main-mise absolue de l'impératrice sur les conditions de vie matérielles et morales du prince héritier.

Le sens autoritaire, qui lui faisait regretter si haut, au moment de l'établissement de l'Empire libéral, la Constitution oppressive de 1852, ne l'avait pas abandonnée dans l'exil, chez elle, autour d'elle. Comme épouse, elle n'avait pas dissimulé ses tendances dominatrices. Comme mère, tutrice (1) et conseillère, elle gouverna jusqu'à la contrainte, et avec de la sécheresse de cœur (2), le caractère enthousiaste, indépendant du

conditions de paix ne deviennent de plus en plus dures et en rapport avec leurs efforts! Mais que faire et que penser, quand on voit un système de tromperie vis-à-vis du pays, qui sert à l'illusionner et à le perdre? Je suis bien triste et j'ai à peine le courage d'espérer! Le général Changarnier s'est admirablement conduit à Metz, et il n'y a qu'une voix sur son compte.

« *Si j'étais aux Tuileries*, je n'hésiterais pas à lui écrire pour lui dire combien son attitude a eu de la grandeur à mes yeux. Mais, dans les circonstances actuelles, je n'ose le faire, car je craindrais qu'on interprétât mal ma démarche.

« Si vous voyez L..., tâchez de lui faire comprendre combien il serait habile à l'Allemagne de ne pas insister sur la cession de territoire, qui ne peut qu'engendrer guerre sur guerre. Du reste, je crois qu'ils doivent penser qu'ils ont entrepris une tâche difficile, mais les conquérants ne s'arrêtent jamais; c'est ce qui les perd.

« EUGÉNIE. »

(1) L'ex-impératrice n'abandonnait jamais qu'au prix de grandes résistances l'argent dont avait besoin, au dehors, pour ses dépenses personnelles, le jeune Louis-Napoléon. Ibrahim, fils d'Ibrahim-Pacha, qui suivait, en même temps que le prince Impérial, les cours de l'école de Woolwich, où se trouvaient ensemble les jeunes gens de la plus haute aristocratie britannique, racontait à une dame du monde, une marquise italienne, qui m'en répétait le détail, que l'héritier des Napoléons, se privait d'assister aux fêtes et aux banquets, qu'organisaient entre eux ses condisciples, faute d'être en mesure de participer à la dépense commune.

(2) L'impératrice, qui était instruite de l'attachement qu'avait eu son fils, en Angleterre, pour une jeune fille du peuple, et des suites qu'avaient eues ces amours, se refusa longtemps à voir et à protéger l'enfant.

prince. Et ce fut l'une des raisons principales, qui le déterminèrent à partir pour le Zoulouland. Car il y avait eu autre chose dans la décision funeste qui l'y porta, qu'une turbulente envie de se distinguer par des actions d'éclat au milieu des brousses africaines. Assujetti à une tutelle trop lourde et, à de certains égards, impolitique, aurait-on supposé qu'il dût aller chercher de l'air et de la liberté jusqu'en ces régions nigritiennes où la sagaie d'un Zoulou borna son rêve (1) ?

Such is fate ! tel est le sort. La mort du prince brisa les derniers ressorts d'énergie de l'impératrice. Son rôle était bien achevé.

On l'aura vue, plusieurs fois, dans les dernières années, tout enveloppée de ses voiles de deuil, tenter quelques visites discrètes et furtives à ce Paris, que ses équipages traversaient autrefois dans un vent de fêtes, de revues, d'acclamations. Elle y passait par circonstance ; elle s'y attardait volontiers à remuer tant de souvenirs, comme elle remuait la poussière du bout de la canne à béquille d'écaille sur laquelle elle soutenait sa démarche alourdie.

Obsession bien caractéristique : chaque fois elle a voulu choisir le même abri pour ses séjours temporaires, et je dirais aussi le même centre d'observation. Elle s'est toujours complu à loger en face de ce jardin des Tuileries, qui fut le sien, pour, au moins, le revoir et pour promener ses pas sur le sable des allées, où se dressait en perspective le palais qu'elle anima de son luxe et dont les ruines ont disparu, comme les traces de sa beauté, détruite par le temps et par les larmes. Mais, hélas ! ces promenades n'allaient pas sans quelque déboire. Un jour de printemps, l'ex-impératrice, perdue au milieu de la

(1) Quels contrastes saisissants de noms, de circonstances, d'événements ! Celui qu'on espérait appeler Napoléon IV s'était embarqué, ce jour-là, à Southampton, pour le cap de Bonne-Espérance, une colonie dont l'Angleterre, qui emprisonna son grand-oncle, avait dépossédé son grand-père Louis, lorsqu'il était roi de Hollande. Sous l'uniforme anglais il allait combattre et réduire à l'obéissance envers l'Angleterre ce petit pays des Zoulous, dont la liberté et le bonheur, a remarqué l'un de ses biographes, avaient été confiés à l'un des siens !

foule, errait parmi ces plates-bandes toutes fleuries, que dominait jadis la résidence monarchique. Quelles pensées, quels nostalgiques souvenirs ne devaient pas hanter la pauvre Majesté déchue ? Et, soudain, celle qui avait régné en ces lieux par la grâce et par la puissance, se baissa et cueillit une humble fleurette dans les plates-bandes municipales. Aussitôt, moustachu et barbu de blanc, portant sur sa poitrine la médaille de Crimée, un vieux gardien de s'élancer et d'un ton bourru : « On ne cueille pas de fleurs, ici ! »

Que les temps étaient changés !

Le respect qu'on doit à l'âge et aux grandes infortunes aura rehaussé, cependant, d'un reflet de majesté les lueurs mourantes de cette vieillesse impériale au delà de laquelle tant de pièces importantes, tant de documents notoires jalousement réservés deviendront, à l'heure du jugement historique, des éléments d'apologies ou de réquisitoires, de défenses ou d'exécutions individuelles d'une étrange force (1).

(1) Il fut question, un moment, que l'impératrice écrivait ses mémoires. Il n'en exista que la supposition. Mais il était certain que les papiers les plus significatifs, concernant les personnages du second empire étaient entre ses mains, et qu'elle laisserait des documents en abondance pour tenir lieu de cette autobiographie. Elle avait toujours eu la curiosité des pièces originales, des petits papiers, qu'on épingle au jour le jour et auxquels le temps met un prix infini. Des plumes diligentes se trouveront pour interpréter, en sa place, ce qu'elle n'avait pu écrire, et ce qu'affirment ou dénient, au lieu d'elle, des témoignages importants. Il y aura des textes pour éclairer les circonstances de son mariage, des documents politiques en abondance, des références particulières sur la folle expédition du Mexique, et combien, hélas ! cataloguées par la veuve du vaincu de Sedan, sous le lourd dossier de la guerre de 1870, dont elle aura voulu, mais vainement, rejeter sur d'autres qu'elle-même les cruelles responsabilités.



LES TROIS SŒURS LA ROCHELAMBERT

Portrait de Mme de La Bédoyère, princesse de la Moskowa. — A la Cour et dans le monde. — Un mot de Mme de Metternich. — Plaisante anecdote. — Triste fin d'un beau jour. — La comtesse de La Poëze. — Une leçon aux chroniqueurs d'hier et d'aujourd'hui. — La dernière matinée de service d'une dame du palais, aux Tuileries. — Mme de Valon. — Importance exceptionnelle de son salon après la guerre. — Comment elle « inventa » Pouyer-Quertier. — Une annexe mondaine du ministère des finances. — Le charme personnel de Mme de Valon. — La part de l'esprit, du cœur et de l'imagination, chez une femme du monde. — Le souvenir à garder de la comtesse de Valon.

C'était un seigneur de haute mine et d'une rare distinction d'intelligence que le marquis de La Rochelambert, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Charles X, plus tard sénateur de l'Empire.

Trois filles naquirent à son foyer. Elevées, en partie, à l'étranger, au pays d'origine de leur mère (1), elles acquirent tôt l'esprit des cours et l'usage d'une société cosmopolite. Sur les listes d'invitations, comme dans les propos du soir de la meilleure compagnie de Berlin, tenaient belle place les trois sœurs La Rochelambert. Elles étaient promises, chacune, à de brillantes conditions mondaines.

L'une, avant de s'appeler princesse de La Moskowa, fut la comtesse de La Bédoyère. Une autre, la plus jeune, prit le nom moins historique de comtesse de La

(1) Née de Bruges, à Berlin, d'une ancienne famille française passée en Prusse, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, et qui resta toujours française. L'un des comtes de Bruges fut grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Poëze. L'aînée a été Mme de Valon, une obstinée royaliste.

Quand se fut assise, pour dix-huit années de règne, la seconde aventure impériale; alors qu'entre la noblesse en déroute, — une fraction de la noblesse, tout au moins — cherchant à se rallier, et les nouveaux maîtres aspirant à se créer des amis en bon lieu, s'appliquant à se former une cour, on échangeait les politesses et les avances, l'hésitation du chef de la famille à se rapprocher du pouvoir n'avait duré que le temps des justes préliminaires. Deux de ses filles se flattèrent d'avoir été choisies, à quelques années d'intervalle, pour figurer parmi les dames du palais de l'impératrice. Seule, Mme de Valon, femme d'un député de la Corrèze, demeurait sur la réserve et ne parut pas aux Tuileries. « Nous nous tenons », disait-elle à un ami d'enfance : l'irréductible Guy de Charnacé.

Elle se rattachait, par là, aux idées de sa mère, la marquise de La Rochelambert, de tendances aristocratiques bien accusées, quoique s'associant à une grande simplicité de manières, et dont l'attitude politique voulut toujours être très effacée.

Avec sa douceur blonde et les avantages appréciés de son aimable personne, Mme de La Bédoyère eut la primeur des succès, que moissonnent sans peine les attraits féminins. Les madrigaux papillonnaient autour de sa jolie tête. Dans les réunions où s'annonçait sa présence, des regards complimenteurs allaient à sa rencontre, appuyant sur l'épanouissement harmonieux du corsage, l'élégance de la taille, la grâce des traits, le dessin pur de la bouche et la blancheur des dents rangées en perfection, ses dents qu'elle aimait tant à faire voir. Car elle riait volontiers, et l'on entendait d'assez loin (je me le suis laissé dire) les rires à effet de Mme de La Bédoyère. Elle était, d'excellence, une fleur de bals et de soirées. Le jour, son teint avait quelque chose d'incolore et d'effacé. La nuit, à l'heure où s'irradient les étoiles de salons, tout s'avivait en elle, sans artifice : les bluets de ses prunelles et les roses de son



LA MARQUISE DE LABÉDOYÈRE, DUCHESSE DE LA MOSKOVA

35.

visage. Sa beauté prenait l'éveil ; elle respirait et vivait. Tel le mystérieux hémérobe, qui se fait inanimé pendant le jour, n'ouvre que le soir ses ailes chatoyantes et ses yeux d'émeraude.

« Quand Mme de La Bédoyère apparaît, c'est un lustre qui s'allume », disait Mme de Metternich (1).

Bien qu'elle parlât l'allemand et l'anglais, et qu'elle eût reçu, comme ses sœurs, une éducation soignée, — sans beaucoup de culture, — elle avait plus d'apparence que de fond, plus de douceur et de bonté dans le cœur que d'ornement dans l'esprit.

« Je ne crois pas, me disait l'un des familiers de sa maison, qu'elle ait jamais fait un mot, et je ne suis pas sûr qu'elle fût des plus alertes à saisir ceux qui volaient autour d'elle. »

Le sémillant, que lui accordent Mme Carette et Mme de La Pagerie, dut être une complaisance de leurs souvenirs. Elle avait du naturel et de la naïveté, elle y visait même avec une sorte de coquetterie, et, quant au reste, ne se mettait que faiblement en état de conversation brillante.

Pour unique anecdote, on a conté, à son sujet, l'effet d'une double méprise, qui fut assez divertissante. C'était à l'une des réceptions de Compiègne. Venait d'entrer Mme Rouher, que personne ne connaissait encore, très agréable et de physionomie piquante, mais petite et si brune ! Mme de La Bédoyère, curieuse, se tourne vers son plus proche voisin, le ministre :

« — Qui est donc ce petit pruneau ? »

Et M. Rouher, souriant et s'inclinant :

« — Madame, c'est ma femme. »

Elle s'excuse, le quitte et s'empresse, contrite et amusée à la fois de son étourderie, d'y revenir en en faisant confidence à d'autres personnes.

« — Il vient de m'arriver, dit-elle, la chose la plus désobligeante du monde. Je causais avec M. Rouher, et, à l'aspect d'une petite dame brune, — vous voyez...

(1) Le mot nous a été rapporté par sa sœur, la comtesse de La Poëze.

celle qui est assise là-bas, — je m'écrie : « Qui est donc « ce petit pruneau ? »

« — Et j'ai eu l'honneur de vous répondre : « Madame, « c'est ma femme. »

Quelqu'un, derrière, avait achevé la phrase ; Rouher encore, qui venait d'appréhender en l'air, pour la seconde fois, la malencontreuse réflexion. Elle s'en tira du moins mal. Le compliment était douteux. Mais n'avait-on pas dit, et avec plus de malice, de Mlle Mars, à ses débuts :

« C'est un pruneau sans chair (1) » ?

Musicienne habile, à ses moments perdus, elle avait, en causant, les manières attractives, le geste accompagné de grâce, avec un grain de minauderie, et la parole affable. On se plaisait dans sa compagnie. On aimait à la recevoir. L'impératrice lui témoignait quelque attachement. Elle cueillait encore les fleurs de la vie, lorsque la nature sembla vouloir prendre une revanche cruelle sur les faveurs dont elle avait comblé ses années de printemps. Un mal affreux dévasta cet aimable visage, ternit ces brillantes couleurs, tuméfia ces chairs délicates. Sur la fin, l'hydropisie avait dénaturé jusqu'à l'émission de sa voix tendre et plaintive : on l'entendait à peine parler. Cependant, le prince de La Moskowa, le général Edgar Ney, qu'elle avait épousé en secondes noces et qui l'aimait infiniment, aveuglé par cet amour, n'apercevait point tous les ravages de la maladie. Un voile d'illusion s'interposait devant ses yeux entre le présent et l'autrefois, lorsque, la regardant, il s'écriait, ce galant homme, avec une conviction naïve et touchante :

« Comme elle est toujours belle, Clotilde ! »

Les yeux bruns de la comtesse de La Poëze et sa taille élancée attiraient moins d'hommages que les formes séduisantes de sa sœur, Mme de La Bédoyère. De l'enjouement, une humeur facile et gaie, de l'entrain, qui n'empêchait pas la sagacité du jugement, des qualités

(1) Ce qui n'était pas le cas de Mme Rouher.

fines et sérieuses en même temps, suppléaient à ce qui n'était point le don vainqueur, l'irrésistible. Il m'a été donné de voir, dans un des salons de la comtesse, deux portraits contemporains de ses meilleurs jours, aux Tuileries. L'un, de Mlle Jacquemart, une peinture très étudiée, est d'expression plutôt froide ; l'autre, un pastel fraise et vanille, signé d'un nom qui n'eut rien d'une étoile, Béguin, je crois, est plus riant, plus aimable. D'ensemble, ils résument une impression qui intéresse sans frapper, qui plaît sans éblouir.

Appelée au service de l'impératrice, comme dame du palais, Mme de La Poëze put observer de près l'intime et l'apparat de l'existence impériale. Elle accompagna la souveraine dans la plupart de ses échappées voyageuses, en Corse, en Egypte, à Venise, et elle en a gardé des traits en sa mémoire, piqué des détails sur les feuillets de ses albums, qui ont bien leur saveur ; aussi conte-t-elle ces choses avec agrément. Il lui revient d'en causer, ne serait-ce que pour faire éclater dans tout son jour, l'occasion s'y prêtant, la haute fantaisie des historiens et la bonne foi très élastique des journalistes. Il n'y avait pas, alors, de service de presse en représentation ; on n'avait pas encore l'habitude de mobiliser des reporters, à chaque déplacement officiel. Et la chronique, comme on pense, en usait fort à son aise avec la réalité des faits et le vrai de la couleur locale. Il s'agissait, entre autres, d'une excursion des souverains en Corse. Un journaliste du *Figaro*, qui brillait par sa virtuosité en ce genre d'exercices, avait échauffé sa verve de la belle façon à décrire, témoin imaginaire, le pays des vendettas. Il avait accommodé de toutes pièces une promenade en forêt, très montée de ton et d'un effet saisissant.

« — Mais, lui disait de retour Mme de La Poëze, il n'y a pas un mot d'exact, dans tout cela.

« — Oh ! alors, répondit le chroniqueur (un futur préfet), si vous nous ôtez le pain de la bouche ! »

Mme de La Poëze est demeurée profondément attachée, de cœur et d'âme, à l'impératrice. Toute critique à son

égard l'indispose, toute diminution de ses mérites lui est une blessure ; elle la voudrait, pour tous et pour toutes, sans faute, sans erreur, indemne de reproches devant l'histoire. Il s'en faut de peu qu'elle ne rende Thiers et son gouvernement responsables des malheurs de 1870. C'est Mme de La Poëze qui partit la dernière des Tuileries, où la retenait son service de dame du palais, le matin du 4 septembre. Elle resta auprès d'Eugénie jusqu'à la minute suprême. Il lui serait aisé d'ajouter sa révélation à tout ce qu'on a raconté du drame et de ses personnages. Mais elle ne se montra jamais fort expansive sur ce terrain.

« Je n'aime pas à parler, dit-elle, encore moins à écrire des princes que j'ai servis. »

Elle est, en effet, de ces amis, de ces serviteurs circonspects, qui font une ombre religieuse autour de leurs souvenirs et les défendent âprement contre une lumière indiscrète. Sert-il, cependant, de fermer les volets ? On ne l'empêche point d'entrer, la subtile, l'insaisissable !

Non plus, Mme de Valon ne se montra-t-elle friande des appâts de la publicité. Peu de femmes du monde, pourtant, eurent, autant qu'elle, de titres à ses faveurs. Elle aura été la physionomie originale, la figure essentielle, le rayon de la famille des La Rochelambert. A peine sortie de l'adolescence, elle captivait l'attention parmi la colonie étrangère de Berlin. Elle avait dix-sept ans lorsque, traversant Dresde, elle apparaissait, dans tout l'éclat de sa beauté, sur la fameuse terrasse de Brühl, aux yeux des jeunes officiers de l'armée saxonne. Mariée, en France, à un homme d'esprit et d'autorité, qui, sans avoir le privilège d'occuper de hautes fonctions, était à même d'entourer ses goûts d'un cadre de luxe et d'élégance, on ne la laissa pas attendre la place qui lui revenait dans le monde du plus pur quartier. Les fêtes qu'elle donnait, soit à Paris, en son appartement de la rue de Miromesnil, soit dans un de ses castels de province, provoquaient l'empressement des invités ; et, dans ses terres de Normandie, il semblait

voir une reine recevant, sans apparat, les députations de ses vassaux (1).

Une cour lui plaisait. Elle voulut davantage. Elle eut un salon, où fraternisaient la politique et l'esprit de société. Le salon de Mme de Valon acquit une importance considérable, surtout après la guerre de 1870, lorsqu'il fut devenu un centre, un terrain de groupement, pour des amis et des collaborateurs de Thiers. Plus d'une grave décision intéressant l'avenir du pays y fut prise, au lendemain de la catastrophe, qui faillit emporter, avec la puissance militaire de la France, sa fortune même. Mme de Valon, dans ces heures de trouble, avait mis en avant l'homme nécessaire, le calculateur de force, le ministre qu'il fallait, inlassable et sûr de soi, pour équilibrer les ressources d'une dette énorme, écrasante. Elle avait découvert Pouyer-Quertier.

Il y avait de cela quelques années. Le comte et la comtesse de Valon avaient l'habitude de passer une longue saison en Normandie. Ils avaient pour voisin de campagne un grand industriel, un filateur, que la suite des relations amena au château de Rozay (2). Avec sa pénétration naturelle et son esprit délié, Mme de Valon ne tarda pas à s'apercevoir de ce que pouvait être et devenir un homme de la trempe de Pouyer-Quertier. Jusque-là, il avait enfermé toute son énergie d'initiative dans le cercle de l'industrie privée. Mme de Valon lui ouvrit une sphère de relations nouvelles, où s'élargirent ses vues, ses desseins, ses ambitions. Tombé sous le charme de cette femme intelligente, il apporta lui-même un élément de personnalité supérieure dans ce salon, où n'avait guère brillé, en première ligne, que l'esprit léger, aimable et bienveillant, du préfet de l'Eure, Janvier de La Motte, ou la distinction parfaite de M. de Vatimesnil, fils de l'ancien ministre de la Justice, sous Charles X, également un voisin de campagne. Durant

(1) Elle demeura longtemps fort à son avantage. La taille seulement laissait à désirer.

(2) Ajoutons que le comte de Valon l'eut pour collègue au Conseil général de l'Eure.

la guerre, un hôte illustre vint frapper à la porte du château de Rozay, un officier français se présentant sous le nom de Robert Le Fort, et qui n'était autre que le duc de Chartres. Il allait rejoindre son régiment et partager les infortunes de son pays. Ce fut un épisode impressionnant que le passage à travers bois du prince de France dont la tête venait d'être mise à prix par les Prussiens. Mais où Mme de Valon fit elle-même acte de vaillance et de sacrifice, ce fut en donnant ses deux fils à l'armée ; ce fut, surtout, le jour où elle ne craignit point de se jeter à travers les fusils allemands, pour sauver d'une mort certaine deux hommes de Rozay qui allaient être passés par les armes.

Les événements suivirent leur cours fatal.

La paix s'était levée comme un astre blafard sur des jours de deuil. Le comte et la comtesse de Valon étaient rentrés à Paris, rue Saint-Florentin ; et, dans le désarroi général des administrations publiques, Pouyer-Quertier, devenu, sous la présidence de Thiers, l'instrument principal de la réfection du budget de la France, avait, pour ainsi dire, élu domicile chez son ami, Léon de Valon. Il y recevait et travaillait.

Il revenait tard de la Chambre des députés, c'est-à-dire de Versailles à Paris. Pour l'attendre, on ne dînait chez Mme de Valon qu'à huit heures et demie. C'est même à partir de ce moment-là que, les affaires retenant pareillement hors du logis nombre d'hommes politiques, le dîner de sept heures fut, peu à peu, reculé à sept heures et demie : une date à retenir entre celles qui marquèrent les variations de nos menues habitudes sociales.

Parmi ceux que rencontrait familièrement Pouyer-Quertier chez Mme de Valon se voyait un gentilhomme de lettres très en faveur au logis, Guy de Charnacé. Il se lia de façon étroite avec ce fervent royaliste. Quand les événements l'eurent poussé au pouvoir (et quels événements !), l'une de ses premières pensées fut de lui offrir une situation importante auprès de lui. Craignant toute attache, toute fonction susceptible d'enchaîner son indépendance d'opinions, des opinions tenaces,

irréductibles, peu soucieux de mener les autres, de peur d'être mené à son tour, Charnacé n'avait accepté que l'honneur et la peine de le seconder officieusement, sans titre et sans rétribution. Exemple rare dans l'histoire du fonctionnarisme ! Durant une courte période de mouvement extraordinaire d'hommes et d'argent, ce fut, dans le bureau sans estampille officielle de M. de Charnacé, une sorte de petit ministère, où se traitaient bien des offres de services, secrètes et intéressées. Pouyer-Quertier l'avait chargé des rapports financiers et politiques avec toute la presse parisienne. Il était donc en bonne place pour observer et apprécier la puissance étonnante d'initiative et de travail dont était capable l'homme auquel avaient été confiées la liquidation de l'impôt de guerre et la reconstitution des finances nationales. « Cet homme, me disait en propres termes le marquis de Charnacé, était un colosse, au physique et au moral. Pour suffire à sa rude tâche, il n'eut pas trop de toutes les forces d'une organisation herculéenne. »

Pouyer-Quertier ne se rendait qu'à une heure tardive de la nuit, au ministère, où il s'accordait à peine quelques instants de sommeil. Son valet de chambre devait le réveiller à six heures du matin. Quelquefois, écrasé de fatigue, l'homme d'Etat ne parvenait pas à sortir de sa torpeur. Le domestique s'y employait en vain. On n'entendait pas ses appels, assourdis par la crainte et le respect. Cependant M. de Charnacé avait donné, au nom du ministre et sur ses indications mêmes, des rendez-vous d'importance, tombant de sept heures à huit heures. Il n'était pas admissible de renvoyer, sans qu'ils l'eussent vu, les gens qui venaient recevoir de lui le mot d'ordre. Il importait au gouvernement de les avoir avec soi et de les faire parler, écrire, comme il convenait à la ligne de conduite arrêtée d'avance.

Charnacé entrait, à son tour, et secouait le bras du dormeur :

« — Pouyer, il faut se lever, mon cher ami. »

Le malheureux ministre entr'ouvrait les paupières avec peine.

« — Terrible ! affreux ! murmurait-il.

« — Hélas ! oui, mais il est sept heures un quart.

« — Soit ! Je vous demande cinq minutes. »

Lors, il entrait dans son cabinet de toilette, où l'attendait le *tub* matinal. Cette immersion d'eau froide l'avait régénéré. Il se sentait de nouveau en possession de tous ses moyens. Le serviteur l'aidait à passer ses vêtements, lui nouait sa cravate. Il était prêt à écouter. On faisait entrer trois ou quatre personnes à la fois. Un mot à ce journaliste. Un avis d'urgence à ce directeur. Puis, c'étaient les hauts barons de la finance, un Rothschild, un Soubeyran. A dix heures, l'huissier unique pénétrait dans le cabinet : « Monsieur le ministre, l'ambassadeur d'Allemagne. » L'entrevue durait quelques instants. Enfin Pouyer était libre, non pas de prendre haleine, mais de partir aussitôt pour Versailles. Des chevaux pleins de fougue l'y menaient d'un train d'enfer. Il s'arrêtait, d'habitude, au *Petit-Vatel*, où il expédiait le déjeuner. Peu de temps après, l'Assemblée nationale ouvrait sa séance ; et c'était le discours à prononcer, les chiffres formidables à aligner clairement, visiblement. Enfin, tout fiévreux encore de la somme d'énergie dépensée dans l'enceinte parlementaire, il remontait en voiture et filait sur Paris, à la plus vive allure de ses trotteurs, pour reprendre le travail, après le dîner, chez Mme de Valon, et préparer l'effort du lendemain. Tel était l'emploi des heures, de toutes les heures, d'un ministre des Finances de la République, en ces temps difficiles.

Le salon de Mme de Valon était devenu, par la force des circonstances, un cercle politique de premier ordre, où se préparaient les grandes mesures diplomatiques et financières. M. de Saint-Vallier s'y rendit plus d'une fois, soit pour recourir à son intermédiaire très écouté auprès du général de Manteuffel, l'ancien petit lieutenant du salon Golowskine (1), soit afin d'y conférer avec Pouyer-Quertier, sur ce qu'il faudrait répondre à M. de Bismarck, alors seigneur et maître du château

(1) La comtesse de Golowskine, grand'mère de Mme de Valon, et qu'épousa un comte de Bruges.



LA MARQUISE DE GALLIFET

36.

de Compiègne. Dans cette demeure affluaient tous les personnages, qui tenaient un des fils de la politique du moment, aussi bien étrangère qu'intérieure. De ce nombre était Oliphant, le puissant journaliste anglais, prédécesseur de Blowitz. Il avait été présenté par un confrère parisien, ami de la maison, chez la spirituelle comtesse. Touché de son influence et conduit par ses sympathies, Oliphant imprima, à la correspondance du *Times*, un caractère de bienveillance à l'égard des personnes et des choses de France, qui n'était pas le ton habituel du journal londonnien.

On causait, on agissait, ou, du moins, on se préparait à agir chez Mme de Valon. Elle-même se rendait assez fréquemment à l'Assemblée, quand il y avait lieu de faire acte de présence pour entendre et, au besoin, soutenir M. Pouyer-Quertier, dans la lutte, surtout après qu'ayant cessé d'être ministre, il avait gardé des chances de le redevenir.

Ce fut, entre autres occasions, lors d'une séance tumultueuse du commencement de l'année 1874. Pouyer-Quertier siégeait au centre droit et venait de conduire une vigoureuse attaque contre le ministère, qui avait eu le tort de remplacer celui dont il faisait partie. Puis, cette grande ardeur avait faibli ; l'orateur avait battu en retraite, et cela sous les yeux de la spirituelle comtesse. Vainement une correspondance par signes et billets laconiques s'était-elle échangée de la galerie à son fauteuil. D'autres influences avaient amorti sa détermination et glacé son élan. Le lendemain, l'homme d'Etat et l'ami eut bien des réparations à faire, des explications à donner, sur le sujet d'une apparente faiblesse, qu'avaient imposée des obligations de parti. C'est ainsi qu'il s'en justifiait peu de jours ensuite, dans cette curieuse lettre inédite au marquis de Charnacé :

« 28 février 1874.

« Mon cher ami,

« Hélas ! la campagne ne s'est pas tout à fait terminée comme je l'aurais voulu. Je tenais tout en main :

la Chambre était avec moi ; la majorité, nous l'avions d'avance.

« Mais j'ai été tellement entouré, tant et si fort pressé par mes amis, qu'effrayaient trop de succès obtenu contre le gouvernement et la joie des gauches, que j'ai battu en retraite. Buffet ayant suspendu le vote pendant une demi-heure, j'ai fini par céder.

« Notre excellente amie la comtesse est exaspérée contre moi. Je dois lui rendre cette justice qu'elle n'a cessé, pendant la séance, de m'écrire : « Tenez bon, on se joue de vous. »

« Hélas ! j'ai prêté l'oreille aux considérations de parti, qu'on faisait valoir autour de moi, et j'ai tiré le ministère du fond du puits, où il commençait à barboter.

« Certainement, la majorité nous était assurée. Mais il fallait constituer sur-le-champ un autre ministère. Sans doute, il n'eût pas été difficile d'en avoir un meilleur, plus fort et plus solide... Seulement, nous sommes restés en route ; et il me faut me faire pardonner par la comtesse.

« Pouyer-Quertier. »

La politique, comme on le voit, ne se laissait pas oublier dans le salon de Mme de Valon. Cependant, il ne démentait point, à cause de cela, son caractère de réunion élégante, où se maintenait une tradition de politesse exquise. M. de Valon qui, lui-même, avait des qualités de monde fort appréciées, aidait aux succès d'esprit de sa femme. Elle s'y entendait au mieux. Reconnaître le signe individuel des gens au premier coup d'œil ; dire à chacun le mot sensible et garder, pour tous, une politesse nuancée d'intérêt ; laisser entendre au dernier reçu toujours qu'il est le plus avant dans les bonnes grâces de la maîtresse de la maison : c'est un art où elle se surpassait.

Elle avait cette coquetterie particulière aux femmes très entourées de vouloir aussitôt s'annexer, en quelque sorte, ceux qu'elle voyait pour la première fois.

Son regard, ses attentions, ses prévenances, s'y attachaient : il fallait qu'ils fussent siens de prime abord. Dès la présentation, elle s'y tenait préparée et ne quittait plus la personne qu'elle ne lui fût tout acquise.

Il lui arrivait de se méprendre sur la qualité des esprits, ainsi qu'un soir où elle félicitait Aurélien Scholl de l'intérêt passionné de ses romans, lui qui n'en avait pas encore composé, et recevait cette réponse du malicieux nouvelliste qu'il n'avait pas sa fabrique littéraire au coin du quai. N'importe ! elle se ressaisissait vite, en pareille malencontre, et reprenait tôt ses avantages. Elle lisait beaucoup, écrivait moins, et pas très bien ; ses lettres, autant que nous en avons pu voir, ne brillaient point par les trouvailles de style. Elle ne prétendait rien pénétrer à fond, mais se sauvait par beaucoup de finesse de la fragilité des opinions féminines.

Le bonheur d'une femme, ce n'est pas, comme on le croit le plus souvent, d'aimer et d'être aimée, mais de briller toujours, de plaire sans cesse. Mme de Valon avait des qualités affectives sérieuses et durables. L'imagination, chez elle, n'y perdait rien. Elle eut de la coquetterie dans le cœur, comme dans l'esprit. On l'insinua, du moins. Car on fut curieux de lire en l'intime de ce cœur. J'irai jusqu'à dire qu'on lui prêta trois sentiments ; et je prends le mot en ce qu'il a de pur.

Il y avait longtemps de cela. Elle avait de fines boucles blondes et des yeux bleus très doux, et une jolie bouche très souriante. Les officiers de l'armée allemande s'empressaient à la voir. L'un d'eux, un Français d'origine, le comte de Perponcher, réputé le plus beau des hommes de la Cour du roi de Prusse, faillit emporter son amour. Il ne sortit plus de sa mémoire. Elle garda le portrait, dans son boudoir, de cet ami de jeunesse et qui devint l'ami de tous les siens. Il lui était agréable de le revoir, à cette place, tel qu'il fut, dans sa prestance magnifique rehaussée par l'éclat de l'uniforme.

Frédéric de Lagrange, frère de la duchesse d'Istrie, — qui faisait les honneurs de son superbe château d'Angu, — lié d'ancienne date avec M. de Valon, le

comte de Lagrange fut la seconde figure très en évidence dans l'entourage de cette femme du monde. C'était l'un des personnages les plus considérables du Jockey-Club. Ses écuries de courses étaient inscrites, sur le turf, au premier rang. Il avait une grande dignité d'allures. Jamais, sous la froideur de ses apparences, l'intimité permise n'alla jusqu'à la familiarité. Jamais le comte de Lagrange ne se fût cru autorisé à donner le nom d'amie à Mme de Valon, en public, et, cependant, il n'avait pas d'amie plus dévouée qu'elle et d'une amitié plus inquiète.

Le troisième nom qui ait été prononcé, à l'occasion de la comtesse, est celui de Pouyer-Quertier. Nous avons dit ce qu'elle fit pour lui, en le révélant à lui-même, aux gouvernants et à la France.

En réalité, ces préférences plus accusées ne troublèrent point, que l'on sache, sa vie ni sa conscience. Mme de Valon était plus intellectuelle que tendre. Son imagination l'emportait sur son cœur. Il seyait à son amour-propre de distinguer et d'exalter d'autant ceux-là dont la physionomie ou la situation dans le monde paraissaient hors de pair, surtout s'ils possédaient la qualité suprême à ses yeux : le caractère représentatif. Son esprit facile et plein d'illusions y ajoutait, au besoin. Toutes choses, en somme, se passaient dans cette imagination vive et brûlante, qui eût été désignée à merveille, dans l'ancienne société, pour conduire, stimuler les talents, consacrer les noms et disposer un peu capricieusement de la faveur et du succès.

Ainsi, nous est apparue Mme de Valon, qui ne fut guère connue hors d'un certain monde, et qui, cependant, exerça une influence notable, et qu'il était juste de relever. Il nous a semblé d'un intérêt précieux de tirer de l'ombre, où elle paraissait endormie, l'expression perdue d'une existence rare et charmante.

LA FILLE D'UN MARÉCHAL DE FRANCE

Sophie de Castellane, Comtesse de Beaulaincourt

En manière d'avant-propos. — La jeunesse de Sophie de Castellane. — Fêtes nuptiales, au château de Montgeoffroy. — Les originalités de M. de Contades. — Un gentilhomme casseur d'assiettes. — Pour entrer à la Chambre. — Élection mouvementée. — Mme de Contades, à Paris et à la Cour. — Déplacements de chasse. — Opinions et anecdotes sur cette phase de la vie de Mme de Contades. — Heures de tristesse sentimentale. — Deux lettres inédites. — Elle devient comtesse de Beaulaincourt. — Voiles de deuil. — Nouveaux aspects d'existence. — Le salon de Mme de Beaulaincourt. — Grande dame et fleuriste. — De curieuses réminiscences. — Les archives de Mme de Beaulaincourt.

Tandis que Mme de Beaulaincourt, d'une main octogénaire et toujours diligente, d'un esprit encore alerte et sûr, achevait l'œuvre de classement qu'elle entamait en 1893 — ayant alors soixante-dix-huit ans (1) ; — pendant qu'elle assemblait, ordonnait et disposait ses archives privées, ses papiers en foule : notes détachées, fragments de mémoires, correspondances volumineuses, et particulièrement débrouillait, éclairait et justifiait les seize mille lettres qu'elle avait trouvé le temps d'écrire à sa sœur de Hatzfeld (2), supprimant l'intime, conservant l'utile, déchirant, brûlant, raturant ce qu'il

(1) La date de la naissance de Mme de Beaulaincourt est ainsi consignée dans le *Journal* du maréchal de Castellane, son père : « Le 2 décembre 1818, ma femme accoucha d'une fille, qui fut nommée Ruth-Charlotte-Sophie. » Elle mourut, au moment où nous achevions, dans les *Annales politiques et littéraires*, la publication de cette étude, contre laquelle, la trouvant trop sincère, elle avait élevé une protestation des plus vives.

(2) Sa sœur aînée, Mme de Hatzfeld, mariée à l'ambassadeur de Prusse ; plus tard Mme de Valençay.

ne serait pas bon de savoir, ou réservant et apostillant ce qu'on devra connaître, opérant, en un mot, le grand triage, l'idée nous vint d'anticiper sur l'heure de cette moisson historique et de silhouetter, sans attendre, l'ébauche d'un portrait à faire demain.

Avant de recevoir, en secondes noces, le nom de Beaulaincourt, elle avait trouvé, dans sa première corbeille de mariage, celui de marquise de Contades, sous lequel, à vrai dire, elle se personnifia et se particularisa davantage.

C'était au temps d'une jeunesse gourmande de fêtes et de succès, éprise à l'extrême de soirées, de spectacles, de réceptions, non moins passionnée de sports élégants, de belles cavalcades et de grandes chasses. Les façons très en dehors de Mme de Contades, son amour des distractions bruyantes, sa nature vive et audacieuse, ses goûts aventureux, ses caprices imprévus, prêtèrent libéralement au parlage mondain.

Elle avait de qui tenir.

De son père, le maréchal comte de Castellane, dont le tempérament fantasque et le fanatisme militaire sont passés à l'état de légende, lui venait une certaine vaillance de caractère, avec ce quelque chose de brusque, de tranchant, de volontaire, qui ressemblait à de la décision virile : d'aventure, on aurait pu croire que l'épée n'eût pas failli dans sa main.

Elle avait, de sa mère, l'intelligence alerte et cultivée. Car on faisait grande dépense d'esprit chez Mme de Castellane, toute la première généreuse de cette monnaie brillante. La bonne grâce et la gaieté des mots avaient, en son salon, leurs coudées franches. Il y régnait une humeur de liberté qu'on ne rencontrait pas ailleurs.

« Mme de Castellane est une Gauloise », disait la marquise de Charnacé à son fils, qui nous rapportait ce mot d'il y avait soixante ans (1).

Les chances de nature ou de naissance n'avaient pas trop mal servi, comme on voit, Sophie de Castellane ;

(1) Les salons de la comtesse de Castellane se trouvaient, maintes fois, métamorphosés en théâtre. On y jouait devant un parterre de

et l'éducation lui enseigna à sentir son prix. Des mains d'une mère attentive à contenter ses moindres goûts et toutes ses fantaisies elle passa dans celles d'une tante, qui se hâta de la marier.

A seize ans, elle était femme et marquise. Elle venait d'épouser son cousin, Henri de Contades, affligé de vingt et un ans d'âge et d'un majorat de quatre-vingt mille livres de rentes. On inaugura cette union par des fêtes magnifiques, au manoir de Montgeoffroy, en pays angevin. Illuminations, bals, comédies, se succédèrent, ordonnés d'une telle manière que, du coup, la jeune châtelaine s'était mise à la tête de la société de province, qui l'accueillait à ses débuts.

Il n'était pas dans ses desseins d'y languir. Un autre théâtre sollicitait son désir impatient d'être et de paraître. Au surplus, on laissa bientôt entendre que la sérénité de l'accord conjugal n'avait été ni si complète ni si durable qu'on l'avait espéré, et que des nuages avaient assombri l'aurore des joies hyménéennes, si tant est qu'elles existèrent jamais. Les apparences en faisaient douter. A Montgeoffroy, M. de Contades résidait au premier étage, tandis que M[me] de Contades occupait l'appartement du rez-de-chaussée (1). Les rencontres à table et en voyage alternaient avec des intervalles de séparation plus prolongés. Les caractères ne s'étaient pas fondus.

M. de Contades avait des bizarreries. Il était d'illustre maison, et, pourtant, on lui reprochait de manquer un peu de tenue. Siffler, siffloter au salon, lui était une façon coutumière. Il avait une autre originalité : c'était de casser les assiettes avec son coude, pendant le repas. Que dis-je ! Ce jeu bizarre avait dégénéré, chez notre gentilhomme, en véritable manie. On le vit, un jour, acheter, à la foire d'une petite ville, plusieurs dou-

grands seigneurs et de grandes dames. Le 25 mars 1851, à la représentation de la *Comédie à la fenêtre*, d'Arsène Houssaye, avec un joli motif d'Auber pour l'orchestration invisible, il n'y eut pas moins de trois cents spectateurs, triés sur l'élite même.

(1) La marquise ne faisait pas de difficulté de le dire à ses intimes ; M. de Contade était son époux, il ne fut jamais, pour elle, le mari au sens complet du mot.

zaine d'assiettes, dont il jetait les débris sur la route (1). Peccadilles, sans doute, et légers différends... mais qui n'étaient pas les seuls. Il m'en fut révélé de plus intimes.

Le marquis de Contades, descendant du maréchal de France, n'appartenait pas à l'armée. On avait désiré, par compensation, qu'il prît des grades dans la politique.

Il s'était porté candidat à la députation, en 1845, à Perpignan, où son beau-père, le général de Castellane, commandait la division. Le collège électoral, malheureusement, avait accueilli de travers sa candidature. Il se fit même beaucoup de tapage autour de cela, et les Perpignannais, en leur chaleur à soutenir le républicain Etienne Arago, avaient pris une attitude quasi révolutionnaire fort déplaisante au regard des royalistes. M. de Castellane eut les oreilles très échauffées des vivats que le populaire, mal embouché, poussait à l'encontre de ses préférences et sous ses propres fenêtres. Il aurait voulu coffrer tous ces gens-là. A son appel, des piquets de caserne étaient accourus sur la place des Loges. Il avait ordonné à ses soldats de charger leurs armes ! Un peloton de chasseurs à cheval se tenait prêt à sabrer cette foule désarmée, qui avait le tort de crier : *Vive Arago !* au lieu de : *Vive Contades !* Elle se dispersa d'elle-même. La gendarmerie, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, purent en faire autant, et Boniface de Castellane, ayant dû constater que ce déploiement de forces n'avait pas modifié d'une voix la signification du vote, se consola en couchant par écrit, dans son « journal », que les *moyens d'intimidation* employés par M. Arago et ses partisans avaient empêché le succès de la bonne cause !

Contades eut sa revanche peu de mois après. Il fut élu député de Murat, un arrondissement d'aventure où il ne connaissait personne. Quelques mois plus tard, le marquis abandonnait la lice parlementaire pour s'en-

(1) Le trait m'en était conté, certain soir, à plus d'un demi-siècle de distance, par un témoin spirituel, qui, faisant en même temps passer sous mes yeux l'image d'un vieux château d'Anjou : « Il y a soixante années, ajoutait-il, que la marquise de Contades passa pour la première fois sur ce pont-levis. »



SOPHIE DE CASTELLANE, COMTESSE DE BEAULAINCOURT

gager dans la voie diplomatique. Il partit seul à Constantinople, ce qui fit écrire à un plaisant, que la marquise avait mis son mari à la Porte.

Cependant, Mme de Contades elle-même n'était pas restée inactive à travers les turbulences du moment. Son besoin de mouvement, ses inclinations à conseiller, à dominer, n'eussent pas trouvé leur compte à n'agir point. Les circonstances y poussaient. De près ou de loin, attentive et perspicace, elle ne perdait pas de vue les chances des joueurs politiques. Alors que, la taille serrée dans son habit d'amazone et le ruban rouge sur l'épaule, on la voyait suivre ardemment l'équipage de chasse du marquis de Coislin, sa pensée volait ailleurs. Elle entrevoyait les lendemains de la République et l'avènement, propice à la fortune des siens, de l'homme qui allait recréer une Cour et des titres. Très adroite, très remuante, et, par la situation de son père, parvenu aux sommets de la hiérarchie militaire, le mieux en situation d'y contribuer, elle aidait activement, sous ses apparences enjouées, avec ses façons pleines de gaieté et d'entrain, à grouper autour de cet homme les éléments de force et de domination. Elle recevait dans son intimité les aides de camp du Président, le commandant Fleury, le colonel Edgar Ney et le capitaine de Toulonjeon. On la voyait toujours à l'Elysée, secondant la princesse Mathilde à faire les honneurs du palais. Elle avait de la beauté, une crâne élégance, une taille accomplie, une souplesse merveilleuse, des yeux bruns et animés, un chic supérieur et de l'esprit.

Il n'y eut pas à s'étonner si Mme de Contades fut inscrite l'une des premières sur les listes d'invitation de Fontainebleau et de Compiègne. Les négociations habiles, qu'avait menées, pendant deux ans, la famille de Montijo pour arriver à la conquête d'un trône, l'eurent pour alliée diligente et sympathique. Sa pénétration féminine l'avait éclairée, de prime abord, sur la ferme résolution où se tiendrait l'empereur de n'écouter ni ses ministres, ni personne de ceux qui lui déconseilleraient ce mariage impolitique, mais d'aller jus-

qu'au bout de sa passion ; et elle avait adopté le bon parti en passant dans le camp de l'amour victorieux. L'impératrice ne devait pas l'oublier.

Ayant toujours aimé à raisonner sur ce qui se passe, à discourir et à écrire, M[me] de Contades envoyait de Paris, à son père, une correspondance active, qui le tenait au courant de tout ce qui évoluait ou se préparait, à portée de ses yeux très ouverts.

« Si ce projet d'union n'aboutit pas, lui disait-elle, le 16 janvier 1853, il est plus que probable que l'empereur ne se mariera pas du tout, attendu que sa répugnance, à cet égard, est assez connue et que de vieilles chaînes anglaises (1), qui sont encore très proches, pourraient bien le retenir... M[lle] de Montijo n'a contre elle, au reste, que l'inégalité de sa naissance ; car elle est jolie, bonne, spirituelle ; avec cela, je lui crois beaucoup d'énergie et de la noblesse d'âme. »

Précédemment, elle laissait ainsi parler son intime et personnelle satisfaction :

« Vendredi, nous sommes partis dans un convoi spécial, où se trouvaient le prince Napoléon-Jérôme, M. et M[me] Drouyn de Lhuys, le duc de Morny, le général Magnan, sa femme et sa fille, M. de Maupas, M[me] et M[lle] de Montijo, lord et lady Cowley, M. et M[me] de Pierres et moi. Grand dîner, réception, chasse. Très belle course dans la forêt, pleine de gens, criant à qui mieux mieux : « Vive l'empereur (2) ! »

Et, au matin du 2 décembre :

« J'arrive des Tuileries. Les oreilles me tintent encore. Quand le maréchal de Saint-Arnaud a lu la proclamation de l'empereur, l'enthousiasme a été jusqu'à la frénésie. »

(1) Allusion à la célèbre miss Howard, que Louis-Napoléon connut à Londres, quand il n'avait encore que des velléités ambitieuses.

(2) Vers le même moment, c'est-à-dire en octobre 1852, le maréchal de Castellane consignait ces détails, sur son carnet de notes :

« Ma fille Contades me mande de Paris, du 10, à midi : Grande nouvelle ! Hier soir, dans un discours que le prince a prononcé devant la Chambre de commerce de Bordeaux, il a accepté l'Empire. On n'a pas osé, de peur d'erreur, confier le discours au télégraphe. »

Sur la physionomie de Paris, pendant les années 1855 et 1856, sur la visite officielle de la reine d'Angleterre, sur les prodromes et les conséquences entrevues de la guerre d'Italie, sur les mouvements de troupes annoncés, les espérances des généraux, les promotions attendues, prodigue est sa plume des renseignements de la plus fraîche date. Et, sans cesse, à travers cela revient l'expression du contentement qu'elle éprouve dans cette société, dans ce monde :

« Nous nous amusons extrêmement... Nous n'avons guère le temps d'écrire, Pauline et moi, étant toute la journée hors de nos chambres... Ce n'est que plaisirs... Je vous écris au bruit des sérénades... Chaque soir, une fête nouvelle... Quand toutes ces joies s'arrêteront-elles ? Je ne crois pas que cela soit de sitôt, parce que cela recommencera pour le baptême, lorsque le Congrès sera parti. »

Tant d'enchantements lui laissent un peu de langueur, mais ne l'accablent point. Ses nerfs sont à l'épreuve des fatigues mondaines.

Mme de Contades était trop en vue pour échapper aux remarques de la galerie. Les nouvelles à la main de l'époque glissaient de fréquentes allusions, le plus souvent épigrammatiques, aux originalités et particularités de la fringante amazone. On dessinait ses traits, au moral comme au physique ; on la portraiturait de face et de profil, et, quelquefois, sans complaisance.

En 1862, un écrivain d'esprit très délié gravait son image d'une pointe cruelle. Sous le voile du nom supposé qu'il lui prêtait, le nom de Diane la chasseresse, la transparence était parfaite ; et les gens bien informés ne s'y trompèrent point.

Mais elle recevait assez de fleurs pour souffrir quelques épines.

En ses déplacements de chasse, une petite cour lui faisait cortège, et des plus qualifiés s'y empressaient. Elle accueillait de manière très inégale, en souveraine capricieuse, les hommages qu'on rendait à sa jeunesse,

privée du sourire de la bienveillance. On la vit à un dîner, Célimène étourdie, prendre un des bouquets de camélias, que l'un de ceux-là, un vicomte, faisait venir pour elle, chaque jour, à grands frais, en choisir deux fleurs qu'elle attachait à la boutonnière de deux marquis placés à ses côtés et jeter, ensuite, le reste pardessus son épaule. Le lendemain, redoublant d'ironie, elle offrait à l'infortuné vicomte un thé dans lequel elle avait plongé sa pantoufle !

Elle traitait avec moins de sans-gêne, hâtons-nous de le dire, des hommes comme le marquis de Coislin et le général Fleury.

Le premier, un gentilhomme de vieille roche, fut un caractère. C'était une physionomie. D'une stature, qu'on pouvait dire colossale, le marquis de Coislin produisait sur les gens, à première vue, une impression dominatrice ; son regard, où passait une volonté de fer, les immobilisait. Et, néanmoins, dans les sentiments de l'amour ou de l'amitié, ce même homme révélait une âme tendre par la douceur soudaine dont s'imprégnait son visage. Il exerça quelque ascendant, à ses profits et pertes, sur l'imagination turbulente de la marquise de Contades.

Quant à Fleury, soldat et diplomate, grand seigneur aux formes exquises, à l'esprit souple et fin, un charmeur, en un mot, ce n'est plus une indiscrétion, aujourd'hui, d'avancer qu'il ne lui fut rien moins qu'indifférent. Elle éprouva une grande tristesse sentimentale de la séparation forcée, qui résulta du mariage de Fleury. Elle en écrivit à la comtesse Le Hon, aimable et consolatrice, des lettres bien expressives, comme celle-ci :

« Chère madame,

« Je voudrais causer seule avec vous. Il m'arrive une malechance effroyable. Vous avez beaucoup de cœur. Vous savez ce que c'est que d'aimer, et vous pourrez mieux que nulle autre me conseiller. Je suis dans un état à ne me montrer à personne. Il y a de rudes souf-

frances dans ce monde. Je vous conterai cela, et, en attendant, je vous demande le secret le plus absolu.

« Mille choses affectueuses.

« CASTELLANE DE CONTADES. »

Et, à la suite de l'entrevue :

« Oui, chère madame ; mais je suis dans un tel état nerveux que vous m'excuserez, n'est-ce pas ? Je vous remercie de vos bons conseils de l'autre jour. J'ai tâché de les suivre ; mais, plus je vais et plus effroyablement je souffre.

« Je tremble que vous n'ayez encore quelque chose de bien pénible à me dire. Et, pourtant, la mesure est comble. Je n'ai plus de forces, et la tête me tournera, à la fin !

« CASTELLANE DE CONTADES. »

Ces troubles d'âme s'effacèrent, ces douleurs furent oubliées.

Les médisances mondaines, avons-nous remarqué, s'étaient donné champ, à tort et à travers, sur les dits et les gestes de la marquise de Contades. Elles cherchèrent vainement à s'exercer, du jour où elle fut devenue la comtesse de Beaulaincourt. La date de ce second mariage est consignée dans les notes journalières du maréchal.

« Le 14 octobre 1859, mentionne-t-il, j'ai été prendre ma fille Contades, et je l'ai conduite à l'église de Saint-Philippe-du-Roule, où le mariage a été célébré, à deux heures de l'après-midi. Ma fille s'appellera, désormais, la comtesse de Beaulaincourt-Marles. »

M. de Beaulaincourt n'était que capitaine, dans l'artillerie de la garde. Un caractère droit, une volonté ferme, un esprit très militaire lui promettaient un avancement rapide. On n'attendit guère plus tard que le lendemain de la cérémonie nuptiale pour lui en faciliter

les voies et les moyens. On voulut créer en sa faveur un emploi nouveau, qui pût convenir à la fille d'un maréchal de France. Il fut envoyé comme attaché militaire à Berlin. Déjà commençait-il à faire valoir l'utilité de cette fonction, dont il fut le premier titulaire, par des observations judicieuses sur l'armement, la tactique et la discipline de l'armée prussienne, qu'on ne suivait pas d'un œil assez attentif, en France, lorsqu'un terrible accident, une chute de cheval, aux manœuvres, dans les conditions les plus douloureuses, causa sa mort.

Mme de Beaulaincourt en ressentit une profonde affliction. Sa vie, depuis lors, se fit plus retirée, ses goûts plus calmes, plus apaisés.

Elle avait aimé, par-dessus tout, les exercices de grand air, les fièvres de l'équitation (1), qui permettent aux audacieuses de revêtir, sous les traits d'une gracieuse et frêle féminité, une contenance fière et résolue. Aux chasses impériales, la marquise de Contades était des plus remarquées lorsque, bien en selle, sur une monture frémissante, parmi les habits et les dolmans de couleur, elle dressait sa taille impeccable, et, surexcitée par le mouvement, le bruit, les fanfares, elle s'élançait avec un train de vertige. Elle faisait grande impression dans cet épanouissement de jeunesse et d'animation, et se plaisait à elle-même ainsi. De tous ses portraits, celui qu'elle préféra jusqu'au dernier jour, c'était une statuette la représentant, le tricorne au front, la cravache à la main, telle qu'on la voyait, portant le bouton aux chasses de Compiègne, et toujours la première, les yeux brillants d'un feu cruel, à l'hallali.

Les années suivirent, bien nombreuses. Il y avait longtemps qu'elle ne passait plus à cheval, d'une course rapide, sous les hautes futaies. Une satisfaction plus durable resta à Mme de Beaulaincourt. Tenir le dé de la conversation, être l'âme d'une réunion où s'effacent les vaines distinctions du rang et de la naissance, posséder un salon politique ou littéraire, ayant aussi son rayon-

(1) Rien n'étonnait son courage équestre. Je me suis laissé dire qu'on la vit monter à cheval les hauts degrés du perron de son château de Montgeoffroy.

nement et sa valeur : elle sacrifia beaucoup à ce désir, et le vit contenter, durant un demi-siècle.

Bien des intelligences de premier ordre firent miroiter, chez elle, les facettes d'une spirituelle causerie. Sainte-Beuve vint, plus d'une fois, se documenter auprès de Mme de Beaulaincourt. Mérimée était de ses visiteurs assidus. Sur l'un des rayons de sa bibliothèque, on aurait vu un ouvrage du philosophe Caro portant, au faux titre, cette flatteuse dédicace : *A la gardienne de la bonne langue française*. Maints académiciens s'honorèrent de fréquenter en sa maison. N'est-ce pas à l'un d'eux, à Lavisse, qu'un jour où elle revenait sur les deux phases de sa vie franchement et sans détours, elle adressa ces mots : « On peut tout dire de la marquise de Contades, parce qu'elle a tout fait ; on n'a rien à dire de Mme de Beaulaincourt »?

Emile Ollivier s'y rendait volontiers et souvent. Il aimait surtout à s'entretenir avec elle seul à seule, conversant, discutant des faits du passé avec cette éloquence et cette chaleur, qu'il avait gardées de ses meilleurs jours de tribune. Les avis se partageaient, se contrecarraient parfois ; lui n'aimait pas l'impératrice ; elle, au contraire, était restée sa fidèle. Une après-midi, il n'y avait personne au salon que la comtesse, son secrétaire, M. Le Breton, qui nous a raconté la scène, et l'ancien ministre de 1870. On parlait des journées tragiques. Ollivier reprenait le récit du rêve qu'il avait formé, et qui aurait, suivant lui, sauvé l'empire, sauvé la dynastie, arrêté le flot de l'émeute par un contre-courant d'amour et de popularité. Et dans le feu du discours, il allait et venait dans la vaste pièce. Le sang affluait à ses tempes. Il faisait assez froid, dehors, n'importe, il avait ouvert la fenêtre, et, pendant une heure, il s'était grisé de cette évocation : l'impératrice seule avec son fils, en voiture découverte, sans escorte, traversant les rues de Paris, s'offrant courageusement aux regards de la population et ramenant à elle les sympathies populaires, avant que les républicains fussent parvenus à entraîner sur leurs pas une foule surexcitée... Mme de Beaulaincourt, qui ne

détestait pas de se faire entendre, d'habitude, le laissait aller ; et, se tournant vers Le Breton : « Voilà comment il parlait, alors ! » dit-elle.

La rose a, presque toujours, quelque cantharide nichée dans sa corolle. La fille de Castellane ne pécha jamais par excès d'aménité. Le ton de gaieté qu'elle y mêlait n'émoussait pas le coupant de ses mots.

Sans être ni morose ni chagrine, — ayant plutôt l'inclination optimiste — elle eut, de tout temps, la verve un peu médisante et caustique. Et c'était une des raisons qui faisaient sympathiser avec elle le sarcastique Mérimée. Il le lui déclarait en propres termes, dans cette curieuse lettre, dont on a cité quelque part un fragment, sans la nommer, mais dont Mme de Beaulaincourt fut bien la véritable destinataire :

« Cannes, 20 septembre 1867.

« Vivent les petits souliers gris et leur contenu ! Je suis de l'avis d'une dame anglaise de mes amies, qui disait qu'elle était très particulière autour des bas et des souliers. Mais ce n'est pas pour les pieds seulement, madame, que je vous admire et vous aime : c'est parce que vous êtes *aigre*, ainsi que vous me faites l'honneur de me le dire. Je ne hais rien tant que les gens qui prennent tout en douceur. J'aime de la vigueur en amitié comme en toutes choses, et, lorsqu'on n'est pas susceptible en cette matière, c'est qu'on ne sent rien et qu'on a le cœur placé à droite. Entre nous, il me semble que ce changement est assez commun par le temps qui court...

« MÉRIMÉE (1). »

(1) C'est encore à Mme de Beaulaincourt que Mérimée, près de sa fin, écrivait quelques-unes de ses dernières lignes, où l'homme, qui s'était montré toute sa vie et sur tous sujets, un railleur à froid, laissait voir enfin le fond de son âme, une âme beaucoup moins sèche qu'on ne l'avait cru et qu'il avait cachée pendant soixante ans. Encore ne la trahissait-il qu'en enrageant un peu contre soi-même et contre les autres.

« J'ai, toute ma vie, lui disait-il, cherché à me dégager des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français, mais tous ces manteaux philosophiques ne servent de rien. Je saigne, aujourd'hui,



MADAME DE POMEYRAC

28.

Quoi qu'il en soit, on ne dépensa jamais en vain les minutes, chez Mme de Beaulaincourt. Plus d'un journaliste, en quittant son salon, trouva profit à convertir en nouvelle à la main, pour le *Gaulois* ou le *Figaro*, un trait sorti de son carquois, un mot échappé de ses lèvres, une épigramme, une anecdote piquante, qu'on avait laissé tomber sans y prendre garde.

Elle causait, elle écoutait, le plus souvent, en travaillant, avec une assiduité singulière, et ce travail qui lui plaisait fort, qu'elle n'interrompait pas même pour recevoir, n'était pas de broder ni de tapisser, mais de tourner des tiges, d'assembler des pétales multicolores, de façonner des fleurs, d'opposer aux roses superbes, qui lui venaient de ses jardins d'Acosta, des créations artificielles, qui n'ont pas le parfum, mais la durée. Ce ne fut pas une des moindres originalités de son salon, tout rempli des portraits des Castellane et des Contades, orné de peintures d'une grande valeur, que de l'y voir, assise devant une table de bois blanc supportant l'attirail complet d'une ouvrière en fleurs artificielles : des pinces, des boules à gaufrer, des fioles de toutes couleurs, et multipliant sous ses doigts les œillets, les chrysanthèmes, les glaïeuls, pendant qu'on entrait, saluait, s'asseyait, conversait à l'entour d'elle.

L'abondance des choses qu'elle savait fut le secret de l'ascendant qu'elle exerça jusque dans un âge fort avancé. Son étonnante mémoire n'avait rien abandonné de ce que la femme avait vu, de ce qu'elle avait entendu. A l'écouter, lorsqu'elle racontait, entre autres choses, qu'elle dîna deux fois avec le vieux Talleyrand et que, les deux fois, le malicieux homme avait reporté la conversation, avec insistance, sur le fait de la mauvaise conformation physique de Mme de Staël, pour laquelle M. et Mme Necker avaient été obligés de faire fabriquer un tourne-cuisses, à l'effet de lui ramener les pieds et les jambes en dehors ; — à l'écouter encore, lorsqu'elle rappelait, aux confins de l'an 1904, l'impression laissée

des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations, et quelque ingrats et absurdes qu'ils soient, je les aime toujours. » (13 septembre 1870. Mérimée expirait presque subitement dix jours plus tard.)

sur son esprit enfantin par Chateaubriand ou par M. de Montlosier, les hôtes du salon de sa mère, il semblait, comme nous le disait son amie, Mme Thérèse Bentzon, qu'on eût la vision d'une figure presque historique. On éprouvait cette sorte d'étonnement lointain que me causait le détail d'une conversation du marquis de Charnacé, nous parlant d'un sien grand-oncle, qu'il avait bien connu, et qui fut page de Louis XV. On les compte, en 1906, ceux qui connurent, dans leur jeunesse, un page de Louis XV, ou qui entendirent Talleyrand commettre des indiscrétions à l'égard de Germaine Necker ! Mieux encore, l'immortel abonné de l'Opéra, le nonagénaire Charles Bocher ne me disait-il pas qu'il avait pu, lui, causer enfantinement avec Cassini, dont les premiers ans côtoyèrent les derniers crépuscules du Roi-Soleil, de sorte qu'entre Louis XIV et Bocher, il n'y avait eu qu'un seul intermédiaire !

Une après-midi qu'ils étaient allés rue de Miromesnil, à l'intention de rendre visite à Mme de Beaulaincourt et d'obtenir d'elle la communication d'une pièce unique d'art et d'histoire, les frères de Goncourt échangeaient entre eux la réflexion qu'on aurait pu écrire de très curieuses pages, sous la dictée de cette spirituelle vieille femme à la parole intarissable.

Elle-même y songea. Ses archives étaient abondamment fournies. La volumineuse correspondance, qu'elle avait entretenue, jour par jour, avec sa sœur la comtesse de Hatzfeld, — que ses vertus domestiques n'empêchaient point d'avoir un esprit vif, enjoué, dont les saillies étaient citées et répétées, — formait une véritable histoire anecdotique du second Empire, la cour étant là tout entière, avec ses turbulences, ses engouements, ses frivoles soucis et ses menues intrigues ; et il en était de même par contre-partie, des confidences de Mme de Hatzfeld, sur la cour de Berlin. Son secrétaire, M. le Breton, un homme de beaucoup de savoir, de discrétion et de goût, avait soigneusement disposé, dans l'ordre des dates et des sujets, ces mille témoignages d'une longue vie et d'une observation toujours en éveil. Six mois avant sa mort, elle avait voulu revoir ses papiers ; idée

regrettable, car, en y revenant, elle avait jeté la confusion parmi ces notes, si méthodiquement classées. Il lui prenait envie, comme cela, de temps en temps, de passer au crible et d'épurer ses documents. Et chaque fois, elle augmentait la part du feu. Bien des lettres, bien des pages intimes, furent ainsi détruites, lacérées, brûlées.

Quatre jours avant son brusque évanouissement dans la nuit éternelle, Mme de Beaulaincourt avait provoqué et accueilli la visite d'un imprimeur. Elle avait fait mettre de côté, sur le conseil de personnes amies, la correspondance qu'elle avait envoyée d'Egypte, lors de son voyage princier, en 1863, sur les rives du Nil. Ismaïl-Pacha, n'oubliant pas de quelle manière avait été fêté son père Méhémet, à Lyon, par le maréchal de Castellane, avec le déploiement de bannières et de drapeaux, les mouvements de troupes, les simulacres de guerre et de petite guerre, où se complaisait ce soldat fanatique, avait commandé pour elle un vaisseau de sa flotte, fastueusement décoré, pavoisé, et, pendant deux mois elle avait remonté le cours du grand fleuve, admirant, observant et notant ses impressions. C'était le spectacle d'une Egypte tout autre que l'Egypte anglaise d'aujourd'hui, quand y dominait l'influence de la patrie de Lesseps et qu'autour d'Ismaïl paradaient les officiers de France, qui avaient reconstitué et instruit l'armée du vice-roi.

Toutes ces feuilles volantes devaient passer entre les mains de son neveu, le comte Stanislas de Castellane, auquel Mme de Beaulaincourt légua sa fortune et ses papiers, bien qu'elle ne l'aimât qu'avec tiédeur. « Je mettrai tout cela de côté, dit l'héritier ; et nous verrons plus tard. » Il en surnagera bien quelques vestiges. Mme de Beaulaincourt a réservé aux interrogations de l'avenir, sinon des mémoires définitifs (car, à en juger par la rédaction du « journal » de son père, qu'elle a publié sans en orner la sécheresse d'aucune parure, les mérites de la composition littéraire laissaient bien à désirer, sous sa plume), du moins une foule de traits instructifs, d'observations singulières, de témoignages caractéristiques, que de plus habiles sauront enchâsser et mettre en œuvre précieusement.



UNE VIE MONDAINE

Mélanie de Bussière, Comtesse de Pourtalès

Un coup d'œil sur les salons d'opposition. — Où porter ses pas? — Entrée de bal, aux Tuileries. — Portrait de Mme de Pourtalès en sa dix-septième année. — Détails de fêtes et de mondanités. — A Compiègne. — Les comédies de société. — Grande dame en répétition. — Fragments de lettres de Mme de Pourtalès et de la princesse de Metternich. — Des préoccupations plus sérieuses. — A Berlin. — Pressentiments douloureux. — Une page historique. — La guerre. — Entre Strasbourg et Paris. — La lettre de Ducrot au général Frossard. — Dénouement. — Réminiscences impérialistes. — Dans les salons de Mme de Pourtalès. — Une conversation sur Mme de Castiglione. — Fin de portrait.

« On a toujours beaucoup parlé de Mme de Pourtalès », me disait une autre habituée célèbre des Tuileries.

En l'avril de ses ans, alors que le cadre le plus souhaitable s'offrait à ses grâces de jeunesse, les faiseurs de portraits raffinaient à l'envi leurs couleurs pour adorner, embellir encore les attraits du modèle. Plus tard, au déclin de l'Empire, lorsque tant de fortune et de prospérité commença de glisser sur la pente, des circonstances advinrent, des événements graves se prononcèrent auxquels son nom fut mêlé, et de façon si directe, si imprévue, que les échos en furent longuement agités. Et, depuis lors, sa personnalité demeura, — sans qu'elle le voulût ou parût le rechercher — très en vue, par une participation toujours active aux fêtes du monde et de la charité. Au jour le jour, des nouvellistes empressés s'occupaient, comme ci-devant, de ses réceptions, des dîners qu'elle donnait ou auxquels elle assistait, — par l'effet de cette complaisance inlas-

sable, qui ne permet pas aux gens d'un certain rang de se réunir, de se distraire, de causer ou de faire de la musique entre soi, sans qu'on juge bon d'en avertir Paris et la province.

Tout de bonne heure Mme de Pourtalès entra dans la société impérialiste par la porte du mariage. Petite-fille de la baronne de Franck, fille d'Alfred Renouard de Bussière, grand industriel alsacien, dont l'initiative fit naître ou développa les plus vastes entreprises et qui fut, durant un quart de siècle, membre du Corps législatif, elle avait épousé, en sa dix-septième année, Edmond de Pourtalès. Association de deux cœurs et de deux fortunes, celui-ci étant né d'une famille de banquiers suisses, fixée à Paris en 1810, et enrichie dans les transactions financières. Le titre de comte y était tombé de la main de Frédéric II, lorsque le canton de Neuchâtel relevait de la suzeraineté prussienne.

Dès qu'on se fut établi, installé, et sur un pied magnifique, il fallut songer à prendre position, autrement dit à fixer ses préférences entre les débris d'un royalisme irréductible, renfrogné, boudeur, et la Cour nouvelle, où s'empressaient d'accourir, sautant d'un pied léger par-dessus la mauvaise humeur du noble Faubourg, les plus jolies et les plus élégantes femmes de Paris.

Les salons d'opposition n'avaient point désarmé. Loin de là. Pendant que les « parvenus » du trône, très en goût d'étiquette, soucieux à l'extrême de rehausser par l'adjonction de blasons authentiques les éléments d'exotisme un peu troubles et d'aristocratisme improvisé dont se composait la majeure partie de leur entourage, prodiguaient les avances aux familles titrées, les purs jouissaient de leur reste, maussades et dénigreurs. Esclaves volontaires d'une supériorité de convention, si fiers de perpétuer, à travers les révolutions des mœurs et des idées, cet esprit de servage, cette sorte de domesticité seigneuriale dont Louis XIV fut l'introducteur et pour qui tout l'univers n'allait pas au delà des limites de la Cour, les paladins de l'armorial s'enfermaient dans un dédaigneux isolement.

Les femmes surtout affichaient une intransigeance d'attitudes, qui n'était pas un des signes les moins curieux de la société d'alors. Foncièrement légitimistes ou panachées d'orléanisme, elles se montraient beaucoup plus irréconciliables que les hommes, ceux-ci ayant à ménager (il fallait vivre !) des intérêts positifs, qui les forçaient à s'assouplir, à se rapprocher tôt ou tard de la feuille des bénéfices. Plusieurs d'entre elles, dont les maris s'étaient ralliés pour l'avantage de la communauté, affectaient de se tenir à l'écart ou de n'aborder que contraintes une cohue de déclassés, qui se croyaient, disaient-elles, une Cour ! De sorte qu'on eut plus d'une fois, nous racontait un témoin de cette comédie d'intérêts et de vanités mêlés, le spectacle étrange du comte de..., du duc de..., du marquis de... courtisanant aux Tuileries, alors que Mme la comtesse, ou Mme la duchesse, ou Mme la marquise, venue là en fidèle épouse, trahissait en ses façons, comme un dépaysement d'étrangère dans ce monde et, toute roide en son hostilité dédaigneuse, piquait de ses sarcasmes les puissants du jour, — qui ne s'en souciaient mie.

Par adresse ou par coquetterie, Mme de Pourtalès se plut à jouer la difficulté : concilier les extrêmes, entretenir des relations choisies de part et d'autre, garder des amitiés dans les deux camps, enfin prendre de toutes choses le meilleur. On devait remarquer plus tard qu'elle mettrait une sorte de jolie bravade à inviter, chez soi, durant les séjours d'automne à Compiègne, des femmes irrémédiablement brouillées avec l'ordre régnant.

Quant au comte de Pourtalès, son origine étrangère le laissait assez indifférent à la couleur du drapeau. Il alla vers le soleil levant et présenta sa femme aux Tuileries; le succès fut tel qu'elle en revint fervente impérialiste. Au reste, elle s'y sentait toute portée par sa situation même, la situation officielle de son père, le baron de Bussière, nommé directeur de la Monnaie.

Elle était entrée dans la fête, si j'ose dire, un soir de grand bal chez l'impératrice. Tout étincelait de fraîches parures et d'épaules découvertes. De véritables constel-

lations de pierreries caressaient les chairs et se jouaient dans les cheveux. Les jeunes et riants visages circulaient de toutes parts. On ne pouvait se tourner sans en voir. Ils étaient là, ce jour, comme ils se retrouveraient ailleurs, demain, faisant partie de la montre des grandes soirées, au même titre que la rose et le camélia entre les fleurs assorties d'une corbeille.

On la distingua tout d'abord.

Un galbe délicat, des yeux bleus expressifs, des traits de visage s'harmonisant à composer la physionomie la plus aimable, des cheveux d'un bel or cendré, qu'avantageait, sur un front bas, la mode des coiffures échafaudées où se nichaient les diamants et les perles, un teint dont Hamilton, ou Marivaux, aurait dit que c'était des roses effeuillées dans du lait, une taille svelte, une démarche exquise, un assemblage enfin de grâces naturelles et enjolivées, qui la faisaient ressembler, perdue dans les mousselines légères, à un objet d'art animé : il en aurait fallu moins pour s'emparer des regards et des conversations.

Avec un fond de moralité sérieuse, qu'elle tenait de son éducation et du protestantisme, elle apportait en elle, sous un air d'enjouement, où se mêlaient des grâces un peu affectées et quelque minauderie, tous les goûts et les dons du plaisir. L'impératrice fut séduite la première et décida qu'elle ne quitterait plus la liste de ses lundis (1). Puis, Mme de Metternich, très en puissance, aussitôt prise d'une sympathie qui devint une amitié de la vie entière (2), lui offrit son marrainage. La remuante

(1) Les invitations des petits Lundis étaient restreintes en nombre et n'allaient guère au delà de cinq à six cents personnes. « Je me souviens, dit Mme Carette, en ses *Souvenirs*, que je vis alors (vers 1859), pour la première fois, la comtesse de Pourtalès et la marquise de Galliffet. Elles se faisaient vis-à-vis dans le même quadrille. Il était impossible de voir rien de plus charmant que ces deux personnes de beauté différente, ayant l'une et l'autre beaucoup de grâce, de gaîté et d'élégance. »

(2) Dans les temps prolongés des séparations, de Paris à Vienne, de la Robertsau, propriété des Pourtalès, en Alsace, aux villégiatures habituelles de la princesse en Bohême ou en Hongrie, elles n'ont cessé d'entretenir un commerce de lettres des plus affectueux. Il serait d'un vif intérêt de jeter un coup d'œil, à la dérobée, dans cette



MÉLANIE DE BUSSIÈRE, COMTESSE DE POURTALÈS, AU MOMENT DE SON MARIAGE
(D'après le tableau Winterhalter.)

ambassadrice ne cessait de la porter en valeur, de la répandre, de chanter ses grâces. Elle en fit la beauté à la mode.

On n'eut pas de peine à y consentir. Ce n'était que compliments pour les faveurs dont une nature prodigue avait comblé Mme de Pourtalès. Je renonce à effeuiller tous les bouquets qui furent semés sur son chemin. Elle fut proclamée l'une des perfections de la Cour. On le disait et répétait un peu partout jusqu'à dépasser presque les limites de l'admiration permise.

Ceci me fut conté.

Certain soir, chez le ministre Duchâtel, on admirait une nouvelle acquisition artistique, un chef-d'œuvre de peinture, *la Source*, d'Ingres. Les lumières directement projetées sur la toile en faisaient ressortir les formes pures et charmantes, en leur chaste nudité. On commentait le pouvoir du génie, l'éternelle jeunesse de l'art. On rapprochait l'idéal et le réel. On avançait des comparaisons hasardées. Mme de Pourtalès vint à passer. Quelqu'un, plus hardi et procédant du connu à l'inconnu, eut l'air de confondre en une seule les deux beautés : « Ah ! disait-il, voici Mme de Pourtalès en toilette de jour et en toilette de soir. » Il n'en parlait que par supposition. Devait-on s'en fâcher ?

Dans l'intime des propos ou des correspondances amicales, on n'aurait su converser, s'occuper d'elle aucunement sans ajouter à la mention de son titre quelque épithète flatteuse et passée dans l'usage : la belle comtesse, ou la jolie comtesse, et même avec un grain de familiarité, qu'expliquaient d'habituelles relations de monde : la charmante Mélanie, tout court. Ainsi, dans un passage de lettre du marquis de Galliffet à l'un de ses amis, officier dans les guides. Cet enfant gâté de la Cour avait été envoyé, pour y faire un temps de pénitence, sur les confins du Sahara. Il est au diable vauvert en Kabylie,

partie de correspondance, où Mme de Metternich, avec l'aisance de plume et la spontanéité d'esprit dont elle use en écrivant comme en parlant, révélerait, sous l'intime, son véritable caractère de femme, son originalité de nature et découvrirait les raisons de bien des mouvements de son humeur, qu'on essaya de faire passer pour excentriques parce qu'ils se donnaient cours sans gêne ni dissimulation.



lancé à la poursuite des derniers dissidents. Des souvenirs de Paris l'y viennent visiter, plus d'une fois par jour. Il songe aux amis, aux journaux, aux théâtres, aux chroniques d'Aurélien Scholl, aux gaietés du boulevard. Il réclame des nouvelles, des racontars surtout, et proteste qu'il ne veut être oublié ni des uns ni des autres. Que fait-on ? Que dit-on à la Cour ? Et, revenant à Mme de Pourtalès, que les liens d'une véritable amitié unissaient à la marquise de Galliffet, il ajoute :

« Quand vous verrez la belle Mélanie, mettez à ses pieds mes regrets souvent renaissants. Edmond ne comprendra pas, mais elle pour deux. »

De certains visages féminins sont à désespérer les rivales. Pourtant, elle sut inspirer plus de sympathies que de jalousies. Bien des femmes d'une charmante distinction ornaient les réunions de Mme de Pourtalès. Toute une pléiade de personnages et de mondains en titre faisaient cercle autour d'elle. Une accoutumance plus familière attachait à sa maison quelques intimes. Tels MM. de Fitz-James, Metternich, Sagan, Galliffet, Louis de Turenne. On remarquait très particulièrement entre les hôtes qualifiés de son salon l'officier de marine Charles de Fitz-James, homme de beaucoup de verve et d'esprit, — l'esprit héréditaire des Fitz-James.

Comme on aimait à la voir, on avait plaisir à l'entendre, avec la justesse de mots, l'à-propos de reparties, l'animation souriante, qui lui sont propres. Pour un peu, on l'aurait égalée à ces charmeuses du passé, qui étoilaient de leurs spontanéités étincelantes la conversation d'alentour, ou bien encore à celles qui, jouant leur rôle en perfection, eurent le don suprême de faire causer. Il y eut même quelque exagération en cela. Je sais un flatteur, dont la plume alla jusqu'à la féliciter de ce que son tact infini l'avait préservée d'aborder le rôle ingrat de Mme de Staël et de Juliette Récamier. « Ingrat », l'adjectif est une perle de courtisanerie. Comme si l'on pouvait être ou ne pas être, à volonté, une Mme de Staël, une Récamier ! Il ne dépendit point de Mme de Pourtalès de se faire autre qu'elle n'a été, c'est-à-dire, et la part lui demeure assez belle : une femme au

dernier point séduisante, ayant de l'intelligence comme de la bonté, sans aspirer, ni prétendre cependant, aux supériorités éclatantes de l'esprit. Si la princesse Mathilde et la comtesse de Beaumont s'occupèrent, en réelles connaisseuses, de bel-esprit et de littérature, Mme de Pourtalès, bien qu'on la sût déjà très amoureuse d'art (1), appartenait au monde presque exclusivement.

Aux fêtes célèbres, que donnait l'ambassadrice d'Autriche, et dont on faisait grand tapage aux environs, plusieurs semaines auparavant, on eût été fort surpris de ne pas la rencontrer, chaque fois, arborant une grâce inédite, une autre merveille de toilette. Comment aurait-elle pu se dérober aux assauts étourdissants d'élégance, où celles-là mêmes, qui n'étaient point parfaitement belles, le devenaient à force d'art ?

Elle aussi recevait à grand éclat. Sa maison passait, dès lors, pour l'une des mieux montées et des mieux stylées de Paris. Elle en faisait les honneurs avec cette bonne grâce, nuancée de simplicité, qui sert d'excuse à la fortune. C'en était la note vive et particulière : l'apparat du luxe s'y mariait aux beautés de la nature, semées à profusion. On a raconté, en exagérant de beaucoup, qu'à l'une de ses premières et plus brillantes soirées, Mme de Pourtalès répandit, en festons, en bouquets, en gerbes, en guirlandes, de la base au faîte de son hôtel, pour quatre-vingt mille francs de fleurs. Car l'amour des fleurs fut toujours sa chère passion. Le prince de Sagan n'avait pas à l'apprendre, lorsque, à l'occasion d'une fête donnée en son honneur, il prodigua, dans un beau geste de galanterie fastueuse, vingt-cinq mille francs de camélias. Le détail est joli, s'il est exact ; le chiffre aussi. Je le tiens de la comtesse d'Orzegowska, qui, sans doute, oublia de le vérifier.

La médisance ou la calomnie rôdent partout où se trouvent de jolies femmes. Quelqu'un l'a dit : c'est le frelon des belles, des jeunes et des avenantes. On lui prêta, c'était inévitable, de vagues imprudences, comme

(1) Toutes les peintures ornant ses salons, sa galerie, sont des perles de collections ; son hôtel est un musée.

celle que raconte de Mme de Metternich et d'elle-même un historien suspect, à la page 123 de son livre sur la *Cour de Napoléon III*. Non plus que d'autres grandes dames ne devait-elle échapper aux insinuations perfides d'un certain mémorialiste, le Tallemant des Réaux du Second Empire, dont a trop légèrement colporté les commérages parce qu'il affirmait comme arrivé tout ce que son esprit de malice supposait imaginable. La réputation de la comtesse n'en souffrit pas. Du moins, est-ce un grand charme de savoir donner à la vertu des airs aimables. Mariée, jeune mère, très attachée à rendre facile et douce l'existence de ceux qu'elle chérissait à son foyer, on n'aurait pas songé à dire de Mme de Pourtalès, au dehors, comme de la princesse Clotilde, qu'elle était sage à faire peur.

Mme de Metternich inventait une idée par jour afin de contenter chez autrui ce besoin de changement et de diversité, dont les exigences croissent au sein des plaisirs. L'émulation était louable à la seconder. Mme de Pourtalès avait bien aussi ses échappées fantaisistes. L'une de celles-là fit naître ce qu'on appela le cercle des Loutons et des Loutonnes. Une confrérie de rieurs et de rieuses, une association de personnes du monde en mal de jeunesse et de gaieté, un groupement amical d'heureux oisifs pour semer de l'esprit et varier entre soi l'agrément de vivre et dont une chronique à jeun tira prétexte de bien des propos en l'air.

La vérité, c'est que la mélancolie avait été bannie de ce cercle et qu'on s'y entr'aidait, avec une complaisance toute juvénile, à l'en tenir éloignée.

Un trait, une anecdote simplette, qui me vint, longtemps après, d'une mémoire fidèle.

On donnait, chez Mme de Pourtalès, en son hôtel de la rue Tronchet, un dîner suivi de réception. Maints personnages officiels y étaient priés. Les flambeaux étaient allumés. Les équipages se succédaient. Des deux côtés de l'escalier, sur chaque marche, des valets de pied en culotte courte et perruque poudrée stationnaient en parade. D'un degré à l'autre ils s'entrejetaient les noms des visiteurs, qu'il fallait au premier

étage annoncer. Des noms brillants, pompeux, célèbres, qui, par un malencontreux hasard, n'arrivaient presque jamais à leur destination sans avoir été déformés en route. « Le comte *Walezowski* », disait quelque valet maladroit en tournant la tête vers son voisin de gauche, qui le répétait tant bien que mal. Au vestiaire, le service avait paru dénué de style. Le ministre n'avait pu s'empêcher de glisser à cet égard une allusion discrète : « Oui, dit-elle en souriant, nous avons eu du changement dans le personnel. C'est un peu de patience à prendre. » Mais, vive, impétueuse, entre au salon la princesse de Metternich, qu'on vient d'annoncer : « *Madame de Materna* », et dont un laquais au geste lourd tout à la minute empaquetait, comme une mante vulgaire, le superbe manteau fraîchement sorti des mains de Worth lui-même. « Ah ! ça, ma chère Mélanie, que se passe-t-il dans votre domestique ? Et de quels gens vous êtes-vous donc embarrassée ? » Mme de Pourtalès s'excuse de nouveau. Cependant, tout le monde est arrivé. Le moment aussi de passer à table. Les portes de la salle à manger sont ouvertes à deux battants. Mais quelle n'est point la stupéfaction des convives ! Tous ces valets de pied, à la culotte écarlate, aux cheveux poudrés de blanc, ont pris les devants sur la brillante compagnie. Assis à l'aise, ils sont en train de mettre les plats au pillage.

L'audace est grande. Pas si grande, cependant. On a reconnu ces messieurs de la livrée. Tous du cercle, tous des Loutons attendant leurs aimables Loutonnes... le duc de..., le marquis de... Chacun s'était fait une tête, et tout le monde y fut pris. La scène était bien jouée. Les habits furent échangés, comme dans les *Précieuses* de Molière, mais dans le sens inverse des personnages de la comédie, et la soirée s'acheva le plus gaiement du monde.

Quand revenaient, en novembre, les « Compiègnes » de l'impératrice, décidément classés, reçus parmi les obligations d'étiquette, Mme de Pourtalès était du groupe favorisé, qui, tout à l'aise « ayant fait son nid », pouvait voir arriver, bien curieuse en ses alliages, la foule des

invités de circonstance. Ces Compiègnes, quand elle y parut, se ressentaient de l'influence un peu tumultueuse de Mme de Metternich. Un goût de mondanité artiste et fantasque s'y était introduit où, par moments, l'étiquette s'en allait à vau-l'eau. Sauf les rares journées de grande vénerie, où les dames chasseresses faisaient merveille, où tant de seigneurs honorés du « bouton », tant de piqueurs, de valets, de chiens, s'élançaient à la poursuite du cerf de meute et triomphaient à grand tapage, en ces belles parties de massacre organisé, le théâtre et les représentations du château étaient la distraction préférée. Tous les huit ou dix jours, on y mandait officiellement des artistes de la Comédie-Française et du Gymnase. Bacciochi suggérait à l'impératrice le choix des pièces. On alternait, du moins mal, au programme, comédies et vaudevilles. L'empressement à s'y rendre était extraordinaire. Moindre était la ferveur de ce brillant auditoire à goûter le talent dépensé par les écrivains et les artistes. Je dirai même que les choses se passaient assez froidement. Des raisons étrangères au spectacle en primaient l'intérêt, dans l'esprit des invités. On n'écoutait qu'à peine. L'attention n'était pas le moins du monde à la pièce ; les regards allaient ailleurs, vaguaient de côté et d'autre, et se tournaient surtout dans la direction de la loge impériale. Le spectacle était moins sur la scène que dans la salle : on avait trop à s'occuper des personnages marquants, des favorites du jour, des toilettes, de mille choses, de mille détails, qui n'avaient rien à voir avec les jeux du théâtre.

Un courant plus chaud circulait, une gaîté plus franche et plus expansive mettait en communication acteurs et public, lorsqu'on jouait à Compiègne la comédie de société. C'était un goût nouveau. Il florissait dans la plupart des grandes résidences mondaines. Les châteaux de Chenonceaux, de Valençay, de Brissac, avaient été dotés de véritables théâtres. En maints lieux, au temps des vacances automnales, les serres, les orangeries ou d'autres dépendances étaient promptement accommodées à l'illusion d'une métamorphose passa-

gère. En 1862, le comte Léon de Béthune donnait, dans les vastes dépendances de l'hôtel Seillière, en bordure de l'esplanade des Invalides, une représentation d'*Henri III* par une troupe d'amateurs, dont l'interprétation parut merveilleuse. La jeune comtesse Edmond de Pourtalès, qui remplissait là le rôle assez effacé de la dame d'atours, avait produit un effet d'apparition et de costume surprenant.

A Compiègne, c'était le plaisir d'excellence ; c'était, sous la direction entraînante de la princesse de Metternich, un mouvement, une agitation, une véritable fièvre. Longtemps avant le lever du rideau s'en mettait en peine la chronique du château. On en jasait par toutes les chambres, et sous tous les bosquets. Les remarques, les commentaires anticipés allaient bon train. N'était-on pas en pays de connaissance ? N'aurait-on point à se juger, à s'applaudir, à se critiquer entre soi ? La curiosité, d'ordinaire sympathique, un tantinet jalouse et dénigrante, montait au plus haut.

Mme de Pourtalès s'était portée vaillamment à la suite de Mme de Metternich, avec moins de brio, sans doute, mais avec sincérité, gaieté. Que dis-je? Elle aussi collaborait, agissant, fournissant des idées, ajoutant une imagination, un trait de fantaisie à la revue dont on parlait sans cesse et qui devait être le clou de la série. En 1865, on s'était donné un mal infini pour ces *Commentaires de César*, déjà nommés, qui ne furent joués que deux à trois fois, et firent beaucoup plus de bruit dans le monde que bien des pièces promises aux honneurs de la centième. A l'instar de la princesse de Metternich, de la baronne Laure de Rothschild, ou de la marquise de Galliffet, Mme de Pourtalès sentait le besoin, par instants, au cours de répétitions plus ou moins irrégulières, d'exprimer à l'auteur, en des lettres vives et spirituelles, soit des transes d'artiste pas trop sûre d'elle-même, soit des incertitudes, des doutes au sujet d'un bout de rôle, ou sur l'effet d'un costume, enfin tous les menus soucis qu'inspiraient le plaisir et la crainte de ces parties de spectacles.

« Votre lettre, lui écrivait-elle, a couru après moi, et

je ne la reçois qu'à l'instant. Je pars pour Munich, et serai de retour à la Robertsau, le 2 octobre. Adressez-y, le 1er, tous les rôles. Suis-je vraiment en état de les accepter tous deux ? Pour vous, mon vieil ami, il y a bien des choses que je ferai et que j'accepterai de faire ; mais, ménagez toujours mon amour-propre. Vous le savez, je suis une bien triste actrice, excepté peut-être dans *Madame Bouillabaisse* et encore... Enfin, je ferai ce que je pourrai, et ce que je ne pourrai pas je le ferai encore... pour vous, mon bon Massa.

« Je vous serre au galop la main.

« Nous partons pour la chasse. Notre dernier jour, hélas !

« Tous vos couplets sont adorables.

« BUSSIÈRE DE POURTALÈS. »

Dans une autre lettre, s'entremêlent deux questions, qui paraissent la toucher également : un grand mariage, dont on cause fort et le rôle qui l'occupe, entre temps. On s'aperçoit même que sa curiosité la plus grande ne va pas à la question de théâtre :

« Mon cher Massa,

« Voulez-vous me mettre un autre couplet à la place de :

Plus de boudoirs charmants ?

« J'ai reçu le rôle de « l'Hôtel des Ventes » modifié un peu et le préfère ainsi. Je pioche pour vous. Mais, écrivez-moi deux lignes me disant si cela tient toujours avec le mariage de Mouchy (1). La comédie est-elle bien décidée encore ?

« Allez aussi aux informations, que je sache, à peu près, la date de notre série ; il nous faut huit répétitions

(1) Le duc de Mouchy, duc de Poix, allait épouser la princesse Anna Murat, petite-fille du roi de Naples et de Caroline Bonaparte, et l'une des filles du prince de Ponte-Corvo, qui fut reconnu prince et altesse en 1858.



MÉLANIE DE BUSSIÈRE, COMTESSE DE POURTALÈS
(D'après le tableau de Carolus-Duran.)

40.

avant de mettre cela d'ensemble, de sorte que si c'est pour jouer le 25, il faudrait bien arriver le 16.

« Oui, tâchez de me savoir cela.

« C'est égal, ce mariage m'étonne... Et vous?... Enfin, nous en parlerons de vive voix. Mille bonnes et affectueuses amitiés.

« BUSSIÈRE DE POURTALÈS. »

D'aventure, c'était Mme de Metternich, ayant toujours eu la plume agile, qui s'entremettait en personne afin qu'on opérât dans la revue des additions, des changements, pour le meilleur avantage de la plus jolie de ses artistes :

« 25 septembre 1867.

« Mme de Pourtalès a une idée excellente, qui est de faire suivre Prudhomme (1) par sa femme, durant son voyage à Paris, parce qu'elle aurait découvert qu'il lui faisait des traits. Ladite femme serait jolie; pour suivre son mari elle se déguiserait en vieille ridicule.

« Au second acte, enragée de passer pour vieille et laide, Mme de Pourtalès reparaîtrait sous sa vraie forme et vous jugez si l'on abreuverait de sottises un tel époux !

« Mme de Pourtalès, ainsi parodiée, comme dans le *Voyage à Versailles*, produirait un effet extraordinaire ; et l'on rirait aux larmes seulement à la regarder si différente d'elle-même. Et faire passer la revue par Mme Prudhomme, encore une idée. Cette idée, je vous la livre. Vous ferez merveille.

« Je ne pense pas que la revue ait lieu, lors du séjour de nos souverains (2). On jouera à la mi-novembre.

« Nous chassons avec acharnement et nous menons une vraie vie de sauvages, dans les bois du matin au soir, nous levant à l'aube, nous couchant avec les poules.

(1) Le compère de la revue.
(2) L'empereur et l'impératrice d'Autriche.

« Je vous serre les deux mains et vous supplie de *beaucoup* travailler.

« Pauline METTERNICH. »

Et bien malicieusement la spirituelle princesse, en manière de post-scriptum, glisse cet avis à l'auteur :

« Tâchez de sortir du cadre des *Commentaires de César*, pour que l'on ne compare pas ! »

Puis, encore :

« Mme de Pourtalès vous prie de ne pas oublier le discours de M. Dupin (1) et vous demande s'il ne serait pas amusant qu'elle arrivât dans une toilette affreusement laide et simple, quitte à l'ôter ou à l'enlever, pour mieux dire, sur la scène, et à avoir dessous quelque chose de très joli ? On dirait, par exemple :

« Vous voyez tous et toutes que M. Dupin en veut « aux femmes et tient à les enlaidir. La mode va vous « le prouver ; jugez si ses édits à elle ne valent pas « mieux que ceux de ce vilain monsieur. »

« Et alors, changement de costume à vue. Cela serait d'un petit effet gentil, n'est-ce pas ?

« P. METTERNICH. »

Nous le voyons, on passait le temps en douceur, à Compiègne, à Paris.

Les jours radieux et les beaux soirs s'égrenaient, et les grandes réceptions, et les bals aux Tuileries, et les fêtes où réapparaissait toujours, parmi les plus entourées, l'heureuse comtesse Mélanie de Pourtalès.

Cependant qu'avait-elle ressenti jusqu'à cette heure ? Des satisfactions d'amour-propre et de monde. Le monde : du bruit, une vapeur fuyante, une traînée de parfum, qui embaume l'air, passe, s'évanouit. Les événements de l'époque mêlés aux circonstances de sa propre vie, l'amenèrent à connaître des impressions

(1) Ce discours « contre le luxe des femmes » provoqua un tapage énorme et fit tomber de tous côtés une pluie de brochures.

plus fortes. Elle eut sa page historique. Et ce feuillet, que nous allons relire, subsistera dans les mémoires du temps. Il n'en pourra plus être arraché.

Les Pourtalès avaient l'habitude des voyages et des longs déplacements. Quand la Robertsau ne les gardait pas en Alsace, dans ce coin pittoresque des vieilles Gaules, pour un séjour de saison, ils se rendaient volontiers à l'appel amical de la princesse de Metternich les invitant aux chasses à courre, dans ses propriétés de Bohême ou de Hongrie. D'autres fois, ils s'arrêtaient en Allemagne. En 1868 ils allèrent à Berlin. Ils avaient là des attaches de famille. Non pas que la comtesse fût Prussienne par son mari, comme le put croire et affirmer le général Ducrot ; car, d'alliance aussi bien que de naissance, elle n'a eu qu'une patrie ; et M. de Pourtalès, né à Paris, de parents suisses, était originaire d'une ancienne famille protestante, qui avait dû s'exiler, passer la frontière helvétique après la révocation de l'édit de Nantes ; il avait revendiqué ses droits de Français, au lendemain de Sadowa ; et, bien auparavant, il avait fait inscrire ses deux premiers enfants sur les registres de l'état civil ; mais la vérité est qu'une partie de la famille résidait à Berlin. En outre, on pensait avoir groupé là des amitiés de tout repos. En effet, Mme de Pourtalès se reposait sur cette idée, confiante, optimiste. Elle ne prenait point la peine de cacher son faible pour les vertus et mérites germaniques. A Paris, elle aurait prêté serment sur les dispositions parfaites, l'irréprochable bonne volonté des voisins allemands. Ingénûment, quand elle abordait ce thème, elle laissait parler son admiration pour Bismarck et pour Guillaume, au risque d'irriter des susceptibilités françaises trop chatouilleuses, supposait-elle, tellement que des personnages de Berlin voyaient déjà le retour prochain et satisfait de son âme alsacienne dans le sein de l'unité allemande. C'est ici que l'attendait une profonde surprise.

M. de Schleinitz, alors ministre dirigeant, avait prié à dîner le comte et la comtesse de Pourtalès. Celle-ci avait été placée à la droite de l'homme d'État, qui, ne doutant

point des sentiments secrets de ses invités, commença à l'entretenir, avec l'intention évidente de lui être agréable, des progrès de la Prusse, du grandissement de l'Allemagne et de l'essor que ne tarderait pas à prendre sa puissance dans le monde. Elle écoutait sans interrompre. Et M. de Schleinitz se mit à développer ces idées d'expansion territoriale qu'on connaissait si bien dans l'état-major allemand et dont on était si mal informé au palais d'Orsay.

« — Oui, bientôt, belle comtesse, continuait-il du ton le plus engageant, vous serez tout à fait des nôtres. »

Elle leva la tête, émue, troublée, tandis que M. de Schleinitz, tout à son idée, concluait en ces termes :

« — L'Alsace va devenir une des plus belles provinces de l'Allemagne et vous, comtesse, nous serons fiers de vous compter parmi nos compatriotes.

« — Mais, répliqua-t-elle, je suis Alsacienne, je suis Française et très Française, croyez-le bien. »

L'Excellence prussienne comprit qu'elle avait trop parlé. La conversation ne fut plus reprise sur ce sujet.

Le coup, cependant, avait porté. La révélation était faite des projets manifestement hostiles qu'on nourrissait en Prusse. Des mots lui revinrent à la pensée, des mots de ses amis Metternich, auxquels elle n'avait pas assez prêté d'attention sur la politique fuyante, embarrassée, pleine de périls, du cabinet impérial.

Déjà, dans leurs garnisons, les officiers prussiens marquaient les étapes futures de leurs troupes sur les cartes de France. A Berlin on s'entretenait couramment, et sur le ton d'une confiance absolue, des grandes destinées qui attendaient la Prusse et que l'Allemagne attendait d'elle. Et le rêveur couronné, qui présidait à celles du peuple français, sûr de soi et de sa diplomatie, continuait à suivre sa chimère obstinée d'une alliance nécessaire et féconde avec les héritiers de Frédéric.

Bismarck, en effet, à Biarritz, avait touché deux mots de cette entente franco-germanique. C'est qu'il avait cru trouver devant lui des hommes d'Etat et traiter avec eux en conséquence. Il ne lui avait pas été difficile ni long de s'apercevoir qu'il s'était étrangement trompé ; et il

avait pu prendre son temps, tout promettre, sans rien tenir, et masquer ses batteries (1).

L'explosion n'avait besoin que d'une étincelle pour éclater. Ni les dangers extérieurs, ni le désarroi public, ni le trouble des esprits n'étaient parvenus à déranger l'heureuse somnolence de Napoléon III et la quiétude de ses courtisans, de ses ministres (2). Le marquis de La Valette tenait encore en main la plume dont il signa sa fameuse circulaire :

« La France ne peut que se réjouir de l'agrandissement de la Prusse, qu'elle a appelé de tous ses vœux et favorisé de son concours. »

« Trois personnes, me disait Alfred Mézières, trois personnes avant 1870, avaient nettement prévu tout ce qui devait arriver : le lieutenant-colonel Stoffel, le général Ducrot et Mme de Pourtalès. » En réalité, elles ne furent pas les seules, et, sans parler des prophètes du lendemain, nous pourrions en nommer quelques autres, jusque dans l'entourage de l'empereur, comme le duc de Persigny, qui n'avait pas attendu la tempête pour en dénoncer les symptômes. Mais celles-là jetèrent l'alarme plus haut et plus fort, sans qu'on les entendît davantage.

C'est à ce moment que le cabinet noir intercepta la lettre de Ducrot au général Frossard, la lettre historique du 28 octobre 1868, retrouvée en 1870 dans les *Papiers des Tuileries*, et où, de toute son énergie militaire, il appuyait sur l'importance des révélations, que venait de faire éclater à ses yeux une femme du monde.

En effet, à son retour d'Allemagne et passant à Strasbourg, elle avait voulu donner part au général Ducrot de

(1) Dès avant 1860 se dénonçait le but poursuivi par Bismarck, la pensée vers laquelle tendaient tous ses efforts : l'unité de l'Allemagne, la guerre avec l'Autriche, la recherche d'alliances effectives pour l'accomplissement de ses desseins. V. la *Correspondance de Bismarck avec le baron de Schleinitz*, Cotta, éditeur, Stuttgart.

(2) On doit excepter le ministre de la guerre, le maréchal Niel, qui fut surpris par la mort au milieu de ses efforts de réorganisation de l'armée française.

ses craintes patriotiques, afin que d'autres fussent avertis à temps. Elle était revenue, lui déclara-t-elle, la mort dans l'âme. La guerre était inévitable ; elle se produirait au premier jour ; car les Prussiens la voulaient, et ils s'y étaient si habilement, si complètement préparés, qu'ils ne doutaient point du succès.

« — Eh quoi, lui avait-il répondu, feignant de glisser dans l'entretien une pointe d'ironie, vous embouchez la trompette de Bellone juste au moment où, de tous côtés, l'on ne parle que des intentions pacifiques de nos bons voisins, de la salutaire terreur que nous leur inspirons, du désir de Bismarck d'éviter tout prétexte de conflit, lorsque nous renvoyons tous les soldats dans leurs foyers, et qu'il est même question d'une réduction des cadres, à tel point que je m'apprête à aller planter mes choux en Nivernais !

« — Oh ! général, c'est ce qu'il y a d'affreux. Ces gens-là nous trompent indignement et comptent bien nous surprendre désarmés... Oui, le mot d'ordre est donné ; en public, on parle de paix, du désir de vivre en bonnes relations avec nous ; mais, lorsque, dans l'intimité, l'on cause avec tous ces gens de l'entourage du roi, ils prennent un air narquois et vous disent : « Est-ce que vous croyez à tout cela ? Ne voyez-vous point que les événements marchent à grands pas, que rien ne saurait conjurer le dénouement ? »

« Ils se moquent indignement de notre gouvernement, de notre armée, de l'empereur, de l'impératrice ; prétendent qu'avant peu la France sera une seconde Espagne ! Enfin, croiriez-vous que le ministre de la maison du Roi a osé m'affirmer qu'avant dix-huit mois notre Alsace serait à la Prusse ? Et si vous saviez quels énormes préparatifs on fait de tous côtés, avec quelle ardeur ils travaillent pour transformer et fusionner les armées des Etats récemment annexés, quelle confiance dans tous les rangs de la société et de l'armée !... Oh ! en vérité, général, je reviens navrée, pleine de trouble et de crainte. Oui, j'en suis certaine, maintenant, rien ne peut conjurer la guerre, et quelle guerre ! »

Les paroles de Mme de Pourtalès, en France, avaient un accent de prophétie ; elles n'auraient paru en Allemagne que l'expression d'un fait sur le point de s'accomplir, presque réalisé dans les imaginations prussiennes. Quelque temps auparavant, le général de Blumenthal, étant allé en Angleterre, chassait dans les environs de Norfolk avec lord Albermale ; et celui-ci lui exprimait le désir qu'il avait d'aller à Berlin afin d'assister aux manœuvres de l'armée.

« Ne prenez pas cette peine, lui avait répondu le général brandebourgeois : nous donnerons bientôt pour vous une grande revue au Champ-de-Mars de Paris. »

Ce qu'elle avait dit, à Strasbourg, sous l'émoi des sentiments que lui inspirait une douloureuse conviction, elle le répéta à Compiègne. Elle s'en ouvrit à l'empereur, qui l'avait invitée à sa table et placée auprès de lui. Il écouta ses récits effrayants, dans une attitude silencieuse, sceptique, en homme tranquille et fort.

« Vos jolis yeux bleus, comtesse, finit-il par lui répondre, ont vu à travers le prisme de votre imagination des choses qui n'existent pas ; croyez-moi, nous n'avons rien à craindre de la Prusse ; elle n'osera pas nous attaquer. »

Et il en donna des raisons, qu'il jugeait sans réplique. Les commentaires autour de l'incident furent arrêtés. On ne fut pas embarrassé de jeter le blâme sur le général Ducrot, un alarmiste « qui voyait des Prussiens partout », et d'ajouter qu'on n'avait pas à perdre le temps sur les propos d'une jolie femme, qui n'entendait rien à la politique.

Les destins s'accomplirent. Etrange coïncidence ! Au moment de la déclaration de guerre, quand l'empereur se préparait à partir pour se mettre à la tête de l'armée, on avait lieu d'apprendre, à Paris, qu'une familière du château, une parente de Napoléon, avait jugé parfaitement admissible de concilier avec son attachement pour la maison impériale et avec les devoirs qui lui étaient commandés à l'égard du pays même, les habitudes d'une correspondance suivie entre elle et les princes de la famille royale de Prusse, entre elle et les chefs de

l'armée allemande. Mme de Pourtalès n'eut pas à connaître de ces transactions. Les sentiments de droiture, de patriotisme et d'humanité, qui jaillirent des âmes, dans les heures critiques, éclataient en preuves autour d'elle. Son père, le baron de Bussière, fut emmené prisonnier des Prussiens à Radstadt, après la dévastation du château de la Robertsau, qu'il avait converti en ambulance. Sa sœur, la comtesse de Leusse, et son beau-frère, maire de Reischoffen, ancien député du Bas-Rhin, déployèrent une ardente activité pour l'amélioration du sort des combattants et des blessés. Enfin, elle aussi réclama une large part dans l'œuvre collective d'abnégation et de dévouement, dont les grandes familles alsaciennes donnèrent alors des exemples multipliés.

C'est ainsi que se trouva justifiée pleinement l'heureuse idée qu'eurent des artistes en renom de la peindre vêtue en paysanne alsacienne, comme l'image même de l'Alsace pleurant la patrie perdue. Image de beauté blonde aux tresses pendantes, sous le ruban noir, qui incarnait si bien le sentiment public, dans ces jours de deuil, qu'on la reproduisit par tous les procédés connus des arts graphiques, au lendemain de la guerre. Tandis que les couronnes et les gerbes de fleurs s'amoncelaient autour de la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde, dans les vitrines du commerce on voyait partout l'anonyme portrait de la belle comtesse, coiffée du nœud d'Alsace.

Mme de Pourtalès avait gardé une affectueuse fidélité aux souverains déchus. Il fut en son pouvoir de leur en fournir des témoignages positifs.

De prime abord, la situation matérielle des hôtes de Chislehurst s'était révélée difficile et précaire. Avec sa confiance imperturbable en son étoile, qui ne lui laissait pas entrevoir les éventualités d'un suprême désastre, Napoléon III était loin d'avoir précautionneusement entassé des fonds considérables à l'étranger, comme on le lui imputait si fort. Les valeurs et bijoux personnels abandonnés aux Tuileries, dans la précipitation du départ ou de la fuite, avaient été placés sous



ADÈLE D'AFFREY, DUCHESSE COLONNA DE CASTIGLIONE

41.

séquestre. Jusque vers 1874, il fallut compter sur le dévouement des intimes. Une amie de l'impératrice, portant un nom célèbre en littérature, Mme Octave Feuillet, nous donnait de vive voix des détails presque incroyables, touchant cette période aiguë. Qui se fût imaginé l'ex-souveraine, la resplendissante Eugénie, obligée d'économiser sur les nécessités de la vie domestique, regardant aux dépenses de table, à la lumière, à l'huile de ses lampes ? Ce ne fut qu'un moment. Des retours d'abondance, grossis par des héritages de France et surtout d'Espagne, devaient ramener la sécurité opulente dans sa maison, — une opulence dont sa main, il faut le dire, n'a plus usé que d'une manière discrète et parcimonieuse.

Toujours est-il que les choses étaient au pis, en 1873, lorsque la comtesse de Pourtalès vint en visite à Chislehurst. De ses propres yeux, elle avait pu se rendre compte des conditions d'existence étroite, qu'y menaient les souverains dépossédés, et qu'on ne soupçonnait guère au dehors. Elle n'eut alors qu'une pensée : retourner en hâte à Paris, intervenir auprès de Thiers, chef du pouvoir exécutif, lui exposer la situation réelle de ceux dont le règne imprudent avait été si funeste au pays, mais pour en être frappés, de retour, si profondément, et solliciter comme un acte de justice qu'on leur restituât les objets leur ayant appartenu en propre : des présents, des souvenirs. En dehors des raisons qu'on faisait valoir auprès de lui sur l'équité de cette mesure, Thiers n'était pas insensible aux démarches féminines, aristocratisées d'élégance. Il goûtait, en général, c'est une remarque à glisser ici, la conversation et la société des femmes. La comtesse Le Hon, la duchesse Colonna, la comtesse Walewska, pour n'en citer qu'une élite, le virent aimable et empressé dans leurs salons. Sous l'Empire, il avait gardé des relations affables avec la comtesse et le comte de Pourtalès. Il s'en souvint opportunément. L'intercession de la comtesse Mélanie ne fut pas inutile. Mme de Pourtalès obtint beaucoup ; et des caisses remplies furent envoyées à Chislehurst, qui n'en auraient pas pris le chemin, sans l'énergie tenace

dont elle fit preuve auprès des fonctionnaires chargés de la liquidation... impériale.

Les attaches bonapartistes lui sont restées des plus chères. Elle ne s'y tient pas exclusivement. Déjà, sous l'Empire il plaisait à son humeur voyageuse de porter le cap en des milieux nuancés d'opposition, où l'attiraient des sympathies individuelles d'intelligence et de caractère. Des remarques se faisaient jour sur la politique un peu frondeuse de Mme de Pourtalès. Par la suite, son goût et son discernement s'appliquèrent à entremêler et concilier au mieux les opinions et les personnes, en des réunions où domine, pourtant, l'élément mondain, c'est-à-dire la préoccupation un peu vaine de la naissance et des titres, où les arts et les lettres, sans y être délaissés, n'ont pas, comme il en était dans le salon de la princesse Mathilde, leurs grandes entrées.

En cette fraction de monde, la comtesse de Pourtalès détient un prestige incontesté. Les élus se retrouvent fidèlement à ses soirées, dans le vaste salon rouge maintes fois décrit, où des toiles du Bronzino, de Rembrandt et de Van Dyck, se marient à des chefs-d'œuvre de l'art moderne. Les altesses en déplacement des différentes Cours étrangères paraissent et reparaissent à ses réceptions, au point, faisait observer un témoin, que l'on s'étonne de voir l'Europe monarchique si féconde en princes et en princesses.

En des réunions plus intimes, Mme de Pourtalès se complaît à laisser parler ses souvenirs sur la génération des femmes et des hommes, qui s'épanouit triomphante, avec beaucoup de verve et un grain de folie, pendant les plus belles années du second empire. Il nous est revenu, parmi d'autres, un écho de l'une de ces causeries familières. C'était à un dîner, chez le marquis de Breteuil. On conversait des gens et des choses d'autrefois. Elle contait, d'une manière précise et pleine d'intérêt, des traits, des anecdotes. Il s'agissait, en particulier, de Mme de Castiglione. Le hasard d'un article publié sous notre signature, dans un grand journal du

soir (1), avait amené les propos autour de cette physionomie originale.

« La Castiglione, disait Mme de Pourtalès... Vous voulez savoir à qui elle ressemble ? Tenez, à Mme de Janzé (2). »

Et se tournant vers l'amiral Duperré :

« — N'est-ce pas, amiral ?

« — C'est cela, belle et froide.

« — Oui, très belle, mais bien insupportable. »

Puis, causant de ses mille et mille caprices, elle rappelle la fameuse soirée des tableaux vivants, chez les Meyendorff, lorsque, de la façon la plus imprévue, Mme de Castiglione, qu'on s'attendait à voir sous un costume moins austère, apparut en capucine, la coiffe sur le front, l'habit gris de lin l'enveloppant des pieds à la tête... et disparut sans vouloir plus reparaître malgré les prières qu'on lui en faisait. C'était une opposition... un ange de pureté et de beauté ! L'anecdote est piquante. On s'en amuse. Ensuite, chacun de dire son mot sur la comtesse florentine. Et M. de Montesquiou de s'écrier qu'il en était passionné, qu'il avait de ses souvenirs, de ses meubles, de ses papiers, qu'il possédait vingt portraits d'elle... Et M. Gabriel Hanotaux de révéler ses trouvailles dans la bibliothèque et les papiers dispersés de la Castiglione... Mais, n'était-il pas curieux, pour ceux qui faisaient partie de ce dîner, d'entendre Mme de Pourtalès devisant ainsi de « la divine Nicchia », qui fut la seule peut-être, en la Cour de Napoléon III, à la surpasser en beauté ? Car, en dépit des airs maussades et dédaigneux trop habituels à la cousine de Cavour, il fallait bien reconnaître une éblouissante vérité... « Il n'y a pas deux Castiglione », me disait la comtesse de La Poëze, dans un élan de sincérité. Mais que les retours de la vie furent différents, pour l'une et pour l'autre !

Mme de Pourtalès est une des rares privilégiées de ce

(1) Le *Temps*, 16 janvier 1905.

(2) Le rapprochement est contestable. On ne voit pas très bien les similitudes physiques. D'une manière plus fondée, comparait-on, quant à l'aspect extérieur, l'impératrice et la vicomtesse de Janzé.

cercle brillant, qui n'eurent point à se ressentir, en leur personnelle et indépendante condition, des éclats de la catastrophe. L'effondrement du régime bonapartiste et les désastres de la patrie avaient frappé au cœur bien des illusions, abattu bien des espoirs, renversé bien des prospérités, et cela dans l'âge où les recommencements sont une trop lourde tâche ou un trop difficile problème. S'il n'en alla point pour elle tout à fait, comme pour Mme de Metternich, d'un simple changement de décor, du moins les contre-coups de la chute ne portèrent à son état dans le monde qu'une atteinte morale, aisée à supporter.

Son luxe intime n'en a pas été diminué, ni sa large indépendance. Elle a continué de recevoir à Paris, de chasser à la Robertsau, de faire là grande figure, entourée de ses fils : les comtes Jacques, Paul et Hubert de Pourtalès, et de ses filles : la baronne de Berckheim et la marquise de Loys-Chandieu, d'entretenir des correspondances assidues et fidèles, de patronner des œuvres, de se répandre avec sélection, et d'exercer un rôle, dans la commodité d'un cadre opulent et aristocratique.

Et, par suite, les chagrins que causent, aux lendemains de ruine, les tristesses de l'abandon, l'expérience cruelle des pires ingratitudes, et les déboires de l'isolement, quand on vit tout Paris à ses pieds, comme une et plusieurs que je pourrais nommer : toutes ces épreuves lui demeurèrent inconnues.

Privilège plus rare encore : l'hiver des ans lui garda des clémences infinies. Son sourire avait à peine changé. Il y a des roses qui ne tombent que feuille à feuille. En vérité, lorsque la Fortune vint à elle, au matin de sa vie, accompagnée du plus riant cortège, la capricieuse déesse avait tardé bien longtemps à remonter sur sa roue.



QUELQUES-UNES

Simples croquis. — Anna Murat, duchesse de Mouchy. — Mme de Montebello. — Vicomtesse Aguado, marquise de Las Marismas. — A propos des filles du maréchal Magnan : une ingénuité. — Dans le salon bleu de l'Impératrice. — Duchesse de Morny. — Sophia de la Paniega et le roman matrimonial du maréchal Pélissier, duc de Malakoff. — Une âme supérieure : « Marcello », la statuaire mondaine. — En feuilletant les confidences manuscrites de la duchesse de Colonna. — La comtesse de Mercy-Argenteau. — Une légende de beauté ; splendeur et chute profonde. — Des noms encore, des souvenirs. — Suite entrevue.

Tout occupé à mettre en place et à développer tant de personnels souvenirs, qui nous échurent par bonne fortune épistolaire ou par chance de conversation, nous avons noirci des pages nombreuses, entassé les uns sur les autres bien des feuillets ; et, sans nous en apercevoir, nous sommes parvenu presque au terme d'un raisonnable volume. Cependant, autour de nous, maints et maints cadres sont restés vides ; nous n'avons rien dit ni de celle-ci ni de celle-là, et des figures pleines de séduction ou d'originalité manquent à l'ensemble du tableau.

Sur ce grand théâtre d'ambitions, de plaisirs et d'intrigues, que fut le monde impérialiste, parurent et disparurent d'autres silhouettes féminines, auxquelles s'attache pareillement l'intérêt d'une histoire courte ou longue, et qui nous engageraient à de curieuses réminiscences.

La place est restreinte... Le temps se dérobe... Et c'est dommage.

De légers croquis, pris par la porte ouverte à deux battants des salons, ou seulement entrebâillée des pièces intimes, nous eussent rendu le nom, la ressemblance et la vie de plus d'une charmante oubliée.

Les touches légères et caressantes du pastel nous auraient été nécessaires pour réveiller la blondeur éblouissante de la princesse Anna Murat, duchesse de Mouchy, la seule amitié déclarée, et de tous les moments, de l'impératrice, et la finesse de ses traits, ses yeux scintillants, sa chevelure d'or, piquée de marguerites de diamant, moins brillantes que la fraîcheur de son teint.

Il eût fallu, pour le moins, indiquer la touchante physionomie de la maréchale Canrobert, ou réserver un texte plein de témoignages, qui pût servir de légende à l'une des peintures de Cabanel, celle qui dédia, superbe, à la jeunesse de Mme Carette, la lectrice et l'historiographe de Son Andalouse Majesté.

Les yeux spirituels de Mme de Montebello ne nous eussent retenu qu'un moment. Avec la vicomtesse Aguado, marquise de Las Marismas, la causerie eût pu se prolonger davantage. Elle était de celles qui ont besoin d'entendre parler leurs souvenirs. Son hôtel de la rue de l'Elysée avait été, pendant de longues années, le rendez-vous choisi de l'aristocratie étrangère et des habitués de la Cour. Depuis la guerrre, elle s'était confinée dans la retraite, une retraite assombrie par des deuils successifs et surtout par la mort de sa fille, la jeune duchesse de Montmorency. Mais si elle n'avait pu se résoudre, isolée, vieillie, à prendre sa part des plaisirs nouveaux, elle ne s'était point résignée au silence. Il lui restait tant à dire sur ce qu'elle avait vu, et entendu, aux heures flambantes d'autrefois !

*
* *

On n'aurait que légèrement effleuré du regard l'aimable profil de Valentine Haussmann, ou la troublante image de Mme de Pomeyrac, ou encore le triple portrait des filles du maréchal Magnan, en y appuyant un peu, juste le temps de cueillir une historiette au passage. Mais, pourquoi s'en priver? L'une de celles-ci la plus jolie, avec sa grâce de porcelaine de Saxe, était de précieuse ressource pour les mondaines imaginations des

tableaux vivants et dans les charades de Compiègne. Vivement on la priait, une fois, de symboliser, avec l'arc et les flèches, la figure d'Eros, le dieutelet malin, aux traits duquel nul n'échappe, sur l'Olympe ni sur la terre. Elle accepta, quoique un peu embarrassée dans le choix des attributs. Et c'est alors que, tout ingénument, elle écrivait à l'auteur de ses jours :

« Mon cher père, je fais l'amour, ce soir. Envoyez-moi, je vous prie, tout ce qu'il faut pour cela. »

Je crois entendre, à cette distance des années, l'exclamation goguenarde du serviteur de Mars !

* * *

Le plaisir eût duré plus longtemps à se transporter en imagination dans le salon bleu des Tuileries, stationnant, admirant et se remémorant, en face des médaillons exquis, où l'impératrice s'était plu à réunir les portraits de quelques rayonnantes de son entourage, chacune personnifiant, en son costume, l'une des grandes nations de l'Europe. C'était, entre autres, la duchesse de Morny, dont le nom seul rappelle tant de détails piquants sur son mariage avec l'ambassadeur extraordinaire de France à Saint-Pétersbourg, sur sa nature originale, son amour profond pour l'époux inconstant, sa belle confiance abandonnée, puis, à la mort du duc, son immense désespoir, lorsque, à grands cris, elle réclamait d'être couchée vivante dans la même tombe, et le sacrifice de la tresse blonde, le renoncement à tout, mais ensuite, fâcheusement, les révélations de la cassette aux souvenirs, les indiscrètes confidences des amies au bec de colombe lui apprenant combien d'amours pouvaient tenir place dans un même cœur, et le revirement subit, la consolation prompte, les flambeaux de l'hyménée se rallumant presque aussitôt. C'était encore, au-dessus des portes du fameux salon bleu, les captivantes physionomies de Mme Walewska, de la duchesse Marie de Cadore, de Sophie de la Paniéga, duchesse de Malakoff. De cette dernière, représentant

un des types très purs de la beauté andalouse, sous la traditionnelle mantille, et portant à sa chevelure la fleur de pourpre des femmes de Grenade, nous aurions à donner autre chose et plus que ce signalement hâtif, quoique la piété filiale excessive de Mme Louise de Malakoff, hier princesse Zamoïski, nous ait presque intimé ce désir comme un ordre : N'y touchez pas !

Nièce de la comtesse de Montijo, elle fut la seule, parmi les amies de jeunesse d'Eugénie, que les conditions d'un haut mariage rattachèrent à la France. Cette union, à laquelle la raison eut plus de part que le cœur, fut l'œuvre de l'impératrice. Car, ayant elle-même vécu son conte de fée, et comprenant bien que les aventures sentimentales étaient défendues à son rang, Eugénie se plaisait à susciter autour d'elle des occasions d'amour et à façonner des liens d'hyménée.

Une taille flexible, des prunelles veloutées, des yeux sombres et brillants comme des diamants noirs : Sophia de Paniéga n'avait en dot que ces charmes périssables. Elle avait caressé, dans le mystère de son âme, les douceurs d'un rêve, qui ne devait point se réaliser pour elle. Un chagrin secret voilait de tristesse et de découragement ses plus beaux soirs. Les futiles compliments, les vains hommages, qui l'assaillaient dans le monde, n'avaient point dissipé cette impression de désenchantement, dont elle ne découvrait point l'objet, mais dont on avait bientôt deviné la cause :

« A quoi me sert-il d'être jolie ? disait-elle à l'une de ses amies, et du ton de voix le plus pénétrant. Je suis si triste que je voudrais mourir ! »

Pendant qu'elle s'alanguissait en ces mélancoliques songeries, l'impératrice se préoccupait de l'établir. Elle s'était confiée de son dessein à la comtesse Walewska, la priant de l'y aider.

Les peines de cœur de la brune Espagnole s'envolèrent sur les ailes du temps ; elles ne devaient pas être guéries par l'amour, qui les avait fait naître. Mais elle épouserait un maréchal de France, elle serait duchesse



ANNA MURAT, DUCHESSE DE MOUCHY

de Malakoff. Un beau titre, remarquait malicieusement la comtesse de la Pagerie, s'il n'eût fallu, pour le porter, devenir la femme du maréchal Pélissier. Il fut ambassadeur en Angleterre et gouverneur général de l'Algérie. Il exerça le plus haut commandement militaire. Seulement, les formes manquaient à cette illustration de champs de bataille. On ne donnait pas en exemple l'urbanité de ses manières et les grâces de sa conversation. L'enveloppe était rude. Enfin, sa jeunesse était loin.

Tandis que l'hiver jetait ses frimas sur la tête du vainqueur de Sébastopol, des âmes tendres s'employaient à ramener le printemps dans son cœur. Les préliminaires de cette heureuse transformation se passèrent de la sorte.

En août 1855, les souverains s'étaient rendus à Cherbourg pour recevoir la reine d'Angleterre. Pélissier, depuis peu ministre à Londres, se trouvait aux côtés de l'empereur. Dans la suite de l'impératrice, auprès de la comtesse de Montijo, qu'elle accompagnait toujours, on remarquait Mlle de la Paniega. Il y avait *Te Deum*, à la cathédrale. Mlle de la Paniega s'était mise à genoux, sur les dalles de l'église, à la manière espagnole ; et l'inflexion élégante de sa taille, plus que son attitude recueillie, avait impressionné le vieux soldat. Il s'informa du nom de cette belle et pieuse jeune fille. Mme Walewska mit toute son obligeance à l'en instruire, ajoutant : « Maréchal, voilà celle que vous devriez épouser, » et, sur ce trait final, l'avait abandonné à ses réflexions, non sans l'avoir prévenu que le moment serait très favorable à la présentation, le soir, au bal de la Préfecture.

Il y vint en grand uniforme, la poitrine chargée de croix et d'ordres étincelants. Au premier regard jeté dans la salle, il avait reconnu Mlle de la Paniega, tout en blanc, et n'ayant de bijou plus précieux qu'un collier de corail rose. Sans être au bal aussi à son aise qu'à cheval, Pélissier ne boudait pas plus à la danse qu'au feu. Il lui demande de vouloir bien l'incrire sur son carnet pour un tour de valse ; elle accueille son

offre avec moins d'entraînement que de déférence. Dès le lendemain, le maréchal s'est déclaré à l'impératrice. Sophia en est informée aussitôt. Elle s'interroge avec hésitation. L'âge du maréchal... il a soixante-cinq ans ; elle en a vingt-cinq... Son physique : il est court, gros, sans taille ; elle est grande et svelte... Son humeur : on la dit sauvageonne et brusque : elle-même est douce et sensible. Il en eût fallu moins pour justifier une réponse indécise. Pourtant, être duchesse ! être maréchale !... C'était là aussi de bonnes raisons pour prendre parti. Elle y inclina donc. Les fiançailles furent annoncées.

Le maréchal prodiguait ses prévenances et ses visites. Il en narrait le détail, au jour le jour, à la comtesse Walewska, chez laquelle nous vîmes, longtemps après, les épistoles de ce maréchal de France racontant par le menu les phases de son roman conjugal. Les débuts furent laborieux, à en juger par la phrase suivante, tirée d'une lettre du 13 août 1858 :

« La belle Sophie était douce et gentille, un peu attristée, mais fort digne. »

Il entrait là, comme on voit, une certaine dose de résignation. Peu à peu se réchauffèrent les sentiments. Pélissier remplissait en conscience son rôle de prétendant, offrant des cadeaux, des fleurs, sans montrer trop d'impatience, néanmoins, pour arriver au fait simple et désiré du mariage. Estimant qu'en nulle affaire il n'est bon de se lancer éperdûment (restait à savoir s'il eût agi et pensé de même, trente années auparavant), que la sagesse est d'aller avec mesure, il atténue, modère plus qu'il n'excite le zèle des personnes s'intéressant à sa félicité ; « la chère impératrice » l'inquiète presque à vouloir mener ainsi leur hymen à la vapeur.

On a fixé la date de la cérémonie :

« Je saurai attendre six semaines, écrit-il, qu'une couronne de fleurs se mêle à quelques lauriers. »

Et il souligne de cette observation légèrement prudhommesque le satisfecit qu'il s'accorde à lui-même pour la sérénité de son attitude expectante :

« Vous voyez, dit-il, que je me possède bien. Ce m'est une constante faveur du Ciel de voir toujours la sérénité croître en raison de l'importance des circonstances. »

Là-dessus, il ferme sa lettre, en y glissant un compliment, qui fleure la poudre à la maréchale :

« Adieu, je vous baise les mains et ne vous demande qu'un de ces sourires, que vous angélisez sans effort. »

Cependant, avec la douceur affectueuse de sa nature, Mlle de la Paniega s'est attachée à son futur époux, d'une manière assez apparente pour qu'il se croie vraiment aimé d'elle, et nécessaire à sa vie :

« Si je n'avais pas eu, dit-il, un bienveillant vampire, qui compte mes heures, qui considère comme un larcin celles qui ne sont point passées à portée d'Elle ou à son intention, je courrais à Vichy vous baiser les mains. »

La suite de cette correspondance est toute consacrée aux bagatelles ruineuses de la corbeille. Mme Walewska, qui s'est chargée du trousseau, travaille à la remplir avec une générosité de soins, que le maréchal, s'il osait tout nettement l'exprimer, désirerait bien tempérer d'économie. Il peut constater, en effet, au total de la facture, qu'elle n'a rien omis : somptueuses fourrures, cachemire soyeux, velours épais, robes du lendemain succédant aux mousselines et dentelles nuptiales. Lui, il devra visiter les joailliers. Il a eu peu de bijoux à donner, au cours de sa vie guerrière. On s'en aperçoit, à certains effarements qu'il éprouve sur le prix des choses. Deux rivières de diamants ! Ce serait assez d'une pour s'y noyer. En outre, il faut une couronne de duchesse : est-ce que l'empereur, qui l'a fait duc, lui Pélissier, ne devrait pas bien offrir le diadème, après le parchemin ? Il couvre de bénédictions l'aimable comtesse, qui déploie cette infinie sollicitude pour son bonheur futur et pour la satisfaction présente de la *promise*, comme il l'appelle militairement. Mais on sent de reste qu'il ne serait pas fâché d'apprendre qu'il n'y a plus ombre

de place dans la corbeille, et qu'il ne reste enfin qu'à signer le contrat et à passer par l'église.

« 7 octobre 1858.

« Nous jouons aux ombres chinoises. Nous nous voyons sans nous parler, sans nous attendre, et toujours plus pressés les uns que les autres. Vous disparaissez. Le chiffre seul de la corbeille prend de l'aplomb, de la solidité ; mais plaie d'argent ne tue pas, dit-on, et j'aime trop ma femme pour aller concevoir chagrin d'un chiffre incessamment croissant. »

C'est qu'en réalité, soucieuse à son endroit de faire largement les choses, la comtesse avait dû, comme tous les ministres, recourir aux crédits supplémentaires.

Le mariage fut béni, dans la chapelle de Saint-Cloud, le soir. Toute la Cour était présente. Bientôt ensuite, les chevaux emportaient aussi rapidement que possible le duc et la duchesse vers leur installation de Blackwall, en Angleterre. On voyageait par étapes, « courant, disait-il, faisant des bisettes », et s'arrêtant enfin dans l'espoir d'une longue félicité.

« 3 novembre.

« Cette compagne de l'homme qui est l'ornement de notre existence, ne pouvait être plus à mon goût, et j'y trouve tous les éléments de bonheur. Si elle ne se mutine pas, ce sera une épouse parfaite ; et il en sera ainsi, car elle a la bonté, une aimable intelligence et une sainte admiration pour son mari. »

Tout le caractère du soldat est dans ces dernières lignes ; elles le montrent comme il était, au naturel, impérieux en diable, intransigeant sur la discipline, même en ménage, et, pour le reste, assez content de ses mérites.

Une fille naquit à son foyer. Le maréchal, si ferme au commandement, fut, à son tour, subjugué par cette enfant, qui réjouissait le déclin de sa vie. Elle n'avait

pas trois années, lorsque, commandant en chef les troupes et régnant sur l'administration de la plus belle des colonies françaises, il disait d'elle :

« Louise de Malakoff gouverne l'Algérie, puisqu'elle gouverne son père. »

Elle avait l'intelligence prompte et déjà l'humeur peu commode... Il se retrouvait en elle.

Toute simple et tout unie fut l'existence d'épouse et de mère de la cousine d'Eugénie de Montijo ; elle n'eût été qu'une jolie femme, perdue parmi beaucoup d'autres, sans le concours des circonstances, qui firent d'elle la maréchale Pélissier.

* * *

Il reviendrait à la duchesse Colonna, à la statuaire mondaine Marcello, mieux qu'une page anecdotique, comme celle où s'est amusée notre plume à propos d'un illustre mariage. Ce ne serait pas trop que de lui dédier une longue et pénétrante étude, une analyse d'âme très personnelle, parce qu'elle fut une intelligence artistique, une force, un caractère.

Vers 1865, il était rare d'entrer dans un salon très en vue sans y rencontrer « Marcello ». Il n'était pas de réception ministérielle, dit un témoin d'alors, pas de bal aux quatre coins du Paris aristocratique, pas de raout chez l'ancien président du Conseil de l'ex-roi citoyen, chez Thiers, en un mot, où ne passât la silhouette de la duchesse italienne. Ce n'est point qu'elle dût produire, au premier aspect, une impression fulgurante de beauté. On pouvait discuter en elle une physionomie sans relief, un regard que n'avivait pas toujours la flamme de la vie intérieure, des traits dont la finesse n'était pas irréprochable. On appréciait davantage, relevés sur le sommet de sa tête par un ruban, des cheveux admirables, d'une coloration châtain clair, et son port de reine, sa taille longue et svelte, la souplesse et la grâce de ses mouvements. Ses toilettes étaient généralement simples; son bijou préféré se composait d'une chaîne d'or, présent de l'impératrice Elisabeth. Pour aller aux Tuile-

ries, elle portait une robe de satin noir ou de soie violette, rehaussée de riches guipures ; une gorge très belle et ses épaules éblouissantes s'exaltaient dans la lumière blanche des dentelles. Ceux qui la voyaient traverser les galeries, avec sa démarche harmonieuse et rythmée, se fussent imaginés quelque déesse antique revenue des bords de l'Ionie. Mais elle avait en soi mieux que des attraits passagers. C'était une âme, et nous l'allons connaître, en parcourant les pages intimes, qui sont restées d'elle, jalousement gardées par la sollicitude familiale (1).

Adèle d'Affrey, duchesse Colonna de Castiglione, tirait ses origines de la terre helvétique. L'Alpe fribourgeoise et les molles ondulations méridionales furent, tour à tour, les décors de joie où s'épanouirent ses premiers rêves. D'une éducation affinée, son père et sa mère voyageaient beaucoup, et avec le souci de comprendre, d'interpréter ce qu'ils voyaient. Entre les allées et retours de Suisse et d'Italie, entre les étés apaisés et les hivers bleus, elle s'imaginait posséder deux patries. « Mon cœur bat en revoyant un olivier comme en retrouvant nos bois de sapins », écrivait-elle, au début de ses *Confidences*, restées inédites. Les collines de Florence, les marbres de Rome et les palais de Venise éveillèrent ses enthousiasmes, comme ils devaient provoquer en elle le sentiment de sa vocation artistique. De même, les escarpements du Nord influèrent sur le côté sauvage et fier de sa nature.

N'étant qu'une enfant, le désir d'agir brûlait son cœur. Elle aurait voulu vivre des songes vastes comme le monde et toucher des gloires hautes et pures comme le ciel, sans retard, aussitôt, avant d'avoir terminé son éducation. Aux yeux de sa quinzième année que tout paraissait noble et beau ! Il lui semblait que disposer de son être, au profit d'une grande idée, si obscur et si

(1) Nous devons à des lettres personnelles, débordantes d'émotion sympathique et d'éloquence, de Mlle Yvonne de Romain et aux communications gracieuses de la sœur de « Marcello », la baronne d'Ottenfels, un poète sentimental et délicat, ces lueurs jetées sur la nature morale de la duchesse Colonna.

peu récompensé que fût le dévouement, devait être la suprême satisfaction. Un jour, sous les chênes du parc de Grivisiez, elle s'agenouilla pour prononcer cette prière :

« Seigneur, confiez-moi une tâche d'élite, une mission périlleuse couronnée par la victoire ou la mort, donnez-moi la force et le courage pour l'entreprendre, et prenez en échange la part de bonheur, qui m'est peut-être destinée en ce monde. »

Hélas ! la vie cruelle se chargera d'exaucer ce vœu palpitant d'un juvénile orgueil, et la femme aura souvent à se rappeler la prière de l'enfant.

Déjà se décelait en elle cet esprit d'indépendance un peu altière, dont elle ne se départit jamais. Le joug de ses institutrices lui était une contrainte insupportable. Etre libre, libre et personnelle avant tout : elle n'avait pas de plus chère aspiration. Eprise fervemment de l'antiquité, le désir de connaître la possédait comme une véritable fièvre intellectuelle. Des lectures impatientes, un don naturel d'observation, les intuitions rapides, qui lui découvraient le sens de la beauté, suffirent à préparer son esprit.

« Savoir. Je voulais savoir. Cela me paraissait un devoir, autant qu'un instinct ou un besoin de l'intelligence. »

Après avoir poussé avec une telle ardeur le développement des forces vives de son âme, le besoin d'extérioriser son moi pour le bien des autres, devait s'emparer naturellement d'elle. La crise d'altruisme se révéla. L'enthousiaste jeune fille rêva d'être un pur esprit religieux, ne pensant et ne s'efforçant que pour se dévouer. Une force cachée la retint sur cette pente ; elle avait en elle trop de personnalité, trop de chaleureuse vie pour accepter la demi-mort du sacrifice.

Les idées philanthropiques cédèrent la place à des impressions d'ordre plus sentimental. C'était en 1856. Séduite par le prestige d'un grand nom italien et conseillée par sa mère, Adèle d'Affrey agréa l'alliance de

don Carlo Colonna, duc de Castiglione. Leur union fut courte. Après quelques mois de mariage, elle le voyait mourir. Ses notes intimes nous la révèlent une amoureuse désespérée, vivant de larmes et ne voulant pas être consolée. Il y avait une part d'imagination dans cette grande douleur. Le moment allait venir où la vocation de « Marcello » éclaterait et l'absorberait tout entière.

Elle languissait, à Rome dans la solitude et le deuil. La vue d'une collection de statues, à la Villa de Médicis, lui fut l'occasion et le point de départ d'une autre vie. Ces statues, destinées à un musée du roi de Bavière, furent les compagnes, les amies consolatrices de la duchesse, pendant ces heures de réclusion. Chaque jour, elle se donnait pour but d'aller les contempler par-dessus la haie vive, à travers les larges baies ouvertes, qui laissaient entrevoir leurs éclatantes nudités. Elle se jura d'atteindre par le travail et l'effort aux souveraines jouissances de l'art. Ses études, commencées à Rome, s'achevèrent à Paris, sous la direction de Regnault et de Carpeaux. De cette époque date son existence véritable et complète, sous le nom de « Marcello » qu'elle avait adopté, l'élevant bien au-dessus de son titre de duchesse, parce qu'elle prisait avant les distinctions conventionnelles.

L'auréole du nom qu'on se fait soi-même.

Elle se fixa l'hiver, à Paris, et s'installa, rue Bayard, au Cours la Reine, où elle habitait la même maison qu'Eugène Delacroix. De longues et patientes études remplirent ses jours. Souvent, pour compléter expérimentalement ses connaissances d'anatomie, elle se rendait au musée Dupuytren, déguisée en homme, de manière à ne pas attirer l'attention sur des curiosités de femme, qu'on eût jugées singulières et spéciales. Admise comme étudiant, elle se mêlait à la foule des jeunes médecins, sans qu'aucun d'eux connût le mystère de son déguisement. Elle s'habituait aux spectacles effrayants de la mort. Pendant les cours d'anato-



LE BARON HAUSSMANN ET SA FILLE VALENTINE (MADAME PERNETTI)

mie, elle prenait sur les « sujets » des empreintes de cire reproduisant la forme de position d'un membre, ou permettant de reconnaître les points d'intersection des muscles, l'action liée des faisceaux, forçant ainsi ses mains magnifiques au répugnant contact des chairs froides. Son talent se développa rapidement ; il se manifesta par des œuvres où s'étaient incrustés tous les traits de son caractère : l'élan, l'indépendance et l'orgueil. Quelques-uns de ces marbres, tels que la figure tragique et le geste angoissé de sa *Pythie*, produisirent une grande impression.

La célébrité lui était venue ; elle s'accorda plus de loisir pour visiter, étudier le monde, où l'appelaient son rang, ses relations. Les notes, malheureusement trop brèves, gardées au Breitfeld, parmi les papiers de la duchesse Colonna, nous ont fait connaître ses sentiments, à l'égard d'une société, qu'elle fréquentait sans l'estimer, et qu'elle qualifiait de « vermoulue ». Sa franchise d'âme s'étonnait et se blessait de voir tant de rivalités mesquines s'agitant en des cercles bornés et les plus hautes intelligences victimes de l'esprit de parti. Chaque jour augmentait son éloignement aussi bien contre les salons officiels de l'Empire que contre les salons opposants du faubourg, parce que pas plus dans les uns que dans les autres, sous ce masque trompeur, qu'on appelle le respect des convenances, elle ne découvrait la sincérité, la spontanéité, la jeunesse. L'élite morale, celle des femmes pures, des hommes droits, intelligents, possédés de l'amour du bien, en était absente. Quand Marcello, séduite par les avances gracieuses de l'impératrice, fut aux Tuileries, sa déception eut peine à ne point se trahir.

« Je me croyais, disait-elle en revenant, plus au théâtre que dans la vie réelle. Chacun récitait un rôle et n'en changeait guère... Les miens, les miens, où étaient-ils ? Je les ai trouvés, depuis ; c'étaient ces hommes de valeur et de force, qui joignaient à l'ardeur de l'imagination l'infatigabilité du labeur. »

Les hommes, dont elle parlait, ses habitués, ses amis, avaient noms Thiers, Barthélemy Saint-Hilaire, Mignet,

Gratry, et ses maîtres Regnault et Carpeaux. Souvent elle se rendait, pour deux ou trois jours, dans la famille de Thiers, et s'y rencontrait avec Cousin et Barthélemy Saint-Hilaire. Ces minutes reposantes comptèrent parmi les meilleures de sa vie. Elle aimait à rappeler, en causant, avec quelle flamme et quelle verve Thiers et Cousin l'un contre l'autre espadonnaient, bataillaient, à propos du XVII[e] siècle, et comment, chaque dimanche, recommençait leur éternelle discussion sur les hommes et les choses de ces temps éloignés. Dans la semaine, presque chaque jour, quelqu'un d'eux se portait chez Marcello pour la conduire à l'Observatoire, ou dans un musée, dans une bibliothèque, où l'on feuilletait ensemble les précieux livres et ranimait l'âme des manuscrits.

Malgré ses préférences pour les douceurs de l'intimité, la duchesse Colonna cédait à l'obligation de paraître en quelques grandes maisons parisiennes. Elle suivait régulièrement les lundis de la duchesse de Galliéra. On la voyait aux réceptions de la duchesse Pozzo di Borgo. Le salon de la comtesse de Circourt, où elle se fit présenter Humboldt, Cavour et Bismarck, l'intéressa vivement par sa diversité cosmopolite ; les hommes les plus différents se rencontraient dans ce milieu hétérogène, que Thiers avait baptisé, non sans esprit, un salon d'acclimatation. Elle se maintenait avec beaucoup de tact et d'adresse, sur la lisière des opinions extrêmes, demeurant conciliante à chacun, ne se déclarant ni pour ni contre l'opposition, quoiqu'elle eût attendu longtemps avant de se montrer à la Cour. Quelques-uns lui reprochaient, sous le manteau, cette sorte d'éclectisme indifférent. Suivant eux, elle recherchait avec une assiduité trop égale des personnages absolument opposés de caractères, de situations, d'opinions ; elle fréquentait trop de camps ennemis pour qu'on pût compter sur sa fidélité. Vouloir plaire à tous, n'était-ce pas être infidèle à chacun? demandaient-ils. Mais elle voyait par d'autres yeux.

Il fût entré dans les vues de son ami Thiers d'organiser chez elle un petit groupe hostile à l'Empire. La duchesse Colonna, en sa qualité d'étrangère, avait re-

fusé formellement de prendre aucune attitude politique. Elle s'y sentait d'autant moins portée que le rôle de vocifératrice ou de thuriféraire d'un grand homme, le seul possible alors pour une femme, lui semblait trop étroit et bien insuffisant pour elle.

« Je voulais acquérir une valeur véritable, écrivait-elle. Mes goûts n'étaient rien moins que des goûts politiques ; puis, j'éprouvais, faut-il le dire ? un sentiment un peu hautain ne désirant d'autrui quoi que ce fût et voulant seulement obtenir les biens cachés après lesquels ne courent guère les humains... Il est certain que si j'avais voulu acquérir de l'importance, j'aurais pu y parvenir alors et me créer aussi un salon... Mais n'était-ce point une cage, une volière dorée qu'un salon du grand monde ? Les vastes problèmes, les sérieuses questions, qui préoccupent l'humanité, se traitaient ailleurs. »

Ces hautes questions, on ne craignait pas de les aborder chez elle, quand elle recevait dans son atelier. On s'y rendait, nombreux et divers. Elle était parfaite en ces réunions libres. Avec une parole aimable, un sourire pour ses moindres hôtes, elle circulait parmi les groupes, orientant d'un mot la conversation, excellant à faire paraître les plus effacés et se prodiguant à tous.

Et, le reste du temps, elle sculptait dans le marbre ses idées, ses inspirations. Le travail épuisa cette organisation délicate ; l'âme ardente, qui avait voulu tout à la fois trop vivre, trop donner, trop sentir, rompit sa prison de chair. Marcello mourut, en 1879, à Castellamare, le ciseau dans les mains, debout jusqu'au dernier instant, dépensant ce qui lui restait de force à consoler les siens de l'inévitable. Quand elle eut fermé ses yeux clairs, où tant de rêves avaient passé, et que les beautés de l'art divin se furent éteintes pour elle, sa mère ramena son corps à Givrisiez, pour y dormir l'éternel sommeil.

* * *

Combien plus cahotés furent les destins de la souverainement belle comtesse de Mercy-Argenteau, née

Louise de Caraman-Chimay (1) ! Elle était du sang de Mme Tallien. Elle appartenait à cette famille des Chimay, où les femmes et leur esprit d'aventure causèrent d'étranges ravages (2).

L'imagination la revoit, au plein de sa triomphante jeunesse, telle que l'a représentée le pinceau de Cabanel, debout, dans une robe de velours sombre relevant la blancheur de ses bras, de ses épaules, avec ses yeux fascinateurs, ses lèvres de volupté, son sourire plein d'enchantement et ce mélange inexprimable d'abandon et de fierté, qui lui assurait un empire irrésistible. Elle dominait les hommes avec une puissance qu'on ne discutait pas. Très musicienne, sa virtuosité d'interprète de Liszt et de Chopin était comme une parure supplémentaire, dont elle se servait pour orner d'art ses succès de femme. Aussitôt que commençaient à s'égarer ses doigts sur les touches d'ivoire, c'était, autour d'elle, un essaim d'adorateurs, qui ne la quittaient plus du regard.

Il y a des femmes, qui sont jolies sans le savoir ; et c'était le charme de la marquise de La Bédoyère. Il en est d'autres, comme les Castiglione et les Mercy-d'Argenteau, si comblées par la nature, qu'elles en contractent le sentiment superbe du beau, incarné dans leur

(1) Seules les filles aînées des fils aînés, dans la famille de Chimay, portent le titre de princesses, les autres ont toutes le titre de comtesses de Caraman-Chimay. La sœur de Mme de Mercy-Argenteau fut la princesse Constantin Czartoryska.

(2) Sans remonter plus haut... Alphonse de Chimay, son frère, et la richissime héritière bruxelloise Mlle Lejeune, devenue princesse du même nom ; les causes de séparation morale intervenues entre ceux-ci, et, tout à coup, le rapt audacieux accompli sous le toit conjugal ; le bruit fait par Mlle Lejeune, princesse de Chimay, pour obtenir en Cour de Rome l'annulation de son mariage, et procurer en même temps à celui qu'elle aimait un titre de noblesse leur permettant d'être ensemble comte et comtesse de Rigo ; enfin cette singulière rencontre d'homonymies, adjugeant à une princesse de Chimay divorcée un nom tout pareil à celui de l'amant de Clara Ward, le fameux tzigane Rigo, pour l'amour duquel cette Américaine aux goûts singulièrement tapageurs, avait quitté son mari, le prince de Caraman Chimay... Combien il y aurait à dire pour des anecdotiers !

Une autre princesse de Chimay, très intelligente, et d'une vraie distinction, eut un procès retentissant. Lorsqu'elle plaida contre son mari le général prince de Bauffremont, sur instance en divorce, ce procès avait amené des révélations d'ordre intime et des réclamations financières, que les journaux ébruitèrent.



LOUISE DE CARAMAN-CHIMAY, COMTESSE DE MERCY-ARGENTEAU,
AU MOMENT DU MARIAGE DE SA FILLE, LA MARQUISE D'AVARAY



LA MARQUISE D'AVARAY, FILLE DE LA COMTESSE DE MERCY-ARGENTEAU

44².

être. Son port de tête, sa démarche, l'air de sa personne, tout en exprimait la sereine conviction. Il suffisait de la voir entrer dans un salon pour juger, à l'instant, quelle était la force de son opinion sur elle-même. Se sachant belle, fort belle et fort désirable, elle se posait en idole, mais en idole qui sent son prix. Peu romanesque, d'ailleurs, et faisant fi du gaspillage sentimental, elle ne baissait un regard complaisant que sur les hommes très en vue. Lorsque Emile Ollivier fut devenu chef de cabinet, elle joua de coquetterie presque avec ce ministre, pour des raisons où l'attrait du physique avait la moindre part. Aussi, par la suite, Emile Ollivier fit-il grand éloge de l'intelligence de Mme de Mercy-Argenteau.

En ses exigences de conquête, elle brisait les résistances ou les hésitations de ceux qui ne voulaient pas être à ses pieds. Le comte de Stackelberg en avait été des plus épris. On prétendit qu'il mourut de chagrin à cause d'elle. Sur son opulente façon de vivre et sur les origines de son luxe, des médisances couraient. Toutes les opinions se donnaient cours à ce propos. On racontait qu'elle avait à sa disposition un blanc-seing toujours valable sur la banque d'Oppenheim, dont l'amour s'épuisa plus vite que la caisse. On mêlait encore les noms de Mme de Mercy-Argenteau et du prince Obreskow, premier secrétaire de l'ambassade de Russie et, disait-on, fils naturel de l'empereur Nicolas. Sa mère, qui fut mariée, dotée avec éclat et largesse, était une des plus parfaites beautés de la Cour pétersbourgeoise. Ce prince faisait carrière dans la diplomatie ; par aventure, il manquait des qualités de l'emploi, qui sont d'être discret et d'avoir l'oreille fine. Il était sourd et ne s'exprimait qu'avec plus de bruit. Il criait un peu ce qu'il fallait taire, quand il s'agissait de femmes, par exemple, de femmes en général et de Mme de Mercy-Argenteau, en particulier, dont il ébruitait les dispositions sympathiques. Il parlait haut, parce qu'il ne s'entendait point, et qu'il croyait parler bas. Obreskow finit assez pauvrement en Italie, où l'une de ses sœurs avait épousé, à Naples,

le comte Castellani-Aragona et l'autre le prince Fonti.

Une fête donnée par le baron Oppenheim, dans l'été de 1869, en l'honneur du vice-roi d'Egypte, venu en France pour inviter l'impératrice à l'inauguration du canal de Suez, fut l'ultime circonstance où l'on put voir Mme de Mercy-Argenteau briller dans une grande réception parisienne.

Elle avait été la dernière admiration de l'empereur. On lui attribua, sur le déclin du règne, un semblant de rôle politique. Pendant la captivité de Napoléon III elle entretint une correspondance avec l'empereur, malade et accablé, et se montra plusieurs fois à Wilhemshoe. N'espéra-t-elle pas séduire le vainqueur et fléchir le sort en faveur des vaincus ? Par un acte spontané, que le succès ne couronna point, elle avait tenté une démarche suprême auprès du roi de Prusse, afin d'obtenir quelques adoucissements pour l'armée française prisonnière en Allemagne, et d'améliorer les conditions cruelles imposées par la guerre. Mais les temps n'étaient plus où le sourire d'une femme avait le pouvoir de changer le cours des événements. Elle ne put approcher Guillaume ; et ni sa beauté, ni son émotion éloquente, ni ses cheveux à demi répandus, ni ses yeux en pleurs n'amollirent l'âme du chancelier de fer. Elle n'emporta de Versailles qu'une amère déception.

L'Empire tombé, la comtesse de Mercy-Argenteau ne reparut point à Paris, sauf en de rares occasions. Elle séjournait, tour à tour, en Belgique, dans le domaine d'Argenteau (1), en Autriche, en Russie, où elle fut la dernière amie du général et compositeur Cui, ici et là s'attachant comme toujours à rallier, chez elle, un cercle choisi d'hommes du monde et d'artistes.

Tout à coup s'abattit sur cette existence désheurée

(1) En 1886, elle y fut victime d'un accident de voiture. Conduisant elle-même, elle se promenait en charrette anglaise, dans le vaste parc du château. Le cheval s'emporta. Elle fut projetée, hors de la voiture contre des rochers. Sa santé en demeura terriblement ébranlée.

Malgré les rigueurs du sort, elle avait pu conserver le château d'Argenteau historiquement célèbre et riche de tableaux anciens, de souvenirs précieux. Il échappa aux mains de sa fille, la marquise d'Avaray, qui, relevant après divorce et à la suite de circonstances di-

une série noire d'embarras de fortune et de tristesses familiales. Celle qui naguère, à Paris, en son délicieux hôtel de la rue de l'Elysée (1), connut tant d'élégances et de splendeurs, avait dû se retirer, à Saint-Pétersbourg, dans un logement des plus médiocres. La chambre de cette femme, qui avait goûté tous les raffinements du luxe, ressemblait maintenant à une cellule de recluse, tandis que son seul vêtement était une robe de laine noire, comme si, pour employer l'expression de M[me] Carette, elle eût voulu s'ensevelir vivante dans le deuil des illusions détruites. Elle termina ses jours tristement, pareille à la plupart des triomphantes d'alors. Elles avaient eu leur ardente saison, illuminée de clartés éblouissantes. Il ne fallut qu'une heure pour dépeupler leur ciel ; et puis, étaient venues les nuits froides et désenchantées.

* * *

A mesure que s'allonge la liste des belles absentes, revendiquant leur place dans le mémorial féminin du Second Empire, les souvenirs affluent... Les interrogations se posent. Aurait-on oublié l'extraordinaire marquise de Païva et son étourdissante aventure ?... Thérèse Lachmann, marquise de Païva, comtesse de Haenkel... nous la retrouverons, en effet, au moment de pousser une pointe plus hardie dans les hauts bas-fonds de la société parisienne.

Et la charmante comtesse de Canisy, de par sa grâce attractive diminutivement appelée « Canisette », une nébuleuse du grand monde, évanouie sans qu'il soit resté d'elle rien de plus qu'une trace de parfum ? Et la

verses, que nous n'avons pas à raconter, un titre de la famille illustre des Mercy-Argenteau, s'est appelée princesse de Monglion... Ce beau domaine héréditaire était devenu la propriété d'un limonadier de Liège !

(1) C'était au numéro 8, où elle occupait l'ancien hôtel du duc de Persigny, qui communiquait avec le palais de l'Elysée par un souterrain. Elle le quitta définitivement en 1885 (quatre années avant sa mort) et l'immeuble fut vendu.

blonde marquise de Galliffet ? Et son amie la princesse de Sagan, et le cercle même de la princesse et du prince de Sagan, un cercle brûlant celui-là, où l'on aurait la sensation de marcher sur un brasier ? Et toutes celles que nous ne pouvons nommer aujourd'hui ?

Mais il faut à l'avenir laisser quelques réserves. La galerie des *Femmes du Second Empire* est ouverte. Nous n'avons point dit qu'elle fût close.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE PERSONNES CITÉES DANS L'OUVRAGE

C

G

H

R

S

T

V

TABLE

UNE POMPADOUR IMPÉRIALE

La Comtesse de Castiglione

I

II

UNE BONAPARTE

Madame de Rute

LA PRINCESSE MATHILDE

et ses amis

L'AMBASSADRICE AUX CHEVEUX D'OR

La Comtesse Le Hon

L'AMBASSADRICE DES PLAISIRS

Pauline de Metternich-Sandor

DANS LES SALONS D'UN MINISTÈRE

La Comtesse Walewska

II

AUTOUR DE L'IMPÉRATRICE

LES TROIS SŒURS LAROCHELAMBERT

LA FILLE D'UN MARÉCHAL DE FRANCE

Sophie de Castellane, Comtesse de Beaulaincourt

UNE VIE MONDAINE

Mélanie de Bussière, Comtesse de Pourtalès

QUELQUES-UNES

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) — 330.1.1906





